

Felicity Hayes-McCoy

Le petit jardin du bonheur



« UNE ODE À L'AMOUR ET À LA FAMILLE.
DU 100 % FEEL GOOD ! »

Femme Actuelle

FELICITY HAYES-MCCOY

LE PETIT JARDIN
DU BONHEUR

EDITIONS || PRISMA

À Carmel, qui était prête à sauver la situation.

Les visiteurs qui viendraient découvrir la côte ouest de l'Irlande ne trouveront pas Finfarran. La péninsule et ses habitants n'existent que dans l'imagination de l'auteur.

Sommaire

Prologue

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

CHAPITRE 30

CHAPITRE 31

CHAPITRE 32

CHAPITRE 33
CHAPITRE 34
CHAPITRE 35
CHAPITRE 36
CHAPITRE 37
CHAPITRE 38
CHAPITRE 39
CHAPITRE 40
CHAPITRE 41
CHAPITRE 42
CHAPITRE 43
CHAPITRE 44
CHAPITRE 45
CHAPITRE 46
CHAPITRE 47
CHAPITRE 48
CHAPITRE 49
Épilogue
Remerciements

Prologue

Chaque année, le bureau de poste imprimait un dépliant avec les dernières dates d'envoi pour les colis de Noël. On pouvait, bien entendu, trouver les mêmes informations sur Internet et c'était bien plus pratique, mais Pat Fitz préférait quand même avoir les prospectus sous les yeux. Ils symbolisaient le lancement d'un compte à rebours exaltant qu'elle attendait tous les ans avec impatience.

Aux alentours de la fin du mois d'octobre ou au début du mois de novembre, l'air commençait à fraîchir. De puissantes odeurs de feu de bois s'échappaient en volute des jardins, se mêlant à l'iode charrié par les vents venus de l'Atlantique. Les fougères et les fleurs sauvages se flétrissaient dans les montagnes, et les formes grises des murs de pierre se détachaient sur les champs. En ville, les lumières brillaient dans les boutiques, tandis que les soirées se voilaient de brume. Et si vous alliez vous promener sur la plage, une écharpe s'imposait.

Puis, alors que le mois de novembre avançait, on commençait à entreposer les fruits et les épices pour confectionner les gâteaux et les puddings. L'épicerie fine qui se trouvait un peu après la boucherie allait bientôt proposer les friandises de Noël. On y trouverait de longues boîtes de dattes noires conservées dans du miel, des bonbons à l'ancienne, que le mari de Pat aimait bien (les loukoums *Hadji Bey's* !), et des douceurs qu'elle-même appréciait, comme les amaretti, ces espèces de macarons italiens. Sans oublier les biscuits au chocolat *Bath Oliver* vendus dans des grandes conserves en fer-blanc.

Enfin arrivait le mois de décembre. Là, Pat se mettait en quête de volontaires pour la conduire à Carrick afin de commencer ses achats pour ses

petits-enfants. Puis, elle faisait un saut au bureau de poste de Lissbeg, où elle prenait des timbres et des étiquettes pour les envois par avion. Elle en profitait aussi pour demander si les dépliants étaient enfin imprimés. Elle glissait toujours les siens sur le manteau de la cheminée, au-dessus de la gazinière. À dire vrai, elle connaissait par cœur les dates limites d'envoi pour le Canada. Ces dernières ne variaient pratiquement pas d'une année sur l'autre. Malgré tout, la vue du dépliant lui mettait immanquablement du baume au cœur et, de toute façon, les échéances étaient différentes pour les cartes et les colis. Elle envoyait toujours les siens assez tôt, mais elle voulait toujours s'en assurer.

Une année, lors d'une kermesse de Noël, elle avait déniché des cartes de vœux qui montraient Broad Street en photo. On apercevait les boutiques d'un côté et l'ancien couvent de l'autre. Au milieu trônait l'abreuvoir à chevaux recouvert d'une neige aussi légère que du sucre glace, et des étoiles étincelantes perçaient le ciel nocturne. Dans l'angle supérieur droit, il y avait un bouquet de gui brillant. Dessous, il était inscrit dans une écriture scintillante : « Par-delà les distances... ».

Sa cuisine se trouvait au premier étage, en façade de la maison, juste au-dessus de la boucherie. Cette période de l'année était très chargée pour tout le monde : la saison idéale pour le commerce. Ger passait le plus clair de son temps en bas, derrière le comptoir, à trousseur des dindes de Noël. Pat restait à l'étage, nimbée par l'éclat des flammes, avec la bouilloire qui sifflait sur la gazinière pour préparer le thé.

Chaque année, tandis que l'excitation allait croissant, les illuminations colorées qui s'étiraient sur Broad Street éclairaient la table où elle écrivait ses cartes.

CHAPITRE 1

La famille de Cassie Fitzgerald avait connu une formidable ascension sociale. Trente-cinq ans plus tôt, son père, Sonny, était arrivé au Canada, fraîchement débarqué d'une petite péninsule sauvage de la côte ouest irlandaise. En cinq ans, il avait obtenu la nationalité canadienne, avait trouvé un travail, obtenu une promotion, et avait épousé la mère de Cassie. Celle-ci n'était pas en reste : elle avait démarré sa propre affaire à la table de sa cuisine et en avait fait un véritable empire. Bon, peut-être pas tout à fait un empire, mais c'était assurément le cabinet de recrutement le plus prospère de Toronto.

Cinq ans plus tard, ayant développé un impressionnant carnet d'adresses, Sonny s'était mis à son compte et, armé de son charme irlandais et de sa réputation d'esprit novateur, il avait lancé une société d'informatique, qui employait aujourd'hui quatre-vingts personnes. Ayant commencé leur vie conjugale dans un appartement exigu, sa femme Annette et lui possédaient à présent une maison dans une banlieue boisée, flanquée d'un garage pouvant abriter jusqu'à trois voitures, d'un jardin paysagé, et munie d'une cuisine ouverte, comprenant un îlot sur mesure.

En chemin, ils avaient donné naissance à Cassie et à ses sœurs. En dignes descendantes du couple Fitzgerald, les enfants aujourd'hui adultes bâtissaient à leur tour leur propre empire. Cathleen avait lancé sa marque de tricots et signait sans cesse de nouveaux contrats avec des enseignes haut de gamme. Norah, qui aurait pu faire mieux niveau diplômes universitaires, ne manquait pas pour autant d'ambition, elle avait épousé l'héritier d'une chaîne de motels. Par conséquent, elle n'était pas à plaindre.

C'était Cassie, la plus jeune, qui posait problème, tout au moins, aux yeux de ses parents. Avec ses bonnes notes à l'école et tous les avantages liés à la position durement gagnée de sa famille, elle aurait pu faire tout ce qu'elle voulait (aller à l'université ou même effectuer un stage dans une entreprise...), mais dès l'âge de seize ans, elle avait annoncé à tous son désir de devenir coiffeuse. Sur des bateaux de croisière. Grimper dans l'échelle sociale ne l'intéressait pas. Elle voulait voir la vie.

Il ne servit à rien de discuter. Elle avait déjà trouvé un cours de coiffure et s'y était inscrite. Puis, elle avait trouvé quand et comment s'inscrire sur une liste d'attente pour des stages au sein de compagnies maritimes. Le temps

qu'elle termine ses études et qu'elle suive un apprentissage près de chez elle, un emploi s'était présenté sur un bateau de croisière courte distance, entre Vancouver et l'Alaska.

Sa mère était horrifiée.

– L'Alaska ! Tu vas geler, et puis, il n'y a rien à voir là-bas.

Cassie lui répondit qu'elle était folle.

– Il y a des glaciers et des grizzlis, et des hectares de forêts pluviales. Et c'est en septembre, alors on verra les aurores boréales.

– Mais tu devras faire tout le trajet jusqu'à Vancouver d'abord.

– Eh bien, oui, c'est justement ce qui est sympa. Et puis papa peut me donner ses Miles pour mon anniversaire.

– Et qu'est-ce qui va se passer quand tu reviendras ?

– Qui sait ? Si j'ai aimé le premier voyage, il se pourrait que je pose une candidature pour un deuxième. Ou si j'ai envie de changer d'air, je foncerai aux Bahamas. Ou ailleurs. C'est le but, maman. Je vais rester zen et prendre les choses comme elles viennent.

Dans l'ensemble, elle s'était bien amusée pendant la croisière, même s'il lui était arrivé de râler, parce qu'une énième femme d'âge mûr avait demandé qu'elle lui pose des bigoudis. Elle vécut aussi quelques moments un brin gênants, parce qu'un des stewards avait flashé sur elle, et ne cessait de la baratiner à propos de ses yeux irlandais. À part cela, elle avait rencontré beaucoup de personnes intéressantes. Elle n'était pas censée fréquenter les passagers, mais cela faisait partie de son travail de se montrer agréable. Alors, tout en veillant à se comporter correctement, elle s'était fait des amis. Lors d'une longue randonnée à travers la toundra, un écrivain voyageur originaire de Chicago lui avait raconté son livre de A à Z. La nuit suivante, elle était restée allongée sur le pont à observer les aurores boréales en compagnie d'une astronome suédoise. Lors d'une journée ensoleillée, au beau milieu de saxifrages blanches et d'épilobes roses, elle avait célébré son dix-neuvième anniversaire à grand renfort de lard de baleine et de viande de caribou séchée.

Lors de cette première croisière, Cassie avait réalisé que, si elle voulait passer au stade supérieur, elle devrait gagner de l'expérience en tant que coiffeuse visagiste. N'étant pas du genre à faire les choses à moitié, elle passa sept mois d'affilée à terre afin d'améliorer son CV. En conséquence, la

croisière suivante l'emmena plus loin encore de chez elle et se révéla plus rémunératrice. Il s'agissait de trois mois d'été, sur un navire plus chic, en compagnie de personnes plus riches et plus distantes. Néanmoins, les filles qui partageaient sa cabine étaient faciles à vivre et quelques-unes de ses clientes lui demandèrent même une véritable coupe et une couleur. En Alaska, sur le bateau précédent, Cassie était coiffée d'une manière plutôt classique qui n'exprimait pas vraiment son style. Cette fois, sa patronne avait tendance à inciter les passagères à essayer de nouvelles coupes et des traitements coûteux. La jeune femme suivit cet exemple : elle fit recouper son carré en une coupe asymétrique à la garçonne, avec une longue frange effilée terminée par des mèches bleu canard. L'effet sur les recettes du salon fut incroyable, et quand elles débarquèrent, plusieurs dames âgées ne ressemblaient plus du tout à la photo de leur passeport.

Quand elle rentra chez elle, l'air marin et le soleil des tropiques avaient laissé un hâle sur sa peau, les extrémités de sa frange arboraient du violet et du doré et elle avait tressé une rangée de minuscules coquillages près de sa raie en zigzag.

Avant de l'étreindre sur le seuil de la maison, sa mère cligna plusieurs fois des yeux. Ensuite, elle la tint à bout de bras et secoua la tête.

– Tu ne m'as pas envoyé de texto pour me donner ton horaire d'arrivée. J'aurais pu être au bureau.

Cassie laissa tomber sa valise sur le carrelage de la cuisine et y chercha aussitôt les cadeaux qu'elle avait rapportés.

– Je n'espérais pas de comité d'accueil. Tu aurais bien fini par arriver. Regarde, j'ai acheté ça pour toi à Bathsheba, à la Barbade. C'est un petit pendentif en cristal en forme de cœur attaché à une chaîne en argent. Une des dames qui tenaient un étal au marché avait un plateau recouvert de bric-à-brac au beau milieu du poisson. On dirait que c'est victorien, pas vrai ? Dieu sait où elle l'a eu. Je n'ai pas demandé !

Sa mère accepta le pendentif avec hésitation.

– Eh bien, c'est adorable, mon cœur, mais tu crois que tu as bien fait de l'acheter ?

– Oh, maman ! Je ne dis pas qu'elle l'avait arraché à une touriste de passage, son plateau était plein de babioles. Des cartes postales et des trucs anciens. Je l'ai repéré et j'ai passé un temps fou à le nettoyer.

Annette traversa la pièce jusqu'au lavabo et se lava soigneusement les

mains. Cassie pinça les lèvres.

– J’aurais peut-être dû mentir et dire que je l’avais acheté chez un antiquaire.

Annette repoussa la serviette et, d’un geste plein de colère, attrapa les tasses à café.

– Oh, pour l’amour du ciel, Cassie, tu viens juste de passer la porte ! Ne commence pas à me provoquer.

En sirotant docilement son café, Cassie se dit que c’était tout le problème. Elle n’essayait jamais de provoquer quiconque. Elle n’en avait même pas envie. Mais sa famille interprétait toujours son comportement dans ce sens. Provocatrice, intrusive, posant beaucoup trop de questions. Et scandaleusement réfractaire au fait de se caser et de s’enrichir.

C’était sans aucun doute stupide d’avoir rapporté à sa mère un cadeau récupéré sur un marché au bord de la route, mais elle avait été tellement charmée par le petit pendentif ! Certes, il était terni et crasseux, mais elle avait repéré immédiatement la qualité de l’ouvrage et elle avait su qu’il ornerait à merveille le cou élégant de sa mère.

Elle avait passé plusieurs heures à le nettoyer, le soir, dans sa cabine. À l’aide de coton-tige, elle avait d’abord appliqué un produit pour l’argenterie, emprunté au commissaire du bord, puis, pour faire briller le cristal, une goutte de gin suivie d’eau savonneuse. À présent que sa mère en connaissait la provenance, il y avait de fortes chances qu’elle ne le porte jamais. Elle y voyait même probablement la preuve de la radinerie de sa fille, alors qu’en fait Cassie l’avait payé presque aussi cher que dans un magasin : il lui avait paru injuste d’abuser la pauvre poissonnière, qui n’avait aucune idée de la valeur du pendentif.

Du coin de l’œil, elle aperçut l’air triste de sa mère. Aussi loin que Cassie s’en souvienne, sa mère et elle avaient toujours fonctionné de cette façon. Elles allaient sur la mauvaise voie avant de chercher éperdument un moyen de faire demi-tour. Aucune d’elles ne le faisait exprès, mais d’une manière ou d’une autre, cela se terminait ainsi.

Elle se ressaisit, reposa sa tasse, rejeta sa frange en arrière et demanda des nouvelles de la famille.

– Est-ce que Cathleen a signé le contrat qu’elle espérait ? Et comment vont les enfants de Norah ?

Sa mère saisit ce rameau d'olivier de bonne grâce et, pendant un moment, laissa échapper un flot régulier de paroles, alors que Cassie sirotait son café en l'écoutant. Norah avait trouvé l'aire de jeux parfaite pour ses jumeaux. Cathleen avait décroché le contrat et tout allait bien pour elle. Elle songeait à déménager dans un appartement plus grand et à changer de secrétaire.

– Pour être sincère, elles sont si occupées que je ne les ai pas vues depuis des semaines.

– Et comment se passe ton travail ? Et celui de papa ?

– On ne peut mieux. Épuisant, tu sais, mais les affaires marchent bien. Je suppose que c'est aussi bien que vous soyez aussi occupées, les unes et les autres, ou j'aurais l'impression d'être une mère indigne !

C'était si invraisemblable que Cassie releva brusquement la tête. Les autres avaient levé le camp depuis bien longtemps : elle était la seule à encore considérer la maison comme son foyer. Quoi qu'il en soit, même quand elles étaient petites, elles avaient passé le plus clair de leur temps avec des jeunes filles au pair. Si sa mère développait un jour le syndrome de la mère coupable, ce serait sans aucun doute une crise tardive.

Surprenant le regard de Cassie, sa mère fit tourner son alliance autour de son doigt.

– Ce que je veux dire c'est que, dans un sens, c'est un peu délicat que nous soyons si occupés dans les jours à venir.

– Pourquoi ?

– Mais, bien entendu, *toi*, tu ne l'es pas, n'est-ce pas ? Occupée, je veux dire. Tu es à la maison pour un moment ?

– Je ne sais pas. Je n'ai pas fait de projets.

– Eh bien, c'est ce que je veux dire. Tu as sûrement besoin de repos après toutes ces longues heures à poser des filets en résille.

Cassie afficha un large sourire.

– Plutôt des mèches argentées et des coupes au rasoir, mais oui, je n'ai rien contre une pause. Un mois plus ou moins. J'ai pas mal d'économies alors je ferais peut-être une virée en voiture.

– Le truc c'est que... papa a reçu un appel de Lissbeg l'autre jour.

– D'Irlande ?

Cassie pivota sur son tabouret, mais sa mère s'était déjà tournée pour aller

rechercher du café, si bien qu'elle ne pût déchiffrer son visage.

– Est-ce que tout va bien ?

– Bien. Bien. Il semblerait que Frankie s'investisse de plus en plus dans l'affaire. Tes grands-parents vieillissent.

Frankie était le frère aîné de son père. Cassie ne l'avait jamais rencontré, bien que sa femme et lui envoient régulièrement des cartes à Noël et aux anniversaires.

– Mamie et papi vont bien eux aussi ?

Elle ne les avait jamais vus non plus. Son grand-père dirigeait une espèce de commerce de détail qu'il avait monté un millier d'années plus tôt et, d'après son père, il s'était tellement focalisé sur le travail qu'il ne prenait jamais de vacances. Ce qui, chez les Fitzgerald, n'avait rien d'extraordinaire. Sa grand-mère s'occupait des appels sur Skype un peu gênants et gardait le contact *via* Facebook. Pour l'essentiel, elle postait des clichés de Finfarran (la péninsule où se trouvait Lissbeg) et demandait avidement des nouvelles de la famille. Ses questions demeuraient en général sans réponses jusqu'à ce que sa mère poste une photo.

De temps à autre, quand un nouveau pull-over fait main arrivait par la poste pour son anniversaire, Cassie culpabilisait du manque de contact réel avec ses grands-parents. Mais chaque fois qu'elle avait questionné son père sur l'Irlande, il avait obstinément changé de sujet. Pour être honnête, elle savait à peine à quoi ressemblaient sa grand-mère et son grand-père.

Sa mère s'était enfin retournée, la cafetière à la main.

– Ils vont bien tous les deux. En pleine forme, on dirait. En fait, ça tombe à pic que tu lèves un peu le pied. Ils appelaient pour donner leur horaire d'arrivée. Tu peux passer les prendre à l'aéroport mardi prochain.

CHAPITRE 2

Pat Fitz tapota le tisonnier contre les barreaux et se pencha pour contempler les flammes, comme un médecin examinerait un patient. Elle avait supporté cette gazinière pendant trente ans et, le matin, une tape vigoureuse au bon moment et au bon endroit faisait toute la différence. C'était ça ou beaucoup de cajoleries avec un bout de chiffon et un peu de paraffine. Trente longues années à tolérer ses bouderies et ses humeurs, même si Ger faisait la grimace et la qualifiait encore d'« outil de servitude moderne ». Cela n'avait pas d'importance. Ayant composé avec pendant tout ce temps, Pat s'était fait une raison. Elle supportait Ger depuis plus de cinquante ans, les bouderies d'une gazinière n'étaient rien à côté.

C'était une journée typiquement irlandaise : humide avec une fraîcheur tout automnale, d'où l'intérêt d'allumer la gazinière. Cela dit, la veille, il avait fait un soleil à fendre les pierres. Sur Finfarran, on ne savait jamais quel temps il allait faire. Les gens disaient toujours qu'en une journée, on pouvait vivre les quatre saisons, et c'était vrai. Surtout que les hivers ici n'étaient pas chargés de neige ni de glace comme sur les cartes de Noël.

Bien entendu, presque tous les ans, des chapeaux blancs ornaient le sommet des montagnes qui se dressaient à l'ouest. Celles qui séparaient le petit port de pêche de Ballyfin, à l'extrémité de la péninsule, du reste des terres cultivées, des falaises et des villages de Finfarran. Knockinver, le pic le plus élevé de cette chaîne de montagnes, brillait souvent d'une blancheur argentée de Noël à Pâques. Mais ici, à Lissbeg, le plus dur de l'hiver entraînait en mugissant sous la forme de vents violents venus de l'océan. En général, accompagnés par des semaines de brume et de pluie. Mais pas de neige. Pat comptait presque sur les doigts d'une main les fois où elle avait assisté à un Noël blanc.

Et pourtant... Dieu ! que sa mémoire remontait loin ! Elle avait grandi dans un village des environs avant de fréquenter l'école des filles du couvent de Lissbeg. Ger était allé à l'école des frères chrétiens un peu plus loin, où le frère Hugh paraissait tout aussi méchant que cette folle de sœur Benignus. Cela se passait comme ça en ce temps-là : les garçons dans une école, les filles dans une autre. Aucun endroit pour faire connaissance à la manière des gamins d'aujourd'hui. À la place, ils se contentaient de traîner après l'école, de se raconter des blagues et de relever des défis autour de l'abreuvoir sur

Broad Street.

Ni Pat ni Ger n'avaient beaucoup de temps à se consacrer à cette époque-là. Pat se faisait ramener à la maison après l'école par le père d'une amie, qui les récupérait à quatre heures pile dans sa Morris Minor bleue. Ger se faisait toujours hurler dessus par la porte de la boutique de son père, de l'autre côté de la rue. À quatorze ans, il arrêta l'école, mais Pat et son amie Mary, Ger et son copain Tom avaient déjà formé leur quatuor. En définitive, quand Tom avait épousé Mary, Pat avait dit oui à Ger.

Frankie, né un an plus tard, était la prunelle des yeux de son père. Les garçons étaient encore à l'école quand Ger avait décidé de lui céder le commerce. Ger était un homme peu loquace, avec du flair pour les affaires. Dès l'adolescence des garçons, il avait triplé la taille de la ferme familiale. Il avait aussi acquis des terrains que, plus tard, des promoteurs de Carrick lui avaient rachetés une fortune.

En fait, selon les ragots, il avait assez mis de côté pour acheter et revendre la moitié de Finfarran.

Pat n'était pas sûre de devoir y croire, parce que Ger était très doué pour se faire mousser et avoir l'air rusé. On ne pouvait jamais être complètement certain qu'il ne se donnait pas un genre. Néanmoins, un paquet d'argent atterrissait régulièrement dans la caisse, et les garçons et elle ne manquaient de rien. C'était une chose d'avoir une réputation de radin, mais une autre d'avoir un comportement indigne devant les voisins. Ger ne ferait jamais cela. S'il n'était pas aussi riche que les gens le disaient, il était certain qu'il aimait agir comme si c'était le cas. C'était un homme de petite taille, au visage ratatiné, qui s'était fait tyranniser à l'école.

Quand les flammes furent bien vives, Pat referma la porte de la gazinière et jeta un regard à la cuisine. Comme c'était étrange... elle lui paraissait immense à présent que l'appartement était vide. Jeune mariée, elle avait jugé l'endroit riquiqui pour élever des enfants, mais ils avaient hérité de la boutique et de l'appartement. Le frère de Ger, Miyah, avait obtenu la ferme. Après la mort de Miyah, Frankie s'était fait bâtir une belle demeure à côté de la ferme. Sa femme et lui n'avaient jamais eu d'enfants. Jim et Sonny, quant à eux, vivaient très loin à Toronto.

Ger était à l'origine de leur départ. Il n'avait pas travaillé toute sa vie pour voir une merveilleuse affaire en pleine expansion se faire mettre en morceaux par ses fils. Alors il avait envoyé Jim et Sonny à l'université de Cork et

ensuite, comme ils n'avaient rien à espérer chez eux, ils avaient décampé aussitôt leur diplôme en poche. À cause de leur rythme de travail, de leurs divers engagements et du prix des billets, aucun d'eux n'était jamais revenu.

Bien sûr, dernièrement, c'était plus facile de rester en contact grâce à Skype et aux e-mails. Un des petits-enfants là-bas au Canada avait même ouvert une page Facebook pour toute la famille. Malgré tout, chaque fois que Pat postait une photo dessus, elle se disait que le mal était fait : ses fils étaient partis et elle ne verrait peut-être jamais ses petits-enfants ni les adorables jumeaux de la fille de Sonny.

Puis, elle reprenait courage et se ressaisissait. Elle prenait des photos en ville ou lors de ses promenades, et comme elle avait appris à les transférer depuis son téléphone sur Facebook, elle les partageait avec tout le monde. Elle s'efforçait d'afficher des vues susceptibles d'intéresser ses petits-enfants. Parfois, elles restaient postées des semaines entières sans que rien se passe. Certaines nuits, elle avait même rêvé que les garçons étaient rentrés à la maison et s'était réveillée en larmes. Ce n'était qu'un rêve...

Dans l'immédiat, alors qu'elle enfilait son manteau, elle avait du mal à respirer à cause de l'excitation. En bas des escaliers, elle traversa la boutique, où Ger vendait des tranches de lard à Ann Flood de la pharmacie. Malgré la pluie, des tas de touristes arpentaient les trottoirs de Broad Street. Beaucoup de voitures de location aussi, ainsi que l'étrange bus touristique, même si en une semaine, on en voyait assez peu finalement.

Pat attendit une brèche dans la circulation et traversa au niveau de l'ancien abreuvoir à chevaux. Il se trouvait sur un îlot de dalles grises, entouré de bancs installés par le conseil municipal et planté de géraniums écarlates. Puis, elle s'aventura sur l'autre voie avant d'atteindre le trottoir d'en face. Ce matin, elle avait déjà vérifié à trois reprises les informations relatives à son vol, une fois sur son téléphone et deux fois sur son ordinateur portable. Le téléphone et l'ordinateur avaient indiqué exactement les mêmes renseignements : Patricia Concepta et John Gerard Fitzgerald étaient enregistrés sur un vol pour Toronto le mardi suivant. Malgré tout, Dieu seul savait quelles sortes de virus un machin pouvait contenir quand vous l'aviez acheté dans un endroit appelé *PhoneMart*. Les machines de la bibliothèque de Lissbeg étaient de véritables ordinateurs de bureau tout ce qu'il y a de plus officiel, installés par le conseil régional. Elle était donc juste venue faire un saut pour se connecter sur le site de la compagnie aérienne et jeter un dernier

petit coup d'œil à sa réservation.

CHAPITRE 3

« LOUISA ICI AI MIS UNE ASSIETTE PR JAZZ AS TU EU DE
LA SAUGE PR LE FOIE »

Bien qu'absorbée par la vérification d'une pile de livres, Hanna Casey daigna jeter un regard en coin à son téléphone. Un jour, sa mère serait peut-être capable de lancer une invitation sans la faire suivre d'un flot interminable de textos, mais elle avait quand même de sérieux doutes là-dessus. Si elle avait elle-même un brin de jugeote, songea Hanna avec colère, elle aurait respecté les avertissements soigneusement imprimés qu'elle avait placardés dans la bibliothèque et aurait éteint son portable.

Mary Casey, soixante-dix ans bien tassés, était née pour donner des ordres. Les injonctions péremptoires qui, dans l'enfance d'Hanna étaient beuglées du haut des escaliers ou balancées depuis l'autre bout de la cuisine, surgissaient aujourd'hui dans des séries de messages succincts, invariablement écrits en lettres majuscules et pratiquement toujours dépourvus de marques de ponctuation. Hanna n'en était pas la seule destinataire. Ayant perdu un époux aimant et attentif, Mary communiquait à présent ses exigences et ses doléances de façon aléatoire en espérant les mêmes réactions instantanées que celles de son bien-aimé Tom.

Hanna risqua un nouveau regard en biais, consciente que le jeune homme devant elle commençait à s'impatienter. Au départ, sa mère l'avait invitée à passer pour le dîner, mais elle avait l'impression que sa fille, Jazz, était elle aussi conviée. Avec le ragoût de foie, ainsi que l'ajout de Louisa, son ex-belle-mère, à la liste des invités, ce dîner décontracté ressemblait de plus en plus à une fête de famille.

Agacée, elle répliqua un simple « OK », adressa un sourire d'excuse au jeune homme, et lui souhaita une bonne lecture pour le week-end. Puis, elle prit conscience que tous les ouvrages qu'elle venait de passer au lecteur traitaient de maladies chez les poissons.

Un second SMS apparut sur son téléphone, accompagné d'une sonnerie :
« RAMÈNE TON ARCHITECTE ET LICHETTE DE CRÈME PR
LA TARTE »

Hanna ferma la bouche d'un coup sec en signe d'agacement. Le jeune homme saisit ses livres avant de partir, se faisant à l'évidence des

commentaires intérieurs sur la distraction des bibliothécaires. Il ouvrit la porte et demeura poliment sur le côté. Hanna leva les yeux après avoir éteint son téléphone et aperçut Pat Fitzgerald.

– Comment vas-tu, Pat ? Prête pour le voyage ?

– Eh bien, oui... Plus ou moins. Juste quelques bricoles de dernière minute.

Pat glissa la main dans son sac et en sortit un livre de la bibliothèque.

– Je suis censée le rapporter pendant que nous serons partis, alors je me suis dit que j’allais passer.

– Tu n’aurais pas dû. Tu aurais pu prolonger le délai en ligne.

– Oui, mais bon... Je comptais passer de toute façon.

– Besoin d’autre chose ?

– Non. En fait, si. Je peux jeter un rapide coup d’œil à un ordinateur ?

– Ils sont tous réservés pour le cours de dix heures, mais si tu en as pour une minute, je t’en prie.

– J’ai déjà mis mon ordinateur portable dans une valise, tu vois, et mon téléphone a besoin de charger.

– Pas de problème. Vas-y, je t’en prie.

Hanna sourit. Il y avait des chances que Pat ait fini ses bagages depuis déjà au moins une semaine. La ville entière était au courant de son voyage imminent, et la plupart des gens étaient ravis pour elle. Tout le monde savait à quel point ses fils lui manquaient et combien elle désirait rencontrer ses petits-enfants. Il était évident que s’il n’avait tenu qu’à Ger, ce voyage n’aurait jamais eu lieu. Son avarice était légendaire.

Pourtant, il y avait eu une avancée. À soixante-neuf ans, Pat avait appris à se servir d’Internet. Au départ, elle voulait approfondir ses contacts avec sa famille, mais au bout d’un an, elle donnait elle-même des cours d’informatique à la bibliothèque. Un jour, au beau milieu d’une séance sur les moteurs de recherche, elle avait dégoté une offre imbattable sur des vols pour Toronto.

Selon Hanna, si Pat avait été seule, elle n’aurait jamais effectué la réservation. Cependant, grâce aux encouragements de sa classe de retraités, elle avait acheté les billets avec sa carte de crédit. Toute la classe savait que le voyage était une affaire. Alors si Ger avait fait des histoires, la ville entière l’aurait méprisé.

Récemment, alors que Pat était complètement accaparée par les préparatifs du voyage, elle s'était arrangée pour que l'assistant d'Hanna à la bibliothèque lui succède en tant que professeur. Pat leva les yeux de l'ordinateur et demanda si les cours se passaient sans problème.

– Tout va bien, tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Conor a réussi à faire en sorte qu'ils lui mangent dans la main.

Rayonnante, Pat déclara que ses préparatifs de dernière minute s'organisaient à la perfection.

– J'ai une cousine à Dublin qui habite une maison dans le quartier nord. Ger et moi pourrons y dormir lundi soir. Alors tout est réglé de ce côté, et j'ai appris aujourd'hui que Cassie nous retrouvera à Toronto.

– C'est une de tes petites-filles ?

– La fille cadette de Sonny. Cassandra. Elle a environ un an de moins que ta Jazz. Cassandra Mary Margaret Fitzgerald. N'est-ce pas un nom affreux pour un pauvre bébé ?

– Pourquoi ce choix ?

– Dieu seul le sait ! Mais ce n'est pas Sonny qui en est responsable, ça, j'en suis sûre.

Les lèvres d'Hanna tressaillirent.

– Peut-être que sa femme aime bien Jane Austen.

– Jane Austen... n'a-t-elle pas écrit *Emma* ? On nous l'a fait lire à l'école.

– C'est bien elle, mais elle a aussi écrit un roman intitulé *The Beautiful Cassandra*. Dans son adolescence, je crois. L'héroïne part à l'aventure. Elle se prénomme comme la sœur aînée d'Austen.

– Eh bien, Cassie porte bien son prénom. Elle travaille sur des bateaux de croisière.

– Mais elle sera là quand vous arriverez ?

– Oui, elle sera à terre. Le timing est parfait, n'est-ce pas ? Elle vient à peine de rentrer de je ne sais où. Je te le dis, Hanna, ce voyage est une bénédiction. Nous allons passer un excellent séjour.

Son plaisir était si palpable qu'Hanna éprouva une montée d'anxiété. Pat était si peu exigeante, qu'elle détesterait la voir déçue.

Hanna s'éloigna de la silhouette penchée avidement sur l'ordinateur et gagna la petite cuisine située à l'extrémité de la pièce. La porte entrouverte,

elle pouvait garder un œil sur la bibliothèque. Elle avait besoin de passer un coup de téléphone en privé.

Brian décrocha immédiatement.

– Salut. Comment vas-tu ?

– C’est moi. Hanna.

– Je sais. Ton nom est affiché.

– Ah. Oui, bien sûr. Écoute, je suis désolée de t’appeler au bureau.

– Pas de problème. Je suis sur un chantier à l’extérieur.

– OK. Bon. Tu es libre ce soir ?

– Oui, bien sûr. Qu’est-ce qu’on fait ?

– Eh bien, je viens de recevoir un texto de ma mère. Qui semble s’être lancée dans l’organisation d’un dîner.

– Et ?

– Et elle m’a écrit : « Ramène ton architecte. »

– Non ! Vraiment ? En majuscules ?

– Exact. Et de la crème pour la tarte. Avec « pour » en abrégé.

Brian laissa échapper un petit rire amusé.

– La seconde instruction, c’est pour toi ou pour moi ?

– Pour moi, je crois.

– Bon, alors pas de problème. Dis-lui que je serai ravi d’accepter son aimable invitation.

Par la porte entrouverte, Hanna aperçut les retraités qui se regroupaient avant le cours d’informatique. Ils étreignaient et embrassaient Pat, qui se dirigeait vers la sortie.

– Je dois y retourner. Mais Brian, dis-moi, tu es sûr ? Ça peut être infernal.

– N’importe quoi, ce sera génial. J’espère juste que la tarte sera aux pommes.

– Avec six clous de girofle, une pâte toute prête et la moitié d’une livre de sucre blanc.

– Dans ce cas, j’espère sincèrement que c’est de la chantilly que tu vas apporter.

CHAPITRE 4

Le pavillon de Mary Casey avait été bâti bien avant que la route principale ne devienne une sorte d'autoroute. Aujourd'hui, un flot de circulation passait devant sa porte d'entrée : les véhicules fonçaient depuis Carrick jusqu'à Ballyfin. Pourtant, elle n'y trouvait rien à redire. Cela ajoutait de l'intérêt.

Tom avait fait construire le pavillon selon les exigences précises de sa femme, dès qu'ils avaient pris leur retraite. En ce temps-là, Mary en avait eu assez de trimer derrière une trancheuse à bacon, et de faire glisser des timbres et des mandats postaux sous une grille métallique. Cela dit, ils avaient géré une bonne petite affaire : une épicerie de village située à un carrefour marchait toujours bien, et le bureau de poste faisait que la terre entière dépendait d'eux.

Puis, Hanna était partie pour Londres et ils savaient qu'elle n'avait aucune intention de revenir. Alors ils avaient vendu et en avaient tiré un bon bénéfice. Ce fut la fin de leur vie au-dessus du magasin, contrairement à cette pauvre Pat Fitzgerald.

Pas de gazinière minuscule dans la cuisine de Mary Casey, et pas de salle de bains où la condensation coule le long des murs. Le pavillon avait une vaste entrée. Il disposait sur le devant d'un vestiaire, d'une buanderie et d'une cuisine immense. Les chambres à l'arrière donnaient sur le jardin. Il y avait des toilettes séparées et une salle de bains. La chambre parentale disposait de sa propre salle d'eau attenante avec une baignoire d'angle. On n'avait omis aucun détail. Toutes les fenêtres étaient en double vitrage, chaque pièce pourvue d'un radiateur électrique et d'un éclairage au plafond d'une puissance adaptée. Pas de sombre recoin où la poussière pouvait s'accumuler, aucun escalier à balayer jusqu'à la dernière marche, ni de rampe qui prenait la poussière.

Le jardin avait toujours été le territoire de Tom. Mary le laissait en faire ce qu'il voulait. Cependant, la maison était sa fierté et son palais à elle, depuis son toit bien droit en passant par ses murs recouverts de crépi jusqu'à la porte d'entrée ornée de vitraux.

Après le décès de Tom, elle avait apporté des changements au jardin. Il représentait trop de travail : elle ne pouvait continuer à bêcher et désherber. À présent, il se résumait à un simple carré d'herbe, flanqué d'une haie étroite. Johnny Hennessey, le voisin, venait avec sa tondeuse et se chargeait de

l'entretien. Malgré tout, elle avait conservé dans le patio les pots de giroflées et d'onagres. Elles avaient toujours eu sa préférence, et d'ailleurs, l'été, elles embaumaient sous les fenêtres des chambres. Non qu'elle ouvrît sa fenêtre très souvent, pourtant. Elle serait devenue folle à cause des abeilles qu'elle aurait dû pourchasser à coups de torchon.

Elle ramassa les miettes de la table de la cuisine et les fit glisser dans sa main en coupe. D'une certaine manière, elle se dit qu'elle était contente que Tom soit parti avant que les choses ne tournent mal pour Hanna. Il était complètement dingue de cette enfant, et s'il avait su quelle espèce d'homme était son freluquet de mari, il aurait pris l'avion pour aller le tuer.

Enfin, pas vraiment, parce que Tom Casey était l'homme le plus doux de la création. Il serait allé en Angleterre tout de même, et il aurait retrouvé ce Malcolm Turner. Tom avait une manière de vous regarder quand vous aviez mal agi, qui vous laissait comme nu et en sang. Il n'avait jamais fixé Mary de la sorte, mais elle avait vu des hommes écrasés par ce regard.

Quoi qu'il en soit, Tom était déjà mort au moment où Hanna était venue taper à la porte du pavillon avec Jazz, qui allait encore à l'école, et une valise bouclée à la hâte sous le bras. Elle avait annoncé qu'elle avait quitté son homme à Londres et qu'elle avait besoin d'un endroit où se poser. Pendant vingt ans, son Malcolm avait couché avec cette poule ! On aurait presque pu le qualifier de polygame.

Leur liaison avait commencé bien avant la naissance de Jazz, et Hanna avait seulement découvert la vérité en les surprenant tous les deux dans son lit. À cette seule pensée, Mary avait envie de cracher. À l'époque, elle avait reproché à Hanna de ne pas faire valoir ses droits, de ne pas le faire payer. N'importe quelle épouse avec une once de bon sens n'aurait pas bougé d'un poil et lui aurait pris jusqu'à sa dernière chemise. Surtout que le Malcolm était plein aux as. Malgré tout, la réaction d'Hanna inspirait à Mary une vague fierté. Ça avait dû être tellement grisant de dire à ce blanc-bec où il pouvait se mettre son argent.

Et puis, la situation n'avait-elle pas tourné d'une drôle de façon ? Il fallait les voir à présent. Jazz, née et élevée à Londres, avait déménagé ici dans un studio, elle s'était bien enracinée et projetait même de rester à Finfarran. Hanna s'était dégoté un nouvel homme, une maison bien à elle, et un boulot à la bibliothèque de Lissbeg. Dieu seul savait à quoi ressemblait cet homme, et pour ce qui était de la maison, impossible de comprendre pourquoi elle avait

tant envie d'y vivre. Une toute petite baraque au beau milieu de nulle part : deux pièces grandes comme un mouchoir de poche. Dans l'une d'elles, la cuisine, on arrivait par un champ plein de boue. Pourtant, Hanna semblait plus heureuse d'habiter seule là-bas qu'avec sa propre mère.

Mary ouvrit la fenêtre et balança la poignée de miettes pour les oiseaux. À vrai dire, Hanna et elle ne s'étaient jamais entendues à merveille. Après le départ de Jazz, elles se disputaient comme chien et chat jusqu'à ce qu'Hanna parte en claquant la porte et annonce qu'elle voulait son indépendance. Mary avait aussi sa fierté : elle ne devait rien à personne, pas même à sa famille. Mais c'était un fait : une fois Jazz et Hanna parties, le pavillon lui avait paru bien vide. Voilà comment elle en était arrivée à partager son foyer avec la mère, aujourd'hui veuve, de cette crapule de Malcolm Turner.

Quand l'idée l'avait traversée, elle en avait été la plus surprise. Pourtant, en y réfléchissant, ce n'était pas aussi idiot qu'il y paraissait. Malcolm était certes un ignoble individu, un mari infidèle, mais Louisa n'en demeurait pas moins la grand-mère de Jazz. Et par-dessus le marché, c'était une femme douce qui savait garder une cuisine impeccable.

Après le départ d'Hanna, quand Louisa faisait des allers-retours pour venir voir Jazz, Mary l'avait hébergée. Au début, bien sûr, elle s'était un peu inquiétée pour le petit déjeuner. Qu'est-ce qu'une Anglaise y connaissait en tranches de lard frit ? Finalement, il s'avéra que Louisa était plutôt calée en matière de porc. Son voisin dans le Kent élevait des Gloucestershire Old Spots. Dès que Mary l'avait su, elle avait filé à Lissbeg pour demander son avis à Ger Fitz. Il lui avait certifié que les Old Spots, c'était du sérieux. D'après lui, on pouvait faire confiance à une femme qui appréciait ces bougres-là. Ger était un sacré bon boucher, alors Mary s'en remettait à son avis. Par ailleurs, Louisa maniait la poêle à frire comme personne et elle savait merveilleusement cuire les œufs. Cela dit, elle n'y connaissait rien en boudin blanc et noir. Malgré tout, elle apprenait vite et elle aimait bien qu'on lui dise quoi faire.

Il leur avait fallu un moment pour s'habituer l'une à l'autre. Au début, elles prenaient le petit déjeuner dans la cuisine, mais un matin, Mary était descendue et avait trouvé la table dressée dans le patio. C'était le genre de chose qu'Hanna avait proposé quand Jazz et elle vivaient au pavillon, mais à l'époque, Mary s'y était opposée et avait tapé du poing sur la table. Louisa avait donc pris l'initiative d'installer des coussins sur les sièges et avait

joliment dressé la table. Comme le soleil brillait, le tout paraissait adorable.

Avec Louisa dans les parages, le repas s'éternisait. Elles restaient assises là en robes de chambre, faisaient de temps en temps un saut à la cuisine pour refaire du thé, lisaient même les journaux. Mary n'avait plus lu le journal au petit déjeuner depuis des années – pourquoi l'aurait-elle fait puisqu'elle n'avait personne avec qui partager les nouvelles ? Louisa était toujours intéressée, quand vous émettiez une remarque ou que vous donniez votre avis. Si elle ne l'était pas, elle n'en pipait mot. Bien sûr, elles étaient en tenues correctes bien avant l'arrivée du facteur. Lavées et décentement vêtues, ce qui était bien le minimum.

Après tout ça, l'idée de se retrouver seule lui avait paru bien lugubre. Louisa avait ensuite lâché une nouvelle qui avait fait l'effet d'une bombe. Elle liquidait sa maison dans le Kent et investissait dans une affaire à Finfarran. Jazz allait travailler avec elle et s'occuperait du marketing. Bien que Louisa garde un pied en Angleterre, elle aurait besoin d'un pied à terre ici. Quelque chose de petit et de tranquille, un foyer loin de chez elle.

À ce moment-là, l'idée germa dans l'esprit de Mary qu'elles pourraient partager le pavillon. À présent, quelques semaines plus tard, le plan était bien pensé et les travaux sur le point de commencer. Au départ, Mary serait peut-être déstabilisée par les changements, mais elle était certaine que les choses marcheraient. Elle s'était tracassée à ce sujet, tournant et se retournant dans son lit de nombreuses nuits, avant de faire sa proposition à Louisa. Plus d'une fois, elle s'était adressée à Tom pour savoir quoi faire. Cependant, la photo de mariage dans son cadre argenté ne lui répondait jamais. Tom se tenait debout dans les rayons du soleil, riant, la tête rejetée en arrière d'un air triomphal et le bras passé autour de la taille de sa femme. Personne, aujourd'hui, ne la serrait plus dans ses bras pour la câliner ou la rassurer. Alors, elle avait allumé sa lampe de chevet et pris sa décision toute seule.

Mary entendit des bruits de pas dans l'entrée et elle alla immédiatement mettre la bouilloire en marche. Louisa était arrivée de Londres la nuit dernière, ravie d'avoir mené à terme la vente de sa maison. Elle s'était dit très émue par l'organisation d'un dîner en son honneur, ce qui tombait très bien, parce que Mary venait de laver la belle faïence. Louisa l'appelait le « service en porcelaine », mais quel que soit le nom qu'on lui donnait, rien ne rivalisait avec une assiette comme il faut sur une table.

Elle avait repassé une nappe aussi : elle attendait, bien pliée. Ils allaient

savourer un magnifique repas, et en même temps, jeter un coup d'œil au Brian d'Hanna. Même si Louisa ne se montrait pas le moins du monde curieuse à son sujet. Elle ne l'était pas, c'était certain. Une ancienne belle-mère ne ressent pas les mêmes frissons qu'un cœur maternel.

Une fois le thé prêt et la théière dans sa housse, elles s'installèrent à table. Louisa était fatiguée de son voyage, mais elle avait le regard brillant. Mary lui adressa un bref clin d'œil. Elles étaient deux veuves, dont la vie semblait terminée, mais il fallait les voir aujourd'hui, avec un futur tout neuf devant elles.

CHAPITRE 5

Cassie arriva à l'aéroport Pearson de Toronto, un bouquet de fleurs à la main. Elle se sentait ridicule. Dès qu'elle avait eu vent de la visite de ses grands-parents, elle avait téléphoné à sa sœur Norah.

– Je voulais savoir si les jumeaux et toi, vous ne m'accompagneriez pas à l'aéroport. On pourrait fabriquer une banderole de bienvenue, portée par les enfants.

À l'instant où elle avait posé la question, elle avait su que ça n'arriverait pas. Elle avait entendu les jumeaux en arrière-plan tout au long du coup de fil. Norah concentrait l'essentiel de son énergie à rétablir le calme.

– Shona, mon cœur, pose le chaton. On ne serre pas les chats aussi fort. Désolée, Cassie, qu'est-ce que tu disais ?

– Je disais que ce serait bien de les accueillir tous ensemble à l'aéroport.

– Mais on ne fait pas déjà une énorme fête ce week-end ?

– Oui, mais je voudrais aussi leur souhaiter la bienvenue à l'aéroport.

– Oh, Cassie, arrête de faire ta Min l'Entremetteuse.

« Faire sa Min l'Entremetteuse » était une expression familiale dérivée du nom d'une vieille parente irlandaise, apparemment connue pour se mêler de tout.

– Mais, pas du tout !

– Bien sûr que si. Tout est déjà organisé, alors laisse couler. De toute façon, la dernière chose dont ils auront envie après un vol et une escale, c'est se faire chahuter par la famille et les enfants à l'aéroport.

Cassie s'était donc résolue à ce que le comité de bienvenue se limite à un seul membre. À la dernière minute, en se dirigeant vers la porte, elle avait attrapé un bouquet de roses sur la table du vestibule. Il quitterait la maison en voiture pour revenir plus tard dans le vase d'où elle l'avait chipé. Au moins, ses grands-parents seraient-ils accueillis avec une touche de couleur.

Elle n'eut aucun mal à les repérer, même si sa mamie se révéla plus petite que sur les photos Facebook, et que son papi ne ressemblait ni à son père ni à son oncle Jim. Ils émergèrent de portes coulissantes en poussant un chariot, où s'empilaient des sacs et des valises, aux sangles ornées de monogrammes et un ruban rouge noué aux poignées. Ils avaient tous les deux l'air épuisé et tendu. Les yeux de sa grand-mère balayaient anxieusement le hall de gauche

à droite, tandis que son grand-père avançait à grandes enjambées déterminées, visiblement gêné par le grincement de la roue du chariot.

– Salut ! Hello par ici !

Cassie attira leur attention et se fraya un chemin dans la foule en agitant son bouquet de roses rouges. L'anxiété de sa grand-mère se mua en soulagement. Cassie les étreignit dans un grand geste et prit le chariot en main. Sa mamie lui attrapa le bras et leva vers elle un visage souriant, même si elle sentit que son Ger n'appréciait pas de perdre le contrôle des bagages.

Plus tard, il s'installa sans un mot à l'arrière de la voiture, alors que sa grand-mère prenait place sur le siège avant à côté de Cassie, disposée à papoter. Lorsqu'elle aperçut le panneau indiquant le quartier de Leaside, elle laissa échapper un soupir de plaisir.

– J'ai écrit votre adresse sur tellement de lettres et de colis, et elle est là tout en haut, sur un panneau près de la route.

Quelques minutes plus tard, tandis que la voiture quittait l'autoroute, Cassie remarqua que sa grand-mère serrait ses mains sur ses genoux.

– Tout va bien, Mamie ? On y est presque.

– Je vais bien, ma chérie, un peu fatiguée, c'est tout. Et puis, je ne suis pas habituée à ce côté de la route.

– Je suppose que si tu as passé toute ta vie à conduire à gauche, ça doit te sembler bizarre.

– Eh bien, ça l'est. Même si je n'ai pas conduit très longtemps. Ton oncle Frankie m'a acheté une voiture il y a quelque temps. J'ai passé de merveilleux moments au volant, quelques belles années même, avant de devoir la laisser au garage.

Ses mains étaient devenues un peu rigides, expliqua-t-elle, et ses yeux n'étaient plus aussi bons qu'avant.

– Quoi qu'il en soit, j'ai tout ce qu'il me faut à proximité. C'est magnifique d'habiter en plein centre-ville. Il n'y a qu'à mettre le pied dehors pour trouver tout ce qu'on veut. Je peux aussi aller me promener dans la campagne en un rien de temps, pas vrai, Ger ?

Le passager derrière elle n'émit aucune réponse et Pat sourit à l'intention de Cassie.

– Ger est tout le temps occupé, alors j'ai de la chance de ne pas avoir besoin qu'on me conduise.

En remontant l'allée de la maison, sa grand-mère prit une nouvelle inspiration.

– Oh, par tous les saints, quelle superbe maison ! N'est-ce pas, Ger ? Regarde ça !

À l'intérieur, tandis que sa grand-mère s'extasiait sur le hall spacieux, Cassie prit les deux plus petits sacs et déclara que l'on monterait le reste plus tard. Ensuite, elle leur indiqua le chemin jusqu'à l'étage et les conduisit à leur chambre.

Vanya, l'employée de maison, l'avait préparée. Elle avait disposé des fleurs fraîchement cueillies sur la commode et du linge soigneusement repassé sur les lits. Cassie ouvrit la porte du dressing, leur montra comment faire fonctionner la douche ainsi que la télé et le chauffage dans la chambre.

– Maman et papa rentreront vers dix-huit heures, mais moi, je reste ici. Descendez pour visiter la maison dès que vous en aurez envie, mais je suppose que vous aimeriez vous rafraîchir d'abord.

Son grand-père traversa la pièce d'un pas lourd et s'installa dans un fauteuil. Sa grand-mère sourit à Cassie.

– Le voyage a été long, c'est adorable d'être venue nous chercher. On va peut-être se reposer un peu et nous te verrons plus tard.

Son devoir accompli, Cassie regagna sa chambre, enfila un peignoir de bain et des pantoufles, et longea lentement le couloir jusqu'à la salle de bains familiale. Trois filles pour une seule salle de bains, cela avait causé pas mal d'agacement sur le bateau, surtout pendant la dernière partie de la croisière, quand la fatigue se faisait sentir et que les nerfs commençaient à lâcher. Cassie n'était pas du genre à se prendre la tête pour rien, alors elle avait traversé cette période de tension sans trop de difficultés. Malgré tout, elle trouvait paradisiaque de s'immerger dans une gigantesque baignoire aussi longtemps qu'elle le souhaitait.

Allongée, elle ferma les yeux et laissa ses pensées dériver vers le futur. Tout se passait exactement comme elle le voulait dans son agréable vie pleine d'imprévus : elle avait terminé cette dernière croisière avec assez d'économies pour prendre quelques mois de pause ou pour une escapade en voiture avant de reprendre la mer. Peut-être resterait-elle en ville travailler en tant que bénévole. Ou bien décollerait-elle pour l'île du Prince-Edward afin d'admirer la flore automnale. Quoi qu'il en soit, elle avait tout le temps de se décider, parce qu'elle allait devoir rester à la maison quelques semaines pour

ne pas paraître grossière aux yeux de ses grands-parents.

Vanya était partie en laissant la maison immaculée. Une fois que Cassie eut redisposé les roses dans leur vase sur la table du hall, elle se servit un verre de lait et quelques cookies, et alla flâner dans le salon. Deux heures plus tard, alors qu'elle zappait paresseusement entre les chaînes d'informations et des épisodes de *Judge Judy*, elle leva les yeux et aperçut sa grand-mère dans l'encadrement de la porte. Cassie lui sourit.

– Tu as réussi à dormir un peu ?

– Eh bien, je me suis un peu reposée. Ger est là-haut, au lit, impossible de le réveiller.

Cassie se redressa et balança ses jambes hors du canapé.

– Je te sers un café ? Ou quelque chose à grignoter ?

– Tu sais quoi, si c'est du lait que tu bois, j'en prendrais bien une goutte moi aussi.

Elle avait encore l'air très fatiguée, et elle n'avait qu'un filet de voix. Elles convinrent donc tacitement de remettre la visite de la maison à plus tard et elles s'installèrent devant un autre épisode du *Judge Judy* avec un verre de lait et une assiette de brownies préparés par Vanya. Sa grand-mère, qui n'avait jamais vu cette série auparavant, la regarda avec une grande attention. Quand le générique de fin apparut, elle fit claquer sa langue en signe d'étonnement.

– Mon Dieu, on dirait qu'il n'y a pas une femme aujourd'hui avec une once d'intelligence ou bien une mère ! Faire confiance à des hommes qui ne veulent que les rouler !

Elle mordit dans un brownie et secoua la tête.

– Et ces vieux bonhommes qui se font mener par le bout du nez par ces jeunes !

– Ta mère t'aurait empêchée de te faire avoir ?

– Ah, bien sûr que oui ! Cela dit, elle ne m'aurait pas laissée me mettre en ménage avec un bon à rien. Les temps changent, pourtant, et je sais que c'est ce que font les jeunes filles de nos jours. Et, pour être juste avec elles, elles ont bien le droit de faire leurs propres choix.

Elle secoua la tête.

– Pourtant, personne n'a le droit de se montrer aussi bête. Ce vieux bonhomme ne voyait pas que cette jeune-là allait lui attirer des problèmes ?

La fille était le genre de prédatrice qui suscitait les commentaires les plus cinglants de la juge Judy.

– Peut-être que le danger était ce qui l’attirait chez elle ?

La voix de sa grand-mère était chargée de compassion :

– Je ne serais pas étonnée que tu aies raison. Ce n’était pas le premier mari qu’elle abusait. Ce dont une femme a besoin c’est d’un homme solide et de bien l’avoir à l’œil.

À la vue de la petite silhouette fluette assise à côté d’elle, Cassie sourit. Sa mamie était peut-être fatiguée, mais elle ne manquait pas de fougue. Elle allait bien aimer apprendre à la connaître.

CHAPITRE 6

Bríd Carney insérait la clé dans la porte du numéro 8 sur St. Finian's Close. Elle se dit qu'elle avait beaucoup de chance de vivre ici. Trouver un logement abordable à Lissbeg n'était pas chose aisée. Les biens immobiliers du centre-ville étaient presque tous des boutiques, des pubs et des entreprises, dont les propriétaires vivaient soit à l'étage, ou bien louaient les étages supérieurs avec des baux commerciaux. Les gens attendaient des années avant d'obtenir un logement social. Ils étaient conçus pour des familles, si bien que ces dernières étaient prioritaires. Par conséquent, si vous étiez jeune et célibataire, les chances de trouver une location étaient pratiquement nulles. Mais Aideen, la cousine de Bríd, était l'unique propriétaire du numéro 8.

Leur tante Bridge l'avait acheté des années auparavant, grâce à un programme du conseil municipal. Le père d'Aideen n'était pas resté dans les parages, et sa mère était morte en couches à la maternité de Carrick. Elle avait été élevée par la tante Bridge. En réalité, ce n'était pas une tante : plutôt une cousine de la grand-mère de Bríd et d'Aideen. Pour résumer, Aideen avait passé son enfance avec deux dames âgées.

Puis, quelques années après la mort de leur grand-mère, tante Bridge avait fait un AVC fulgurant chez le pharmacien et était décédée avant l'arrivée de l'ambulance. Ils découvrirent plus tard que le médecin la suivait depuis un bon bout de temps, mais Aideen, qui était au beau milieu des épreuves du baccalauréat à l'époque, n'avait pas su qu'elle était souffrante. Le reste de la famille organisa les obsèques, et la mère de Bríd proposa d'héberger Aideen chez elle jusqu'à ce qu'elle décide de son avenir. Personne ne parut avoir de meilleure idée. Bríd avait quitté le domicile familial pour suivre un cours de techniques culinaires à Dublin, si bien qu'Aideen avait récupéré sa chambre les quelques mois suivants.

Ça avait dû être horrible. Aux dires de tous, elle avait passé le reste de ses examens en somnambule, et ses résultats ne furent pas bien brillants. La tante Bridge lui avait légué la maison de St. Finian's Close et une petite somme d'argent. Quand Bríd revint chez elle, elles ouvrirent une épicerie fine sur Broad Street, et décidèrent de vivre ensemble au numéro 8.

C'était Bríd qui avait presque tout organisé. Aideen avait conservé son ancienne chambre et Bríd avait pris la plus grande. La chambre de la tante Bridge était devenue un petit bureau, où elles avaient installé l'ordinateur et

planifiaient leurs réunions avec le comptable. Il y avait très peu de place dans l'épicerie, qu'elles avaient baptisée *La Mercerie*, alors elles avaient transformé la salle à manger du numéro 8 en espace de stockage pour les gobelets et les serviettes en papier. La maison disposait d'une cuisine assez vaste pour y manger, et d'un salon avec un canapé, des fauteuils et une télé, donc tout était arrangé. Elles partageaient les factures et Bríd versait un loyer équitable à sa cousine.

En franchissant la porte, elle trouva Aideen avec Conor McCarthy dans le salon. Ils buvaient du thé, tous deux lovés dans un fauteuil, et d'après leur apparence, ils sortaient à peine du lit.

Conor leva les yeux vers Bríd.

– Comment ça va ? Tu veux une tasse de thé ?

– Eh bien, je ne voudrais pas briser ce moment idyllique.

Conor alla allumer la bouilloire et Aideen se retourna pour faire face à Bríd.

– C'était comment ?

Bríd laissa tomber son sac par terre et repoussa les cheveux de son front.

– Agréable, mais froid quand même. C'en est fini des bains cette année. Dans l'océan, en tout cas. Je suppose que je pourrais adhérer à la salle de sport de Carrick et profiter de leur piscine.

– Bon sang, je n'aurais aucune envie de conduire jusqu'à Carrick tous les jours après le boulot.

– Maintenant que tu le dis... Et l'inscription coûte une fortune.

Elle haussa les sourcils en regardant Aideen.

– Peut-être que je vais faire comme toi et trouver une alternative pour garder la forme.

Elle éclata de rire en voyant sa cousine rougir.

– Oh, ne fais pas ta prude avec moi ! Je trouve ça adorable que Conor et toi soyez si heureux.

Aideen rit aussi.

– Je sais. Et comment ça va ces derniers temps entre Dan et toi ?

– Ça ne sert à rien de te demander de te mêler de tes oignons, je suppose ?

– Absolument, à rien du tout. Je meurs d'envie de savoir.

À cet instant, Conor entra avec le thé, épargnant ainsi à Bríd de répondre.

Ce qui était tout aussi bien.

Dan Cafferky et elle se plaisaient : ça, elle en était certaine. Ce qu'elle ne savait pas encore, c'était à quel point elle voulait l'intégrer dans sa vie. C'était une chose d'atterrir dans son lit après une fête. Cela pouvait arriver à n'importe qui, surtout qu'ils étaient sortis ensemble pendant des mois quand ils étaient à l'école. Mais de l'eau avait coulé sous les ponts depuis. Elle avait passé une paire d'années à étudier et à travailler à Dublin, et il était parti en Australie. Ce genre d'expérience transformait les gens. Le simple fait d'être de retour à Lissbeg n'impliquait pas qu'ils doivent se remettre ensemble.

Certes, ils avaient continué à se voir à deux ou trois reprises après la fête : un repas avec des amis, une super virée sur son bateau et il était venu à la maison de St. Finian's Close quelques fois. Pour rester toute la nuit. Mais ils ne formaient pas un vrai couple. Avec Conor et Aideen, leurs étoiles plein les yeux et leurs économies pour le mariage, les discussions tournaient beaucoup trop autour de la vie à deux.

Quoi qu'il en soit, la vie de Dan était assez compliquée. Il habitait avec ses parents à Couneen, un village perché au sommet d'une falaise, sur la côte sud de la péninsule. La famille y tenait une boutique, qui faisait également office de cybercafé. Dan avait toujours eu l'idée de faire des excursions en mer en partant de la petite jetée au bas de la falaise. Son affaire avait décollé avant de couler subitement, ce qui expliquait son départ pour l'Australie.

Il était rentré récemment avec un type prénommé Dekko, rencontré sur une plage quelconque. Apparemment, Dekko avait de l'argent à investir. Dan et lui allaient donc s'associer pour réaliser les excursions écologiques. Dekko était originaire de Dublin. C'était un type sans intérêt, que Bríd n'arrivait pas à cerner. Dan était son exact opposé : grand, séduisant et fougueux. Il en voulait à la terre entière, mais manquait en fait d'assurance.

Bríd, quant à elle, était lucide et déterminée, et elle n'était pas du genre à taire le fond de sa pensée. C'est pourquoi elle avait pour habitude de ne pas tourner autour du pot, comme quand Aideen l'avait interrogée. Ce qui la dérangeait en réalité, c'était que pour une fois, elle n'était pas tout à fait sûre d'elle.

Néanmoins, il était très facile de détourner l'attention d'Aideen. Il suffisait de mentionner sa bague de fiançailles et elle partait en improvisation sur Conor. Bríd murmura quelque chose à propos de la monture et Aideen se tourna aussitôt vers elle en exhibant la bague. Conor n'était-il pas

incroyable ? N'avait-il pas passé des heures à chercher sur Internet la pierre parfaite pour elle ? Qui aurait pensé qu'il la trouverait chez un bijoutier de Carrick ?

Il était difficile d'imaginer Conor, avec ses mains de fermier et ses cheveux en bataille, en ardent romantique. Pourtant, il avait cherché une pierre qui aille à la perfection avec les yeux d'Aideen et il avait déniché un magnifique ovale en lapis-lazuli monté sur une bague en or rouge. Il lui avait aussi fait sa demande devant une foule de spectateurs étonnés au beau milieu de la bibliothèque de Lissbeg, un acte si romantique qu'il avait alimenté les conversations de toute la ville pendant des semaines.

Conor donna un petit coup de coude affectueux à Aideen pour l'inviter à se taire. Malgré tout, il était plutôt amusé que gêné par sa ferveur. Aideen prit une tasse de thé sur le plateau, et leur conversation se reporta sur le futur. Comme d'habitude, c'était une longue litanie d'aspirations et d'angoisses.

Comme Dan, Conor avait été élevé à la campagne. Sa famille vivait dans la même ferme depuis des générations. Son frère Joe et lui s'étaient battus pour maintenir l'affaire à flot face aux coûts croissants, à la chute des prix, et au fait que leur père, Paddy, s'était récemment blessé au dos. Conor travaillait aussi trois jours par semaine comme assistant à la bibliothèque de Lissbeg.

Aideen l'avait déjà expliqué à plusieurs reprises à Bríd :

– Sans son boulot à la bibliothèque, ils seront obligés de vendre la ferme. Franchement, Bríd, ils arrivent tout juste à joindre les deux bouts. Et je ne sais pas ce qui va se passer, parce qu'il adore la ferme, je le sais, mais la vérité c'est qu'il veut vraiment devenir bibliothécaire.

– Alors pourquoi il ne le fait pas ?

– Eh bien, c'est ce que je te dis. Comment faire ? Diriger la ferme, c'est le boulot de trois hommes et Paddy ne peut plus effectuer de travaux pénibles. Conor et Joe se tuent à la tâche et pourtant, ils n'arrivent pas à sortir un salaire pour tous les trois. En gros, ils vivent sur la paie de Conor.

– Mais ce sont des clopinettes.

– C'est exactement ce que je te dis !

Elle le répétait encore à présent, pelotonnée dans le fauteuil avec Conor, le visage chiffonné par l'anxiété.

– Nous devons décider quoi faire une fois mariés. Je veux dire, où nous allons vivre... ce que nous allons faire.

L'autre jour, alors qu'elles dînaient toutes les deux, Bríd lui avait donné sa réponse.

– Oh, pour l'amour de Dieu, Aideen, tu ne vois rien, alors que c'est gros comme un camion.

– Quel camion ?

– Paddy. Quel genre de père reste assis à contempler la déroute sans réagir ?

– Mais que peut-il faire ?

– Prendre sa retraite. Céder la place à Joe. Et laisser Conor foutre le camp s'il en a envie.

– Mais il n'en a pas envie.

– Non. Ce qu'il ne veut pas, c'est être celui qui précipite la chute de sa famille. Écoute, Conor est le genre de personne qui règle tout pour tout le monde. Mais dans ce cas précis, c'est impossible. Il ne peut pas en même temps sauver la ferme pour sa famille, se bâtir une carrière, et te porter dans ses bras pour te faire franchir le seuil de la maison. Ce n'est pas possible. Et tu ne devrais pas le laisser croire ça.

L'expression d'Aideen avait changé.

– Conor adore la ferme. Les McCarthy cultivent ces terres depuis une éternité. Tu ne l'as jamais vu là-bas. Tu n'as jamais été à la ferme. C'est magnifique. Tu ne t'es pas assise dans la cuisine de sa mère. Il y a une énorme gazinière, et un chat qui mange de la pâte à tartiner Marmite, et un jardin en fleurs devant la fenêtre.

– Un chat qui mange de la Marmite ?

– Oh, arrête les sarcasmes. Oui, il y a un chat. Et ils ont des chiens, du bétail, des poules et des moutons, et Conor les adore. Il est incroyable avec les animaux. Et avec les engins agricoles. Et... avec les machins qui poussent... Et il adore son père aussi. Paddy ne va pas bien : il prend toutes sortes de médicaments. Et pas seulement pour son dos, il fait une dépression. Et tu serais en dépression aussi, si tu te sentais inutile. Et si tu savais que des gens te traitent de mauvais père, assis autour d'une table !

Elle était partie en claquant la porte, et avait laissé Bríd faire la vaisselle.

Elles n'avaient pas mentionné cette dispute depuis, mais en cet instant, alors que Conor énumérait les possibilités, Bríd vit qu'Aideen la regardait comme si elle était une bombe sur le point d'exploser. Soudain, il lui parut

désobligeant de traîner dans les parages, elle termina son thé et annonça qu'elle allait prendre une douche. Alors qu'elle les laissait en grande conversation, elle fut prise d'un accès de pitié pour Conor. Manifestement, les fiançailles allaient s'ajouter à la somme des complications de son existence. Parce qu'il était plutôt évident qu'Aideen nourrissait des perspectives de bonheur conjugal au sein de la ferme.

CHAPITRE 7

La petite fête de la famille Fitzgerald eut lieu le week-end qui suivit l'arrivée de Pat et Ger. Cassie observa le reste du clan arriver plein de bonhomie, les bras chargés de fleurs et impatient de témoigner son affection. Tout le monde riait beaucoup et parlait fort. Cathleen apporta un énorme bouquet de lis, qui saupoudra de pollen orange le gilet de sa grand-mère, tandis qu'elle l'étreignait en la soulevant du sol. Norah surgit avec un panier monstrueux débordant de jacinthes. Quant aux jumeaux, ils portaient des petits bouquets qui feraient bien sur les photographies.

On prit des tas de clichés. Dès que son grand-père aperçut les téléphones et les appareils, il s'éclipsa pour boire de la bière dans le bureau du père de Cassie, en compagnie de l'époux de Norah, le magnat de l'hôtellerie. Sa grand-mère prit vaillamment des poses devant le buffet magnifiquement dressé par Vanya, sourit sur les selfies avec les cousins et permit qu'on l'installe sur une causeuse en satin pour un portrait de la famille au grand complet. Quand le grand-père refusa d'y prendre part, elle prit le parti d'en rire.

– N'est-il pas bien plus heureux à papoter autour d'une bière ? Je n'ai jamais connu d'homme Fitzgerald qui ne le soit pas !

Tout le monde rit avec elle et le photographe embauché pour l'occasion fit asseoir les jumeaux de chaque côté de Pat, leurs petits bouquets à la main. Cassie surprit un regard entre son père et l'oncle Jim, qui haussa les épaules et se renfrogna.

Après le départ du photographe professionnel, le grand-père émergea de sa tanière. Il se tint à l'arrière d'une photo de groupe prise par Cassie. Elle comprit qu'il avait eu besoin d'une ou deux bières pour se donner le courage de venir et d'affronter l'objectif. Elle lui adressa un sourire d'encouragement, mais il retourna à la hâte dans son antre dès qu'elle eut pris le cliché.

Entre-temps, les jumeaux collaient la grand-mère comme deux pots de glu. Devant le buffet, ils l'entouraient toujours, et la tenaient par la jupe. Puis, quand Cassie proposa de porter son assiette jusqu'à une table dans l'angle, ils trottinèrent à travers la pièce, et s'accroupirent sur le sol, les coudes sur les genoux de Pat. Norah les repéra et les rejoignit dans un tourbillon pour tenter de les éloigner par la ruse.

– De la glace ! Quelqu'un veut de la glace ? Laissez cette pauvre mamie

manger son repas en paix !

Les jumeaux rampèrent immédiatement sous la table, pendant que la grand-mère regardait Norah d'un air implorant.

– Laisse-les rester ici, nous allons faire connaissance.

Norah affirma qu'ils devaient apprendre à obéir. La dame qui dirigeait la garderie s'était montrée très claire à ce propos.

– Nous établissons des limites et nous nous y tenons. Simon et Shona, si vous avez besoin de parler avec moi, arrêtez de crier et servez-vous de mots.

Ensuite, elle tira les jumeaux de sous la table, la renversant au passage.

Aucune quantité de glace ne réussit à calmer la crise de nerfs qui suivit. Au bout d'un moment, Norah céda et dit qu'ils devaient y aller. Tout le monde regarda sa montre. La femme de l'oncle Jim piailla et annonça qu'elle avait une réunion. Elle voleta vers la grand-mère et l'embrassa, elle se refusa à interrompre la fête de la bière du grand-père, et gagna la porte à temps pour rejoindre Norah, le magnat et les jumeaux.

La fête dura encore une petite heure, jusqu'à ce que Cathleen, qui avait une nouvelle fois inspecté son téléphone, annonce que les grands-parents devaient être épuisés.

– Oh mon Dieu, mais il faut qu'on y aille !

Elle fourra son téléphone dans sa poche et embrassa sa grand-mère.

– Il faut qu'on déjeune la semaine prochaine, ou peut-être la semaine d'après. J'organiserai quelque chose de bien, de classe. Nous serons entre dames !

Elle prit la tête de l'exode. Une semaine plus tard environ, son assistante appela pour dire qu'elle avait réservé une table dans un restaurant, et commandé une voiture pour passer prendre la grand-mère et la ramener.

Pat revint du déjeuner légèrement surprise. Quand Cassie l'interrogea, elle répondit qu'elle avait pris des crackers fourrés au mascarpone avec une réduction de vinaigre balsamique blanc.

– Le menu indiquait qu'ils étaient à la truffe, chérie, et je suppose que c'était ce qui leur donnait ce goût. Notre table était superbe, quoi qu'il en soit, juste à côté d'une grande fenêtre qui donnait sur un charmant patio. Cathleen a pris des calamars dans un cornet.

Ainsi se déroula le reste de leur séjour. Il y eut d'autres sorties avec d'autres membres de la famille : la mère de Cassie emmena Pat au théâtre et

l'oncle Jim et le père de Cassie embarquèrent Ger pour jouer au golf. Malgré tout, comme personne n'avait beaucoup de temps à leur consacrer, ils passèrent la majeure partie de leurs journées dans leur chambre à se reposer. En réalité, Ger en sortait même rarement.

Cassie retrouvait des amis en ville, effectuait des remplacements dans son ancien salon de coiffure et, à l'occasion, conduisait sa mamie au parc ou au centre commercial. Chaque fois qu'elles sortaient ensemble, Pat débordait d'enthousiasme. Pourtant, elle semblait tout aussi heureuse de traîner à la maison pour regarder des émissions de chefs célèbres ou des épisodes de *Judge Judy*.

Un après-midi, Cassie frappa à la porte de la chambre d'amis et lui proposa une tasse de café. Elle avait compris que son grand-père n'aimait pas faire la conversation, alors que sa grand-mère paraissait toujours contente de venir bavarder au rez-de-chaussée. Elles s'installèrent de nouveau sur le canapé Chesterfield du salon, avec un café et une part de gâteau. Son grand-père avait accepté d'aller prendre une bière ce soir-là avec son père et l'oncle Jim. Sa grand-mère confia à Cassie qu'elle espérait le convaincre de porter un nouveau pull-over qu'elle lui avait acheté au centre commercial.

– Il a une couleur charmante, tu vois, et il lui va vraiment bien.

– Tu crois qu'il apprécie son séjour ?

– Bien sûr que oui, ma chérie. C'est un homme désespérant quand il s'agit de montrer ses sentiments. Il n'a jamais été bavard non plus, alors tu ne dois pas y faire attention. Regarde la maison adorable qu'a ton père ici, et la maison de ton oncle Jim. Et les gentilles familles, toutes en bonne santé, qu'ils ont aussi. Pour sûr, Ger est aux anges de voir comment ils ont réussi.

Soudain, Cassie se dit que sa grand-mère avait beau être très à l'écoute, elle parlait uniquement de boutiques et de programmes télé. Elle se tourna vers elle et la regarda d'un air pensif par-dessus sa tasse.

– Ce n'était pas bizarre d'élever des fils pour les laisser émigrer ?

Pat resta silencieuse un instant, puis elle répondit avec un haussement d'épaules :

– À cette époque-là, on le faisait tous. Les gens disaient qu'on les élevait pour l'exportation. C'était terrible d'y penser pendant qu'ils grandissaient. En fait, on n'y pensait pas vraiment. Sinon on aurait eu le cœur brisé.

– Mais tu n'es jamais venue les voir ?

– Ah ! Ma chère enfant, c'est tellement long pour venir jusqu'ici. Les vols coûtent moins cher aujourd'hui, mais ce n'est pas rien, malgré tout.

Cassie se dit que sa famille aurait pu, elle aussi, faire le déplacement jusqu'en Irlande. Mais ils ne l'avaient jamais fait.

Sa grand-mère parut inquiète.

– Ce n'est pas que nous ne voulions pas vous rendre visite. Je mourais d'envie de voir les garçons, et ton grand-père aussi. J'ai toujours souhaité avoir des petits-enfants. Surtout des filles. J'ai vraiment de la peine de ne pas vous avoir vues grandir.

En reposant sa tasse de café, elle joignit les mains sur les genoux.

– C'est pour ça que j'ai toujours essayé de choisir les bons cadeaux. En fait, je continue de le faire. Malgré tout, je ne me suis pas rendu compte que le temps passait si vite. Je ne sais pas si je t'ai envoyé ce qu'il fallait.

Cassie eut la vision soudaine de livres et de jeux mis de côté après un simple coup d'œil, de pull-overs tricotés main, ni déballés ni portés. Elle espérait ne pas avoir l'air coupable. Mais sa grand-mère ne parut pas le remarquer. Elle se retourna vers elle avec un sourire.

– Tu te souviens de *Longues-Oreilles et ses amis* ?

L'espace d'un instant, Cassie pensa qu'elle était devenue folle. Puis elle se souvint de ce livre qui était arrivé pour son treizième anniversaire. Cette année-là, son meilleur cadeau avait été une escapade aux chutes du Niagara. Son père et sa mère avaient invité ses trois meilleures amies et ils avaient séjourné à l'hôtel *Americana Waterpark*.

– Oui, bien sûr que je m'en souviens.

Elle n'en avait même pas tourné les pages. Comme tout ce qui provenait de Lissbeg, il avait l'air ennuyeux et trop enfantin pour son âge.

Sa grand-mère sourit.

– J'espérais bien qu'il te plaise. C'était mon exemplaire, tu sais. Je l'avais reçu à ton âge. Je veux dire, on me l'avait offert pour mes treize ans. C'est une histoire absolument superbe. Je suis heureuse qu'elle t'ait plu.

Cassie se creusa les méninges en quête d'une réponse et trouva l'inspiration.

– C'était l'année où tu nous as envoyé une carte de vœux vraiment cool. Tu t'en rappelles ?

Sa grand-mère secoua la tête. Étonnée de s'en souvenir elle-même, Cassie saisit l'occasion de changer de sujet.

– C'était une vue d'une rue. Je pense que c'était à Lissbeg : avec de la neige sur les toits. Une photo transformée en carte. Il y avait des vœux de Noël à l'intérieur et sur le devant il était écrit avec des paillettes : « Par-delà les distances... » et un bouquet de gui recouvrait les maisons.

Sa grand-mère sourit.

– Tu sais quoi, je m'en souviens très bien. Je l'ai achetée à la kermesse de Noël. Un membre du comité en avait fait faire en quantité et ils les vendaient par paquet pour une association caritative. J'en ai pris une pour ta famille et une pour celle de Jim.

– Oui. Eh bien, elle m'a beaucoup plu. Je l'ai gardée comme marque-page dans *Longues-Oreilles et ses amis* pendant des années.

La bouffée de plaisir qui empourpra le visage de sa grand-mère lui parut justifier le mensonge, mais plus tard, alors qu'elle lavait les tasses à café, Cassie espéra qu'il ne reviendrait pas la ronger. Le couplet sur la carte était vrai, malgré tout. La rue surmontée de gui scintillant avait vraiment titillé son imaginaire, et elle avait monté la carte de vœux en douce dans sa chambre, dès que sa mère avait eu le dos tourné. Pendant longtemps, elle avait imaginé se balader dans l'image et se retrouver là-bas en Irlande.

Pourtant, elle n'avait jamais parlé de son rêve à son père. L'Irlande était toujours apparue comme une terre interdite, et les conversations sur son enfance taboues. Il n'y avait rien d'explicite, seulement la sensation que le passé était révolu, mort et enterré, et que le présent consistait uniquement à faire des projets pour le futur.

Elle mise à part, personne ne semblait avoir de problème avec ça dans la famille. À présent qu'elle avait fait la connaissance de sa grand-mère, elle trouvait cela encore plus étrange. Pat était adorable. De toute évidence, elle aurait adoré qu'ils viennent tous lui rendre visite. Alors pourquoi durant toutes ces années, son père et son oncle Jim n'avaient-ils jamais eu envie de rentrer chez eux ?

Cassie sourit en imaginant sa famille lui intimer de ne pas faire sa Min l'Entremetteuse. Et ils auraient eu raison. Ils avaient tous leurs vies. Si l'Irlande n'avait pas d'importance à leurs yeux, c'étaient leurs affaires. Enfant, elle trouvait que c'était la destination idéale. Un endroit à la fois complètement étranger et qui faisait partie d'elle.

Brusquement, elle écarquilla les yeux. L'eau du robinet continua de s'écouler dans l'évier. Pourquoi ne pas y aller ? Sa grand-mère et son grand-père repartaient dans deux semaines. Pourquoi ne pas prendre l'avion avec eux pour aller visiter Lissbeg ?

CHAPITRE 8

Quand Hanna avait quitté son mari pour rentrer chez elle en Irlande avec sa fille, une foule de choses l'avaient désorientée. L'une d'elles, et pas des moindres, fut de reprendre son nom de jeune fille. Après trente ans passés sous le nom de Mme Malcolm Turner, l'épouse qui soutenait son époux, avocat à Londres, et qui l'épaulait dans sa carrière florissante, il était étrange de redevenir simplement Hanna Casey.

Néanmoins, ce changement de nom ne représentait que la partie visible de l'iceberg. Elle trouvait tout aussi étonnant de travailler comme bibliothécaire. Pendant des années, elle avait organisé des dîners dans son élégante demeure londonienne ainsi que des week-ends dans leur cottage classieux du Norfolk. Se retrouver dans le pavillon de sa mère avait été une expérience déroutante. Et puis elle se questionnait aussi sur ce qu'elle devait raconter à Jazz sur la liaison de son père. Cette interrogation l'avait torturée durant de nombreuses heures et avait longtemps perturbé ses nuits.

Pourtant, étrangement, le plus déroutant restait que la bibliothèque de Lissbeg se trouvait dans l'ancien couvent, lieu qu'elle avait elle-même fréquenté lors de sa scolarité. Elle jugeait dérangeant de pénétrer sur son lieu de travail par un portail construit dans le même haut mur gris, qui avait marqué son enfance. Tout comme de travailler parmi des chariots de livres et des rayonnages en acier, au sein du hall lambrissé où elle avait pouffé et chuchoté pendant les réunions scolaires ennuyeuses. Au tout début, cette étrangeté s'ajoutait à son désintérêt pour cet emploi auquel elle avait postulé par défaut.

Quand elles avaient atterri sur le seuil de sa maison, Mary Casey n'avait pas hésité une seule seconde à leur ouvrir sa porte. Cependant, elle n'avait pas tergiversé non plus pour lui faire remarquer que, si Hanna projetait de rester à Finfarran, elle avait intérêt à trouver du travail. Cette injonction était empreinte d'un triomphe amer. Tom, le père d'Hanna, avait soutenu sa fille, quand elle avait souhaité voler de ses propres ailes et partir pour Londres. Mary n'avait jamais cautionné son ambition, déclarant qu'elle ne mènerait à rien de bon. En réalité, elle en avait toujours voulu à Tom et Hanna d'être aussi proches. Personne – pas même sa fille – n'avait le droit d'accaparer l'attention de Tom.

Hanna n'avait jamais eu l'intention de finir dans une bibliothèque de la

région. Elle était partie à Londres pour devenir une bibliothécaire spécialisée dans l'art et se construire une carrière florissante. Par conséquent, lorsqu'elle avait découvert que l'homme pour qui elle avait abandonné son rêve la trompait depuis des années, le choc avait été terrible. Une fois revenue à Finfarran, elle aurait fait n'importe quoi pour éviter les voisins avec qui elle avait grandi. Puisqu'elle avait refusé le moindre sou venant de Malcolm, elle n'avait d'autre alternative que d'actualiser ses compétences et de postuler pour le poste vacant à Lissbeg. Comme Mary Casey lui avait répété à de multiples reprises, elle avait sacrément de la chance que cet emploi se soit présenté. Lors des premières années qui suivirent son retour, elle craignait en permanence que son mariage raté devienne le sujet privilégié des commérages. Hanna s'était donc montrée froide et irritable à dessein, une sorte de tyran mesquin comme chez Wodehouse ou Agatha Christie. Raide comme un piquet, elle ne se départait jamais de son air revêche.

Cette période était maintenant derrière elle, en grande partie grâce à sa relation avec Brian. Par ailleurs, l'année précédente, elle avait pris de plus en plus de plaisir à son travail. Aujourd'hui, même si l'on pénétrait dans la bibliothèque par la même cour pavée qui était autrefois l'entrée de son école, on avait percé le mur pour donner accès à l'ancien jardin des nonnes, tandis que l'école et le couvent qui bornaient le jardin étaient devenus Le centre de l'Ancien Couvent, accueillant des bureaux du conseil municipal, un établissement de soins de jour pour retraités, ainsi que des studios et des ateliers modernes et spacieux.

Cerise sur le gâteau, la bibliothèque avait été modernisée. Elle prolongeait le hall lambrissé d'origine, aux magnifiques proportions, et englobait une salle d'exposition dernier cri, consacrée au psautier de Carrick, un manuscrit enluminé datant du Moyen Âge, qui avait été donné au comté. Se considérer comme la gardienne d'un tel trésor ravissait Hanna, et les relations qu'elle avait nouées avec ses voisins constituaient une source de plaisir au quotidien. Malgré tout, parfois, elle perdait soudainement confiance. Sept années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté Malcolm, cinq depuis le divorce. Pourtant, elle se disait encore qu'elle n'avait jamais vraiment connu son mari.

À présent que sa relation avec Brian était officielle, elle affrontait parfois des moments autrement étranges. En général, ils étaient plus comiques que douloureux, mais de temps à autre, déroutants aussi. Le jour où, deux mois plus tôt, ils étaient arrivés pour la première fois en tant que couple devant le pavillon rose vif de Mary était de ceux-là.

– Bon... ma fille, mon ex-belle-mère, le ragoût de foie cuisiné par ma mère, tu es certain que tu vas t'en tirer ?

Brian avait ri.

– J'adore quand tu fais ça.

– Quand je fais quoi ?

– Quand tu me demandes si je vais me sortir de situations qui t'inquiètent en fait toi.

Agacée, elle s'était écartée de lui, mais il avait passé un bras autour de ses épaules.

– Tout ira bien pour moi et pour toi aussi. Il n'y a aucune raison de se faire du souci. Tant que tu as apporté la sauge et la crème chantilly.

– Tu n'adores pas ça du tout, pas vrai ? Tu me prends juste pour une névrosée.

Devant la porte d'entrée ornée de coquelicots en vitrail, il avait baissé les yeux sur elle d'un air interrogatif en appuyant sur la sonnette.

– Non, je n'adore pas ça. C'est ennuyeux au possible. Mais je t'adore, toi, alors ne nous disputons pas pour une question de sémantique.

La silhouette de Mary Casey se dessina dans le vestibule. Hanna avait sifflé avec colère que la sémantique impliquait des nuances de sens et non des contradictions.

– Maintenant, c'est vraiment juste une question de sémantique...

Tirillée entre l'agacement et l'amusement, elle l'avait présenté à sa mère, qui n'était que charme et bienveillance.

– Comme ça, c'est vous l'architecte d'Hanna ? Il était temps que je vous rencontre, non ? Suivez-moi jusqu'au patio. Nous prenons un verre dehors.

Dans le jardin, Louisa et Jazz étaient assises, un verre de vin à la main. Un bol de chips Tayto était posé entre elles sur la table. Vous saviez qu'il s'agissait d'un événement officiel, lorsque Mary Casey sortait sa porcelaine de Belleek : une porcelaine jaune pâle enrichie de couronnes de trèfles verts en relief.

Bizarrement, le dîner fut plutôt réussi. Brian, dans son costume en lin bien coupé, mais froissé, n'avait rien à voir avec Malcolm et ses tenues Armani. Néanmoins, sous ses manières décontractées, son assurance n'avait rien à envier à celle de Malcolm. Il existait cependant une différence notable entre

eux : l'attention de Brian se portait sur le monde qui l'entourait, tandis que celle de Malcolm, malgré son intelligence et son charme, se concentrait essentiellement sur sa personne.

Après avoir pris un verre, ils avaient quitté le patio, où les giroflées odorantes de Tom Casey parfumaient l'air du soir, pour la cuisine. Alors qu'ils s'asseyaient à table, Brian avait admiré les couverts aux manches en os de Mary. Rien n'aurait pu la mettre plus sûrement dans sa poche.

– Vous les aimez ? Je suis heureuse de l'entendre. C'était un cadeau de mariage, n'est-ce pas, Hanna ? Mon époux Tom les a fait venir de Londres. J'avais vu une charmante ménagère sur une photo dans un magazine. Vous le croirez ou pas, il s'est mis en rapport avec une boutique de Londres et ils lui ont envoyé ce qu'il y avait de mieux.

Brian avait fait tourner une fourchette dans sa main et soupesé son poids sur son index.

– Ils sont magnifiques. J'espère que vous les rangez dans leur boîte.

– Bien sûr que oui, et elle est tout aussi splendide. Doublée de velours. Et vous savez quoi ? Ces manches n'ont jamais vu une goutte d'eau chaude. Pas une seule goutte. Et Dieu seul sait que si Hanna avait fait à sa façon, elle les aurait probablement laissé tremper. L'eau chaude n'est-elle pas la seule chose qui fait jaunir un manche en os ? Je ne sais pas combien de fois je lui ai répété quand elle était petite. Mon Dieu, c'était une enfant à qui il fallait répéter les choses : on devait toujours l'avoir à l'œil.

– Et regardez-la aujourd'hui. C'est grâce à vous !

Mary en avait presque gloussé de plaisir. En voyant le visage de Jazz et celui de Louisa, Hanna imaginait très bien la couleur du sien.

Son fard avait vite disparu pour laisser place à une vague d'amusement, lorsque Brian lui avait lancé un regard malicieux. Plus tard, quand il la raccompagna chez elle, elle s'était tournée vers lui en souriant :

– Merci d'avoir fait un effort.

– Ce n'était pas un effort. Je me suis vraiment amusé. J'adore la tarte aux pommes et la chantilly.

– Oh, tais-toi. Tu sais ce que je veux dire.

– Non, franchement. C'était chouette de faire leur connaissance. Jazz est une fille intelligente. Tu peux être fière d'elle.

Cette nuit-là, en contemplant les arbres qui bondissaient dans le faisceau

des phares, Hanna avait ressenti un nouvel élan de gratitude envers Louisa. La rupture précipitée de ses parents avait bouleversé Jazz, mais grâce à l'énergie de la jeunesse et au soutien de Louisa, elle était à présent tournée vers le futur. Au dîner, elle débordait d'enthousiasme.

– L'idée est à la fois si simple et si brillante ! On développe et produit des cosmétiques bio à partir des plantes qui poussent ici à Finfarran. « Les Essentiels du Bout du monde ». C'est notre nom. Bon, nous n'en sommes qu'au début, donc là tout de suite, il s'agit plus de développement que de production. Mais nous avons trouvé l'administrateur parfait. Je suis la responsable marketing. Louisa est le cerveau de l'équipe, et moi, les muscles.

C'était étrange d'entendre Jazz, qui jusqu'à récemment appelait Louisa « Mamie Lou », la traiter en associée.

Depuis, Mary avait monopolisé Brian en plusieurs occasions semblables, ce qui l'amusait au plus haut point. Hanna avait observé l'intérêt de sa fille pour les relations qui se nouaient entre eux. À cette première soirée, sur le trajet du retour, Brian lui avait jeté un coup d'œil.

– Est-ce que c'est pour ça que Louisa a monté cette affaire ? Juste pour donner du travail à Jazz ?

– Eh bien, sa maison dans le Kent était devenue trop grande, et elle vieillit. Malcolm l'adore, mais il ne se donne jamais la peine de passer du temps avec elle. Si elle n'avait pas tout liquidé et déménagé à Londres, elle se serait sentie affreusement seule. Quoi qu'il en soit, sous le vernis raffiné, c'est une femme formidable. Je pense qu'elle a simplement attendu l'occasion de déployer ses ailes.

Brian ne pipa mot et, au bout d'un moment, Hanna éclata de rire.

– OK, j'imagine que ça a un rapport avec Jazz aussi. Louisa lui a donné une raison de poser ses valises.

– Qu'en pense Malcolm ?

– Je crois savoir qu'il a été légèrement offusqué de découvrir que sa mère avait vendu la maison de son enfance sans lui demander l'autorisation. Malgré tout, comme ça, il échappe au poids des responsabilités. Si elle passe la majorité de son temps, ici, à Finfarran, elle n'aura pas besoin de son attention à Londres. Et c'est là qu'elle aurait atterri.

– Tu l'aimes vraiment beaucoup, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est vrai. Depuis toujours. Bon... pendant un temps, je me suis dit

qu'elle était à blâmer pour avoir élevé Malcolm comme un salaud. Mais ce n'est pas le cas, bien sûr. Il l'est devenu. En tout cas, cette aventure va tous nous faire avancer.

– Nous tous ?

– Même toi et moi.

– Et comment est-ce que tu vois les choses ?

– Peut-être que j'ai consacré trop de temps à m'inquiéter pour le futur de Jazz. Maintenant, je peux prétendre à vivre ma vie.

Voyant l'expression de Brian, elle se mit à rire.

– Quoi ?

– Je me demandais combien de fois je t'ai entendue faire cette déclaration.

– N'importe quoi !

– J'ai un carnet spécial dans lequel je tiens les comptes.

– Oui ? Eh bien, je vais commencer à établir une liste de tes compliments éhontés à ma mère.

– En quelque sorte, elle les inspire. Chaque mot était vrai.

– Oh, s'il te plaît !

Brian avait ri.

– Eh bien, OK, peut-être pas en ce qui concerne mon amour pour son autel dédié au Padre Pio. Mais je le trouve vraiment charmant ! Un peu kitsch, mais charmant ! Ce n'était pas tout à fait un mensonge.

À présent, en marchant de sa voiture à la bibliothèque, Hanna se sentait pleine d'entrain. Durant les semaines qui suivirent le dîner, Jazz et Louisa avaient fait avancer leur affaire, et les travaux du pavillon étaient quasiment terminés. Louisa devrait bientôt avoir son coin à elle, et Jazz s'était trouvé un appartement grand comme une boîte de sardines à Lissbeg.

Le fait que Mary ne soit plus seule allait lui faciliter grandement l'existence. Peut-être recevrait-elle même moins d'ordres par texto.

CHAPITRE 9

Comme pour célébrer l'arrivée de Cassie sur Finfarran, une matinée splendide succéda à une nuit pluvieuse. En regardant par la fenêtre de sa chambre, au-dessus de la boucherie, Cassie aperçut de la fumée s'élever des cheminées vers le ciel sans nuages. Elle se pencha au-dehors et huma l'air : il était pur et frais, avec une pointe d'iode. On devait être en train de faire brûler des mauvaises herbes dans un jardin quelque part, car une odeur agréable de feu s'y mêlait aussi. Elle tendit le cou et constata que la large artère qui se déroulait sous sa fenêtre brillait sous les rayons de soleil hivernal, et que les silhouettes qui se hâtaient en dessous étaient emmitouflées dans des gants et des écharpes.

Tout à Lissbeg était plus petit qu'elle ne l'aurait cru, peut-être parce que le paysage environnant dominait la vue. Au-delà des rues grises de la ville et de ses devantures en bois peint, les collines peu élevées s'étendaient vers le lointain, tachetées de vert et de marron ; et plus à l'ouest encore, une chaîne de montagnes s'élevait à l'horizon en une succession de pics et d'aiguilles bleutés.

Cassie et Pat s'étaient toutes deux réveillées tard, et elles souffraient encore du décalage horaire. Il était onze heures quand elles traversèrent la route devant la boucherie et qu'elles s'arrêtèrent près de l'ancien abreuvoir, sur le terre-plein central où les géraniums écarlates parsemaient les dalles de leurs pétales. De l'autre côté de la route, dans un parc à l'écart de la circulation, Cassie aperçut le sommet de hauts sapins et une abondance de feuillage automnal.

Pat la prit par l'épaule en attendant que la circulation s'éclaircisse. Après avoir levé la main vers un conducteur de camionnette, qui les avait laissées passer, elle dirigea Cassie jusqu'au trottoir d'en face.

– Dernièrement, il fallait saisir sa chance quand on traversait Broad Street, expliqua-t-elle avec sérieux. La circulation était toujours épouvantable à cette heure de la matinée.

Pour Cassie, qui était née dans une grande ville, la circulation paraissait assez raisonnable et le geste courtois du conducteur lui semblait plutôt bien intentionné. Pat avait levé la main et hoché la tête avec dignité, puis elles avaient poursuivi leur route tel un couple de galions, toutes voiles dehors. Les voitures suivantes patientaient en attendant que la camionnette rouge toute

déglinguée redémarre et un type trapu, assis dans le véhicule juste derrière, fit retentir son klaxon.

Cassie jeta un coup d'œil derrière elle et constata que le conducteur de la camionnette prenait volontairement tout son temps pour repartir. C'était un homme d'allure efflanquée, dans les soixante-dix ans, accompagné d'un petit chien, bien installé sur le siège passager à côté de lui. Il ignora superbement le type derrière lui.

– C'était gentil.

– C'est le minimum que j'attendais de la part de Fury, ma chérie.

Apparemment, le prénom de « Fury » désignait l'homme efflanqué. Cassie commençait déjà à s'habituer à l'usage des surnoms sur Finfarran. La veille au soir, elles s'étaient fait ramener en voiture depuis la gare par un homme âgé appelé « Horse ».

Le matin même, au petit déjeuner, Pat et elle avaient mis au clair quelques règles fondamentales.

– Il faudra que tu nous appelles Pat et Ger à Lissbeg, chérie. On nous appelle comme ça depuis toujours dans cette ville, alors autant que tu suives l'usage.

– Marché conclu. À condition que tu ne me présentes pas à tout le monde comme Cassandra.

Pat lui avait décoché un sourire en disant qu'elle s'en souviendrait. Puis, Cassie avait expliqué qu'elle souhaitait se trouver un logement.

– C'est gentil à vous de me proposer une chambre, mais je pense que ça ne marchera pas. Vous, vous êtes habitués à votre rythme. Et moi, je veux être libre d'aller et de venir comme ça me chante.

Après coup, Cassie s'était dit qu'elle aurait dû expliquer qu'elle ne voulait pas les déranger. Mais elle ne tournait jamais autour du pot et Pat avait hoché la tête comme si elle s'y attendait.

Plus tard, en se brossant les dents, Cassie songea qu'elle n'avait aucun mal à appeler sa grand-mère « Pat », tandis qu'il lui paraissait bien moins naturel de nommer son grand-père « Ger ». Elle ne le connaissait pas du tout. Au Canada, il lui avait à peine adressé la parole ainsi qu'à sa mère. Par ailleurs, elle avait l'impression qu'il s'était montré tout aussi taciturne en compagnie de son père et de son oncle Jim. Il avait passé la majeure partie du trajet retour à dormir, pendant que Pat et elle papotaient. Dès leur arrivée à Lissbeg,

il téléphona à Frankie pour qu'il lui parle des dindes que leur fournisseur engraisait avant Noël. Puis, aussitôt après avoir raccroché, il était parti se coucher. Ce matin, il s'était levé au point du jour et avait filé à un rendez-vous.

Quand Cassie et Pat arrivèrent sur le trottoir d'en face, une fille plutôt grande émergea d'une voiture garée au bas de la rue. Elle marchait tête baissée et rangeait ses clés dans son sac à main. En levant les yeux, elle aperçut Pat. Ses cheveux sombres voletèrent derrière elle, elle courut à leur rencontre et l'étreignit.

– Tu es revenue ! Quelle bonne surprise ! Tu as passé de bonnes vacances ?

La jeune fille avait à peu près l'âge de Cassie, peut-être un an de plus. Elle embrassa Pat et se retourna vers Cassie en attendant les présentations.

– Je te présente Cassie. Ma petite-fille. Elle est venue nous rendre visite, incroyable, non ? Je l'emmène à la bibliothèque saluer ta mère.

La fille tendit la main et se présenta :

– Jazz Turner. Ma mère est bibliothécaire, mais je suppose que Pat te l'a déjà dit. Tu vas rester longtemps par ici ?

– C'est possible ! Je ne sais pas encore. Sûrement jusqu'après Noël.

Pat les regardait, rayonnante.

– Ça vous dirait de prendre un café avant d'aller à la bibliothèque ? Hanna croule toujours sous le travail à cette heure de la matinée.

Jazz secoua la tête.

– Je suis désolée, Pat, je ne peux pas. J'ai une réunion. Tu savais que nous allions louer un local dans le Centre de l'Ancien Couvent ? Je vais justement y jeter un œil.

Elle leur sourit avant de s'éloigner, ses cheveux bien coupés et son sac à main coûteux se balançant derrière elle. De toute évidence, voilà encore quelqu'un qui était en train de construire un empire. Elle paraissait plutôt sympa, malgré tout.

Pat prit Cassie par le bras.

– Il est certainement trop tôt pour prendre un café de toute façon. Viens jeter un œil au jardin.

Elles marchèrent jusqu'à un portail, le même que Jazz avait franchi une

minute plus tôt. C'était l'espace public que Cassie avait entrevu depuis l'autre côté de la rue. Là se trouvait un petit café qui vendait des gâteaux et des sandwiches préparés dans l'épicerie fine du coin.

– Il est possible de s'asseoir dedans si on veut. Les jours de beau temps, le café dispose des tables près de la fontaine.

Les tables étaient installées aujourd'hui, et elles paraissaient accueillantes sous les rayons du soleil. Des arbres bordaient les vastes parterres, séparés par d'étroits sentiers de graviers. Au croisement de quatre chemins, une statue de saint Francis, les bras tendus, se dressait sur un socle. De l'eau jaillissait de fleurs en pierre aux pieds du saint et ridait la surface d'un bassin peu profond en granit, ceint d'un large rebord.

Cassie regarda autour d'elle. Sur deux côtés, le jardin était clos par des bâtiments gris et de haute taille qui se rejoignaient en angle droit. Quant au troisième côté, il était délimité par un mur.

Pat expliqua qu'autrefois l'un des bâtiments abritait l'école et l'autre un couvent. Elle avait, elle-même, fréquenté cet établissement.

– Le conseil municipal les a réunis maintenant, et la rénovation se poursuit au fur et à mesure.

À l'opposé du jardin, le soleil éclairait une rangée de fenêtres ornée de vitraux.

– C'était le réfectoire des nonnes. Il y a de grandes cuisines. J'ai entendu dire que des gens souhaitaient les louer pour créer une école de cuisine.

– Qu'est-ce que Jazz va faire de son local ?

– Je ne sais pas exactement, ma poule. Quelque chose en rapport avec le savon, je crois. Il y a aussi un superbe centre pour les retraités à l'intérieur. Un grand salon, et un lieu dédié au yoga et à la danse. Ainsi qu'une pièce mise à disposition pour un pédicure-podologue. Ce n'est pas dingue de penser qu'on s'occupe de mes pieds dans la salle même où j'apprenais mes leçons ?

Le soleil d'octobre qui filtrait à travers le feuillage persistant caressait la vigne vierge carmin qui poussait sur le mur. Cassie remarqua un battement d'ailes parmi les branches sombres, puis un minuscule oiseau piqua à travers les parterres d'herbes jusqu'à la fontaine, avant de se poser sur la main de la statue. La crête dorée et le plumage vert olive de l'oiseau évoquaient le vitrail encadré dans les arches de pierre. Cassie se tourna à nouveau vers les

fenêtres, son regard repéra des stèles grises alignées juste au-dessous, ceintes par des grilles en fonte. D'après Pat, il s'agissait du cimetière des nonnes, aujourd'hui entretenu par les bénévoles qui s'occupaient du jardin de plantes aromatiques.

– C'est comme ça que tout a commencé. Les gens se sont réunis pour nettoyer le jardin et ils se sont mis à replanter. L'école était presque entièrement barricadée par des planches et seules deux nonnes vivaient encore dans le couvent. Sœur Michael et sœur Consuelo. Elles sont mortes toutes les deux. Sœur Michael était une sœur laïe qui travaillait au jardin. Elle se souvenait de presque toutes les herbes !

Elles longèrent un sentier entre deux parterres. Cassie passa la main sur un buisson de romarin qui exhala une senteur épicée.

– Tu veux dire qu'elle a participé au renouveau du jardin ?

– Eh bien, il y avait un livre à la bibliothèque. L'assistant d'Hanna l'a découvert dans un placard. Il présentait des dessins de tous les parterres de plantes, des fleurs et des buissons. Les nonnes s'en servaient pour préparer des médicaments. Elles confectionnaient aussi de la cire d'abeille et des bougies pour les autels. Mon Dieu, il y avait toujours une forte odeur de cire dans l'école. La cire des meubles et aussi l'odeur de choux qui venait des cuisines.

Elles s'arrêtèrent devant un banc ensoleillé et s'assirent sans se consulter.

– Quoi qu'il en soit, entre le contenu du livre et les souvenirs de sœur Michael, nous avons réussi à redonner toute sa vitalité au jardin. En définitive, le conseil municipal a racheté le site entier à l'Église. Cela dit, il n'aurait pas levé le petit doigt, si les bénévoles n'avaient pas investi le jardin d'abord.

Pat adressa à Cassie un sourire radieux.

– Tu demanderas à Hanna. Elle te racontera toute l'histoire.

Cassie n'était pas certaine que la bibliothèque figure tout en haut de sa liste d'incontournables. Néanmoins, Pat et la bibliothécaire paraissaient de toute évidence très proches.

– Sa maman, Mary, et moi, nous avons été dans la même classe, ici, au couvent. Je connaissais aussi très bien le père d'Hanna. Ger et lui étaient de grands amis chez les frères. À cette époque-là, les garçons et les filles ne fréquentaient pas la même école. Mon Dieu, si je te disais tous les

changements que j'ai vus dans ma vie, ma chérie, tu n'y croirais pas.

– Pour le pire ou le meilleur ?

Pat redressa ses épaules et la regarda dans les yeux.

– Pour le meilleur. Et je sais très bien que beaucoup de gens ne seraient pas d'accord avec moi. Mais regarde cet endroit qui était autrefois fermé et interdit à tout le monde. Regarde les nouveaux venus en ville, qui apportent de la vie et des idées neuves. De petites vies avec peu de choix, ça ne donne rien de bon, Cassie. Ça nourrit juste les jalousies et la malveillance.

CHAPITRE 10

Conor se trouvait sous le bureau de Mlle Casey à la recherche d'un taille-crayon fugueur, lorsque Phil, la directrice du Centre du Couvent, passa la tête dans l'encadrement de la porte. Conor recula en se tortillant, l'objet de sa recherche à la main, et Phil déposa une affiche sur le bureau.

– Hanna, pourrais-tu l'accrocher s'il te plaît ? Quelque part bien en vue.

Les affiches de Phil devaient toujours figurer bien en vue. Elles étaient toujours plastifiées aussi. D'après la rumeur, elle avait récemment fait irruption dans un comité du conseil et en était ressortie avec une belle somme pour l'administration du centre. Si bien que son bureau débordait maintenant de bidules high-tech. Dont la moitié, selon Ferdia, qui travaillait avec elle, serait obsolète la semaine suivante.

Conor lança un regard en coin et lut la première ligne qui était imprimée en rouge vif : « RELEVEZ le DÉFI du FUTUR dans un ESPACE de TRAVAIL du BOUT du MONDE !! »

On devait à Ferdia d'appeler la péninsule le « Bout du monde ». À l'époque où les bénévoles travaillaient au jardin des nonnes, ils avaient créé un site web pour la communauté, que Ferdia avait développé gratuitement. Le site avait décollé de façon spectaculaire et le conseil avait trouvé que c'était un magnifique outil pour promouvoir le tourisme local.

Conor se souvint du jour où ils avaient annoncé leur projet de développer le Centre de l'Ancien Couvent. Quelqu'un avait dit à Ferdia que le conseil allait bientôt s'accaparer le site. Ils avaient essayé, mais Ferdia était trop rusé pour eux. Ce qui expliquait pourquoi il gérait aujourd'hui le site depuis le bureau de Phil et qu'il en tirait un salaire de conseiller et cotisait pour sa retraite dans la foulée.

Phil avait toujours été du genre à s'emballer pour un projet. Comme le Centre de l'Ancien Couvent gagnait en notoriété, et que les touristes affluaient en masse pour voir l'exposition dédiée au psautier, ces derniers temps, elle se chargeait de la promotion de Lissbeg tel un taureau survolté. Elle repoussa ses lunettes au sommet de sa tête et jacassa gaiement en se tournant vers Mlle Casey :

– Jusqu'ici, nous avons accueilli huit petites entreprises. Et trois d'entre elles démarrent leur activité ! N'est-ce pas ce qui pouvait arriver de mieux à la ville ?

Une fois Phil partie, Conor s'apprêta à accrocher l'affiche, mais Mlle Casey lui demanda d'approcher de son bureau.

– Assieds-toi une minute, Conor. J'ai une proposition à te faire.

Conor s'assit, l'affiche entre les genoux. Ses orteils se recroquevillèrent sous le coup de l'appréhension. Les nouvelles propositions impliquaient du changement, et là tout de suite, sa vie était assez compliquée.

– Je me demandais si tu pourrais t'occuper du bibliobus, cet hiver.

– Comment ça... ? Prendre le relais ?

Mlle Casey, qui vivait à quelques kilomètres de la ville, avait toujours effectué la tournée elle-même. Deux jours par semaine, Conor était responsable de Lissbeg, pendant qu'elle conduisait jusqu'à la bibliothèque du comté où la camionnette l'attendait. Puis elle arpentait la péninsule, le côté nord un jour, et le sud l'autre. Pour terminer, elle déposait la camionnette à Carrick avant de rentrer chez elle.

Elle posa ses coudes sur le bureau.

– Que dirais-tu de conduire jusqu'à Carrick ? Je ne vais jamais chercher la camionnette avant onze heures et demie. Ce serait donc tes horaires les jours de tournée : onze heures et demie jusqu'à dix-sept heures.

– Vous réduisez mes heures ?

– Écoute, c'est juste un changement d'emploi du temps. Ça n'affecterait pas ton salaire. Et si ça ne te convient pas, pas de problème. Mais ainsi, ces deux jours-là, tu aurais plus d'heures en journée à la ferme.

Conor commença à comprendre la logique et sentit ses orteils se déplier. Si, deux jours par semaine, son travail à la bibliothèque ne commençait pas à neuf heures, cela changerait pas mal la donne concernant son travail à la maison.

– Vous êtes certaine que c'est OK pour vous ? Je veux dire de changer d'emploi du temps.

– Tu me rendrais service. La conduite sur les routes de campagne en hiver n'est pas toujours une promenade de santé. Je serai dans une bibliothèque bien chauffée, pendant que tu batailleras contre des orages.

Elle agissait par pure gentillesse, mais Conor décida de ne pas argumenter. Quand on tergiversait, elle avait tendance à s'impatienter, et il n'allait pas risquer qu'elle revienne sur sa proposition.

– D'accord alors. D'accord, on va faire comme ça.

C'était génial. À la pause déjeuner, il ferait un saut à l'épicerie pour l'annoncer à Aideen. Pour l'heure, il grimpa sur une chaise et colla l'affiche tout en réorganisant mentalement sa charge de travail pour les semaines à venir.

Vers une heure moins dix de l'après-midi, Pat Fitz entra, encore tout imprégnée de ses vacances canadiennes. Une jeune fille l'accompagnait, que Conor n'avait jamais vue auparavant. Plutôt petite, elle avait une grande bouche, un nez retroussé et une frange effilée bleu canard, qui tombait sur un de ses yeux. Pat la poussa fièrement vers le bureau comme si elle l'avait gagnée à la loterie.

– Je vous présente Cassandra ! Je voulais qu'elle fasse votre connaissance à tous les deux.

La jeune fille, qui était la petite-fille de Pat, avait entendu parler de l'ouvrage des nonnes sur les herbes officinales.

– Je lui ai dit qu'on lui montrerait si elle m'accompagnait. Va avec Conor dans le fond, ma chérie, il va te faire voir l'ouvrage.

Conor se dirigea vers le fond de la pièce et ouvrit la vitrine dans laquelle les ouvrages des nonnes étaient conservés.

– Ces livres ne font pas partie du fonds de la bibliothèque. Ils étaient déjà là, quand ce lieu était le hall de l'école. Donc Mlle Casey les a laissés dans leur vitrine.

Il l'ouvrit et en sortit l'ouvrage sur les plantes.

– Tu t'intéresses aux herbes et aux plantes ?

La jeune fille plissa le nez.

– *Nope*, pas le moins du monde. Et je ne suis pas non plus fan des bibliothèques. Je veux dire, je ne lis pas beaucoup.

Elle s'appuya contre le mur et prit le livre des mains de Conor.

– Mais je suppose qu'avec le jardin à l'extérieur, le fait de garder ce livre ici est plutôt intéressant.

Elle feuilleta les pages et le lui rendit.

– D'un autre côté, peut-être pas.

Puis, elle se rendit compte de l'expression de Conor.

– Oh, est-ce que je t'ai vexé ?

Conor éclata de rire et remit l'ouvrage dans la vitrine.

– Tu t’appelles vraiment Cassandra ?

– Oui. Et j’ai fait promettre à Pat de garder le secret, mais elle n’a pas tenu très longtemps.

La fille enfonça les mains dans ses poches et regarda tout autour d’elle.

– C’est un joli endroit. Et le jardin est charmant. Je crois que je vais bien aimer Lissbeg.

– Tu es ici pour longtemps ?

– Tout le monde me le demande. Je ne sais pas. Il faut que je trouve un endroit où loger. Et ne me demande pas pourquoi je ne reste pas chez mes grands-parents. Ce serait possible, bien sûr, mais je ne crois pas que ça marcherait.

Elle cherchait un endroit petit et plutôt simple, où elle pourrait entrer et sortir selon ses envies. Elle demanda à Conor s’il vivait à Lissbeg.

– Non. Je ne fais qu’y travailler. À temps partiel.

– Alors, tu es un rat de bibliothèque !

– En réalité, je n’ai pas beaucoup le temps de lire. Mais, oui, j’aime les livres. Et les bibliothèques.

L’une des choses qu’il préférait, c’était le contact avec les livres anciens : leurs reliures ciselées, les dorures un peu fanées et les pages de garde aux motifs de plumes, comme sur les mille-feuilles. Il n’aurait pas cru lui dire cela, mais elle avait l’air critique, alors il s’était senti obligé de s’expliquer.

– La bibliothèque ne sert pas qu’à emprunter des livres. Nous donnons un cours d’informatique, il y a un groupe de quilting et un club dédié aux arts. On prête aussi des films et des CD. On peut aider les gens à remplir des formulaires ou des trucs du genre, et on propose un accès gratuit à une base de données en ligne. Il y a des cours d’alphabétisation pour adultes, et des lectures de contes pour enfants. C’est un véritable point de rendez-vous pour la communauté et nous assurons aussi un service de bibliobus.

Il fit une pause en réalisant qu’il ressemblait à un évangéliste fanatique.

La fille haussa un sourcil et ramena sa frange bleu canard vers l’arrière.

– On m’appelle Cassie au fait. Merci de m’avoir montré le bouquin sur les plantes.

– Qui ne t’intéresse pas...

– Non, mais ça a fait plaisir à Pat que je le feuillette.

Elle lui serra la main de bon cœur et retourna au bureau rejoindre sa grand-mère.

Comme elles lui tournaient toutes le dos, Conor se faufila dans la section « Biographies » et risqua un rapide coup de fil à Aideen. Puis, lorsque le signal téléphonique retentit dans son oreille, il retrouva sa lucidité. C'était comme s'il évoluait dans un dessin animé et qu'une ampoule venait soudain de s'éclairer au-dessus de sa tête.

Lorsque Aideen décrocha, sa voix trahit un léger agacement.

- Conor ? Qu'est-ce qui se passe ? Il y a la queue jusque devant la porte.
- Désolé, je sais, mais Mlle Casey vient de me demander quelque chose.
- Mlle Casey t'a fait sa *demande* ?
- Quoi ? Mais non. Bien sûr que non. Elle m'a dit qu'elle modifiait notre emploi du temps.
- OK. Bon, est-ce que tu pourrais m'en parler un peu plus tard ? J'ai six salades à préparer, et la machine à café fait des siennes.
- Ouais, mais écoute, il y a autre chose, je viens d'avoir une idée.
- Contente pour toi. Mais il faut vraiment que j'y aille.

Elle raccrocha et Conor s'adossa à une étagère. OK. Cas typique de mauvais timing. Pourtant, quand Aideen allait entendre son idée brillante, elle serait aux anges.

CHAPITRE 11

L'hôtel *Royal Victoria* de Carrick avait un bar, où l'on pouvait s'asseoir et commander un sandwich convenable à l'heure du déjeuner. Pas de guacamole ni de graines germées. Juste une tranche de jambon bien comme il faut ou de poulet, entre deux tranches de pain blanc tartinées de vrai beurre, ainsi que de la moutarde Colman's servie dans un pot. Ni Pat ni Mary ne supportaient la moutarde en sachet (pas plus que la mayonnaise, d'ailleurs). Pour commencer, c'était impossible à ouvrir, et ensuite on s'en mettait plein les manches de son chemisier.

Le Victoria était une institution. Il disposait d'un salon pour les dames avec des petits bureaux, du papier à lettres embossé et des encriers en laiton. On trouvait de véritables serviettes aux toilettes et si le coin grill était surtout fréquenté par des directeurs de banque, Pat et Mary avaient leur table préférée dans un coin du bar. PJ, le chef barman, qui travaillait là depuis une éternité, arborait toujours une veste blanche immaculée et un nœud papillon en tissu écossais.

Pat commanda un sandwich et du thé, que PJ apporta dans une théière en argent. Elle était un peu lourde, pas un de ces trucs en fer-blanc tout légers susceptibles d'inonder la sous-tasse dès qu'on essayait de se servir. Mary, qui était arrivée avant elle, avait déjà commandé son sandwich habituel au poulet et à la laitue, ainsi qu'un café crème avec une cuillère en chocolat. Parce que, comme elle le déclara à Pat, pourquoi s'en priver ? À leur âge, elles méritaient bien quelques douceurs.

Elles se retrouvaient pour la première fois depuis que Pat était revenue du Canada. Mary glissa ses sacs de courses sous la banquette en cuir et l'étudia avec attention.

– Tu as l'air en forme. Les garçons ont été gentils avec toi ? Dieu sait qu'ils te doivent un peu d'attention, alors j'espère qu'ils se sont remués !

Pat était sur le point de répondre que ce n'était pas leur faute s'ils avaient quitté la maison, mais cela reviendrait à lui donner des munitions. Elle savait pertinemment que le dévouement de Tom envers Hanna avait souvent rendu Mary jalouse, mais dans la conversation, elle le faisait toujours passer comme une preuve de sa grande vertu. Par conséquent, la moindre allusion au départ de Sonny et Jim n'aurait entraîné qu'un reniflement méprisant sur les manquements de Ger en tant que père de famille.

Par ailleurs, PJ arrivait déjà avec les sandwiches, qui avaient l'air délicieux, et Pat adorait ces moments passés avec Mary à bavarder.

– Je ne t'ai pas vue depuis un siècle. J'ai entendu dire que tu avais lancé des énormes travaux dans le pavillon.

– C'est fait et j'en suis ravie. Il faudra que tu viennes voir ça.

Mary fit un signe de tête vers le sac à main de Pat.

– Allez, va. Montre-moi tes photos.

Pat sortit son téléphone et afficha des clichés de la maison à Toronto, de la grande fête de famille, du centre commercial où Cassie l'avait emmenée faire des courses et du parc où elles se promenaient.

Mary regardait l'écran en posant des questions :

– C'est la femme de Sonny ? Mon Dieu, elle n'a pas une once de gras. Qu'est-ce qu'elle s'habille bien ! On dirait un tailleur Chanel.

Elle tendit la main vers le téléphone et agrandit une photo.

– C'est Norah qui a des jumeaux ? C'est vraiment le portrait craché de la mère de Ger, non ? Et dis-moi, le marié est étranger ?

Pat expliqua que l'époux de Norah était un Canadien francophone.

– Il parle anglais ?

– Bien sûr que oui.

– Bon, brave gars. Ils ont préparé un superbe festin en ton honneur. Qui est la jeune fille derrière la table ?

– C'est Vanya. Elle les aide à la maison. Vanya est un amour, dit-elle, et si serviable. Je lui ai dit qu'on aimait la réglisse et elle nous en rapportait un paquet chaque fois qu'il ne nous en restait plus.

Mary lui lança un regard vif.

– Et ta propre chair ne pouvait pas le faire au lieu de laisser une domestique s'en charger ? Elle fit glisser quelques photos avant de s'adosser au fauteuil et de remuer son café crème.

– Je croyais que le Canada était un endroit superbe avec ses montagnes et ses paysages charmants.

– Eh bien, oui, mais Toronto est une ville.

– Et ils ne t'ont jamais emmenée faire un tour à la campagne ?

– Ils l'auraient fait volontiers, mais tu sais, Mary, ils sont affreusement occupés. Les garçons ont emmené Ger jouer au golf quelques fois.

– Ah, Seigneur tout-puissant, ma fille, n’es-tu pas partie des semaines ?

– Je sais..., mais nous sommes sortis souvent ! Cathleen m’a emmenée déjeuner et Cassie me conduisait au centre commercial.

– Tu dois avoir mangé un bon paquet de réglisse...

Pat mordit dans son sandwich. Il était inutile de relever la pique, par conséquent elle récupéra son téléphone et trouva une photo de leur chambre à coucher.

– Ils nous ont mis dans la suite des invités. Elle a une grande fenêtre qui donne sur le jardin. Et un balcon.

Mary regarda la photo.

– Pas très grand le balcon.

– Eh bien, c’est un petit coin entouré d’une rambarde, il n’est pas fait pour qu’on circule dessus. Ger avait l’habitude de mettre un pied dehors pour prendre une bouffée d’air frais.

Sentant qu’elle ne faisait pas honneur à la famille, Pat referma son téléphone et le rangea dans son sac à main. Durant le silence qui suivit, Pat remarqua que Mary plissait les yeux. Elle reconnut ce regard. Mary avait exagéré et elle se sentait mal. Maintenant, soit elle allait tenter un geste pour rattraper la situation, soit elle serait vexée et se mettrait à boudier.

Comme s’il obéissait à un signal, PJ, le barman, arriva à leur hauteur. Il inclina la tête de côté et leur demanda si elles désiraient autre chose. Au sommet de son crâne, entre les cheveux de sa mèche rabattue, généreusement huilée, Pat aperçut des taches de vieillesse. Elle se fit la remarque que tous trois avaient plus ou moins le même âge. Alors que Mary et elles étaient assises dans la classe de sœur Benignus au couvent de Lissbeg, il y avait de grandes chances que PJ se soit tenu à carreau chez les frères, ici, à Carrick. À cette époque-là, mieux valait ne pas attirer l’attention si vous vouliez éviter la ceinture.

Elle n’avait jamais interrogé Ger sur la dureté des punitions, mais elle avait toujours eu l’impression que c’était pire pour lui que pour les autres. Enfin, pire que pour Tom Casey, en tout cas. Les garçons grands et forts qui se débrouillaient sur un terrain de football s’en sortaient bien. Et en sachant un peu s’y prendre, certains réussissaient probablement mieux que la plupart.

Ger avait toujours été petit et plutôt empoté, et il n’avait jamais eu le charme de Tom. Si vous l’acculiez, il s’en prenait à vous, mais il évitait les

ennuis. C'était certainement ce qui l'avait perdu. D'après les frères de Lissbeg, on vous prenait pour cible si vous aviez l'air d'un lâche.

Mary dit à PJ qu'elles prendraient peut-être un dessert.

– Qu'en dis-tu, Pat, est-ce qu'on tenterait une part de tarte ?

Elle était servie avec des amandes effilées sur la garniture à la frangipane, et des gribouillis dessinés à l'aide d'un nappage au chocolat. PJ déposa les deux assiettes d'un geste ample. Puis, sur chacune d'elles, il saupoudra un sucre argenté passé au tamis. Tandis que le glaçage se déposait comme une couche de neige, Pat expliqua à Mary à quel point les jumeaux de Norah étaient adorables.

– Tu imagines, mes arrière-petits-enfants ! Je regrette seulement de ne pas mieux les connaître.

– Tu vas sûrement y retourner !

– Peut-être. Pourtant, je ne crois pas. Nous ne rajeunissons pas. C'est pour ça que c'est incroyable d'avoir Cassie ici. Tu en sais quelque chose, tu dois être ravie que Jazz se soit installée à Lissbeg.

– Si elle s'installe pour de bon ! Tu as raison, malgré tout, c'est génial de l'avoir ici.

Mary prit une gorgée de café crème.

– Alors Cassie ne va pas rester chez vous ?

– Non. Eh bien, elle est jeune. Ils veulent un endroit bien à eux de nos jours, pas vrai ? Prends ta Hanna, par exemple. Non pas qu'elle sorte de l'adolescence, mais... Eh bien, personne n'aime se sentir regardé d'un œil critique.

Une autre pause s'ensuivit, et Pat observa Mary encaisser le coup.

Elles mangèrent leur tarte en silence. Au Victoria, on vous apportait des fourchettes à dessert, alors que dans la plupart des restaurants, on vous proposait des cuillères : mais aujourd'hui, la plupart des restaurants servaient les gâteaux dans des bols pour la soupe, alors rien d'étonnant à cela.

Pat décrivit son déjeuner à Toronto.

– Sincèrement, c'est un endroit charmant. Le propriétaire anime une émission importante à la télévision, et Ger dit que, d'après l'allure de ses steaks, il n'utilise que ce qu'il y a de meilleur. Mais, je te le dis, ma fille, le repas que j'ai mangé faisait peur. Des calamars dans un cornet ! C'est ce que Cathleen a pris. Je m'attendais presque à ce qu'ils arrivent avec des copeaux

de chocolat. Et la somme qu'ils font payer pour ça... Ah, Mary !

– Affreux ?

– Épouvantable.

– Que veux-tu, c'est ainsi que sont les jeunes de nos jours. Plus d'argent que de bon sens.

– Cela dit, Cathleen réussit très bien. En fait, ils réussissent tous.

– As-tu déjà imaginé manger des calamars dans un cornet ?

La fourchette aux lèvres, Pat gloussa. Le sucre en poudre remonta dans son nez et Mary partit d'un fou rire. Elles se retrouvèrent comme deux idiots à farfouiller dans leur sac à main à la recherche de mouchoirs pour essuyer les larmes qui coulaient sur leurs joues.

Puis, dès qu'elles se furent calmées, Mary les fit repartir de plus belle.

– Ah, Dieu tout-puissant, Pat : « Jasmine » et « Cassandra » ! On est loin de l'univers où Hanna et ton pauvre Sonny ont été élevés !

CHAPITRE 12

Une bourrasque arracha le chapeau d'Hanna et le fit rouler le long de la falaise, Brian courut à grandes enjambées après lui. Hanna batailla avec ses cheveux, qui s'étaient échappés de la natte qu'elle avait tressée, et dont de longues mèches lui fouettaient le visage.

Brian revint, le chapeau enfoncé dans la poche de son anorak. Le dos tourné au vent, Hanna réussit à faire un paquet de ses cheveux, et tira un bandeau tricoté sur ses oreilles. Déjà aveuglée par les embruns, elle se sentit à présent assourdie. Les jambes écartées et les pieds bien enfoncés dans l'herbe rase, Brian se pencha vers elle.

– On continue ou on s'arrête là pour aujourd'hui ?

Le choix n'était pas simple. Bien qu'on annonçât une tempête en provenance de l'Atlantique, le soleil brillait et l'air au sommet de la falaise était aussi grisant que du vin. Ils avaient commencé leur promenade depuis le champ derrière la maison d'Hanna, puis avaient escaladé l'échalier qui menait au-delà du mur d'enceinte. Une fois sur la large saillie, ils avaient emprunté un chemin étroit qui se déroulait plus de quinze mètres au-dessus des remous de l'océan. Ce soir, une pluie abondante et des rafales chargées d'embruns iodés cogneraient contre ses fenêtres. Connaissant les prévisions météorologiques, Hanna savait que les jours suivants ne seraient pas propices à la randonnée. Elle trouvait donc dommage de faire demi-tour maintenant.

Le sentier de la falaise, qui décrivait un coude vers l'ouest en direction des dunes et des plages autour de Lissbeg, ne cessait de la ravir. Après être rentrée chez elle après le travail en ce samedi matin, elle avait donc appelé Brian et lui avait proposé de l'accompagner.

– Je préparerai le dîner et on s'ouvrira l'appétit par une bonne marche.

Une heure plus tard, il se garait devant son portail. Ensuite, elle avait entendu ses pas, et il était apparu au détour du mur pignon, un sac de courses *La Mercerie* à la main. Il avait fait un saut à Lissbeg pour acheter un dessert. Il s'appuya à la porte fermière et scruta l'intérieur de la cuisine. Deux tranches du gâteau au chocolat confectionné par Bríd Carney. Un péché mortel.

– Depuis quand qualifies-tu la nourriture de péché ? C'est un carburant, voilà ce que c'est, et quand on reviendra de notre randonnée, je te promets qu'on va en avoir besoin.

– Ne commence pas à t’en prendre à moi ! Je ne faisais que lire l’étiquette.
– Peut-être que les gens sont prêts à payer plus en pensant que c’est un péché.

– Ça coûte une fortune en tout cas, mais ça les vaut bien.

Alors qu’ils grimpaient l’échalier, elle lui avait demandé si le prix du gâteau avait augmenté.

– Je ne crois pas. Pourquoi ?

– Eh bien, Conor et Aideen s’inquiètent pour l’argent.

Sur la marche à flanc de falaise, Brian s’était ouvertement moqué d’elle.

– Et tu as décidé de t’en préoccuper à leur place !

– Non, pas du tout. Ça m’a juste traversé l’esprit.

Lorsqu’elle le rejoignit au bas de l’échalier, il lui passa un bras autour des épaules.

– Tous les jeunes de leur âge s’inquiètent pour l’argent. Ils projettent de se marier, n’est-ce pas ?

– Oui. Mais ils vont avoir des problèmes...

– Qui sont les leurs, et non les tiens. Bon, on la fait cette balade, oui ou non ?

En marchant à grandes enjambées contre le vent, Hanna s’était dit qu’il avait raison. Avec son nouveau travail, Jazz était dans son élément et sa mère semblait bien s’entendre avec Louisa. Qu’elle trouve une nouvelle raison de se faire du souci était ridicule. Elle sourit et lui suggéra de poursuivre leur promenade. Elle savourait par avance la demi-heure à lutter contre le vent. Et puis, sur le chemin du retour, il soufflerait dans leur dos pour les ramener à la maison.

Plus tard, dans la cuisine, elle alluma un feu, pendant que Brian déterrait des pommes de terre dans le champ. Il revint avec un seau rempli de Kerr’s Pinks, les mains noires et couvertes de boue. Hanna se rappelait bien quand, enfant, elle remontait péniblement ce même champ, rapportant les patates dans une casserole en cuivre au manche cassé. La maison appartenait à sa grand-tante Maggie à cette époque-là. Aucun récipient, tout endommagé qu’il fût, n’était jeté si Maggie lui trouvait une quelconque utilité.

L’un de ses souvenirs d’enfance les plus vifs la ramenait à cette table, dans la cuisine de sa tante. Elle partageait avec elle un repas de pommes de terre

bouillies, trempées dans du sel et du babeurre fait maison. Sa table se trouvait à la même place qu'aujourd'hui, sous la fenêtre de la cuisine, et le buffet de Maggie trônait toujours à côté du feu, avec ses étagères couvertes de vaisselle et de verres d'un vert terne.

Le dîner terminé, ils savourèrent leur part de gâteau près de la cheminée, en écoutant l'orage qui sévissait au-dehors. De temps à autre, une tache noire grésillait dans le foyer lorsque les gouttes de pluie tombaient en sifflant au bas de la cheminée. Ils n'en étaient plus à se demander si Brian passerait la nuit sur place, leur relation avait dépassé ce stade. Pourtant, ils évitaient encore tous les deux de laisser des affaires sur le territoire de l'autre.

Son appartement à lui, situé en hauteur d'un immeuble moderne à la périphérie de Carrick, n'avait rien à voir avec cette maison en pierre, avec ses deux pièces d'origine et sa minuscule extension. Hanna et lui partageaient néanmoins un sens aigu de l'intimité, à la fois physique et émotionnelle. C'était justement ce qui les avait attirés l'un vers l'autre au départ. À présent, dans une certaine mesure, cette caractéristique faisait obstacle à l'avancée de leur relation vers ce que Jazz nommait le « niveau supérieur ».

Jazz avait interrogé Hanna à ce sujet à peine quelques jours plus tôt... et elle avait reçu une réponse plutôt acerbe.

– N'emploie pas cette expression déplaisante. Et occupe-toi de tes oignons !

– Oh, allez, maman, il est adorable. Tu ne veux quand même pas le perdre.

Hanna avait raccroché en riant. Elle avait compris plus tard, que c'était pour elle un moyen de se cacher. Brian avait toujours voulu faire avancer leur relation plus vite qu'elle. Dernièrement, au fond d'elle-même, elle avait néanmoins reconnu qu'elle détesterait le perdre. Après ce qu'elle avait traversé avec Malcolm, elle trouvait extraordinaire de pouvoir à nouveau faire confiance à un homme. Et c'était arrivé ! Après le coup de fil de Jazz, elle s'était demandé, un peu en colère, ce qu'était le « niveau supérieur », de toute façon.

Elle tourna la tête. Brian lui souriait.

– Tu réfléchis encore.

Hanna éclata de rire.

– La dernière fois que j'ai vérifié, c'était légal.

– À quoi tu penses ?

– Rien. En fait...

Elle improvisa à la hâte...

– Je réfléchissais à l'exposition sur le psautier.

Brian s'accroupit et balança une autre bûche dans le feu. En tant qu'architecte agréé du comté, il avait conçu l'espace moderne dans le hall de l'ancienne école qui abritait l'exposition dédiée au psautier. Il l'avait séparé de la bibliothèque par un mur de verre, qui s'élevait vers le plafond.

– Il doit y avoir moins de visiteurs à cette période de l'année.

Hanna acquiesça.

– Eh bien, c'est sûr qu'on ne voit pas beaucoup de touristes. J'aurais quand même cru que plus de gens du coin viendraient hors saison. Mais comme je ne tourne qu'une seule page par mois...

Elle s'arrêta brusquement, se concentrant sur une nouvelle pensée. En fait, c'était plutôt une idée.

– Peut-être que nous devrions faire quelque chose à l'intention des habitants de la région. Pas un truc pour touristes. Juste pour nous.

– Comme quoi ?

– Je ne sais pas. Quelque chose avant Noël ?

Brian s'adossa à son siège et retira les écorces sur ses mains.

– Que dis-tu de la période de l'Avent ? Tourne une page par semaine, les quatre semaines avant Noël. Tu joueras sur l'excitation des fêtes, l'anticipation, les couleurs. Un compte à rebours jusqu'aux festivités.

– C'est génial.

– Mon objectif dans la vie consiste à te combler.

– Franchement, je pense que je devrais le faire. C'est une bonne idée. On pourrait faire passer le mot sur le site du Bout du monde. Et par les usagers de la bibliothèque. Pat Fitz est revenue donner ses cours d'informatique. Et j'ai prévu d'organiser un atelier d'écriture. Les gens ont plus de temps libre pendant l'hiver. Toutes les allées et venues dans le Centre du Couvent augmentent la fréquentation.

– Bien. Je pense aussi que tu devrais le faire, mais, s'il te plaît, ne décide pas de tourner la dernière page le soir du réveillon, d'accord ? Ou alors, confie le boulot à Conor.

– Pourquoi ?

– Parce que nous avons d’autres projets pour le réveillon.

– Ah bon ?

– Je l’espère.

– De quoi tu parles ?

– Tu sais que les gamins rêvent d’aller en Laponie pour voir le père Noël ? Eh bien, il existe un équivalent pour les architectes. L’hôtel de glace de Jukkasjärvi.

– Un hôtel... de glace ?

– Tout en haut, dans le cercle polaire, en Laponie suédoise.

– Littéralement fait de glace ?

– Littéralement, c’est givré. J’ai toujours voulu y aller. C’est mon fantasme.

– Mais...

Il haussa les sourcils.

– Tu sais, je ne l’ai jamais avoué à personne.

– OK, je suis touchée. Mais qu’est-ce que tu proposes exactement ?

– Que nous passions Noël là-bas.

Hanna battit des paupières.

– Réfléchis-y, Hanna. Tout est fait de glace ! Même les lits !

Elle s’adossa à son siège, chercha ses mots, mais n’en trouvait aucun. Il prenait sa revanche et faisait passer leur relation au stade supérieur.

CHAPITRE 13

Cassie tourna à gauche pour quitter ce que tout le monde appelait « l'autoroute » et serpenta à travers un réseau d'étroites routes de campagne. L'autoroute, qui était en réalité une simple double voie, conduisait directement à Ballyfin, lieu de rendez-vous des touristes. Dans l'autre sens, elle menait à Carrick, qui d'après Pat était le chef-lieu de Finfarran. Cassie avait bien l'intention de les explorer, mais dans l'immédiat, elle recherchait une route moins fréquentée.

Elle aimait cette idée. Il y avait une éternité, une femme qui travaillait pour sa mère lui avait prêté un livre. Il s'intitulait *Le Chemin le moins fréquenté*. Cassie le lui avait un jour emprunté en pensant qu'il porterait sur une expédition. Après quelques pages, elle avait découvert que c'était un ouvrage de développement personnel, alors elle ne l'avait pas lu. Mais le titre lui était resté à l'esprit.

Ce côté-ci de la péninsule paraissait moins peuplé que la campagne autour de Lissbeg. Elle roula parmi une mosaïque de petits champs, séparés entre eux par des murets en pierre. Des nuées de corbeaux braillards, au plumage gris-noir, s'élevaient dans les airs en apercevant la voiture. À des kilomètres de là, vers l'ouest se dressait une chaîne de montagnes. Pas exactement immenses en comparaison des Rocheuses, mais assez impressionnantes malgré tout. Probablement parce que l'échelle de tout le paysage était plus petite qu'au Canada. Les champs étaient pour l'essentiel des pâturages. Un troupeau réagit à son approche et les bêtes tournèrent vers elle leurs lourdes têtes pour la regarder passer.

Elle avait emprunté la voiture de Pat. C'était celle dont elle avait parlé à Toronto. La veille, Ger avait conduit Pat et Cassie chez l'oncle Frankie, qui l'avait remise dans son garage. Le grand-père avait besoin de rapporter quelque chose de la ferme. Alors il les avait déposées à la maison pour le thé et déclaré que Cassie les ramènerait.

Pendant le thé, Cassie avait compris pas mal de choses. Ayant grandi avec l'idée que Ger possédait un grand commerce de détail, elle avait trouvé bizarre que Pat et lui vivent au-dessus d'une petite boutique. L'appartement était vraiment petit lui aussi et meublé assez chichement. La première nuit, quand Pat avait rempli une bouillotte pour le lit de Cassie, elle l'avait conduite en haut d'un escalier étroit qui menait à une mansarde. Elle aurait

été mieux installée dans l'ancienne chambre de son père et de son oncle Jim, d'après Pat, mais elle était encombrée par les meubles à tiroirs de Ger, ainsi que par un bureau, où ces derniers temps, il faisait ses comptes.

La mansarde, qui était l'ancienne chambre de l'oncle Frankie, ne manquait pas de charme. Elle avait un plafond en pente et un lanterneau, ainsi qu'un lit confortable recouvert d'un plaid en patchwork. Dessous, Cassie découvrit un édredon bien chaud et quatre oreillers en plume. Pat avait confectionné le dessus-de-lit elle-même.

– Il est superbe.

– Merci, c'est gentil. Il apporte une touche de couleur. Quand je l'ai transformée en chambre d'amis, j'ai fait mettre un nouveau matelas, j'ai repeint la pièce et fait poser une moquette neuve.

En allant chez l'oncle Frankie, Cassie avait cru comprendre qu'il avait fait bâtir sa maison sur le terrain de la ferme familiale. La ferme elle-même était habitée par un exploitant chargé de s'occuper des terres. Ger avait acheté d'autres champs depuis la mort de son père. En voiture, ils traversèrent de riches terres cultivées, et Cassie comprit que cela représentait un important patrimoine immobilier.

La maison de l'oncle Frankie fut également une révélation pour elle. Elle était construite en hauteur, à l'écart de la route, entourée par une vaste dalle en béton et des pelouses verdoyantes. En arrivant, ils franchirent une entrée encadrée par des montants en béton, surmontés d'ananas en plâtre. La voiture remonta une allée de graviers qui décrivait un coude. Elle menait à une double porte coiffée d'un portique élégant.

Frankie et sa femme, Fran, les accueillirent, debout sur une marche. C'était un homme petit, plus âgé que le père de Cassie et l'oncle Jim, mais la ressemblance était manifeste. Fran embrassa Pat, serra Cassie dans ses bras, et les conduisit dans un grand salon confortable donnant sur le jardin. L'oncle Frankie et Ger partirent s'entretenir avec le responsable de la ferme.

Pendant le thé, Cassie réalisa que la famille installée de ce côté-ci de l'océan comptait également des bâtisseurs d'empires. La ferme n'approvisionnait pas que la boucherie de Ger : des troupeaux étaient achetés et vendus en permanence, et la viande partait pour des points de vente à travers tout le comté. Les Fitzgerald de Lissbeg avaient aussi élargi leurs activités aux locaux commerciaux.

Malgré la demeure grandiose de l'oncle Frankie et son rôle central dans la

gestion des affaires, il était évident que Ger tenait toujours les rênes. Plus tard, Cassie demanda à Pat pourquoi ils n'avaient jamais déménagé.

Sa seule réponse fut :

– Ger n'a jamais voulu, chérie.

Les sommets montagneux qui s'élevaient devant elle se perdaient dans la brume. Plus bas, la lumière hivernale faisait ressortir les courbes des vallées et les cours des ruisseaux, où la fougère mordorée périssait entre les affleurements de roches grises. À la gauche de Cassie, la route longeait une région boisée : de grands arbres à feuillage caduc qu'elle était bien incapable de nommer. Des chênes probablement, et d'autres arbres aux troncs argentés, qui pouvaient être des frênes ou des ormes.

À sa droite, plus loin devant elle, le ciel pâle se remplit brusquement de mouettes. Elle prit un virage serré et se retrouva sur une route, au sommet d'une falaise, entre la forêt et l'océan. Les mouettes tournoyaient et s'élançaient en nuées criardes, leurs ailes blanches et leur bec d'or pâle étincelaient dans les rayons bas du soleil. Cassie arrêta la voiture et sortit pour s'appuyer sur le capot, son appareil photo à la main. Elle essaya de ne cadrer qu'une seule mouette. En vain. Les oiseaux se déplaçaient à toute vitesse, soulevés et ballottés par des rafales de vent venues de l'océan et, de toute façon, la lumière ne se prêtait pas aux prises de vue.

Après quelques clichés ratés, elle s'abîma dans le panorama, perdue entre les cris des mouettes et les notes graves émises par les vagues, qui résonnaient dans le lointain. Un muret de pierres entre la route et les champs semblait descendre vers le bord de la falaise. Des moutons paissaient dans le pâturage près de la voiture. Par moments, les serres des mouettes qui descendaient en piqué semblaient ratisser leurs dos laineux.

Elle remonta en voiture et poursuivit sa route, consciente que les nuages accrochés aux montagnes s'amoncelaient lentement vers le bas et progressaient à travers la forêt toute proche. De minuscules gouttelettes se formèrent sur le pare-brise et la brume commença à obscurcir la route devant elle.

Cassie alluma les phares et ralentit pour lire un panneau. Apparemment, un village se trouvait à proximité. Elle avança au ralenti jusqu'à ce qu'elle y arrive enfin : deux ou trois maisons et une boutique, avec un petit bois à l'arrière. Un poteau indicateur orienté vers la mer indiquait une pente escarpée qui descendait à une jetée. Elle se gara devant la boutique : une table

et des bancs étaient installés devant la porte, et un panneau précisait qu'elle faisait aussi cybercafé.

L'intérieur lui révéla qu'elle se trouvait dans une épicerie : trois tables derrière la porte, des étagères à provisions, et le comptoir dans le fond. Cassie sourit à la femme d'âge mûr qui s'y tenait.

– Bonjour. Puis-je avoir un café ?

– Bien sûr.

La femme, aux boucles brunes et au grand sourire, désigna les tables d'un signe de tête.

– Asseyez-vous là-bas, je vous le sers tout de suite. Vous voulez manger quelque chose ?

– Peut-être un sandwich ?

– Pas de problème. Ou un scone ? Je n'ai pas de menu complet à cette période de l'année, mais j'ai préparé quelques scones ce matin.

Cassie s'installa près de la fenêtre, et se décida pour un sandwich au thon et un scone. Sur les recommandations de Pat, elle avait goûté un scone maison avec de la confiture de cassis au *Café du jardin*, et ceux dans la corbeille sur le comptoir promettaient d'être tout aussi délicieux.

– Vous êtes en vacances ?

Cassie avait appris qu'il était plus simple de donner une information plutôt que de se la faire soutirer par bribes.

– Je suis la petite-fille de Pat et Ger Fitzgerald. Je séjourne à Lissbeg.

– Non ! Vraiment ? Je savais qu'ils étaient rentrés du Canada, mais j'ignorais qu'ils avaient ramené leur petite-fille avec eux. Vous êtes la cadette de Sonny ou l'aînée de Jim ?

D'un ton aimable, Cassie lui raconta toute l'histoire et termina avec son envie de visiter Finfarran, parce qu'elle n'y était jamais venue.

– Ce doit être si agréable d'être libre de son temps quand on en a envie. J'imagine que la coiffure est un métier merveilleux. Tu peux aller et venir comme bon te semble, et tant que tu as tes ciseaux, tu peux travailler n'importe où.

Il était inutile d'essayer d'expliquer la vie de free-lance, alors Cassie n'argumenta pas.

La femme lui tendit la main et se présenta : Fidelma Cafferky.

– Et regarde-moi, plantée là, au lieu de préparer ton café ! Juste une minute. Tu voudrais de la crème avec ton scone ?

Cassie accepta volontiers et sortit son téléphone. En chemin vers la cuisine, Fidelma regarda par-dessus son épaule.

– Il te faut un mot de passe pour le Wi-Fi. C’est « dantheman1 ». En un seul mot et en minuscules, puis le chiffre 1. Aucune crainte que je l’oublie... c’est le surnom de mon fils.

Cassie saisit le mot de passe et passa ses e-mails en revue. Elle n’avait pas mentionné à Fidelma qu’elle recherchait un logement. La semaine dernière, elle avait découvert que cette nouvelle entraînait deux réactions au choix : soit une légère désapprobation, comme si elle dénigrerait l’hospitalité de Pat, soit la réponse ferme qu’elle ne trouverait jamais d’endroit aussi bien que celui-là. Tandis qu’elle parcourait sa messagerie, elle découvrit un e-mail intitulé « Chambre » qui illumina son regard. Triomphale, elle appuya sur « Répondre », et organisa en un éclair un rendez-vous à Lissbeg pour vingt heures. Puis, la demi-heure suivante, tandis que la brume tourbillonnait près de la fenêtre, elle se cala sur sa chaise, heureuse, et posta sur Instagram ses photos ratées de mouettes, en savourant son café et la confiture maison de Fidelma.

Le temps qu’elle reprenne la route, l’essentiel de la brume s’était dissipé. Fidelma lui avait expliqué que, si elle continuait dans cette direction, elle retrouverait le chemin vers la route principale.

– Si tu prends par là, tu ne reviendras pas sur tes pas et la vue sur le littoral est superbe sur les prochains kilomètres. Si tu tournes n’importe où à droite, tu te retrouveras forcément sur l’autoroute. Mais il vaut mieux que tu prennes la route qui se trouve environ à huit kilomètres dans la même direction, près d’un champ avec un portail à cinq barreaux. Il n’est pas indiqué, mais tu ne peux pas le manquer.

Au bout de vingt minutes de trajet, Cassie sut qu’elle l’avait raté. Les virages et les méandres de la route ne cessaient de révéler de nouvelles falaises spectaculaires ainsi que des promontoires. Son attention était constamment captivée par le panorama qui se déployait sur sa gauche. Elle avait donc eu beaucoup de mal à trouver le tournant à sa droite.

Elle était sur le point de faire demi-tour, quand un 4×4 fit son apparition, lancé à toute vitesse. Cassie se rangea sur le côté, baissa sa vitre et se pencha à l’extérieur pour lui faire un signe.

Le jeune homme qui ralentit et s'arrêta à sa hauteur avait à peu près son âge. Il était brun et hâlé, et ne faisait pas très irlandais, mais il avait bien l'accent du coin. Quand il se pencha à la portière, Cassie aperçut un autre gars à côté de lui, sur le siège passager. Le même âge, ou peut-être un an de plus, il était petit et trapu, et il portait une parka kaki. Le conducteur était vêtu d'un pull à col roulé épais sous un gilet matelassé bien molletonné. Il lui adressa un large sourire.

– Tout va bien ?

– Oui. Mais je crois que j'ai raté un virage. Si je continue dans cette direction, est-ce que je pourrai tourner à droite et rattraper l'autoroute ?

– L'autoroute ? Tu as une plaque immatriculée à Finfarran, mais tu n'es pas d'ici, pas vrai ?

– Non, Sherlock. Tu comptes répondre quand même à ma question ?

Il éclata de rire.

– Bien envoyé. Ouais, si tu continues tout droit, tu pourras tourner à droite, mais tu risques de te perdre. Vaut mieux faire demi-tour et rouler un ou deux kilomètres jusqu'à ce que tu repères un...

– Portail à cinq barreaux. Je sais. Je n'aurais pas dû le rater. Je ne regardais pas.

– Ceci dit, la moitié des portails de ferme ici ont cinq barreaux. Celui que tu cherches a une palette dans le fossé juste à côté.

– Oh, ça m'aide beaucoup. C'est quoi une palette ?

– Tu sais quoi, fais demi-tour et suis-moi. Je te ferai signe quand on arrivera au tournant.

Cassie sourit, le remercia, et le convoi démarra. Le 4×4, qui était un brin cabossé, avait une barre de remorquage à l'arrière et une galerie de bonne taille sur le toit. Quand ils atteignirent le tournant, le chauffeur ralentit et gesticula. Puis il se pencha à la portière et lui désigna un cadre en bois recouvert de plantes, enfoui dans un fossé près du portail en acier galvanisé.

– C'est ça une palette ! Et voilà ton virage.

Elle baissa sa vitre et hurla « Merci, Sherlock ! » avant de s'engager sur la route secondaire. Celle-ci était étroite et sinueuse. À certains endroits, les arbres qui s'alignaient le long des champs de chaque côté se rejoignaient presque au-dessus de sa tête.

Tandis qu'elle négociait les nids-de-poule, Cassie essaya de se souvenir où

elle avait vu le garçon assis à côté du conducteur. Elle ne se rappelait pas où elle aurait pu le rencontrer, et elle était certaine qu'ils ne s'étaient jamais parlé, mais curieusement, elle connaissait l'allure de ce corps petit et trapu. Ce fut une fois seulement sur la route principale qu'elle réussit à le remettre. C'était le type impatient qui avait klaxonné, quand le conducteur de la camionnette avait arrêté la circulation sur Broad Street, pour leur permettre, à Pat et elle, de traverser.

CHAPITRE 14

Hanna ouvrit la vitrine et baissa les yeux sur le psautier. Le petit ouvrage sur son lutrin était à peine plus grand qu'un livre de poche. La double page présentée contenait essentiellement du texte : des caractères soigneusement tracés à l'encre noire sur de la peau de chèvre toute douce, d'un jaune crémeux, avec une lettre capitale enluminée en page de gauche. La marge était ornée de fioritures montrant des lapins qui jouaient avec des clochettes et qui couraient le long d'une branche recouverte de fleurs dorées.

Depuis le début de l'exposition, Hanna avait tourné une nouvelle page par mois, parfois pour révéler un texte dense aux ornements réduits au minimum, parfois des illustrations lumineuses qui occupaient la majorité de l'espace. Comme Brian l'avait suggéré, elle projetait de tourner une nouvelle page pour chacune des quatre semaines de l'Avent.

L'idée, relayée sur le site du Bout du monde, nourrissait les conversations dans toute la ville. Comme Conor le disait, elle fleurait bon l'esprit de Noël. Aujourd'hui, quand Hanna arriva au portail de la bibliothèque, deux femmes l'attendaient pour lui confirmer que c'était une belle initiative. Il était difficile de voir le psautier en été à cause des touristes. C'est pourquoi elles apprécieraient de l'admirer dans de bonnes conditions.

L'ouvrage avait été entièrement numérisé pour l'exposition. Des images interactives de chaque page permettaient aux visiteurs de zoomer sur des détails et ils avaient accès à des traductions du texte dans différentes langues par l'intermédiaire d'écrans muraux. Néanmoins, Hanna appréciait davantage les instants passés en solitaire, quand elle tenait l'ouvrage dans ses mains comme un joyau, ses couleurs vibrantes étincelant dans la faible lumière.

Charles Aukin, un banquier américain, en avait fait don à la bibliothèque. Il avait épousé la dernière descendante de la famille anglo-normande des De Lancy, autrefois propriétaires terriens de Finfarran. D'après les registres, ils avaient acquis le psautier pendant la Réformation, quand les prêtres qui l'avaient créé avaient été expulsés de leur monastère de Carrick.

Charles, qui vivait seul dans le château un brin délabré de son épouse, avait ajouté une clause à son legs : l'ouvrage devait demeurer sur la péninsule et conservé à la bibliothèque de Lissbeg. Et, manifestement habitué aux procédures labyrinthiques de l'administration locale, il avait éludé le débat en payant lui-même pour l'espace d'exposition.

Les connotations religieuses du psautier ne signifiaient pas grand-chose pour Hanna. À son époque, dans les années 1970, l'emprise du clergé sur la vie des Irlandais s'était affaiblie. Une fois arrivée en Angleterre, elle avait rarement fréquenté l'église. Malgré tout, elle n'approchait jamais le psautier sans éprouver un certain recueillement. Chaque fois qu'elle voyait les images animées qui avaient surgi sous le pinceau adroit des copistes, elle était ébranlée par leur pouvoir. Chaque page était un équilibre magnifique de symétrie et d'aberration, qui reflétait simultanément l'autorité divine, la bizarrerie humaine et la complexité du monde naturel.

Que les moines aient représenté des endroits qu'elle connaissait et aimait ajoutait à son plaisir. En flânant sur les routes de campagne, elle avait, elle aussi, admiré l'à-pic des falaises au sud de la péninsule, les rayons de soleil qui filtraient à travers le feuillage en lisière de la forêt, et la silhouette du Knockinver qui brûlait au crépuscule sur le ciel hivernal.

Avec un soin infini, elle tourna une page et révéla une nouvelle illustration. Le psaume, sur la page de droite, portait le nombre 33, et le commencement de chaque verset était indiqué par une étoile dans la marge, suivi d'une traînée brillante composée de minuscules points de peinture. L'image en regard montrait des silhouettes sur un fond bleu foncé. En haut de chaque page, des lèvres pincées et désincarnées sortaient des spirales blanches, suggérant le vent, ainsi que d'autres étoiles qui tournoyaient de plus belle.

Les silhouettes, de petits moines en habits sombres, travaillaient sur une plage dorée où des vagues à la crête blanche se dressaient au-dessus d'eux, striées et tachetées d'écume. Deux moines, dont les robes étaient relevées à hauteur de genoux, recueillaient une vague dans un vase en poterie. D'autres chargeaient des jarres pleines dans des chars à bœufs : une charrette s'était renversée, et un flot d'eau provenant du goulot béant d'une jarre avait fait tomber un moine replet. Il se retrouvait les fesses nues en l'air.

Il s'en dégageait une impression de chaos plein d'énergie, malgré tout canalisé. À mi-distance, une rangée de charrettes disparaissait dans une grange, flanquée de larges portes et d'un toit incurvé. Les muscles des bœufs qui tractaient les charrettes ressortaient comme des aussières de navires, et d'autres moines encore, aux robes retroussées, tiraient d'autres jarres vers la plage sur une sorte de traîneau en bois.

L'image était encadrée d'une frise d'étoiles et d'algues, à travers laquelle les visages de personnages grotesques et des gueules d'animaux jetaient un

coup d'œil vers les moines affairés.

Hanna se pencha plus près. Chaque étoile était aussi brillante que le jour où on l'avait peinte et les algues étaient figurées avec une précision digne d'un ouvrage scientifique. Elle reconnut des fucus vésiculeux ainsi que l'espèce surnommée par Maggie les « lacets d'hommes morts ». Elle repéra des prêles et des *Terticonia*. Quand elle se redressa, les détails se fondirent au reste et la frise se changea en volutes abstraites et scintillantes.

Elle s'approcha d'un écran accroché au mur, et leva les yeux vers la traduction du psaume 33. Deux versets avaient été réunis dans l'illustration, l'un d'eux déclarait que « Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel, Et toute leur armée par le souffle de sa bouche », et l'autre qu'« [Il] amoncelle en un tas les eaux de la mer, il met dans des réservoirs les abîmes ». Hanna sourit en songeant au psalmiste qui avait imaginé ces images. Qu'aurait-il dit s'il avait pu les voir représentées des centaines d'années plus tard par un moine dans sa cellule ?

Elle referma la vitrine et alla ouvrir la bibliothèque. Tourner les pages du psautier lui remémora le passage du temps. Elle n'avait toujours pas pris de décision quant à l'invitation de Brian. Passer Noël en Suède était une perspective tentante, mais pouvait-elle se faire plaisir ? Après tout, c'était le premier Noël que Louisa passait avec Mary Casey. Comment Jazz gérerait-elle le réveillon au pavillon ? Elle n'avait peut-être pas envie de passer une journée entière en compagnie de ses deux grands-mères, même si elle n'avait pas d'autre endroit où aller.

CHAPITRE 15

L'air renfrogné, Bríd se laissa tomber sur le canapé. Aideen était excédée et Conor avait interdiction de s'en mêler.

Il était dix-neuf heures quarante-cinq et la dispute durait depuis une heure. Aideen, assise en face de Bríd, se tenait un genou à deux mains. On aurait dit qu'elle s'empêchait de balancer quelque chose dans la pièce. Sauf qu'Aideen n'était jamais violente... seulement, comme Bríd venait de le lui dire, vraiment, *vraiment* sournoise.

– Je ne suis pas sournoise. Comment oses-tu dire un truc pareil ?

– Oh, s'il te plaît ! Tu fais des plans dans mon dos sans même me consulter !

– Je n'ai pas fait de plans derrière ton dos. Et je suis en train de t'en parler.

– Cinq minutes avant, c'est me mettre devant le *fait accompli*¹ !

En voyant la réaction d'Aideen, Bríd fonça sur un terrain plus sûr.

– OK, d'accord, tu l'as évoqué à l'épicerie ce matin, quand la moitié de la ville faisait la queue et que je ne pouvais rien dire. Et tu n'arrêtes pas de me passer la pommade depuis qu'on est rentrées à la maison. Mais le summum, c'est que tu as imaginé un plan *et* que tu es allée en parler à Conor, alors que c'est *ma* vie et *ma* maison qui vont changer.

Conor, qui était assis sur l'accoudoir près d'Aideen, prit la main de sa copine dans la sienne.

– Ce n'était pas l'idée d'Aideen, c'était la mienne.

– Oh, mais c'est de mieux en mieux ! *Tu* as imaginé un plan qui concernait *notre* maison ?

Aideen lui lança un regard furieux.

– N'essaie même pas de t'en prendre à Conor ! Oui, c'était son idée. Et oui, j'en ai discuté avec lui. Pourquoi pas ? Je parle de ce que je veux, Bríd, et à qui je veux. Et au cas où tu l'aurais oublié, la maison est à moi, et pas à nous.

Aideen venait d'exprimer l'indicible. Un silence ponctua ses paroles. Puis Conor s'engouffra dans la brèche.

– Pardon, Bríd. Sincèrement. Et rien n'est arrêté. Je me suis dit que c'était une bonne idée, parce qu'Aideen et moi, on voulait à tout prix faire des

économies. Mais si ça ne marche pas pour toutes les deux, ça n'est pas un problème.

Aideen secoua la tête avec véhémence.

– Ce n'est pas à nous de nous excuser. Je suis désolée que tu sois contrariée, Bríd, mais nous n'avons rien fait de mal. Et je t'ai déjà dit que Cassie venait juste pour bavarder. Peut-être qu'on ne l'appréciera pas du tout, ou qu'elle va détester cet endroit.

Bríd ouvrit la bouche, mais Aideen poursuivit sans attendre :

– Et si tu as décidé de ne pas l'aimer avant même de l'avoir vue, et ça c'est sournois. Et franchement mesquin !

Bríd était assise sur le canapé, qui était plus bas que le fauteuil. La position ne lui convint plus et elle se leva brusquement. L'idée même de transformer le salon en chambre à coucher et de le louer à une fille que Conor avait rencontrée à la bibliothèque était stupide. OK, ils n'avaient pas besoin du salon pour manger, mais il servait de réserve. Cette inconnue était-elle censée dormir sur une pile de cartons ? Elle balança la question à Aideen qui haussa les épaules.

– On déménagerait les cartons, évidemment. Et ne commence pas à faire des histoires, j'ai trouvé où les stocker. La place ne manque pas au *Café du jardin*, et ils seront bien mieux là-bas. Ce sera bien plus simple pour les livraisons, et bien plus pratique aussi, puisque l'épicerie est de l'autre côté de la rue.

Elle avait raison sur ce point. Quand elles avaient monté l'épicerie, le Centre de l'Ancien Couvent n'existait pas encore. Mais aujourd'hui, en plus de faire tourner *La Mercerie*, elles approvisionnaient le café installé dans le jardin des nonnes, si bien que Phil pouvait difficilement s'opposer à ce qu'elles stockent des réserves là-bas. En fait, c'était une solution efficace à laquelle Bríd aurait dû songer toute seule.

Il était inutile de s'enquérir des meubles. Tout était arrangé. D'après Aideen, la mère de Conor avait un lit simple, une armoire et une commode dont elle ne savait que faire. Conor pourrait les rafraîchir avec une couche de peinture. Elles devraient certes acheter un matelas neuf, mais le coffre sur le palier à l'étage débordait de linge de lit et d'une couette en plus, qui sentait encore légèrement la lavande de tante Bridge.

– Je paierai pour le matelas et nous ferons tous les changements. Tu n'auras pas besoin de participer, mais si tu as un reste de bonnes manières, tu

nous donneras un coup de main.

Bríd jeta un coup d'œil à sa montre. Cassie serait là dans deux ou trois minutes. Elle fusilla Aideen du regard.

– Trois personnes dans la salle de bains le matin ? Quelqu'un d'autre assis ici le soir ? Et si Dan est dans le coin et que lui et moi, on a envie de traîner ? On n'est pas comme Conor et toi, toujours fourrés là-haut dans la chambre.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, elle le regretta. Aideen prit un air de biche effarouchée et, de toute façon, c'était n'importe quoi. Dan ne venait pratiquement jamais et quand c'était le cas, ils disparaissaient à l'étage eux aussi.

Conor éclata de rire.

– Ah, bon sang, Bríd, tu te rends compte de ce que tu dis ? Dan et moi, on s'est battus quelques fois pour la salle de bains. Sans parler de la télécommande. Est-ce qu'on n'a pas réussi à survivre ? Tu te comportes comme si Cassie était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase, mais elle ne sera dans le coin que quelques mois. Ou quelques semaines. Un peu après Noël.

La sonnette retentit avant que Bríd ait pu répondre et Aideen alla ouvrir. En chemin, elle décocha un regard à Bríd. Sa cousine se mordit la lèvre et alla jeter un œil par la fenêtre. Elle savait pertinemment que le problème n'était pas la salle de bains. Ni les meubles de la chambre. C'était le fait qu'Aideen, qui s'en remettait toujours à ses conseils, avait tourné la page et s'était focalisée sur Conor.

La fille qui entra quelques minutes plus tard semblait posséder ce que la grand-mère de Bríd appelait un « don pour se sentir la bienvenue partout ». Elle était petite, avec des yeux écarquillés. Ses cheveux blonds étaient taillés au rasoir à l'arrière et effilés sur le devant en une frange d'un bleu insensé. Conor lui proposa une chaise, et elle retira son manteau, un truc métallisé bouffant, à la fois solide et élégant. On aurait dit qu'elle partait pour une fête au pôle Nord. Bríd remarqua un minuscule tatouage sur sa nuque, là où la coupe au rasoir se terminait en deux ou trois bouclettes de cheveux teints, façon queue de canard.

Aideen fit les présentations, et Cassie sourit à Bríd.

– La petite-fille de Pat et Ger, de la boucherie. J'ai l'impression de devoir dire ça chaque fois que je rencontre quelqu'un.

Bríd fut prise d'une envie folle de lui renvoyer un regard vide en lui disant qu'elle n'avait aucune idée de qui étaient Pat et Ger. Juste pour balayer l'air sûr de lui de ce visage au nez retroussé. À la place, elle s'échappa dans la cuisine pour mettre la bouilloire en marche.

Le temps qu'elle revienne avec le plateau, les autres avaient montré le salon à Cassie. Cassie retourna dans le fauteuil, débordante d'enthousiasme.

– Vraiment, je ne rêvais pas mieux. Je n'ai presque pas de bagage, alors ne vous embêtez pas avec l'armoire. Peut-être qu'on peut trouver un portant, ou fixer quelques crochets à la porte.

Aideen lui demanda si elle était certaine que la pièce était assez grande.

– Hé, j'ai partagé des cabines bien plus petites : c'est parfait. Et tu sais, je n'ai rien à redire à la maison de Pat et Ger. C'est charmant, et ils sont vraiment accueillants. Je ne veux juste pas marcher sur la pointe des pieds quand je passe devant leur chambre, chaque fois que je rentre tard le soir.

Bríd s'entendit affirmer que la vie nocturne était plutôt restreinte à Lissbeg. Cassie lui lança un regard surpris.

– Eh bien, je ne m'attendais pas à Las Vegas. Il doit bien y avoir des trucs à faire à Carrick, tout de même !

Elle attrapa une tasse de café en souriant à Bríd.

– Ce n'est pas seulement une question de sorties de toute façon. Pat est adorable, et si je restais chez elle, elle se sentirait obligée de s'occuper de moi. Alors que je préfère de loin m'occuper toute seule.

La tasse qu'elle avait prise était celle que Bríd utilisait toujours. Agacée par le regard plein d'intérêt d'Aideen, et par la lueur amusée dans celui de Conor, Bríd lui tendit une assiette et annonça que les biscuits étaient des « Bourbons ». Cassie lui adressa un nouveau sourire en se servant. Elle avait mangé un cookie au *Café du jardin* et Pat avait dit qu'une fille de l'épicerie l'avait fait.

Aideen rayonna.

– Bríd fait tous nos gâteaux. Elle est très douée.

– Oui, bon, ceux-là viennent du supermarché, je suis désolée.

Le ton de Bríd était cassant, mais Cassie sembla l'ignorer. Elle la remercia avec un sourire.

Consciente de son attitude revêche, Bríd se creusait la cervelle pour trouver quelque chose à dire, lorsque le visage de Dan s'encadra dans la fenêtre. Elle

gagna la porte pour le faire entrer, pendant que Conor expliquait à Cassie que c'était Dan Cafferky, le petit ami de Bríd.

– Sa mère et son père tiennent une boutique à Couneen et Dan organise des éco-tours.

– Ah, d'accord.

Bríd fit entrer Dan et commença les présentations. Cassie l'interrompit en adressant un énorme clin d'œil à Dan.

– Comment ça va, Sherlock ?

Sous le regard horrifié de Bríd, Dan lui rendit son clin d'œil.

– On ne peut mieux. Et toi, comment ça va ?

Après avoir lancé un rapide coup d'œil à Aideen, Conor se tourna vers Cassie.

– Alors, vous vous connaissez tous les deux ?

– Oh, Dan the Man² et moi sommes de vieux copains, pas vrai ?

Cassie mordit dans son biscuit.

– Depuis qu'on s'est rencontrés, on est inséparables, on dirait.

1. En français dans le texte.

2. Il s'agit d'un personnage de jeu vidéo.

CHAPITRE 16

Le bibliobus desservait le nord de la péninsule le mardi et le sud le jeudi. L'itinéraire du Nord contournait les contreforts de la chaîne de Knockinver vers l'ouest, jusqu'à Ballyfin. Ces deux jours-là, le trajet du retour se faisait directement par l'autoroute jusqu'à Carrick, une fois que Conor avait terminé son travail.

Au début, Mlle Casey lui avait donné des instructions précises sur les endroits où stationner. Il n'était pas censé se garer ailleurs que sur les aires de stationnement prévues à cet effet. Puis, elle s'était détendue. Selon elle, certains habitants qui résidaient le long de l'itinéraire étaient de véritables démons. Ils se plantaient près de leur portail et agitaient des livres en direction de la camionnette. C'était bien de s'arrêter, si les personnes avaient l'air un peu confuses ou âgées. Mais il fallait rester ferme avec les autres.

– Darina Kelly tentera sa chance, mais elle, tu peux l'ignorer. Elle habite juste au bout de la route de Couneen et elle est parfaitement capable d'y aller. Il y en a quelques-uns comme elle, mais tu vas t'y habituer. Personne ne doit profiter de ta gentillesse. Ils vont au minimum te héler. Tu dois prendre tout de suite les choses en main.

L'arrêt à Couneen se situait en face de la boutique des Cafferky. Quand Conor y arriva, Mme Kelly buvait un café en compagnie d'un petit groupe de gens du coin, qui attendait la camionnette, installé près de la fenêtre. La mère de Dan salua Conor depuis la porte et le groupe se rangea en une file d'attente, lorsqu'il ouvrit la camionnette. Finfarran ne faisait pas encore partie du nouveau système de gestion des bibliothèques nationales. Alors si un livre n'était pas disponible dans le comté, il fallait le commander par le prêt interbibliothèques. La plupart des gens étaient contents de s'en tenir au système qu'ils connaissaient déjà : certains refusaient même de reconduire un livre en ligne, et préféraient payer une amende s'ils ne parvenaient pas à rendre le livre à temps.

Darina Kelly, qui s'habillait encore comme une hippie malgré ses quarante-cinq ans bien tassés, se montra d'humeur grincheuse. Le nouveau système de gestion était génial, alors pourquoi ne pouvait-elle pas s'en servir ?

– Je suis désolé, mais il n'a pas encore été déployé sur Finfarran.

Conor remarqua que les autres personnes de la file d'attente commençaient

à s'impatiser. Après plusieurs jours de pluie, le temps était plutôt sec aujourd'hui, mais le vent était glacial et les cafés refroidissaient sur les tables, à l'intérieur. Personne ne se plaignait. Malgré tout, Conor sentit qu'aux yeux des usagers Mlle Casey était la conductrice du train et qu'il n'était, lui, qu'un vieux chiffon huileux.

Il ne lui restait qu'une minute et demie pour reprendre le contrôle de la situation. Il inspira profondément et demanda à Mme Kelly si elle avait posté une requête en ligne.

– Non, quel intérêt ? Tu viens juste de dire que Finfarran ne faisait pas partie du programme.

– L'ancien système n'est pas aussi rapide que le nouveau, mais nous pouvons commander un livre pour vous dans n'importe quelle bibliothèque du pays.

Il marqua un temps d'arrêt, amusa la file d'attente et prit note de la patience désabusée des usagers.

– Et si vous aviez fait une demande en ligne il y a une semaine, j'aurais pu apporter le livre aujourd'hui.

Il se prépara à donner le coup de grâce.

– À moins que vous ne trouviez compliqué d'utiliser les fonctions en ligne ?

Son insinuation mit Mme Kelly hors d'elle, exactement comme s'il avait su que cela produirait cet effet. Elle rougit et remonta son manteau afghan jusqu'aux oreilles.

Puis, avant qu'elle ait le temps de rouvrir le bec, Conor se tourna vers l'homme debout derrière elle. Sans qu'elle le remarque, ils échangèrent un clin d'œil.

– Comment allez-vous, Jack ? Le livre vous a plu ?

L'homme plongea la main dans un sac de supermarché et en ressortit un roman de James Bond écrit par Sebastian Faulks, *Le diable l'emporte*.

– Tu sais quoi, Conor ? Je l'ai plutôt bien aimé. Faulks n'est pas Ian Fleming, cela dit, et il y a des bizarreries dans son style, mais ça reste léger. Et je suis un passionné, j'ai la voix de Fleming dans le creux de l'oreille.

Il tendit le roman à Conor qui, conscient de tous les regards sur lui, se tourna pour attraper *Solo* de William Boyd.

– Eh bien, vous me direz ce que vous pensez de celui-là.

Jack le prit et secoua la tête pensivement.

– J’ai songé à lui donner sa chance, tu sais, mais je ne suis pas convaincu par les suites. Bon, je vais finir ce que j’ai commencé, comme on dit.

Il tapota l’épaule de Mme Kelly.

– En direct de Kilkenny, Darina, et seulement un clic ou deux pour le faire venir. Rien ne vaut la commande en ligne.

Darina glouglouta comme une dinde.

– Je sais parfaitement commander sur Internet ! Je me plaignais du fait que le service ne soit pas à la pointe, c’est tout.

Jack secoua la tête, cette fois avec un intérêt simulé.

– Alors, c’est ça ? Eh bien, tu as fait un bien long chemin par une froide journée pour venir te plaindre.

La file entière dissimula des sourires en coin et étouffa des gloussements. Conor éprouva une pointe de remords, lorsque Darina, pleine de dignité, traversa la route pour monter dans sa Deux Chevaux. D’un autre côté, il avait posé un jalon. Mlle Casey serait toujours la conductrice du train, mais à partir d’aujourd’hui, personne ne le prendrait plus pour un vieux chiffon.

De retour sur la route, il repensa à la douve du foie. Joe s’inquiétait à propos des moutons depuis quelque temps. L’autre jour, ils en avaient retrouvé deux de morts. Les résultats des tests effectués sur les carcasses devaient arriver sous peu, mais d’après leur père, c’était la douve du foie, et il se trompait rarement. Conor prit un virage. Les trucs comme ça, tout comme les échantillons de sol et les prélèvements à analyser, ne faisaient pas partie de la vision qu’Aideen avait de la ferme. Elle était venue prendre le thé la semaine précédente et elle était restée dans la cuisine, pendant que Joe et lui travaillaient. Après le repas, il l’avait emmenée à l’arrière de sa Vespa jusqu’au pâturage des vaches. Durant tout le trajet, elle avait hurlé sur son épaule, s’extasiant sur la beauté du paysage. Elle lui avait raconté comment elle avait aidé sa mère à nourrir les poules.

Jusqu’à récemment, l’hiver était tellement doux que l’herbe poussait toujours et les feuilles recouvraient encore les arbres. Puis, le week-end dernier, le vent les avait complètement dénudés et les nuits pluvieuses avaient martelé les feuilles mortes si fort que les gens avaient attendu leurs livres, les pieds plantés dans un paillis détrempé. Quand Aideen et lui étaient allés aux vaches, l’air était chargé de duvet de chardon et des feuilles repliées, de la

couleur des cheveux de la jeune femme, tombaient en petites flammes du haut des châtaigniers.

Alors qu'il la ramenait chez elle, elle lui avait raconté que les poules étaient devenues folles de ses bottes en caoutchouc et qu'elles l'avaient encerclée pour lui donner des coups de bec. Aideen avait voulu savoir pourquoi. Et pourquoi elles pondaient moins d'œufs en hiver, et comment on apprenait aux chiens à rassembler le troupeau, et où les agneaux allaient naître et s'ils n'auraient pas froid dans les champs, s'il neigeait.

Conor avait expliqué que les poules avaient besoin de soleil pour pondre, que les chiens apprenaient les uns des autres, et qu'il faudrait retrouver les agneaux sur la colline et les redescendre à la ferme en cas de mauvais temps. Il ne lui dit pas que les brebis risquaient de devenir aveugles dans la neige et le vent, et qu'elles pourraient rester là-dehors à bêler sur leurs bébés gelés. Et il ne mentionna pas la douve du foie.

Alors qu'il tournait pour quitter la route côtière et entamait la montée vers sa nouvelle halte, le 4×4 de Dan Cafferky vint à sa rencontre. Le véhicule ralentit, mais les yeux rivés sur l'heure, Conor se contenta de faire un signe de la main et de poursuivre sa route. Quoi qu'il en soit, il était content que les histoires entre Dan et Cassie se soient tassées. Cassie avait créé la confusion. En fait, ils ne se connaissaient pas vraiment : Dan lui avait seulement indiqué une direction, quand elle l'avait arrêté sur la route.

Bríd savait que sa réaction avait dépassé les bornes. De toute façon, elle s'était calmée et Cassie s'était bien installée au numéro 8. Ce qui était génial, parce qu'Aideen en était très heureuse. Bien entendu, la prochaine dispute avec Bríd éclaterait au départ de Cassie, quand Aideen chercherait une remplaçante. Cet apport d'argent chaque semaine – même modique – faisait une différence pour leurs économies, alors ça serait franchement difficile de s'en passer.

Peut-être aurait-il dû creuser davantage son idée. Mais, de toute façon, il n'aurait pas réussi à la garder pour lui. Le moment où il l'avait exposée à Aideen avait été magique. Le visage de la jeune fille s'était quasiment illuminé, comme si Conor résolvait tous ses problèmes. Et c'était tout ce qu'il avait toujours souhaité : la rendre heureuse. Quoi qu'il en coûte.

CHAPITRE 17

La gazinière de Pat avait décidé de se tenir à carreau. Pendant trois jours, elle s'était allumée sans qu'on ait besoin de l'amadouer, ce qui était une chance parce qu'un temps glacial s'était définitivement installé. La cuisine était bien chauffée avec le fourneau allumé, et il y avait des radiateurs en haut dans les chambres si on en avait besoin. Tout comme Ger, Pat veillait à ne pas gaspiller. C'était très bien d'allumer un radiateur si on en avait besoin, mais il n'y avait aucune raison de chauffer des pièces vides.

Quand Cassie avait déménagé pour louer une chambre chez Aideen Carney, Ger avait poussé un grognement en disant que leur appartement devait être trop froid pour elle. Pat était persuadée qu'il se trompait. Cassie était le genre de personne qui l'aurait dit si elle avait voulu plus de chauffage. Pas comme Sonny et Jim au même âge, qui avait grandi en sachant qu'il n'était pas judicieux de mettre Ger en colère.

Pat trouvait triste que Ger ait favorisé Frankie, en laissant les deux autres croire qu'il ne les estimait pas autant. À l'époque, ce n'était pas aussi évident. Malgré tout, Frankie obtenait souvent ce qu'il voulait avant les autres, juste parce qu'il était l'aîné, et s'il avait appris à gérer la ferme, c'était parce que Ger l'y avait emmené plus souvent et l'avait mis au travail très tôt.

Qu'importe que Frankie soit aujourd'hui bien bâti, aussitôt l'administrateur mis en place à la tête de la ferme, il s'était assis derrière un bureau et n'avait jamais plus soulevé une pelle. L'embauche d'un administrateur n'était qu'un exemple. C'était certes l'idée de Frankie, mais Ger y avait été tout à fait favorable. Pourtant, si Sonny ou Jim l'avaient suggéré, Ger les aurait probablement traités de fainéants.

Ainsi allaient les choses et on ne pouvait rien y faire. Toutefois, Pat avait toujours regretté que ses deux garçons aient grandi sans ressentir d'amour pour la terre. S'ils avaient été dehors dans les champs en toutes saisons, peut-être auraient-ils éprouvé de la nostalgie pour Finfarran après leur départ. D'après les informations qu'elle avait glanées auprès de Cassie, ils n'en parlaient jamais.

Cassie, elle, paraissait adorer l'endroit. Elle s'était installée avec les filles de *La Mercerie*, et d'après ce que Pat voyait, elle cavalcadait nuit et jour. D'ailleurs, pourquoi se priver ? Elle était bien mieux avec des jeunes de son âge qu'à traîner ici le soir. La moitié du temps, Ger s'endormait devant la

télé. Pat, elle, était tiraillée entre baisser le son pour ne pas le réveiller ou l'augmenter pour couvrir ses ronflements.

Malgré tout, Cassie semblait bien s'entendre avec quiconque, quel que soit l'âge de la personne. Par ailleurs, elle ne prenait pas seulement du bon temps. Au bout de deux semaines d'exploration, elle était venue interroger Pat à propos du Centre de l'Ancien Couvent.

– Tu as dit qu'il y avait un club de retraités là-bas ou un truc du genre ?

Pat lui expliqua qu'on avait transformé plusieurs pièces en centre de soins de jour.

– Quelqu'un propose déjà un service de coiffure ?

– Non, chérie. On peut se faire couper les ongles, mais pas les cheveux.

Cassie avait hoché la tête d'un air songeur sans ajouter un mot. Deux ou trois jours plus tard, quand Pat était allée au centre, une affiche proposait un diagnostic capillaire gratuit et une coupe réalisés par Cassie Fitzgerald. Quelques instants plus tard, Cassie avait surgi du bureau de Phil, en balançant un petit sac à dos. Du genre de ceux qu'ont les gamins à la place du sac à main. Elle avait indiqué à Phil ce dont elle avait besoin pour démarrer la coiffure.

– Rien de bien sophistiqué, juste un fauteuil et un miroir, et une étagère ou une petite table. Un point d'eau. Je viendrai une fois par semaine.

– Comment l'idée t'est venue ?

– Eh bien, je ne peux pas passer tout mon temps à jouer la touriste. J'ai toujours voulu faire du bénévolat avant mon prochain boulot. Alors pourquoi pas ici, à Lissbeg ?

D'après tous les usagers du centre de jour, elle était géniale. Pat n'en revenait pas de tous ces compliments. Cassie prenait le temps, et elle débordait de conseils. Elle pouvait faire un lavage simple et une mise en plis, aussi bien que dans n'importe quel salon de Carrick, mais elle avait aussi des idées géniales.

Nell Reily, qui relevait toujours sa chevelure sur sa nuque avec une barrette en écaille, avait maintenant une coupe au carré courte et une raie sur le côté. La barrette avait basculé pour empêcher les cheveux de venir dans ses yeux. Elle paraissait rajeunie.

Ann Flood de la pharmacie se teignait elle-même les cheveux depuis des lustres, si bien qu'ils avaient maintenant la texture d'éponge à récurer. Elle

avait accepté de leur appliquer un traitement revitalisant en profondeur, qui leur avait rendu le soyeux d'un cocker anglais. Même deux hommes, venus pour une séance d'exercice dispensée par un infirmier, arboraient à présent des poils de nez bien coupés, et s'étaient fait rafraîchir la nuque et les côtés.

Impossible de descendre Broad Street avec Cassie sans que quelqu'un lui fasse un signe ou lui adresse un bonjour. Pat débordait de fierté.

La jeune femme s'était aussi fait des amis à Carrick. Récemment, alors qu'elle avait emmené Pat au cinéma, elles étaient en train de se garer, quand un jeune gardien de la paix, arrivé à leur hauteur, avait levé les deux pouces dans sa direction.

Pat mourait d'envie de poser des questions, mais elle ne voulait pas se montrer intrusive. Cassie ne paraissait pas gênée, pourtant. Tout en se garant, elle expliqua qu'elle avait rencontré le gardien dans une boîte de nuit de Carrick, le *Fly-By-Night*. Il ne lui avait pas parlé de son métier à ce moment-là et il ne portait pas l'uniforme.

– Et quand l'as-tu découvert ?

– À l'instant.

– Tu veux dire qu'à aucun moment il ne t'en a parlé ?

– Eh bien, les boîtes sont assez bruyantes. On ne fait pas beaucoup la conversation.

Pat la crut sur parole. Il avait l'air d'un gentil gars tout à fait convenable de toute façon, et il leur avait adressé un grand sourire à toutes les deux.

Alors qu'elle installait le tisonnier près de la gazinière, Pat se demanda à quel point la situation aurait été différente si Sonny s'était trouvé une gentille fille à Carrick. Les garçons avaient assisté aux bals de l'école et à quelques fêtes, mais la plupart du temps, ils restaient à l'étage pour réviser leurs leçons. Ou dans le cas de Frankie, il courait comme un dératé dans un champ derrière un ballon de rugby. Sonny et Jim ressemblaient davantage à Ger, plutôt petits et pas très doués pour le sport. Jim ne jouait même jamais au tennis à cause de ses lunettes. S'ils étaient sortis avec des douzaines de filles à l'université, ils les avaient toutes laissées à Cork et n'en avaient jamais ramené une seule à la maison.

Dans le journal local, elle jeta un coup d'œil aux films qui passaient. Peu d'entre eux lui faisaient envie. Il y avait surtout des blockbusters, des dessins animés pour les enfants et des films d'horreur. De toute façon, Cassie avait

proposé que, cette semaine, elles fassent une virée d'une journée à Cork. Pat saisisrait l'occasion pour faire quelques courses de Noël.

Une semaine après son retour de Toronto, Ger devait descendre à Cork pour affaires, et elle avait proposé de l'accompagner pour jeter un œil aux boutiques. Ger était devenu tout agité et avait refusé de l'emmener. Il lui fallait partir aux aurores et il ne pouvait pas l'attendre. En plus, il n'avait pas envie qu'elle lui envoie des textos toute la journée pour lui demander de la ramener. C'était n'importe quoi, bien entendu, parce que Pat était toujours prête en avance chaque fois qu'ils allaient quelque part, et qu'elle n'avait jamais exprimé d'exigences de toute sa vie.

Elle avait beau y réfléchir, c'était à n'y rien comprendre. Malgré tout, il ne lui servirait à rien de questionner Ger, sinon à le rendre irritable. En plus, il y avait des chances qu'il rencontre un gars qui l'embarque pour faire la fête.

CHAPITRE 18

La plupart des jetées qui émaillaient la péninsule ne servaient plus aujourd'hui. Les entrelacs de cordes claquaient contre des amarres rouillées et les caisses à poisson s'empilaient contre les murs. L'émigration ajoutée aux quotas de l'Union européenne avait fait passer les communautés de pêcheurs de Finfarran d'une douzaine à deux. Quelques bateaux œuvraient encore à Reesagh, près de Lissbeg. À Ballyfin, les pêcheurs du coin résistaient courageusement aux vellétés des hôteliers de déplacer les bateaux de pêche en activité à cause de l'odeur qu'ils dégageaient. Une bonne trentaine d'années s'étaient écoulées depuis que la dernière flotte était partie de la petite jetée de Couneen.

Dan, dont le grand-père pêchait autrefois au large de Couneen avec six de ses voisins, s'emportait toujours à propos des hôtels de Ballyfin.

– Les gens qui vont là-bas s'attendent à trouver un port de pêche, pas à s'asseoir dans une véranda tape-à-l'œil pour prendre des selfies avec pour toile de fond une jetée déserte !

Son grand-père se retournerait dans sa tombe, disait-il, s'il voyait l'état du village aujourd'hui. Tandis que Bríd s'approchait du cybercafé des Cafferky, elle se dit qu'il avait sûrement raison.

Au-dessus de la petite jetée, plusieurs maisons abandonnées se dressaient au bord de la route, leurs toits de chaume avaient disparu et leurs murs en pierre retournaient progressivement à la poussière. Les parents de Dan avaient construit leur boutique sur le lopin de terre qui, autrefois, avait appartenu au grand-père. On avait grossièrement refait le toit de la maison ancienne, derrière le nouveau bâtiment, pour s'en servir de remise. À une époque, le village était prospère. À présent, c'est à peine si on s'y arrêtrait pour une pause-café.

Bríd fit descendre sa voiture jusqu'au magasin et se gara au niveau du tournant recouvert d'herbe, qui surplombait le sentier menant à la jetée. Le sentier escarpé, formé de pavés érodés par les vagues, était mouillé par les embruns. La jetée en contrebas, bien plus petite que celles de Ballyfin et de Reesagh, avait été bâtie dans une crique abritée de chaque côté par de hautes falaises. Elle faisait partie d'un programme initié au XIX^e siècle, et fut construite avec d'énormes moellons que, d'après Dan, une main-d'œuvre locale avait transportés par mer.

– Les De Lancy, qui vivaient au château, défendaient à fond le progrès à cette époque-là. Ils ont organisé une espèce de truc coopératif censé améliorer les exploitations agricoles. Ils ont demandé aux hommes de la région de construire les jetées sous les ordres d'un contremaître venu d'Angleterre. Ou en tout cas d'un type qui leur donnait des coups de fouet.

– Mais ce n'était pas dans l'intérêt des gens ?

– Peut-être bien. Ils ont quand même prêté de l'argent pour les filets. Je le sais, parce que mon grand-père me l'a dit. Son propre grand-père a reçu des filets et assez d'argent pour acheter un bateau. Il a dû tout rembourser, tout de même, et le château achetait le poisson à un prix spécial.

Bríd avait haussé les épaules.

– Eh bien, je suppose qu'il commandait régulièrement. On fait ça aussi à l'épicerie. Disons que si un commerce s'engage sur un plateau de sandwiches tous les mardis, on lui fera un prix.

– Ouais, bon, tu ne leur fais pas payer plein pot le loyer des maisons dans lesquelles ils vivent. Et tu ne t'es pas pointée avec une armée pour piller leur terre.

Les De Lancy étaient arrivés à Finfarran en même temps que l'invasion normande, alors il remontait un peu dans le passé. Mais c'était Dan tout craché. Il en voulait toujours à la terre entière et l'accusait d'être responsable de ses malheurs. Quant à Bríd, elle s'accommodait aux situations. À cette occasion, pourtant, il ne lui avait pas paru sage de le dire. Les affaires de *La Mercerie* s'amélioraient, certes lentement, mais sûrement, tandis que les visites organisées par Dan depuis la jetée de Couneen avaient fini aux oubliettes.

Malgré tout, l'avenir s'annonçait prometteur. D'après Dan, il avait recueilli pas mal d'idées géniales en Australie, et avec l'investissement de Dekko, il serait prêt à relancer son affaire dès le printemps.

Durant l'absence de Dan, le bateau d'excursion avait été loué à un type de Ballyfin, et il était maintenant au sec sur un quai pour l'hiver. À cet instant, Bríd longea la jetée entièrement vide, à l'exception d'un petit canot de sauvetage rangé derrière la remise construite par Dan. La remise faisait office à la fois de réserve et d'atelier. Dan était assis dehors sur une caisse retournée et éventrait un moteur de hors-bord. Son visage s'illumina quand il aperçut Bríd, et il lui tendit une main couverte d'huile.

Bríd le regarda de travers et s'accroupit près de lui, dos contre le mur. Il

faisait plutôt frais, mais la petite crique abritée du vent était très ensoleillée. La pierre lisse et polie irradiait une chaleur qui traversa le manteau épais de Bríd.

Du menton, Dan désigna la bouilloire sur son camping-gaz installé dans la remise.

– Dans une minute, je nous fais une tasse de thé. Quoi de neuf à Lissbeg ?

– Pas grand-chose.

– La troisième guerre mondiale n’a pas encore éclaté au numéro 8 ?

Bríd prit un air renfrogné.

– Laisse tomber, OK ?

– Pas de problème. J’ai vu que ta copine faisait du bénévolat au Centre de l’Ancien Couvent.

Bríd lui lança un regard dubitatif et refusa de mordre à l’hameçon. L’air plein d’assurance de Cassie continuait de l’agacer singulièrement, même si tous les autres paraissaient la trouver merveilleuse. Hier, elle était arrivée à la maison en annonçant qu’elle allait s’inscrire à l’atelier d’écriture de la bibliothèque. Aideen s’était extasiée. Qu’est-ce qu’elle était intelligente ! C’était génial ! Aideen avait, elle aussi, songé à rejoindre l’atelier, mais n’arrivait pas à trouver le courage de se lancer.

Bríd avait failli rétorquer qu’il n’y avait rien de risqué, mais Cassie avait mis son grain de sel en premier.

– Aucun rapport avec l’intelligence. J’ai pensé que ça pourrait être marrant. Tu devrais essayer, Aideen. Si ça ne te plaît pas, tu pourras toujours arrêter.

À aucun moment elle ne se demandait ce que cela impliquerait pour le groupe. Selon Bríd, ce manque d’empathie était typique de cette maudite Cassie. Elle avançait avec suffisance dans l’existence en ne pensant qu’à elle.

Ses pensées venaient à peine d’effleurer Bríd que Cassie intervint à nouveau, comme pour l’embêter :

– En fait, ça ne m’intéresse pas tant que ça. Mais Pat est à fond. C’est l’impression que j’ai eue quand elle m’en a parlé. Elle mourait d’envie de s’inscrire, ça se voyait, mais elle pensait que ce n’était pas pour elle. Alors je lui ai dit que je le ferais avec elle, et ça a marché.

Évidemment, après ça, Bríd s’était trouvée très mesquine.

À présent, avide de changer de sujet, elle demanda à Dan où était Dekko. En général, il traînait dans les parages. Ce jour-là, il était parti à Dublin.

– Sa famille y habite ?

– C’est là d’où il vient, mais je ne sais pas s’il a encore de la famille là-bas. Il ne me l’a pas dit.

– Quand est-ce qu’il revient ?

– Bon sang, Bríd, qu’est-ce que c’est ? Un interrogatoire ? Il reviendra dès qu’il sera prêt, je suppose. C’est pas comme s’il y avait des tas de choses à faire par ici l’hiver.

Bríd regarda les mains huileuses de Dan. Il y avait encore pas mal de travail à abattre avant que son activité puisse reprendre. Et pas seulement des préparatifs matériels. Il y avait la publicité, l’organisation, le comptable à trouver et son réseau avec les autres acteurs du tourisme de la péninsule à travailler. Apparemment, Dekko se bornait à investir, et tout le reste reposait donc sur les épaules de Dan, qui ne paraissait pas piger.

Il s’essuya les mains sur un torchon, et la tira vers lui pour la mettre sur ses pieds.

– Allez, viens boire un thé et ensuite je t’emmène faire une sortie en canot de sauvetage.

– Par ce temps ?

– Y a rien qui cloche avec le temps. On n’aura peut-être pas une journée comme celle-ci avant un bon moment. Allez, ne fais pas ta chochette. Tu verras peut-être un dauphin.

– Ou un cochon volant !

– OK, pas un dauphin. Mais tu sentiras le vent dans tes cheveux. Et si tu n’aimes pas le résultat, tu pourras toujours aller voir Cassie pour un relooking !

Quelques instants après, Bríd buvait du thé dans une tasse ébréchée et l’écoutait parler de ses excursions en mer.

– Je ne sais pas à quel point les changements climatiques y sont pour quelque chose, mais les océans se réchauffent sans aucun doute. Il y a toutes sortes de bestioles qu’on n’avait jamais vues ici avant. Pas seulement des dauphins, des baleines à bosse et des visons, ceux-là, je les voyais déjà quand j’étais gamin. Comme les phoques et les requins pèlerins. Mais juste avant de partir en Australie, j’ai aperçu un banc d’orques à seulement un ou deux

kilomètres de la côte. Tu vois, la température des eaux augmente et, du coup, ça attire de petites proies. C'est mauvais pour la pêche parce que le poisson se désintéresse de l'appât. Ils peuvent manger tout ce qu'ils veulent dans l'océan. Mais c'est génial pour attirer les gros spécimens, et c'est un spectacle incroyable.

Selon lui, les touristes avaient envie de sortir en mer, de prendre des photos et des vidéos. Ils étaient nombreux aussi à vouloir plonger.

– Si je développe mon affaire comme il faut, je louerai du matériel de plongée à côté. Le truc génial serait d'avoir un bateau à fond de verre. Bon sang, Bríd, tu devrais voir la Grande Barrière de corail. Je suis sorti sur un de ces bateaux au large de Cairns et tu n'en croirais pas tes yeux.

– C'est là que tu as rencontré Dekko ?

– Ouais, on a fait connaissance dans un bar et on s'est mis à discuter. Punaise, tu n'en reviendrais pas du corail qu'ils ont là-bas. Et les tortues. Ils ont six des sept espèces qui existent dans le monde.

Une fois que Dan commençait à parler des océans, impossible de l'arrêter. Alors qu'il se penchait en avant, Bríd se concentra sur ses cils. Comment se faisait-il que les garçons avaient souvent de longs cils bien recourbés, alors que les femmes devaient se coltiner du mascara ? Quand Dan allait nager, il ressortait des vagues avec les cheveux et les cils lisses et brillants comme le dos d'un phoque, tandis qu'elle luttait avec une tignasse emmêlée et un maquillage soi-disant waterproof.

– Tu sais quoi ? Il y a quelque chose ici qui bat l'Australie à plate couture. Moins spectaculaire, mais si cool !

Il écarquilla les yeux, comme un enfant.

– Il y a une plage à un kilomètre et demi environ, à l'ouest, sans aucun chemin d'accès. Une petite forme de fer à cheval, qui descend en pente douce avec du sable et des rochers plats tout autour. On ne peut l'approcher qu'en bateau et c'est pour ça que les phoques viennent s'y reproduire. Je vais te dire un truc, tu devrais voir les photos que j'ai prises là-bas l'année dernière. Il y avait une femelle avec un jeune tout blanc : souvent, la mère rejette un albinos, mais celui-ci jouait là-bas sur le sable avec ses frères. Et il n'avait absolument pas peur. Je ne faisais que passer en mer, comme si j'étais un des leurs. Bon sang, si j'avais eu un bon appareil photo, j'aurais pu gagner un prix.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur Bríd, et il avala une gorgée de thé.

– Ceci dit, on doit respecter leur intimité. C’est au cœur de ce que j’ai envie de faire. Montrer aux gens tous les trucs incroyables qui vivent ici, mais en leur expliquant qu’il faut laisser de l’espace aux autres espèces, et à tout le paysage sous-marin, pour qu’il se développe.

En de tels instants, Bríd craignait de tomber amoureuse de lui. Malgré ses airs de marchand de tapis, Dan ne faisait pas ça pour l’argent. Il croyait en sa démarche. Le destin s’était ligué contre lui et cela paraissait injuste. Aideen et elle avaient démarré avec de l’argent à la banque et le numéro 8 comme garantie. Ce qui leur avait permis, aussi difficile qu’il soit de le rembourser, d’obtenir un prêt.

Comparé à elles et à des personnes comme Jazz Turner, dont la start-up était financée par le capital familial, Dan affrontait un futur bien plus risqué. Ayant échoué dans sa première tentative, il ne s’était pas seulement senti humilié, il s’était retrouvé avec une cote de crédit sans espoir. Rien d’étonnant à ce qu’il soit sur un petit nuage aujourd’hui, étant donné qu’il avait enfin trouvé un investisseur. Bríd espérait seulement que Dekko ne l’avait pas laissé tomber.

CHAPITRE 19

En entrant dans la grande pièce du Centre de l'Ancien Couvent, Conor aperçut plusieurs nouvelles coiffures qui allaient devoir affronter le mauvais temps. Manifestement, quelques personnes âgées étaient restées pour la réunion après leur passage dans le fauteuil de Cassie.

Le centre était bien chauffé et bien éclairé, les stores étaient baissés et quelqu'un avait fait chauffer des samovars dans la cuisine. Malgré l'orage annoncé, une foule importante s'était amassée dans la pièce, y compris des petits commerçants de la ville. L'horaire de la réunion – dix-huit heures quinze – avait attiré des gens qui, s'ils avaient eu le temps de rentrer chez eux, ne seraient pas ressortis.

Les affiches annonçaient « Rafrâchissements gratuits » en énormes caractères et cela faisait toujours une différence. Au-dessus, dans la police la plus grosse que l'imprimante de Phil puisse supporter, il était écrit :

IL EST TEMPS DE SE METTRE AU COURANT ET DE
PRÉPARER LE FESTIVAL D'HIVER DE FINFARRAN !!!

Installé en hauteur, Ferdia était occupé à trafiquer son ordinateur. Phil ne cessait de le contourner, et s'efforçait de monter un nouvel écran de projection. Emballé dans un étui, il était composé de pièces numérotées à l'infini que l'on devait visser entre elles. Conor devinait au visage de Ferdia qu'il n'aurait pas choisi celui-ci si on lui avait demandé son avis.

La réunion n'intéressait pas Conor, mais comme les filles du numéro 8 y assistaient, il les avait suivies dans l'intention d'emmener ensuite Aideen boire un verre. Dan, qui devait avoir eu la même idée, s'était glissé derrière lui et était appuyé au chambranle de la porte.

Cassie fit son apparition quelques instants plus tard, une tasse de café à la main. Elle remonta l'allée d'un pas décontracté et s'assit vers le devant. Apparemment, elle s'était servie avant tout le monde, et on aurait pu s'attendre à ce que cela agace le reste de l'assistance. Pourtant, tout le monde semblait ravi de la voir et la moitié des personnes âgées présente s'empressa de lui trouver une place.

Phil tapota sur son micro jusqu'à ce que les bavardages dans la pièce s'interrompent. Elle portait de grosses lunettes aux montures ornées de motifs

blancs et noirs : on aurait dit une chouette déguisée en zèbre. Conor aperçut Mlle Casey assise dans les premiers rangs, aux côtés de Brian Morton. Il se dit que la plupart des hommes de l'assistance étaient présents à cause d'une promesse et mouraient d'envie que la réunion se termine pour pouvoir rentrer chez eux.

Il y avait de fortes chances pour que, quoi que le Festival d'hiver de Finfarran se révèle être, Phil le trouve beaucoup plus enthousiasmant que tout le monde.

– Allez ! *Tá fáilte romhaibh go léir, a dhaoine uaisle*, vous êtes les bienvenus, mesdames et messieurs ! N'est-ce pas génial de voir une foule si importante par une soirée si pluvieuse ? Mais je vous garantis qu'une fois que vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire, vous aurez l'impression que le déplacement en valait la chandelle. Deux ou trois mises en garde de sécurité au préalable : les issues de secours se situent au fond du hall et juste ici derrière moi, et le point de rassemblement en cas d'incendie se trouve à l'extérieur, devant le *Café du jardin*.

Conor observa la nuque d'Aideen à quelques pas devant lui. Ses cheveux roux étaient relevés et entortillés dans une sorte de chouchou. Sa bague de fiançailles scintilla lorsqu'elle remit en place une boucle ou deux.

L'autre jour, il avait essayé de parler d'avenir avec son frère Joe. Les rendements de la ferme ne donnaient aucun signe d'amélioration et la dépression de leur père rendait l'ambiance plutôt tendue à la maison. Conor avait pensé qu'ils devraient s'asseoir en famille et discuter de la situation. D'après Joe, cette initiative serait contre-productive. Paddy croirait qu'ils le laissent tomber. Et Una, leur mère, trouverait qu'ils faisaient des histoires. Conor expliqua que ce n'était pas son intention. Selon lui, une petite discussion les aiderait à comprendre la situation. Il avait besoin de savoir où allait sa vie, maintenant qu'il était fiancé. Pour être franc, il lui semblait que le meilleur moyen d'avancer serait que Joe prenne les rênes de la ferme. Alors Conor pourrait, lui, se concentrer sur son avenir de bibliothécaire, ce à quoi il songeait depuis des années, bien qu'il ne l'ait jamais dit à Joe.

Le micro émit soudain un sifflement aigu et Conor se reporta son attention sur Phil. Celle-ci secoua l'accessoire en vain et toisa Ferdia avec sévérité comme s'il était responsable du larsen. Le jeune homme ne lui accorda aucune attention.

Le public retira les mains de sur ses oreilles, et Phil retrouva son assurance.

– Bon, qu’est-ce qu’un festival d’hiver ? Je parle de stands d’artisanat, de nourriture, de compétitions, peut-être de chants de Noël, des tas de produits locaux, et des animations amusantes pour les enfants.

La vieille Mme Reily, qui perdait peu à peu l’audition, se tourna vers sa fille et demanda assez fort si la femme parlait d’une fête.

– Parce que si c’est le cas, on a fait un sacré long trajet pour s’entendre parler d’un truc qu’on fait à chaque Noël.

Phil enleva ses lunettes zèbre et s’adressa à l’ensemble de la salle.

– C’est une occasion unique ! Si tu commençais la présentation, Ferdia, nous pourrions tous voir ce que j’entends par là.

Un festival d’hiver, comme Mme Reily le remarqua d’une voix forte à plusieurs reprises pendant la présentation, était en effet une fête de Noël. Apparemment, la grande différence tenait à l’ajout d’une compétition.

Phil bouillait d’excitation.

– Il s’agit d’une initiative commune entre les instances touristiques locales et nationales. Elles se sont inspirées des Tidy Towns¹.

Sans demander à Ferdia de s’interrompre, elle bondit devant l’écran et commença à gesticuler. Une grande image de houx se dessina en surimposition sur son visage. Il s’agissait de sublimer l’expérience du visiteur avec la perspective de prolonger la saison afin d’étendre le tourisme toute l’année. L’écran scintilla et des flocons de neige se mirent à dériver sur la couronne de houx.

– Je sais que Carrick envisage de s’inscrire. Tout comme Ballyfin. Et je me suis dit que nous aimerions y participer avec eux. Non, attendez, qu’est-ce que je dis ? Devant eux !

Une femme assise près de Conor leva la main. Avec un haussement d’épaules résigné, Ferdia figea l’écran. Phil sortit de sa couronne de houx et contempla la femme. Celle-ci demanda si cela signifiait que les touristes seraient là toute l’année.

– Mais que vont-ils faire ? On ne peut pas les mettre à la porte du *Bed & Breakfast* avec un temps pareil.

Les gens assis autour d’elle s’empressèrent d’acquiescer, et un homme dans le fond ajouta qu’il passait les mois d’hiver à organiser les préparatifs de la saison suivante. Il avait une montagne de boulot devant lui, sans oublier une devanture à peindre et une femme qui voulait des vacances au soleil.

Les gens assis aux premiers rangs commencèrent à se retourner sur leur siège pour réagir. L'espace d'un instant, Conor crut que Phil perdait le contrôle de la salle. En réalité, elle était bien en avance sur eux. Changeant brusquement son fusil d'épaule, elle laissa tomber le pitch sur les touristes et annonça que l'idée était de vraiment mettre en valeur cette tradition aimée de tous.

– Manifestement, la Fête de Noël est une institution à Lissbeg. Mais cette année, si nous optons pour le Festival d'hiver, je ne vois pas de meilleur endroit pour l'accueillir que le Centre de l'Ancien Couvent ! Je sais que le père McGlynn a toujours mis la salle de la paroisse à disposition pour la fête. Et je suis certaine qu'il serait ravi de faire de même cette année...

Elle marqua une pause significative durant laquelle Conor se dit qu'elle était vraiment douée pour embobiner les gens.

Pendant des années, le curé de la paroisse avait chapeauté la Fête de Noël à Lissbeg. Impossible de tenir une réunion sans sa présence, aucune décision prise sans son imprimatur mûrement réfléchi, qui était souvent différé des semaines entières, pendant lesquelles rien ne se passait. Puis, validant des détails aussi triviaux que la couleur des tickets de tombola, il lâchait en passant que la date annoncée pour la fête devait être modifiée, ou que la célébrité qu'il avait promis d'approcher ne pourrait pas venir et assurer l'inauguration.

Une fois, il avait fallu changer une information cruciale après l'impression des affiches. On avait failli commettre un meurtre, quand il avait déclaré que cela n'avait pas d'importance, parce qu'il ferait une annonce durant la messe. Malgré tout, chaque année, les membres du comité, à bout de forces, serraient les dents en lui offrant un énorme gâteau de Noël. Ils se confondaient en remerciements pour tout le travail qu'il avait fourni ainsi que pour son prêt généreux de la salle paroissiale.

Les gens autour de Conor échangèrent des regards. Le Centre de l'Ancien Couvent était doté de cette vaste salle agréable et de la cuisine dans le fond avec les samovars... sans parler du jardin, où l'on pourrait mettre un sapin de Noël, et peut-être un stand ou deux si la météo était clémente. C'était pile au milieu de Broad Street, et il était bien plus pratique de s'y garer qu'à la salle paroissiale.

Phil remit ses lunettes avec un air d'autorité.

– Si nous choisissons le Festival d'hiver, je suis convaincue que le conseil

sera heureux que nous nous servions du site web du Bout du monde pour organiser les festivités avec efficacité. Et nous avons des salles de réunion ici au Centre, et l'accès à des ordinateurs, qui faciliteront grandement les choses.

Une fois qu'elle eut exposé son point de vue, elle progressa vers l'élément décisif. Elle adressa un bref sourire à quelques membres dans l'assistance qui louaient un atelier.

– De plus, ce serait une superbe occasion de présenter certains produits et de faire un peu de réseautage. De toute évidence, l'événement serait couvert par la presse si, par hasard, nous gagnions le prix. Ça ne peut pas faire de mal, si vous développez une start-up !

Elle toisa la salle à nouveau, fit un signe de tête à l'intention d'Aideen et Bríd, et repéra Nuala Harrington qui tenait le magasin de fleurs sur Sheep Street.

– Et un peu de publicité est toujours bonne à prendre pour une affaire existante ! Nous aurons bien sûr des stands caritatifs et d'autres trucs de ce genre, comme d'habitude, mais je sais que nous pourrons faire montre de professionnalisme et de style !

Conor vit deux ou trois membres du comité des Fêtes de Noël se raidir. Néanmoins, on devinait que la décision était prise. Baratinier la foule du centre et les boutiques du coin avait fait l'affaire.

Quant à la vieille garde, Conor soupçonnait que le simple fait d'échapper à l'emprise du père McGlynn aurait suffi. L'idée d'un lieu décoré différemment, complété par un soutien logistique, était proprement irrésistible. Comme la vieille Mme Reily le proclama plus tard en criant par-dessus sa tasse de thé, s'éloigner de la puanteur du réchaud de la salle paroissiale surpassait presque le fait de « larguer le prêtre ».

1. Il s'agit d'une compétition annuelle entre les villes les plus attrayantes du pays, qui a lieu en Irlande depuis 1958.

CHAPITRE 20

Mary Casey se sentait comme une imbécile. Louisa s'était assise à la table du déjeuner en disant que Jazz avait l'intention de faire un saut à la maison à quinze heures. Mary avait supposé qu'elle venait prendre un café. Pourquoi pas ? L'idée ne l'avait pas effleurée que cette enfant puisse passer pour autre chose. Par conséquent, elle s'était faufilée dans sa chambre et avait ôté ses pantoufles. Puis, comme les chaussures à petits talons n'allaient pas avec le chemisier qu'elle portait, elle avait enfilé son nouveau pull-over en cachemire et son double rang de perles. Elle était parvenue à se convaincre que porter des perles n'était pas surfait. Il fallait les sortir régulièrement si on voulait qu'elles gardent leur éclat. Si on les laissait dans un écrin, elles se desséchaient. Le fin mot de l'histoire était plutôt que Louisa portait une ravissante paire de bottines et elle ne voulait pas que sa petite-fille se moque de ses vieilles pantoufles aux aires de vieille tapisserie.

En réalité, Jazz ne faisait que passer prendre Louisa en voiture pour l'emmener à une quelconque réunion. Elle avait débarqué à quinze heures tapantes, avait jeté un œil à la cafetière qui bouillonnait avant de lever la tête vers la pendule.

– Oh, là, là, je suis désolée, mamie, on n'a pas le temps pour un café. J'ai engagé un gars pour quinze heures vingt.

Mais, Dieu merci, Mary avait tous ses esprits. Et encore mieux, elle n'avait pas ouvert le paquet de biscuits. Alors, elle avait rejeté la tête en arrière et s'en était sortie avec de grands airs.

– Bien sûr, tu as raison, ma chérie, on n'a pas le temps, n'est-ce pas ? J'espère que ça ne t'embête pas de me déposer à Lissbeg ?

Elle vit que Louisa s'interrogeait. Avant que l'une d'elles n'ait le temps d'ajouter quelque chose, elle avait traversé la cuisine à la hâte, ramassé ses clés et son téléphone. Par la grâce de Dieu, elle s'était souvenue que Pat Fitz donnait un cours aujourd'hui à la bibliothèque. Elle pouvait y entrer en coup de vent et personne ne saurait qu'elle n'avait pas prévu de s'y rendre.

Une fois installée à l'arrière de la voiture, elle avait ouvert son téléphone et expédié un texto à Hanna en quatrième vitesse.

DIS A PAT 1 PERS DE PLUS AUJ # TU PEUX ME RAMENER ENSUITE

Cela dit, rester assise à contempler un écran pendant une heure était la dernière chose dont elle avait envie. Ça restait un petit prix à payer pour sauver les apparences.

Quand elle poussa la porte de la bibliothèque, ils étaient tous amassés derrière les ordinateurs. Pas un seul homme dans l'assistance, ce que Mary déplorait. Un homme apportait toujours une touche de grâce et ajoutait une pointe de défi. Quelles sortes de relations sociales pouvait-on nouer dans une assemblée composée de femmes médisantes ?

Pat Fitz leva la tête en l'apercevant dans l'encadrement de la porte. Les yeux de Mary la mirent au défi de prononcer un mot. Hanna se redressa à son bureau, mais sa mère ne lui accorda aucune attention. Elle traversa la pièce, menton en l'air, et s'assit à une place vacante. Quelques personnes se retournèrent et lui sourirent en lui disant qu'elles étaient contentes de la voir. Elle leur répondit par un signe de tête. La moitié d'entre elles était très âgée et l'autre moitié habillée de façon négligée.

Et Pat alors, qui donnait des ordres comme sœur Benignus : on se serait presque attendu à ce qu'elle vous tire méchamment les cheveux d'un coup sec. La situation était ridicule. Cela dit, aucune d'elles n'avait été très brillante à l'école, mais Pat l'avait toujours admirée. C'était ainsi que les choses fonctionnaient : Pat attendait des instructions et Mary montrait la voie. La situation serait la même aujourd'hui si Pat n'avait pas appris toute seule à se servir d'un ordinateur. Pour sûr, n'importe qui pouvait le faire. En martelant avec colère la touche « Alt Gr », Mary se répéta que toute cette histoire était grotesque.

Mais puisqu'elle avait une heure à tuer après le cours, avant qu'Hanna ne ferme la bibliothèque, et que Pat et elle n'avaient pas papoté depuis une semaine, elles prirent toutes les deux la direction du *Café du jardin*. Pat alla commander au comptoir, tandis que Mary annexait une table. Ce n'était pas un temps à s'asseoir dans le jardin des nonnes. Par la vitre embuée, Mary observa une nuée de petits oiseaux qui voletaient autour de la statue de la fontaine. Quelqu'un avait dû patauger dans le bassin peu profond et verser des graines dans les mains tendues du saint de pierre. Un vent glacial ballottait les petits oiseaux, et la moitié des graines allait se faire emporter. Bravo, tout de même, à l'imbécile qui était allé les mettre là-bas. Ce n'était vraiment pas un jour à chercher sa nourriture dans le froid.

Au pavillon, elle avait une petite mangeoire bien entretenue. Johnny

Hennessey, son voisin le plus proche, l'avait suspendue près de la fenêtre de la cuisine, l'été qui avait suivi le décès de Tom.

– Les oiseaux sont de très bonne compagnie, avait-il dit, ce que Mary jugeait éminemment stupide. Malgré tout, elle s'était habituée à contempler leur battement d'ailes.

Et cet été, quand Louisa et elles s'asseyaient dehors pour prendre le petit déjeuner, les oiseaux étaient si bien habitués à elles que certains venaient picorer des petits morceaux de pain grillé. On ne pouvait pas les laisser salir la table, mais si vous leur lanciez une petite croûte par terre, ils étaient assez mignons pour courir vers elle. Mais, ensuite il fallait balayer par crainte d'attirer les rats.

Mary serra les mâchoires. L'époque des charmants petits déjeuners avec Louisa paraissait révolue. Pas uniquement à cause de la fin de l'été. Depuis qu'elle avait démarré cette affaire avec Jazz, les journées de Louisa avaient changé du tout au tout. Elle était censée être l'investisseuse, tandis que Jazz se débrouillait. Au lieu de cela, elle était par monts et par vaux à toute heure du jour et de la nuit, passait des coups de téléphone, et se rendait à des réunions en voiture. Pas un instant disponible pour une vraie conversation.

Il y avait eu des signes avant-coureurs que Mary avait repérés très tôt. Une fois le chantier du pavillon terminé, une fourgonnette chargée de meubles était arrivée d'Angleterre. Louisa se trouvait dans ses appartements pour les installer. La première chose que Mary aperçut en entrant fut un bureau recouvert de piles de papiers. Cela dit, c'était un meuble tout à fait charmant (un de ceux qu'on appelle « bonheurs-du-jour », ou peut-être un secrétaire). On pouvait deviner sans mal qu'il s'agissait d'une déclaration d'intention.

Louisa avait demandé aux maçons de transformer la fenêtre en une double porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin. Ils avaient installé un petit lavabo et un plan de travail dans un angle de la pièce, de sorte qu'elle puisse se préparer une tasse de thé sans avoir à descendre à la cuisine. Elle avait réussi à faire paraître la pièce plus grande qu'avant. Les murs avaient été peints dans une nuance chaude de crème, là où Mary avait autrefois fait poser un papier peint à fleurs, et ses tableaux étaient tous un peu quelconques. Sans aucun intérêt.

Elle n'avait pas de table de nuit surmontée de photos encadrées, ni de petite couverture ou de coussins pour rendre le lit douillet. Et pas de coiffeuse non plus. Dans cette pièce, Mary en avait eu une avec un triple miroir et un

devant bombé. Les poignées dorées étaient en forme de pompons. Louisa préférait prendre soin d'elle dans sa salle de bains de l'autre côté du couloir.

Johnny Hennessey avait emporté les anciens meubles de Mary à une vente aux enchères. Pourtant, avec l'argent qu'il en obtint et les honoraires du commissaire-priseur, il aurait pu tout aussi bien s'épargner cette peine. Ces trucs avaient coûté les yeux de la tête à Tom il y a trente ans, mais ces derniers temps, personne n'appréciait la bonne qualité.

Sur le mur près du lit, il y avait des étagères de livres maintenant, et un paravent japonais devant la bouilloire et les affaires rangées dans l'angle. Le moindre vêtement était dissimulé derrière des portes coulissantes.

Et le bonheur-du-jour, sur lequel s'entassaient des papiers et l'ordinateur argenté de Louisa, paraissait dominer la pièce aux yeux de Mary.

Elle ne savait pas à quoi elle s'était attendue, mais certainement pas à cela. Louisa était toujours aussi charmante et chaleureuse, et elles bavardaient fréquemment autour d'un martini le soir, partageaient des repas, ainsi que, de temps à autre, des balades sur la plage. Malgré tout, Jazz et elle étaient complètement absorbées par « Les Essentiels du Bout du monde ». Un nom stupide pour un commerce, pour peu qu'on demandât son avis à Mary. Non qu'elles le lui aient jamais demandé.

Elles étaient toutes les trois assises dans la cuisine un jour, lorsque Louisa avait dit que Saira Khan, dont l'époux était directeur d'un centre d'appels, allait les aider dans la recherche et le développement.

– Elle s'y connaît extrêmement bien dans les propriétés cosmétiques des plantes.

Mme Khan était une femme tout à fait sympathique, mais elle venait du Pakistan. Que saurait-elle des plantes qui poussaient dans le jardin des nonnes ? Lorsque Mary avait posé la question, Jazz s'était contentée de rire. Puis Louisa avait expliqué, d'une manière un brin condescendante, que la famille de Saira confectionnait des cosmétiques à base de plantes depuis des générations. D'après Jazz, elles avaient l'intention de se servir de certaines recettes de la mère de Saira pour fabriquer du shampoing et du démêlant, ce qui, aux yeux de Mary, mènerait droit au désastre. Comment pouvaient-elles savoir qu'elles ne causeraient pas d'allergie ni d'urticaire ?

Jazz avait expliqué que les produits passeraient toutes sortes de tests microbiens avant d'être lancés sur le marché. Mais à ce stade, Mary en avait eu assez. Elle avait mis un terme à la conversation en allumant la bouilloire et

en déclarant que, d'après elle, elles devraient y réfléchir bien plus sérieusement.

Par la suite, Jazz et Louisa menèrent leurs discussions dans les appartements de Louisa. Aujourd'hui, avec leur bureau loué au Centre du Couvent, elles étaient rarement dans les parages. À deux, c'était bien, mais à trois, c'était trop. À l'évidence.

Pat revint à la table avec du café et une assiette de sablés. Quand elle déplaça les tasses, du café éclaboussa les soucoupes. C'était du Pat tout craché. Elle avait toujours été maladroite, et sa façon de tamponner partout avec un mouchoir en papier avait de quoi vous rendre dingue. Elle avait quand même mis la main sur une carafe de lait chaud et avait pensé à demander un sucrier digne de ce nom.

Une fois la table nettoyée, elles s'assirent pour discuter tout en contemplant le jardin glacial. Pat avait assez de jugeote pour ne pas la questionner sur sa venue à son cours.

CHAPITRE 21

Il était surprenant de constater avec quelle rapidité le thé chaud rendait accro. Depuis son arrivée en Irlande, Cassie avait observé qu'aucun projet ne pouvait être fait ni aucune conversation échangée sans que quelqu'un allume une bouilloire. Depuis, elle s'était rendu compte que la première tasse de thé du matin était la meilleure de la journée.

Depuis son emménagement au numéro 8, elle attendait que les autres se soient levés et aient quitté la maison pour prendre sa douche matinale. Bríd et Aideen partaient très tôt pour ouvrir l'épicerie, et si Dan et Conor étaient restés pour la nuit, ils s'en allaient encore plus tôt. N'ayant aucune nécessité de filer en vitesse, Cassie en profitait pour prendre une tasse de thé et retourner au lit attendre que l'heure de pointe soit passée.

Ce matin, elle avait fait chauffer l'eau pendant que les autres cavalaient partout sur le palier, et elle était retournée dans son lit vers son édredon en plume et ses oreillers qui sentaient bon la lavande. L'ancienne salle à manger du numéro 8 faisait une confortable chambre à coucher, maintenant qu'une rangée de crochets avaient été vissés au dos de la porte, et que la petite commode, soigneusement peinte par Conor, trônait sous la fenêtre.

Cassie posa sa tasse de thé par terre près du lit, s'adossa aux oreillers bien gonflés et posa un cahier A4 sur ses genoux. Aujourd'hui, c'était la première réunion de l'atelier d'écriture et ils étaient censés arriver avec un écrit. « N'importe quoi, de n'importe quelle longueur », d'après le prospectus que Pat avait pris à la bibliothèque. Et d'après sa grand-mère, ça compliquait les choses.

Cassie lui avait rendu visite, et elle avait découvert que le sol tout autour de la table de la cuisine était jonché de boulettes de papier. En la voyant dans l'encadrement de la porte, Pat avait lâché son stylo et était partie allumer la bouilloire.

– Eh bien, voilà que tu arrives pile au moment où j'ai besoin de toi, ma chérie. Ce travail d'écriture me rend dingue !

En s'asseyant, Cassie avait jeté un regard oblique sur le cahier de Pat. Elle n'y vit que des ratures. Deux ou trois gribouillages dans la marge, dont un ressemblait à Bugs Bunny, et au bas de la page, une série de mots isolés.

Avant que Cassie ait eu le temps de les lire, Pat était de retour à la table et refermait le cahier.

– Ah, il n’y a rien là-dedans, chérie, seulement de vieux gribouillages. Apparemment, je suis incapable d’écrire quoi que ce soit qui tienne à peu près debout.

Autour de l’incontournable tasse de thé, Cassie lui avait demandé sur quoi elle avait tenté d’écrire.

– C’est toute la question, ma chérie, je n’en ai aucune idée. Hanna a dit d’écrire quelque chose qui dirait aux gens qui on est. Mais qui à la bibliothèque ne saura pas qui je suis ?

– Je suppose qu’elle veut dire quelque chose de personnel. Tu sais, comme une fenêtre sur ton âme.

Pat reposa sa tasse, horrifiée.

– Dieu tout-puissant, ma belle, tu crois vraiment ? Qui aurait envie de faire une telle chose ?

– Eh bien... les écrivains. C’est ce qu’ils font en quelque sorte.

– Tu en es certaine ?

Cassie secoua la tête en riant.

– Je suis la dernière qui puisse te renseigner. Franchement. Et je parie que tu as lu bien plus de livres que moi.

Pat s’absorba dans ses pensées.

– Eh bien, tu sais, j’ai toujours été une grande lectrice. Mais je ne pensais pas écrire des livres quand je me suis inscrite à l’atelier.

– Non ?

– Eh bien, non.

Pat plissa le visage.

– Je ne sais pas ce que j’attendais. Peut-être que je pensais écrire un poème.

– Vraiment ? C’est génial !

– Non, mais je ne sais pas si je pourrais le faire, maintenant que je suis assise là. J’aime bien lire des poèmes parfois. Tu as déjà lu Keats ?

Cassie répondit par la négative.

– Je le lisais souvent quand les garçons étaient petits. Ton papa était un bébé terriblement criard. Il se réveillait en hurlant la nuit. Et Ger avait besoin de sommeil, tu sais, avec le travail à cette époque-là. Alors souvent je sortais Sonny et je le laissais crier jusqu’à ce qu’il se calme.

– Où ? Dehors ?

– Oh, juste là dans la rue. Je pouvais jeter un œil aux fenêtres au cas où Frankie se réveillerait. J'avais l'habitude de m'asseoir sur le bord de l'abreuvoir sous les rayons de lune, et je lisais Keats. Par chance, ton père était un bébé de l'été. Je ne serais pas allée m'asseoir là-bas à cette époque de l'année.

Cassie essaya d'imaginer son père bébé, le visage tout rouge, en train de brailler dans les bras de Pat, tandis qu'elle se perchait sur l'abreuvoir pour lire des poèmes.

– J'en connaissais pas mal par cœur le temps qu'il soit sevré.

Les mains enroulées autour de sa tasse, Pat contempla un point de l'autre côté de la cuisine et commença à réciter :

« Étincelante étoile, constant puissé-je à ton instar
Non pas naviguer seul dans la splendeur du haut de la nuit
À surveiller de mes paupières pour l'éternité désunies,
Comme de la nature l'ermite insomniaux et patient¹. »

– Ouah... c'est quoi un ermite ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, ma chérie. Aujourd'hui, on pourrait chercher sur Google.

Cassie sortit son téléphone et découvrit la signification exacte.

Pat acquiesça.

– Oh, d'accord, c'est logique.

– De quoi est-ce que ça parle ?

– Eh bien, de mon point de vue, ma belle, il lève les yeux vers les étoiles, comme je le faisais, et d'une certaine manière, il aimerait être comme l'étoile Polaire... Tu sais, constante. Immuable. Mais d'un autre côté, il pense que ce serait bien solitaire. D'être suspendu là-haut comme un ermite. Ou comme l'une des nonnes enfermées derrière, dans le couvent, disons. Alors, au final, il décide que l'amour est la seule chose qui importe. Si tu as quelqu'un à aimer, tu ne te sentiras jamais abandonné.

– C'est incroyable.

– Je l'aimais bien. Keats m'a apporté beaucoup de réconfort, tu sais. Et j'aimais bien aussi être assise sous les étoiles.

Cassie l'avait laissée tourner une nouvelle page de son cahier. À présent, assise avec son carnet sur les genoux, elle gribouilla environ deux cents mots sur son dix-neuvième anniversaire et le repas de lard de baleine et de viande de caribou séchée.

Dix minutes de marche séparaient St. Finian's Close de Broad Street, Cassie passa donc prendre Pat avant d'aller à l'atelier d'écriture cet après-midi-là. Lorsqu'elle passa la tête par la porte de la boutique, le commis de Ger travaillait derrière le comptoir. Quelques instants plus tard, Pat descendit l'escalier.

En traversant la rue, Cassie lui demanda où était Ger.

Sa grand-mère se contenta de hausser les épaules.

– Il est parti Dieu sait où, ma chérie. Probablement à Carrick.

Cassie la prit par le bras, puis franchit ainsi le portail qui menait à la cour, et enfin la porte de la bibliothèque. Elle se demanda pourquoi Pat avait envie de rejoindre un groupe qui, de toute évidence, l'intimidait. La réponse était simple. Peut-être Pat avait-elle besoin de se trouver des occupations, puisque Ger était souvent absent.

Le groupe se rassembla dans la salle de lecture, à l'écart de la bibliothèque. Hanna Casey leur souhaita la bienvenue. Personne n'avait à se sentir stressé. L'objectif de cet atelier était de partager son travail, d'échanger des impressions, et si cela s'avérait utile, de travailler en groupe sur certaines idées.

Cassie s'adossa à sa chaise et lança un regard à la ronde aux personnes disposées en cercle. Il n'y avait pas d'âge moyen. Pat était installée à côté d'elle et Ferdia, le type du site web, qui avait à peu près son âge, en face. À côté de lui se trouvait une femme d'âge mûr qui portait le voile. Cassie l'avait déjà aperçue auparavant, dans un couloir du Centre de l'Ancien Couvent, en compagnie de Jazz Turner : elles étaient sorties d'un bureau, en grande conversation, et Cassie en avait déduit qu'elles travaillaient ensemble. De l'autre côté de Ferdia se trouvait un type qui respirait le « professeur d'école à la retraite » : il avait un stylo-plume, un cahier relié en cuir, des chaussures coûteuses bien cirées, et il portait des vêtements à la fois sports et élégants, très ajustés.

Hanna venait à peine d'ouvrir la séance et de suggérer à tous les participants de se présenter que la porte s'ouvrit et qu'une femme, âgée de la quarantaine, pénétra dans la pièce au pas de charge.

– Ça, c’est tout moi ! Je suis terriblement désolée, Hanna. Et pardon à tout le monde. Et je *jure* que je serai à l’heure les prochaines fois ! En retard à notre première séance ! Je suis *tellement* bête ! Je ne m’excuserai jamais assez !

Ses tresses africaines avaient été faites avec amateurisme et le henné sur ses cheveux avait posé beaucoup trop longtemps.

La femme balança un bras dans les profondeurs d’un grand sac fermé par une coulisse. Elle cherchait ostensiblement quelque chose. Cassie, dont l’oreille était à présent habituée à l’accent local, se dit que, bien qu’elle soit irlandaise, elle n’était pas originaire de Finfarran.

– Oh, mon Dieu, c’est vraiment *pas de chance* ! Je n’ai rien apporté pour écrire.

Tandis que Ferdia déchirait plusieurs pages de son carnet et que la femme voilée faisait apparaître un stylo-bille, Cassie surprit les regards désabusés des autres participants.

La femme fit tomber les pages et marcha dessus, puis elle eut du mal à ôter le capuchon du stylo. Enfin, elle reprit sa place et rejeta sa tête en arrière à la manière d’une jument.

– Je suis sûre que vous vous êtes déjà tous présentés. N’est-ce pas ? Bon, tout le monde me connaît de toute façon. Oh non, pas *toi*, pas vrai ? Je suis Darina Kelly ! Et tu dois être la petite-fille de Pat. Bienvenue en Irlande, Cassandra ! Je ne peux pas te souhaiter la bienvenue au nom de Finfarran, parce que, moi-même, je débarque de Dublin ! Tu es Cassandra, n’est-ce pas ? C’est un *si* joli prénom !

Après cela, il parut inévitable que Cassie lise en premier :

– «... Il y avait des épilobes et des saxifrages à perte de vue, et j’étais là par une journée venteuse, à manger du lard de baleine et de la viande de caribou séchée. Et je me sentais comme chez moi. Où est mon chez-moi, en réalité ? Les indigènes dont je partageais la nourriture traditionnelle ne pouvaient pas me traiter de Canadienne et je n’avais jamais été en Irlande. Je me demande si je trouverai la réponse ici à Finfarran. Mais peut-être est-ce ce que tout le monde ressent en rentrant sur la terre de ses ancêtres, peut-être que tout le monde se demande ce que signifie “rentrer à la maison”.

Quand elle termina sa lecture, tous les participants applaudirent poliment. Darina déclara que c’était formidable. Sa seule critique fut que la « terre de ses ancêtres » faisait davantage référence au pays de Galles. « *Mae hen wlad*

*fy nhadau yn annwyl i mi*²... », entonna-t-elle avec une voix stridente de soprano. Mais Hanna l'interrompit.

Ferdia, à son tour, lut six ou sept lignes évoquant un manuel informatique. Un silence total suivit sa lecture, puis une salve d'applaudissements précipités. Tandis que le bruit faiblissait, Ferdia expliqua, avec une légère amertume, qu'il avait respecté à la lettre les instructions données par Hanna. Ces lignes représentaient le début d'un roman de science-fiction qu'il avait écrit l'année précédente, et il les avait choisies parce qu'elles reflétaient sa personnalité. Il avait rédigé douze premiers jets, chacun avec une fin différente, et il projetait de tous les publier en autoédition, sous la forme d'un seul et même e-book, illustré de GIF.

L'impassibilité d'Hanna était assez impressionnante.

L'intérêt du groupe se porta ensuite sur le type au stylo-plume. Il se mit debout et annonça à la ronde qu'il s'appelait M. Maguire. Puis, il lut dix pages entières que Cassie n'écouta pas. Apparemment, personne ne le fit, parce qu'un autre silence se prolongea quand il eut terminé.

M. Maguire se rassit et referma son carnet. À ce stade, Cassie crut apercevoir une lueur d'agacement dans le regard d'Hanna. Les choses ne se passaient sans doute pas comme elle l'aurait voulu.

En arrière-fond, le volume très faible, mais suffisamment audible pour être exaspérant, résonnait l'hymne *Vieux pays de mes ancêtres* sur l'iPhone de Darina. On aurait dit l'enregistrement d'une foule qui chantait lors d'un match de foot. Hanna s'éclaircit la gorge de façon menaçante, et tous les participants détournèrent le regard, tandis que Darina fourrait le téléphone dans son sac.

La femme en hijab, qui s'appelait Saira Khan, expliqua qu'elle avait rejoint l'atelier afin d'améliorer son anglais. Ensuite, elle lut un bref paragraphe rédigé dans un anglais parfait, mais sa voix musicale et douce était si faible que Cassie entendit à peine un mot. Apparemment, il était question de jardinage.

Darina Kelly prit la suite. Elle sortit une grande feuille de papier, tapée avec double interlignage, de la poche de sa blouse tie-dye. Puis, lut posément six paragraphes évoquant des regards haineux, des poitrines sujettes aux montées de lait et du sang menstruel coagulé. Au troisième juron lâché par le personnage – un pêcheur dont l'épouse était autrefois une sirène –, Cassie entendit Pat émettre un grognement. Elle ne sut pas si sa grand-mère riait ou

était choquée. Des applaudissements exagérés ponctuèrent la lecture, bien qu'ils aient certainement traduit l'expression d'un soulagement.

Entre deux lectures, Hanna s'était retournée plusieurs fois vers Pat, qui avait rougi et secoué la tête. Elle lui adressa un nouveau sourire et lui proposa de lire à son tour. Exactement comme elle l'avait fait plus tôt, Pat secoua la tête avec insistance.

– Non, je ne peux pas, Hanna, non. Pas cette fois, en tout cas. C'était très agréable d'écouter. Tout le monde a beaucoup de talent. De toute façon, je n'ai rien écrit. Je n'ai pas trouvé le temps de m'y mettre.

Pourtant, la main enfoncée dans le pli de sa jupe serrait une feuille de papier chiffonnée. Plus tard, quand elles quittèrent la bibliothèque, Cassie lui donna un coup de coude affectueux.

– Tu as écrit quelque chose en fait, pas vrai ? Pourquoi tu ne nous l'as pas lu ?

Pat secoua la tête, et s'évertua à nier.

– Oh, allez, Pat. Tu l'as dans la main. Laisse-moi voir. Ça m'intéresse.

Pat détourna les yeux une minute avant de déplier le papier. Il était recouvert d'inscriptions, mais chaque ligne était complètement raturée.

1. John Keats, *Seul dans la splendeur*, traduction de Robert Davreux, Paris, Points, 2009.

2. « La terre de mes ancêtres m'est chère... », extrait du *Vieux pays de mes ancêtres*, l'hymne national gallois écrit par Evan James (1809-1878).

CHAPITRE 22

Conor attendait maintenant avec impatience ses deux jours par semaine passés au volant de la camionnette. Dans la cabine, il dominait autant la route que dans un tracteur. En tout cas, il était plus haut que sur sa Vespa ou dans sa vieille Ford. On pouvait foncer tout en ayant une vue imprenable sur les fossés et les palissades, depuis Carrick et tout le trajet jusqu'à Ballyfin. Et une fois qu'on roulait sur les petites routes, on voyait distinctement chaque champ.

C'était fou le nombre de personnes qui épandaient encore du lisier en décembre : elles étaient susceptibles de recevoir une lourde amende, voire de finir en prison. Conor se rappelait l'épandage tardif réalisé furtivement sur de petites parcelles, dans sa ferme, par le passé. Quand son père était en forme et qu'il travaillait encore, certaines de ces règles n'étaient pas aussi strictement respectées. Maintenant, Paddy était incapable de la moindre tâche, mise à part la paperasse, et tout devait être accompli dans les règles.

C'était compréhensible. L'état de Paddy résultait directement d'une prise de risques stupide. Son accident était survenu quand Joe et lui se trouvaient à l'intérieur d'un enclos avec une vache. Elle s'était retournée contre Joe, qui était à moitié réveillé. Neuf fois sur dix, Paddy aurait sauté la barrière et il n'y aurait pas eu de problème. Mais ce jour-là, il avait essayé de dévier la trajectoire du bovin, pendant que Joe sortait en premier. Puis, en passant par-dessus la clôture, il avait atterri sur le dos. L'assurance s'était moquée de Paddy quand il avait réclamé le remboursement de ses frais de soins : le contrat qu'il avait souscrit n'était pas suffisant.

Parfois, Conor pensait que la dépression de son père provenait en partie de sa culpabilité. S'il avait eu plus de discernement, l'accident n'aurait pas eu lieu, et s'il s'était payé une couverture santé décente, alors les factures auraient été honorées. D'une certaine manière, le pauvre Joe se trouvait dans le même état que son père. S'il n'avait pas bu la veille au soir et mis autant de temps à réagir lorsque la vache avait pété les plombs, ils s'en seraient peut-être sortis sans aucun souci.

Aujourd'hui, le silence autour de l'accident posait problème. C'était fondamentalement un trait de caractère familial. Si Conor avait un brin de jugeote, il parlerait à Aideen, parce que plus il y songeait, plus il avait la conviction qu'il devrait renoncer à la ferme. L'endroit reviendrait en

définitive à Joe et lui, mais au train où allaient les choses, ils la mèneraient à sa perte avant même le décès de Paddy.

Pour la millionième fois, Conor se dit qu'il devait y avoir une autre solution. Si la famille s'asseyait autour d'une table avec un avocat, ils trouveraient forcément un moyen d'avancer. Et il pourrait se retirer avec une coquette somme d'argent et devenir bibliothécaire en laissant Joe prendre la relève.

Ou, s'il était impossible de lui verser cette somme tout de suite, ils pourraient la fixer pour plus tard. Avec un plan d'action, il pourrait parler avec Mlle Casey de la façon d'obtenir ses diplômes.

Mais Aideen nourrissait des visions romanesques sur la vie à la ferme. Qu'éprouverait-elle en épousant quelqu'un sur le point de suivre des années d'études et avec un prêt étudiant sur le dos ?

Les champs comptaient encore quelques vaches en train de paître, mais l'herbe avait quasiment disparu. La péninsule entière avait revêtu sa parure hivernale. Quand la lumière changeait et que les plantes se flétrissaient, l'on apercevait les murets de pierres grises. À la ferme de Conor, chaque mur qui encerclait les champs avait été érigé par la famille de son père, et par les familles des épouses, qui apportaient des parcelles de terre en guise de dot. Una, sa mère, était comme Aideen : une fille de la ville. Mais pendant des générations, les femmes McCarthy avaient agrandi la propriété familiale et travaillé dessus avec leurs maris.

D'après les souvenirs de Conor, sa grand-mère racontait que sa propre mère était arrivée avec un pâturage pour dix vaches. Elle était une grande éleveuse de volailles et avait gardé des oies et des poules. D'après sa grand-mère, les œufs avaient payé les bottes de toute la famille. Et les dindes que sa grand-mère élevait avaient couvert le prix du vieux séparateur de lait qui se trouvait autrefois dans la salle de traite.

Lorsque Paddy avait toutes ses forces, la ferme s'en sortait bien. Le matin, au printemps, l'endroit était plein d'animation. Les agneaux appelaient, les veaux avaient besoin d'être marqués, il y avait un travail fou dans les champs. Quand il était jeune, Conor adorait marcher dans les champs avec Paddy au début du printemps. Le nombre d'années où il s'était fait piquer dans l'herbe, même au mois de mars, avait de quoi étonner. Ils marchaient jusqu'aux limites de la ferme à la Saint-Jean, et Paddy trouvait toujours une excuse pour allumer un grand feu. Il détestait s'entendre dire qu'il était

superstitieux, mais son père, comme son père avant lui, n'avait jamais manqué d'allumer un feu à la Saint-Jean. Cela portait chance.

Conor ne l'avait pas confié à Joe, mais il avait fait de même là-haut sur la colline, en juin dernier. Il l'avait allumé à l'abri du mur entre le *Broad Acre* et le *Lamb Field*, puis il avait contemplé les étoiles et les flammes qui rugissaient dans un cercle de pierres noircies par les anciens feux. Il n'avait pas envie d'être celui qui romprait la tradition.

Un peu plus loin devant lui, il aperçut le pub où il avait l'intention de prendre un sandwich. Lorsque Mlle Casey faisait ce trajet, elle avait l'habitude de s'arrêter manger à Knockmore. Il y avait un centre d'accueil dans la salle paroissiale, où des vieilles personnes venaient prendre leur repas et elles étaient toujours avides de distraction et de bavardages. Mlle Casey avait souri à Conor en le lui disant : selon elle, il n'apprécierait pas forcément. En effet, ce ne fut pas le cas, alors, depuis, il avait pris l'habitude de manger au pub.

Une jeep était garée devant lui. Il reconnut la voiture de Dan Cafferky. À l'intérieur, Dan et son copain grassouillet Dekko étaient assis devant deux pintes. Dan bondit aussitôt sur ses pieds, et proposa de lui offrir un verre, mais Conor refusa.

– Punaise, Dan, je ne fais pas que conduire. Je travaille aussi !

Il commanda une boisson gazeuse et un sandwich fromage cornichons avant de les rejoindre à table. Apparemment, ils attendaient Fury O'Shea, qui avait dégotté un tas de bois, pour que Dan agrandisse sa remise sur la jetée. Il l'avait récupéré sur un chantier de construction à Carrick, alors il en proposait un bon prix.

– À quoi servira l'extension ?

– Ce sera un espace de stockage en plus. Et je pourrai l'utiliser comme guichet pour les visites.

– Je croyais que la plupart des réservations se faisaient en ligne.

– Il peut y avoir une clientèle de passage. En été, par exemple.

On entendit des bruits de griffure contre la porte du pub, qui s'ouvrit sur Fury et son petit Jack Russell, connu sous le nom de Diabolo. Dan sauta à nouveau sur ses pieds, mais Fury lui fit signe de se rasseoir et s'approcha du bar avec nonchalance.

– Ne bouge pas, on commande d'abord et ensuite on se battra pour savoir

qui paye.

Le verre à la main, il se joignit à leur tablée, tandis que Diablo s'affalait sur le sol.

Conor, qui connaissait bien Fury, lui fit un signe de tête. Dan lui présenta Dekko.

– Dekko vient de Dublin, mais on ne lui en veut pas pour ça.

– Eh bien, si c'est tout ce qu'on a à dire contre lui, je suppose qu'il s'en tire bien.

Conor jeta un regard à Dekko pour voir s'il ne prenait pas mal la plaisanterie. Fury était un vieux bonhomme excentrique et quand on ne le connaissait pas, on pouvait croire qu'il faisait exprès de vous agacer. Dekko ne parut pas ennuyé. Avec un clin d'œil, il déclara avoir entendu dire qu'il n'y avait rien de mieux que de faire affaire avec Fury.

– Ne va pas croire tout ce qu'on raconte dans le coin.

Aussi loin que Conor s'en souvienne, Fury O'Shea avait toujours été le même personnage taciturne, qui conduisait une camionnette rouge toute déglinguée, avec Diablo à ses côtés, aboyant sur tout ce qui bouge. Fury était connu pour être le meilleur entrepreneur du bâtiment de toute la péninsule, même s'il ne faisait pas de devis, sans parler de la moindre estimation, et qu'il ne respectait jamais les délais. On ne savait pas non plus où le trouver. Il était comme ça : il apparaissait quand bon lui semblait, gardait son téléphone éteint et ne faisait aucun cas des messages. Malgré tout, on ne l'appelait pas Fury pour rien. Quand il avait jeté son dévolu sur un boulot, rien ne pouvait l'arrêter avant d'avoir terminé.

Dieu seul savait comment il gérant les taxes de l'État ou les impôts, mais Conor n'avait jamais entendu qui que ce soit le traiter de fraudeur. Une fois, quelqu'un avait suggéré qu'il était analphabète, mais ce n'était qu'une façade. Ça l'arrangeait de le laisser croire quand il s'agissait de remplir des formulaires et de lire des réglementations et ça lui permettait d'en jouer pour conclure une affaire.

Fury baissa les yeux sur Dan et déclara qu'il avait le bois de construction.

– Je le déposerai à la jetée dans la semaine.

Dan savait qu'il valait mieux ne pas parler de prix : il aurait pu proposer un paiement en nature, mais Fury l'aurait vu venir. Dans le passé, Dan avait travaillé pour lui plus d'une fois, et Fury veillait à ses propres intérêts.

Sous la table, Diablo se leva et s'ébroua. Fury déclara à l'intention de Dekko que le chien avait envie de chips.

– Au sel et au vinaigre. Ce sont celles qu'il aime.

Dekko parut un brin déstabilisé et attendit que Fury lui confirme les volontés du chien.

– Voilà. Ne va pas me prendre des trucs avec du lard, hein. Il ne les supporte pas.

L'espace d'une minute, Conor se demanda si Dekko allait mal le prendre. Pourtant, il se contenta de se lever et annonça qu'il allait payer sa tournée.

– Une autre pinte, Dan, n'est-ce pas ? Et un autre 7Up, Conor ? Est-ce que c'est un whisky Jameson là, M. O'Shea ?

– C'est le cas, mon garçon, mais je ne suis pas du genre à soutirer des verres à des étrangers. Balance à Diablo son paquet de chips et ce sera parfait.

Il régnait une drôle de tension entre eux. Fury cherchait à le titiller.

Dekko revint du bar avec la tournée et se baissa pour jeter les chips sous la table. Soudain, le chien grogna, tous crocs dehors, et les petits poils sur son dos se dressèrent. Surpris, Dekko fit un mouvement brusque et se cogna la tête contre la table. Conor avait son verre à la main, et Dan sauva sa pinte, mais celle de Dekko se renversa et faillit éclabousser sa coûteuse veste en cuir.

Fury, qui s'adossa contre son siège, inclina un sourcil.

– Peut-être que je ne suis pas le seul à me méfier des étrangers.

Il se dirigea d'un pas traînant vers le bar et commanda une autre pinte pour Dekko. Sous la table, Diablo poussa un grognement et éventra le paquet avec ses dents, répandant une forte odeur de vinaigre en même temps qu'une pluie de chips.

Quand Conor partit, ils étaient toujours attablés, Dekko et Dan buvant des bières et Fury faisant tourbillonner le reste de son whisky au fond de son verre. Dekko avait fait bonne figure et racontait une longue anecdote. Pourtant, aux yeux de Conor, le vieil homme l'avait piégé.

Sur le trajet vers Knockmore, on voyait les rayons du soleil hivernal s'incliner à travers les haies. Récemment, Mlle Casey lui avait parlé de son ressenti en conduisant la camionnette. Pendant une éternité, avait-elle dit, l'écrit avait transporté des rêves et des idées au-delà des montagnes et des océans, et d'une certaine manière, elle-même s'inscrivait dans un processus

qui s'étendait au-delà des distances et du temps. Conor avait aimé sa façon de l'exprimer.

Tout ce qui concernait la bibliothèque et les livres était plutôt incroyable : selon elle, tous ces romans et ces livres de recettes écrits pas des célébrités tissaient des liens avec des textes anciens écrits à la main, en provenance d'Égypte et de Mésopotamie. Vu comme ça, le boulot de bibliothécaire était extrêmement cool. Le travail à la bibliothèque consistait aussi à organiser des événements, et Conor excellait dans ce domaine. Malgré tout, il détestait l'idée de quitter la ferme. En gros, il était coincé entre le marteau et l'enclume.

CHAPITRE 23

Pat se souvenait de l'époque où les premières illuminations étaient apparues sur Broad Street. Quelqu'un avait suggéré que tous les commerces de la rue se cotisent et paient pour les décorations de Lissbeg, mais Ger s'était emporté en tapant du poing sur la table. Le reste de la ville manquait peut-être de clients, mais personne ne refuserait d'acheter une dinde de Noël parce qu'il n'y avait pas de Père Noël dansant au-dessus de sa porte. Il avait changé son fusil d'épaule au bout d'un an ou deux, et aujourd'hui, il siégeait au comité en charge des illuminations de la ville. Cette fonction confortait son statut, d'après Pat, et c'était un moyen de garder un pied à la chambre de commerce. Pourtant, la première année, il avait refusé de sortir un penny.

Les garçons étaient assez grands à l'époque. Frankie avait quitté l'école et il travaillait derrière le comptoir avec Ger. Sonny et Jim demandaient souvent à sortir en discothèque à Carrick. Pat ne voyait pas de raison de les en empêcher. C'était comme quand Ger et elle allaient danser. Ou bien comme Cassie, qui allait en boîte de nuit.

Ger avait toujours eu du mal à accepter que les garçons filent à Carrick. L'État payait peut-être pour leur éducation, disait-il à Tom Casey en s'appuyant au comptoir, mais finalement, est-ce que tout ne sortait pas de sa caisse avec ces satanés impôts ? Avoir les meilleures notes à l'école, c'était bien, mais il faudrait voir où cela les conduirait. Miyah et lui ne travaillaient-ils pas à la ferme quand ils avaient leur âge ? Ils ne restaient pas assis avec des piles de bouquins, en attendant de disparaître pour l'université !

Ce n'était que des bavardages et une occasion de continuer à discuter avec Tom, mais Pat savait à quel point ce discours embêtait les garçons.

Ger et elle n'avaient pas dansé si souvent que cela. En fait, ils se contentaient de suivre Mary et Tom une fois de temps en temps. Personne n'allait faire la fête jusqu'à Carrick à cette époque-là, pas avant d'avoir quitté l'école depuis longtemps : ils n'auraient jamais eu le droit de toute façon, et c'était trop loin pour y aller à vélo.

En ce temps-là, il n'y avait pas de bal des débutantes. Malgré tout, beaucoup de gamins étaient dingues de rock'n'roll. Incontournable, le dancing de Devane, à l'extrémité de Sheep Street, attirait tous les groupes de la région, ce qui en faisait le point de rendez-vous de tous les jeunes du coin. Cela vous changeait des fêtes de l'école, dans lesquelles on s'attendait à ce

que vous dansiez comme si vous étiez à un *céilí*¹. La vieille musique traditionnelle, stridente et pénible à écouter, sonnait pire qu'un combat de chat.

Tom arborait une « queue-de-canard » dans les sixties, et Mary une permanente style caniche. Pat attachait ses cheveux en une queue-de-cheval haute, Ger proclamait toujours qu'il avait la boule à zéro comme Elvis Presley. En réalité, il avait seulement les cheveux courts sur la nuque et les côtés, parce que son père déclarait qu'il ne voulait aucun de ces voyous de Teddy Boy derrière son comptoir. Pat se souvenait de Ger crachant dans l'abreuvoir et disant que son père n'y connaissait rien en style : ce gars ne faisait même pas la différence entre le rock'n'roll et le jazz.

Pat et Mary s'étaient rencontrées sur les bancs de l'école, au fond de la classe. Tout le monde était censé porter le même uniforme. Mais les nonnes savaient très bien que la moitié des mères ne pouvait payer les vêtements qu'on était supposés acheter à la boutique de Tiernan à Carrick, alors elles fermaient les yeux sur les chaussettes tricotées et les cravates faites main. Les filles devaient porter des chemises venant de chez Tiernan aussi, et un béret. Pourtant, étant donné le coût d'une tenue de gymnastique et d'un blazer, plus la gabardine en hiver, des tas de jeunes filles étaient envoyées à l'école en bérets écossais tricotés et dans les blouses recoupées de leurs mères. Tant que les couleurs convenaient, on ne disait rien. Les différences existaient bien sûr, mais elles étaient subtiles. Des cheveux propres et une cravate adaptée vous épargnaient de nombreuses paires de gifles.

Il ne manquait pas grand-chose à Pat, mais Mary, qui était fille unique, avait tout ce qu'il lui fallait. Les nonnes la faisaient toujours asseoir au premier rang quand le prêtre venait. Pour sa première communion, elle portait un sac à main blanc, un voile orné de perles cousues et des sandales blanches Clark's à vous faire perdre la vue. Alors qu'ils étaient tous alignés pour avancer dans l'église, sœur Benignus lui fit don de *La Vie de la petite fleur*, avec une croix en or sur le devant et une couverture en cuir de chevreau. Elle annonça à la classe que c'était une récompense pour la piété et l'effort.

La semaine suivante, Mary apparut dans l'*Inquirer* spécial communion : elle serrait le livre dans ses bras, les yeux levés vers le paradis. Par la suite, elle avait confié à Pat qu'elle s'attendait à ce que Benny le reprenne. Les nonnes voulaient qu'elle ait l'air d'une sainte pour envoyer la photo à l'évêque. Voilà ce qui était génial avec Mary. Elle perçait à jour la flatterie

même si elle s'en délectait comme du petit-lait.

Elle savait ce qu'elle voulait aussi, et rien ni personne n'avait jamais réussi à l'en dissuader. S'il y avait un poulet sur la table, contre vents et marées, Mary récupérait l'os à souhait. À Halloween, elle trouvait toujours l'anneau caché dans le *Barm Brack*². Si vous étiez son amie, cela avait quelque chose de reposant. Les choses étaient toujours simples, nul besoin de lutter. Pat n'était pas du genre à faire des histoires. La plupart du temps, elle ne s'intéressait pas à ce que voulait Mary.

La chaise de Pat près de la fenêtre de la cuisine se trouvait juste à côté d'une guirlande de Noël. La semaine dernière, du crépuscule jusqu'à minuit, elle clignotait en rythme et se balançait dans le vent entre la façade du magasin et le mur pignon de l'ancien couvent. Pat baissa les yeux sur le cahier d'écriture posé sur ses genoux, et imagina les mots qu'elle avait écrits virer à l'écarlate et au doré, comme des points lumineux qui pulsaient. Suspendus au milieu de la page, ils avaient l'air ridicule, alors elle les gribouilla à grands coups de stylo. Cassie devait arriver d'une minute à l'autre pour l'emmener à Carrick. Elles partaient faire du shopping, mais Pat avait l'impression qu'elles pourraient bien tomber par hasard sur ce gardien de la paix.

Quand Cassie avait proposé cette virée, elle avait un air que Pat connaissait bien. Une sorte d'optimisme décontracté qui brûlait presque le cœur. Malgré tout, cela regardait cette enfant et personne d'autre. Les jeunes gens de nos jours voyageaient de par le monde et géraient leur vie comme ils l'entendaient. Le gardien paraissait convenable, lorsque Pat l'avait entraperçu. Un petit peu content de lui, peut-être, mais c'était probablement dû aux circonstances. Après tout, Cassie ne connaissait pas sa fonction, et il était fier de passer devant elles dans une voiture de patrouille.

Ils s'étaient revus depuis. D'après Cassie, il l'avait emmenée dîner à Carrick quelques fois, et ils étaient retournés dans la boîte de nuit où la musique était tellement forte que les gens ne parlaient pas.

Pat se surprit à sourire en remisant le cahier dans son sac. La musique très forte faisait des merveilles quand on se fréquentait. Assez de bruit pour couvrir les silences gênants dans la conversation et une occasion de frimer en dansant.

Tom était un bon danseur. Elle avait l'habitude de les contempler, Mary et lui, en train de virevolter sur la piste chez Devane. Pat, elle, restait assise sur

un banc, à l'écart, avec la bouteille de *red lemonade* que Ger lui rapportait immanquablement. Mary et Tom avaient l'habitude de sortir et d'aller descendre une lampée d'alcool derrière le bâtiment. Ger appartenait à une association en faveur de l'abstinence, il restait donc sobre et n'allait derrière que pour fumer des cigarettes.

On tapa faiblement à la porte et Cassie entra en balançant son petit sac à dos.

– Ouah, c'est tellement agréable. J'adore *trop* cette gazinière !

– Une tasse de thé avant de partir ?

Cassie retira son manteau et le suspendit au dossier de sa chaise.

– On ne doit pas rompre la tradition.

Elle était à l'aise dans la cuisine, et Pat aimait bien ça. Des scones, sortis du four une heure plus tôt, patientaient dans leur moule. Cassie les posa sans chichi sur deux assiettes. Pat mit la bouilloire en route et versa un peu de lait dans une carafe. Elle cherchait du regard le couvre-théière, quand Cassie sortit son téléphone.

– Tu sais quoi ? Je vais appeler papa et lui montrer.

Pat n'était pas certaine de comprendre.

– Tu sais *bien* ! L'appartement, la gazinière, les illuminations de Noël dehors. Et toi et moi.

– Mais il est peut-être au travail.

– Il y a plus de chances qu'il soit en train de petit-déjeuner. Il est huit heures à Toronto.

Elle tapota son portable et la seconde d'après, la voix de Sonny répondait. Cassie se mit à marcher en long et en large dans la pièce, le téléphone à bout de bras.

– Salut, papa. Devine où je suis ?

Elle apporta le téléphone tout près du buffet.

– Tu reconnais ces tasses à thé ? Et les assiettes ?

Puis, en faisant volte-face, elle fondit sur les scones posés sur la table.

– Et ces scones ? Je parie que tu en chipais quelques-uns quand tu faisais tes devoirs à cette table !

Elle s'éloigna, tapota à nouveau sur le téléphone et attira Pat à ses côtés.

– Regarde-nous ! On est dans la cuisine de mamie, confortablement

installées près de la gazinière !

Pat aperçut le visage de Sonny dans une petite case sur l'écran. Il avait l'air déconcerté. Elle recula instinctivement, mais Cassie lui prit la main.

– On se dit bonjour, la famille !

Pat lui dit bonjour et un sourire s'épanouit sur le visage de Sonny. Cassie déplaça le téléphone pour qu'il voie la gazinière derrière elles.

– On devrait en avoir une comme celle-là, papa. Elle est géniale ! Comment ça se fait que tu ne nous aies jamais dit qu'une cuisine pouvait être aussi douillette ?

Sonny jeta un coup d'œil à sa montre avant de reporter son regard sur l'écran. Pat devina à son air qu'il était soulagé.

– Mon cœur, je suis vraiment désolé, mais il faut que je file. J'ai promis que je prendrai un café avec oncle Jim sur le chemin du bureau.

– Cool. Je rappellerai dans vingt minutes et il pourra nous faire un coucou lui aussi... Ou, non, attends, ça ne va pas le faire, on va à Carrick.

Pat se reprit et l'interrompit :

– Embrasse Jim de ma part, Son, s'il te plaît ? Et les enfants. On ne va pas vous embêter avec un coup de fil, alors que vous allez travailler. Ça m'a fait bien plaisir de voir ton visage, tout de même. Dieu te bénisse. Elle se détourna du téléphone et se surprit le couvre-théière à la main, alors elle alla jusqu'à la table et le déposa sur la théière.

Cassie la suivit avant de se filmer elle-même en train de dire au revoir avec un sourire.

Pat avait reconnu la pointe de culpabilité dans la voix de Sonny. La même qu'elle avait repérée lors de leur séjour, quand elle avait demandé à Jim et lui de passer du temps avec Ger. Pendant toute leur enfance, elle les avait observés nourrir rancune et colère, et elle n'avait jamais su quoi faire pour y mettre un terme. Ce n'était pas seulement le comportement de Ger qu'ils n'appréciaient pas. Ils la blâmaient de ne pas les défendre davantage et de ne pas les soutenir contre lui. Ce n'était pas suffisant de leur faire passer de l'argent en douce et d'essayer de conserver la paix. Elle le savait déjà à l'époque.

En servant le thé, elle se dit qu'elle avait fait son possible. Les garçons le savaient aussi, bien sûr, et c'était pour cette raison qu'ils se sentaient à la fois aussi mal et en colère. Tout de même, elle avait laissé sa famille s'enliser

dans un sacré pétrin. La simple vue de la cuisine aujourd'hui avait suffi à rendre ce pauvre Sonny malade.

1. Il s'agit d'un bal de danse traditionnelle originaire d'Irlande et d'Écosse.
2. Cake fourré de raisins secs consommé traditionnellement à Halloween, celui qui trouve l'anneau a de bonnes chances de se marier dans l'année.

CHAPITRE 24

Sur la jetée de Couneen, sous un ciel lessivé par la pluie, Dan travaillait à sa remise. Le temps était plutôt glacial ces jours-ci, mais sous le coup de l'effort et avec son état d'esprit enjoué, il sentait à peine le froid.

Tout était sur la bonne voie. Fury était arrivé avec un chargement de bois, en déclarant qu'il le verrait plus tard pour discuter du prix. Dan avait terminé le travail : la remise faisait deux fois sa taille initiale. Elle avait une lourde porte et de nouvelles fenêtres, placées en hauteur, de sorte que les sales mômes ne regardent pas à l'intérieur pour voler son matériel. D'ici peu, il aurait un tas de matériel neuf à entreposer à l'intérieur. Un équipement qui lui permettrait de proposer des excursions écologiques spectaculaires.

C'est Dekko qui lui avait suggéré d'agrandir la remise. Dès qu'il avait aperçu la jetée, il avait débordé d'enthousiasme. En vissant la dernière charnière et en testant la nouvelle porte, Dan éprouvait encore la bouffée de soulagement qu'il avait ressentie en discutant avec lui. L'idée de s'agrandir – même si c'était seulement la remise – l'avait reboosté.

En Australie, il avait décrit la jetée et le littoral à Dekko. La vie sous-marine autour de Finfarran était fabuleuse et Dan voulait trouver un moyen pour que les gens l'apprécient. Deux ou trois verres plus tard, il s'était confié à Dekko, comme s'il le connaissait depuis des années. Dekko avait une grande capacité d'écoute. Il ne cessait de hocher la tête tout en commandant d'autres tournées, tandis que Dan évoquait Couneen.

Puis, le lendemain, ils s'étaient recroisés dans un bar de plage. Là, Dan avait découvert que Dekko, qui venait d'une grande famille du nord de Dublin, était un investisseur. Il n'était pas du genre à se vanter, mais Dan avait capté quelques indices dans leur conversation, et à la fin, il l'avait questionné à ce sujet.

Il découvrit que le père et l'oncle de Dekko étaient promoteurs immobiliers. D'après Dekko, ils formaient le haut du panier : des types de la classe ouvrière qui avaient quitté l'école à seize ans et qui ne rechignaient pas à se salir les mains. Dekko avait commencé à travailler pour eux alors qu'il n'était qu'un gamin.

Dan avait deviné à sa façon de parler qu'il avait un peu roulé sa bosse. Pas le genre d'investisseur péteux avec une éducation snob et un papa banquier. C'étaient les banquiers, qui avaient ruiné la pauvre Irlande selon Dan. Ils

avaient détruit et pillé. La moitié du gouvernement rampait à leurs pieds. Sans parler de la bande de gratte-papier, avec leurs lois et leurs réglementations. Les types ordinaires comme lui n'avaient aucune chance.

Dekko était d'accord avec lui. C'étaient les gars comme Dan qui impressionnaient les investisseurs comme lui et sa famille. Les gens passionnés avec des idées, à qui il ne manque qu'un coup de pouce. Les gens qui visaient leurs rêves et qui ne se laissaient pas paralyser par la bureaucratie. Des gens bien qui n'ont jamais été considérés à leur juste valeur.

– Parce que tu sais quoi, Dan ? Les bureaucrates sont taillés dans la même étoffe que ces fichus banquiers. Et les politiciens, ils ont la sécurité de l'emploi, ils n'ont qu'à prendre ton argent et à s'assurer que tu restes bien à genoux.

Dan pensait exactement la même chose.

Après avoir vissé un lourd boulon à la porte de la remise, il s'assit et s'adossa au mur de pierres, les yeux rivés sur la mer. Une ou deux semaines plus tôt, il avait été saisi d'un doute. Dekko était parti pour Dublin et il ne répondait plus au téléphone. Dan n'en avait parlé à personne, même pas à Bríd : il s'était contenté de dire que Dekko était en voyage et qu'il reviendrait bientôt. En contemplant deux puffins survoler les vagues, il se dit que sa confiance en avait pris un sacré coup. Il n'avait aucune raison de croire que Dekko ne reviendrait pas. Malgré tout, la nervosité l'avait gagné. Surtout que le téléphone sonnait dans le vide, et que le gars restait absent plus longtemps que prévu. Dan n'avait pas émis la moindre plainte au retour de Dekko. En fait, ce dernier avait dû rendre un service à son oncle.

Sa famille, c'était toute une histoire. D'après ses propres termes, c'était typiquement irlandais : les membres veillaient les uns sur les autres et se soutenaient mutuellement.

En Australie, Dan avait séjourné chez des cousins de son père, qui étaient plus qu'heureux de l'héberger dans leur immense chambre d'amis. Il avait entendu dire qu'on pouvait y aller avec un visa vacances-travail, mais il n'avait pas compris qu'il fallait être diplômé. Donc, à la dernière minute, il avait pris l'option tourisme. Il avait eu du mal à trouver du travail, parce qu'il n'avait pas les papiers adéquats, et il ne voulait pas que sa famille l'apprenne, pour ne pas passer pour un idiot.

Finalement, il avait un peu voyagé sac au dos et avait dégoté des boulots

non déclarés au hasard de ses déplacements. Il avait hésité à le dire et à rentrer, mais son intention initiale était de rester là-bas pour toujours. Puis, il était tombé sur Dekko et tout avait changé. Sa situation s'était éclaircie. La vie en Australie était géniale, il avait vécu dans une bonne ambiance là-bas. Il avait décroché des boulots qui n'auraient pas été possibles ici, à Finfarran. Pourtant, se faire enduire les pectoraux d'huile solaire pour poser dans des tenues de créateur n'était pas un travail à proprement parler. Du moins, à ses yeux. Dès que Dekko avait montré de l'intérêt pour les éco-excursions sous-marines, Dan avait su avec certitude qu'il rentrerait chez lui. Sa place était à Couneen et ça, c'était sa jetée.

Bon, ce n'était pas vraiment la sienne. Elle appartenait à ce fichu gouvernement. Il y avait des chances qu'on lui fasse des tas d'histoires si on apprenait qu'il y avait construit une remise. Personne n'en aurait certainement rien à faire qu'il ait toujours conservé l'endroit propre et entretenu. Ou bien encore, qu'il ait emprunté une mini-pelleteuse pour remettre le chemin en état quand il avait été emporté. Il aurait fallu attendre des mois avant que le conseil ne s'en charge, et ils auraient probablement envoyé un imbécile de Carrick qui n'aurait absolument pas su quoi faire. Il l'avait dit à Dekko quand il lui avait décrit la jetée. En réalité, les gratte-papier ignoraient même probablement jusqu'à son existence.

Les puffins rasaient la crique, leurs dos et leurs ventres clignotaient comme des feux de circulation blanc et noir. Dan se dit que les choses allaient bien tourner. Dekko et lui ouvriraient un compte commun d'entreprise en bonne et due forme. Puis, une fois que l'argent serait dessus, il pourrait acheter du matériel. Il ne jetterait pas l'argent par les fenêtres. Il était possible d'acheter des équipements d'occasion.

Il n'était pas stupide non plus au point d'ignorer les réglementations en hygiène et sécurité. Certains paramètres dépassaient les bornes, mais malgré tout, il valait mieux prévenir que guérir. On ne pouvait pas connaître la mer sans savoir qu'il fallait se montrer prudent. *Voilà* l'unique chose qu'il pouvait apporter à cette entreprise. Ce qu'un foutu directeur de service de prêts avait appelé son *Unique Selling Proposition*, en bref, sa promesse en termes marketing. Un petit gars pitoyable derrière un bureau qui ne savait probablement pas monter sur une échelle.

- Comment décririez-vous votre USP, monsieur Cafferky ?
- Savoir-faire et expérience, tête de nœud.

C'est ce qu'il aurait dû répondre. Bien qu'il n'ait aucun diplôme en biologie marine, il connaissait les vents et les courants autour de Couneen, et pouvait nommer chaque rocher au large. Il avait vu des choses sous les vagues, dont ce type ne pouvait même pas imaginer l'existence.

Apparemment, le fait qu'il s'y connaisse ne constituait pas une réponse. Il n'avait pas de business plan dans une chemise, et cela avait signé la fin de toute l'histoire.

La situation empirait. Quand il allait à la banque ces derniers temps, il ne trouvait même pas un avorton derrière un bureau. Tout était automatisé, et il n'y avait personne à qui parler. On trouvait des courriers dans l'*Inquirer* qui disaient que les banques automatisées n'étaient pas juste pour les personnes âgées, mais personne ne disait que les gens comme lui avaient bien besoin d'un brin de conversation.

Mais maintenant qu'il avait trouvé Dekko, ça n'avait plus d'importance. Dekko était différent. Il ne posait pas de questions idiotes, et il comprenait les choses quand on les lui expliquait. Puis, il vous serrait la main et disait qu'il était temps d'agir.

CHAPITRE 25

Quand Hanna arriva chez elle, la voiture de Brian était garée près du portail. Elle descendit l'étroit sentier entre le mur pignon de la maison et une rangée de frênes dénudés, puis se tourna vers sa porte d'entrée et le vit assis sur le mur, à l'extrémité du champ.

À son arrivée ici, le champ était un cimetière pour machines à laver et vieilles caisses à poissons : on aurait dit que la moitié de la commune s'en servait de décharge. Quand Hanna était enfant, Maggie le bêchait chaque année et le réservait à ses pommes de terre. L'année dernière, Hanna l'avait transformé pour moitié en jardin fleuri, pour l'autre en potager : avec des herbes aromatiques et des fleurs près de la maison, et un jardin potager bien drainé qui descendait vers le bord de la falaise. Ses parterres de pommes de terre ne ressemblaient plus à grand-chose à présent : les dernières récoltes avaient été ramassées et les crêtes bien nettes s'étaient effondrées sous l'effet du gel et des coups de fourche.

Brian atteignit la porte tandis qu'elle bataillait toujours avec la clé du verrou. Il avait ramené la capuche de sa parka près de son visage.

– Les mouettes deviennent folles aujourd'hui. Je dirais que ça va encore souffler très fort ce soir.

– Alors, viens à l'intérieur, avant de geler. Tu aurais dû rester dans ta voiture.

– C'est ce que j'ai fait, mais je n'ai pu résister à l'appel du grand air. J'ai passé la plus grande partie de la semaine coincé derrière un bureau.

Une fois dedans, Hanna laissa choir son sac par terre et alla ranimer le feu. Elle l'avait recouvert de cendres la nuit précédente et maintenant, en ratissant les braises à l'aide du tisonnier, elle révéla les extrémités rougeoyantes des mottes de tourbe qui se consumaient encore. Elle s'accroupit et arrangea quelques brindilles au-dessus. Puis, elle plaça trois mottes de tourbe pour former un trépied et inciter les flammes crépitantes à s'élever.

Brian, qui avait enlevé sa parka, s'accroupit à ses côtés.

– On dirait que tu as eu une longue semaine, toi aussi.

– Je suis crevée. Sans raison particulière. Enfin, j'ai eu une première séance assez tendue avec l'atelier d'écriture.

– Tu veux dire « tendue » comme « bordélique » ?

– Oh, merci pour la marque de confiance !

– Eh bien, tu as fait allusion à la présence de Darina Kelly.

Hanna se leva pour reposer le tisonnier près du foyer.

– C’est de ma faute, je ne leur avais pas vraiment donné d’instructions. Bon, maintenant, ils ont une tâche strictement bien définie pour la prochaine séance.

– Parce que rien n’est plus « créatif » qu’une « définition stricte ».

– Écoute, je ferais n’importe quoi pour éviter que Darina Kelly ne chante encore l’hymne national gallois.

– Tu rigoles ? Comment vous en êtes arrivés là ?

– Ne cherche pas à comprendre.

Hanna bâilla.

– Ce serait vraiment gâcher notre samedi après-midi. Si on restait près du feu ?

– Pourquoi ne prendrais-tu pas une douche pendant que je prépare le dîner ? Si je lance en vitesse quelque chose, on pourra le manger un peu plus tard.

Vingt minutes plus tard, quand elle sortit de la douche dans son peignoir, il éminçait des oignons près de l’évier. Un châte lourd reposait sur le dossier de la chaise au coin du feu. Elle s’assit et le jeta sur ses épaules par-dessus son kimono en soie. Elle leva les yeux et vit le sourire de Brian.

– Tu es merveilleuse. Une version exotique de Peig Sayers¹.

– Quoi ?!

– Chrysanthèmes sur brocart doré et une bure brun crémeux. C’est très efficace.

– On voit que tu n’as pas souffert le martyre en lisant son autobiographie, quand tu étais à l’école.

– Hum. Je ne vois pas bien comment elle aurait atterri dans une école pour garçons du Sussex.

Brian avait passé sa scolarité dans un internat en Angleterre, parce que son père avait travaillé dans le golfe Persique.

Hanna éclata de rire.

– J’ai trois exemplaires de la traduction de Peig à la bibliothèque. Et deux en irlandais d’origine. Et ils sont toujours empruntés. À l’époque où c’était

un texte scolaire obligatoire, ça ne serait pas arrivé.

– Eh bien, je l’ai lue et l’ai trouvée assez exceptionnelle. Comment ne pas s’emballer pour un livre de mémoires qui se passe sur une île d’Irlande romantique et sauvage ?

– Pas si des nonnes te l’ont fait avaler de force.

– Elles ont probablement évité les images subliminales. Je pense que Peig aurait pu avoir des chrysanthèmes dorés qui dépassaient de sous son châle.

– On a certainement dit pas mal de bêtises sur sa génération. Ils ne secouaient pas tous des chapelets en faisant ce qu’on leur demandait. Même les nonnes. Soudain, elle eut une vision de sa grand-tante Maggie qui descendait le champ d’un pas lourd, une bêche à la main. Tu sais, à un Noël, mon père a offert un foulard en soie à Maggie. Un carré imprimé de taches colorées sur fond écarlate. Je crois qu’elle l’a porté tous les jours jusqu’à sa mort.

– Été comme hiver ?

– Eh bien, quand elle était dehors, oui. Avec un vieux sac jeté par-dessus, quand elle allait déterrer des pommes de terre sous la pluie.

– D’où le châle fait main et le kimono en soie. Chassez le naturel et il revient au galop.

En reposant le couteau à légumes, Brian vint s’agenouiller devant elle.

– Tu sais que je t’aime, n’est-ce pas ?

– Je le sais.

– Bien. Dans ce cas, je ferais mieux de continuer mes oignons.

Pendant qu’il cuisinait, Hanna se laissa aller dans le fauteuil et contempla le ballet des flammes. Le samedi était toujours très chargé à la bibliothèque. Les gens arrivaient à la dernière minute, se plaignant que c’était une demi-journée. Par ailleurs, elle avait dû commencer tôt ce matin, parce qu’elle était sur place avant l’ouverture pour tourner une page du psautier.

Elle avait pressé le pas dans la cour de la bibliothèque. Charles Aukin et Fury O’Shea l’attendaient sur une marche. Charles avait eu envie de rendre visite au psautier ; et Fury, qui avait un peu travaillé au Château Lancy, avait proposé de le monter en ville. Fury avait aussi aidé Hanna quand elle avait retapé la maison de Maggie, alors ils se connaissaient depuis longtemps.

Vêtu d’un grand pardessus et d’une casquette de bûcheron doublée de fourrure, Charles tendit la main.

– Bonjour, mademoiselle Casey. La rumeur dit que vous avez décidé de tourner les pages au hasard.

L'espace d'une fraction de seconde, Hanna paniqua en pensant que Charles s'en plaignait. Puis, elle remarqua l'éclat dans le regard de Fury. Plantés là, avec leurs tasses à café, ils avaient manifestement imaginé une plaisanterie, et comme une imbécile, elle était tombée dans le panneau. Sans daigner répondre, elle déverrouilla la porte et éteignit le système d'alarme, en les entendant glousser dans son dos comme deux écoliers.

Inéluctablement, c'était Charles qui avait fait le premier pas vers la réconciliation. Hanna le savait très bien, Fury était taillé dans une étoffe plus dure. Il s'était appuyé contre le mur, les mains dans les poches, pendant que Charles, rayonnant derrière ses lunettes cerclées d'or, avait fait l'éloge de l'idée de l'Avent.

– C'est précisément ce que j'espérais. Je veux dire, bien sûr que l'exposition a attiré des touristes. C'était inévitable. Mais je voulais qu'elle s'adresse à Lissbeg aussi.

– Eh bien, beaucoup de gens ont dit qu'ils mettraient un point d'honneur à venir chaque semaine. Je crois qu'ils aiment l'idée, c'est un peu comme une pêche miraculeuse.

– J'adore ça. C'est exactement ce que je ressentais chaque fois que je feuilletais le psautier.

Hanna se retint de faire un commentaire en pensant à sa façon de parcourir avec désinvolture un tel trésor médiéval. Elle le conduisit jusqu'à l'ouvrage installé dans sa vitrine.

– Aimerez-vous tourner la page ?

– Non, allez-y, mademoiselle Casey. Vous avez le doigté de la professionnelle.

Manifestement, sa réaction n'était pas passée inaperçue. En fait, elle soupçonna même Charles d'avoir voulu la provoquer, mais ses manières malicieuses vous empêchaient d'être offusquée.

La double page qu'elle choisit au hasard n'était pas aussi colorée que la précédente. Là, les mots minutieusement tracés remplissaient presque l'espace entier entre les marges vierges.

Cependant, les illustrations s'inséraient à merveille dans le texte écrit. Sur chaque page, deux guerriers vêtus d'un manteau et pieds nus se faisaient face

et brandissaient des épées. Sur leurs manteaux figuraient des pavés de textes, qui suivaient les formes fluides enfermées par les coups de crayon de l'artiste. C'était une symphonie en deux couleurs : le corps du texte en noir et les mots, intégrés dans les dessins à l'encre, d'un rouge rouille, qui donnaient aux manteaux des guerriers l'apparence du tweed.

Repoussant ses lunettes aux montures dorées sur son front, Charles s'était penché pour les scruter de plus près.

– Psaume cent quarante-neuf... je ne me souvenais pas de celui-là, alors que je croyais les avoir tous vus. Et voici les types qui chantent les louanges de Dieu avec dans leur main l'épée à deux tranchants.

Il recula, récupéra ses lunettes et se tourna vers Fury et Hanna.

– D'après ce que je vois, celui qui a conçu cette page avait vu un exemplaire du Coran. Ou avait peut-être entendu quelqu'un le décrire. Il n'y a pas d'illustration figurative dans le Coran, mais des pavés de textes sont utilisés dans un but ornemental. Il lança à nouveau un regard en direction du psautier. Vous savez quoi ? Je me suis toujours demandé si une commission différente décidait de l'apparence de chaque psaume.

Fury avait reniflé d'un ton moqueur.

– Selon moi, c'est plus que probable, étant donné qu'il a été fait dans les environs. Bon sang, on ne peut pas se mettre le doigt dans le nez dans cet endroit sans qu'un comité se rassemble pour vous dire comment faire !

Une fois le dîner prêt, Brian rejoignit Hanna près du feu.

– Écoute, juste au cas où tu te le demanderais, je ne dirais pas un mot.

– À quel sujet ?

– Oh, allez, Hanna. Tu dois te décider sur notre destination de Noël, et jusque-là, nous avons deux options sensées. Éviter le sujet ou nous éviter mutuellement. Je veux bien être pendu si je ne peux pas m'approcher de toi, alors que je pourrais être en ta compagnie. Pas plus que je ne vais marcher sur des œufs.

Se sentant coupable, Hanna répliqua d'un ton sec :

– Oh, génial ! Alors tu vas jouer les martyrs à la place ?

Dès que les mots franchirent ses lèvres, elle tendit la main vers lui.

– Oh, Brian, je suis désolée. C'était stupide. Je sais que je devrais te répondre. Mais je... ne sais pas quoi dire.

– Ce qui est exactement la raison pour laquelle aucun de nous ne devrait dire un mot. Laisse tomber, Hanna. Je te l’ai déjà dit, je ne suis pas un de tes canards boiteux qui a besoin qu’on s’occupe de lui.

Il sourit soudainement.

– Ou pour le dire autrement, je fous le camp si tu me traites comme ta mère. Ou Jazz. Ou Conor et Aideen. Je ne veux m’ajouter au poids de ta culpabilité. Je veux que tu viennes si tu en as envie. Et si tu n’en as pas envie, ça me va.

1. Peig Sayers (1873-1958) était une auteure et une conteuse irlandaise.

CHAPITRE 26

– Bon ! En tant que présidente de ce comité du Festival d’hiver, j’aimerais déclarer la séance ouverte et aborder le premier point à l’ordre du jour, qui est...

Phil inspecta ses papiers consciencieusement

– ... le compte-rendu de la présidente !

Bríd prit son crayon. Elle avait prévu d’enregistrer le procès-verbal sur son téléphone, mais sa voisine de table lui avait dit qu’elle était folle.

– La transcription est une perte de temps, ma belle. Mets les points abordés à la réunion sur papier à côté des points à l’ordre du jour, et tu reconstitueras le reste plus tard quand tu rédigeras le procès-verbal.

Légèrement choquée, Bríd était sur le point de discuter quand elle réalisa que seule une idiote serait assise là à enregistrer les minutes sans avoir voulu faire ce boulot. À l’appel de bénévoles, tous les autres avaient baissé la tête sur leurs papiers, tandis qu’elle, qui n’avait jamais fait partie d’un comité auparavant, avait levé les yeux pour regarder Phil. La seconde d’après, Phil l’avait harponnée d’un regard triomphant. Avant qu’elle ne comprenne ce qui se passait, tous les autres applaudissaient. Dans l’intervalle, sa nomination au poste de secrétaire avait été soumise et approuvée, mais tout était arrivé si vite qu’elle avait à peine eu le temps de cligner des yeux.

Elle ferait donc bien d’écouter les conseils de sa voisine, une grosse femme de la campagne, qui expliquait dans un chuchotement sonore qu’elle avait toujours fait les décorations pour la fête de Noël.

– Je ne grimpais pas sur des chaises, cela dit. Mais je gardais un œil sur les guirlandes en papier et je vérifiais qu’on les enroule convenablement.

Phil ramassa ses papiers en une pile, qu’elle tapota contre le bureau.

– Alors ! Le compte-rendu de la présidente ! Eh bien, vous serez tous heureux d’apprendre que les choses ont bien avancé. J’ai donc de bonnes et de mauvaises nouvelles, mais n’est-ce pas toujours le cas ?

Bríd se retrouva bêtement en train de gribouiller « bonnes nouvelles » et « mauvaises nouvelles » avant de croiser le regard de sa voisine et de reposer son crayon d’un geste ferme.

– La mauvaise nouvelle, c’est que Carrick et Ballyfin vont être des compétiteurs plutôt acharnés. Carrick a invité un présentateur célèbre de la

RTÉ¹ à la cérémonie d'ouverture, et Ballyfin projette un thé dansant sur le thème de *La Reine des neiges*, qui aura lieu à L'*Hôtel du port*. La bonne nouvelle c'est que notre date coïncide avec la veille de Noël !

Bríd n'y vit pas une bonne nouvelle. Si leur festival se déroulait en dernier, est-ce que les gens n'auraient pas dépensé leur argent avant ? La plupart n'auraient-ils pas déjà acheté leurs cadeaux de Noël ?

D'un autre côté, ce n'était pas une mauvaise date pour ceux, comme Aideen et elle, qui vendaient des produits frais. Personne n'avait rien contre un gâteau en plus ou quelques cookies maison à la dernière minute. En fait, les gens devenaient dingues la veille de Noël, quand il était question de nourriture. Ils sortaient pour acheter de façon compulsive comme si la fermeture des boutiques le jour de Noël signifiait qu'elles ne rouvriraient jamais.

Autour de la table, on pinçait les lèvres et on secouait la tête. D'évidence, les commerçants de produits artisanaux et de cadeaux n'étaient pas impressionnés.

Avant que quiconque ait le loisir de parler, Phil intervint à nouveau :

– Dame Fortune est donc de notre côté. *Et nous avons un cadre unique ici dans le Centre de l'Ancien Couvent. Notre Festival d'hiver se consacrera entièrement à ce que nous sommes les seuls à produire.*

Une femme assise à l'extrémité de la table leva la main.

– Je ne suis pas certaine que tout le monde sache de quoi il s'agit. La Fête de Noël a toujours consisté à récolter des fonds pour les associations caritatives.

– C'est le cas, bien sûr, madame Draper. Et vous-même l'avez présidée avec une grande énergie au fil des années. Naturellement, ça restera un point essentiel. Mais le point central du Festival d'hiver résidera dans ce que Lissbeg a de génial et d'unique.

La femme haussa les sourcils. Ce qui rendait la Fête de Noël géniale, c'était la quantité d'argent qu'elle levait pour les associations caritatives.

Divers membres du comité de ladite Fête obsolète hochèrent la tête. Mme Draper, qui avait à présent le vent en poupe, déclara que, cette année, ils avaient prévu de faire un don à un foyer de sans-abris à Carrick.

Phil découvrit ses dents et déclara que c'était une brillante idée. Peut-être était-il possible de la modifier légèrement malgré tout et de se concentrer sur

Lissbeg ?

– Eh bien, ce serait possible, bien sûr, si Lissbeg *avait* un foyer pour sans-abris. Ou un problème de sans-abris. Mais je doute que nous soyons capables de générer un des deux en l'espace de quelques semaines.

Il y eut une pause durant laquelle Phil fit visiblement de son mieux pour se maîtriser et Mme Draper pointa un doigt impérieux en direction de Bríd.

– « Au fil des années » n'est pas une expression qui décrit avec précision mon ancienne position en tant que présidente élue de la Fête de Noël. J'ai servi pendant trois mandats et je ne suis pas exactement Mathusalem.

Comme apparemment on s'attendait à une réaction de sa part, Bríd inscrivit « Mathusalem », plissa les yeux en regardant le mot, pleine d'incertitude avant de le rayer à la hâte.

Phil ajusta ses lunettes aux montures zèbre sur son nez. Mme Draper avait plutôt raison, et elle serait heureuse que des excuses soient portées au procès-verbal.

Mme Draper inclina la tête avec majesté. Avant que Bríd ait eu le temps de rédiger quoi que ce soit, Phil était repartie de plus belle.

– Bon, la Fête de Noël a toujours eu une tombola. Et je suis certaine que si nous vendons en plus des tickets en ligne, nous pourrons la faire monter en puissance. Je sais que par le passé, le comité s'était démené et avait concocté des prix fabuleux. Alors voilà un axe d'action défini pour aujourd'hui.

La voisine de Bríd lui planta son coude dans les côtes et désigna le crayon de la tête. Une des femmes assises aux côtés de Mme Draper annonça qu'ils avaient l'habitude de faire le tour des boutiques et des commerces.

– Je dirais que ceux d'entre vous qui le faisaient auparavant pourraient continuer. On n'obtient pas les mêmes résultats en passant des coups de fil. Et Dieu sait que nous avons tous de l'audace et de l'énergie à revendre !

Phil agita une main avec autorité à l'intention de Bríd.

– Parfait ! Les dames de la Fête de Noël se concentreront sur la tombola, alors ! Et nous espérons entendre de grandes choses à ce sujet lors de notre prochaine réunion !

Elle balaya le sujet et recensa le nombre de commerces à Lissbeg qui avaient accepté de participer au Festival d'hiver. Elle déclara que tous les participants placarderaient de grandes affiches dans leurs vitrines, et avec de la chance, des autocollants sur le parechoc de leur voiture.

– D’ici la prochaine réunion, notre logo officiel sera rendu public et la page web animée. Il y aura une rubrique spéciale au sein du site du Bout du monde, alors nous encouragerons les juges à cliquer dessus et à surfer. Le message subliminal, c’est que nous sommes une destination quatre saisons. *Totalement* axée sur l’hiver en ce moment, naturellement. Mais, par essence, attractive pour les touristes tout au long de l’année.

Le fait que cette idée ne réjouissait pas tout le monde n’avait manifestement pas été pris en compte.

Une jeune fille à l’aspect réservé qui dirigeait une société de graphisme leva la main et l’interrogea au sujet du logo :

– Avez-vous un groupe de travail ou un comité d’approbation ? Allez-vous lancer un appel d’offres ou... je ne sais pas... Comment prévoyez-vous de générer le motif ?

– Je suis si contente que vous posiez la question ! La *vraie* bonne nouvelle, c’est que j’ai parlé au conseil de l’Office du tourisme. Ils sont d’accord pour que je prête main-forte au Festival d’hiver sur mon temps de travail. Alors, le motif, les affiches, et toutes les questions liées au marketing pourront être gérés directement ici dans le Centre de l’Ancien Couvent. Et sans coûter du temps, ni engager de dépenses autres !

Une marée de mains s’éleva autour de la table, mais Phil continua malgré tout :

– Et c’est vraiment une merveilleuse nouvelle, n’est-ce pas ? Parce que nous ne voulons pas déduire les dépenses de la somme que nous allons récolter pour ces pauvres âmes sans abris.

1. Raidió Teilifís Éireann est le service public de radiodiffusion et télévision en Irlande.

CHAPITRE 27

Pat prenait essentiellement ses livres à la bibliothèque, alors il n'y en avait pas beaucoup sur les étagères. Quand les garçons étaient petits, ils avaient des manuels scolaires dans leurs chambres, et au bout d'un moment, Ger avait posé quelques étagères là-haut. Ils les avaient retirées depuis, quand ils avaient refait les chambres, et maintenant les quelques livres de la maison étaient rangés dans un placard vitré dans la cuisine, parmi d'anciens bibelots et des boîtes contenant des babioles.

Par le passé, elle avait eu l'intention de vider le placard une bonne fois pour toutes, mais une fois les affaires sorties, il fallait trouver un autre endroit pour les ranger. Elle avait donné beaucoup d'objets à Frankie, même si elle n'était pas sûre qu'il les ait voulus. Au fil des années, elle avait aussi envoyé une ou deux petites choses au Canada.

Personne ne voulait plus de ce qui restait dans le placard à présent. Malgré tout, pas mal de choses appartenaient à la famille de Ger, alors elle n'avait pas envie de les jeter. Les fois où elle l'avait questionné à ce sujet, il n'avait pas montré grand intérêt, mais quelques livres et un vieil album photo avaient autrefois appartenu à sa mère, qu'il adorait.

Quand Cassie était passée leur rendre visite, elle avait examiné la vitrine quelques fois et aujourd'hui, pendant que Pat préparait du thé, elle demanda si elle pouvait jeter un œil à l'intérieur.

– Tu peux, bien sûr, ma chérie, bien qu'il doive y avoir pas mal de poussière.

Cassie ouvrit les portes et souleva un vase brillant. C'était un truc rose et violet affreux avec trois pieds retournés. Il était arrivé à l'appartement dans une boîte remplie de bibelots, quand Frankie avait débarrassé la ferme. Pat, qui ne l'avait jamais aimé, l'avait fourré au fond du placard. La mère de Ger l'avait installé sur le manteau de la cheminée à la ferme. Elle y mettait toujours quelques fleurs, près d'une statue en plâtre du Sacré-Cœur. En hiver, c'était un rameau de conifère, quand elle ne pouvait pas trouver de fleurs, et le dimanche des Rameaux, elle en ramenait un après la messe.

Le Sacré-Cœur ne se trouvait pas dans la boîte, et Pat en était bien contente. Elle n'avait jamais rien vu de réconfortant dans un cœur planté de grosses épines. Pourtant, elle ne l'avait dit à personne, et l'air de chien battu la mettait en colère. Elle avait eu une statue de l'Enfant Jésus de Prague, mais

en chahutant les garçons lui avaient coupé la tête, de sorte que celle-ci aussi avait fini dans le placard.

Cassie souffla la poussière sur la couronne de pensées qui ornait le rebord du vase.

– C’est plutôt cool. D’où est-ce que ça vient ?

– Dieu seul le sait, ma belle. C’était probablement à ton arrière-grand-mère. Bien qu’elle ait pu en hériter de sa propre mère. Je ne sais pas.

– Est-ce que c’était la mère de ta mère ?

– Non, celle de ton grand-père. Il y a une photo d’elle dans l’album en haut, près des livres.

Pat n’avait pas feuilleté l’album depuis des lustres. Il était assez sale quand elle le prit sur l’étagère, alors elle étala un exemplaire de l’*Inquirer* sur la table pour protéger la nappe. L’album avait une couverture en cuir, un fermoir en cuivre, et dix pages dorées sur les bords, en carton épais. Elles étaient perforées d’un trou carré et on y glissait les images dos à dos, de sorte que, quand on tournait les pages, chaque photo avait son propre cadre. C’étaient des impressions en sépia, avec des gens assis sur des chaises en bambou, avec des décors peints en arrière-plan.

– Ouah. Laquelle est la mère de Ger ?

– Je dirais qu’elle n’était pas née, mon cœur, quand on a pris ces photos.

– Ils ont tous l’air plutôt prospères.

– Je crois que sa famille avait une boutique à Carrick. De toute façon, à cette époque, se faire prendre en photo était un grand événement. On se mettait sur son trente et un.

À la fin de l’album, à l’intérieur d’un sachet en cellophane, il y avait plus de photos modernes. Pat le secoua au-dessus de la table.

– C’est elle là. Elle s’est mariée aux environs de 1940, elle avait dans les vingt ans. Celle-ci a dû être prise quand elle était adolescente.

Cassie saisit la photo.

– Elle ne ressemble pas beaucoup à Ger.

– Oui, en effet. Mais il a un air qui lui ressemble parfois, dans le regard.

– Qui est-ce ?

C’était une petite photo en noir et blanc avec des bords dentelés. Pat la prit et observa la rangée de personnes debout devant un muret dans un champ.

– C’est sûrement le père de Ger, et Ger, et son frère Miyah. Je dirais qu’elle a été prise à la ferme.

C’était assez difficile de reconnaître les gens sur les photos. Trois d’entre eux plissaient les yeux à cause du soleil et Ger, à côté de son père, baissait la tête. Pat le distinguait de Miyah par le port des épaules. Il devait avoir dix ou onze ans.

Cassie afficha un large sourire.

– Je parie qu’il n’a jamais aimé cette photo, pas vrai ? Qui est la vieille dame avec le châle ?

– C’est la tante de Ger, Min. En fait, c’était sa grand-tante. Elle ne devait pas être aussi vieille que ça, non plus. Toutes les femmes de la campagne portaient des châles à cette époque.

– C’est trop cool.

– Min l’Entremetteuse, ils avaient l’habitude de la surnommer.

Cassie écarquilla les yeux.

– Oh. Mon. Dieu. C’est Min l’Entremetteuse ! Pourquoi est-ce qu’ils l’appelaient comme ça ?

– C’était une marieuse.

– Non ! Vraiment ? Comme dans *Un violon sur le toit* ?

– Eh bien, je ne sais pas, ma chérie. C’était une femme réservée, et appréciée, et les gens pouvaient lui faire confiance. Elle portait un message d’une famille à l’autre. Ou, s’il s’agissait d’un couple plus âgé, elle pouvait aller chez l’homme de la part de la femme et lui donner un signe d’encouragement. Beaucoup de célibataires à la campagne pouvaient se montrer un brin timides face à une femme. Des veuves, aussi, tu sais. Certains hommes pouvaient être heureux d’avoir une épouse à la ferme.

– Bonjour le romantisme.

Pat éclata de rire.

– La romance n’était pas à la mode à l’époque de Min. Le mariage ressemblait davantage à un marché, je suppose. Pas comme aujourd’hui.

– Et les gens l’aimaient bien ?

– Eh bien, je dirais qu’elle a fait beaucoup de bien.

– Alors est-ce qu’il y avait des marieuses ici à Finfarran, quand tu étais enfant ?

– Il y avait Min, et je me souviens de quelques autres. Mais ça remontait à l'époque de ma mère, plus qu'à la mienne.

– Tu n'as envoyé personne pour donner un petit encouragement à Ger ?

Pat secoua la tête et rassembla les photos.

– Non, je ne l'ai pas fait. C'est Ger qui m'a demandé en mariage.

Elle glissa les photos volantes dans le sachet en cellophane et, avant que Cassie ne puisse poursuivre, elle se retourna pour lui montrer l'autocollant déchiré qui autrefois le scellait.

– Jette un œil là-dessus. Des *American Tan tights*. Je me demande si on en trouve encore.

– Qu'est-ce que c'est ? Des collants ?

– C'était une nuance. Je ne sais pas si ça existe toujours. Ils étaient extra-fins et brillants, et ça donnait un joli hâle sur les jambes.

– Ah, d'accord. Aujourd'hui, c'est chair ou « nude ».

– C'est comme ça qu'on les appelle ?

– Oui, si on parle bien de la même chose. Je n'en porte pas. Ils font un peu trop Sarah Jessica Parker. Ou famille royale.

Pat éclata de rire.

– Tu veux dire que la reine d'Angleterre a les jambes blanchâtres d'une Irlandaise ?

Cassie reposa l'album dans le placard et tripota les autres babioles. Pat resta assise à la table tout en se remémorant la nuit, sur la plage illuminée par les étoiles, où Ger lui avait fait sa demande.

Ils avaient vingt ans à l'époque. Elle avait travaillé chez le grainetier ici à Lissbeg et Ger à la boucherie où il aidait son père. La cousine qui avait élevé Tom faiblissait, alors il avait pris la relève à la boutique et au bureau de poste du village, dont était originaire sa famille. Mary parlait d'aller en Angleterre pour devenir infirmière. Mais tout le monde savait que c'étaient des bêtises. C'était uniquement pour se faire désirer par Tom.

Ils avaient projeté tous les quatre d'aller au cinéma à Carrick, et ils s'étaient retrouvés dans un pub de Lissbeg pour prendre un verre d'abord. Si Ger voulait utiliser la voiture, alors il devait encore demander la permission à son père, mais Tom, qui était plus autonome, avait conduit Mary à Lissbeg et il allait tous les emmener à Carrick après.

Cette nuit-là, Mary et Pat portaient de nouvelles robes qu'elles avaient confectionnées elles-mêmes. Elles étaient allées à Carrick en bus la semaine précédente pour acheter les patrons. Celle de Mary était en popeline fleurie, sans manches, au décolleté en cœur, une jupe à godets, et une ceinture intégrée. Pat portait une robe chemisier, qui n'avait pas été facile à tailler parce qu'elle avait acheté du tartan. Elle en valait la peine, néanmoins. Au final, elle avait fière allure avec sa large ceinture en cuir verni. Les manches arrivaient au coude, le col était en piqué blanc et les poches posées à l'oblique. Mary avait dit que ça lui ferait des hanches comme des oreilles d'éléphants. Elles savaient toutes les deux que ce n'était pas vrai. C'était Mary qui était un peu gironde. Même si ça lui allait bien.

Le film qu'ils avaient prévu de voir s'intitulait *L'Homme qui tua Liberty Valance*. Pat avait eu envie de voir *Doux Oiseau de jeunesse*, parce que Paul Newman était magnifique, mais *Le Roxy* de Carrick avait pensé qu'ils auraient plus d'amateurs de John Wayne.

En fin de compte, cela ne fit aucune différence. Quand Mary et Tom arrivèrent au pub, on devinait qu'ils cachaient quelque chose. Mary avait deux taches roses sur les joues, ses yeux étaient étrécis et brillants, et Tom donnait l'impression d'avoir gagné la loterie de l'hôpital. En fait, ils venaient juste de se fiancer.

Après cette nouvelle, ils ne pouvaient pas se contenter d'aller au cinéma, alors ils avaient bu quelques verres au pub et persuadé le barman de leur vendre une bouteille de vin à emporter. Ils ne pouvaient pas porter des toasts au pub, parce que les parents de Mary ne le savaient pas encore, et la moitié de la ville aurait colporté la nouvelle s'ils l'avaient laissée échapper. Alors ils embarquèrent la bouteille de Blue Nun et quelques tablettes de chocolat, et Tom conduisit la voiture jusqu'aux dunes à l'extérieur de la ville, pratiquement sur la plage.

Les étoiles illuminaient la nuit. Elles étaient suspendues comme des bijoux dans un ciel d'encre et leur pâle lueur luisait faiblement sur les vagues. Les garçons allèrent fureter le long de la côte à la recherche de bois, pendant que Mary et Pat grimpèrent sur les dunes pour arracher des poignées d'herbes et d'algues sèches afin de démarrer un feu. Les garçons enlevèrent leurs manteaux et en firent des coussins pour que les filles s'assoient dessus.

Pat se souvenait du sable qui dévalait sous ses pieds, tandis qu'elle escaladait les dunes. Elles étaient si raides, qu'elle devait tenir l'ourlet de sa

jupe entre ses dents pour ne pas marcher dessus. Elle s'était hissée jusqu'en haut en s'agrippant à des touffes de plantes vivaces, et le tranchant de l'une d'elles lui avait entaillé la paume de la main. Elle l'avait tamponnée avec un mouchoir en papier pour éviter que le sang ne tache sa nouvelle robe.

Les étoiles se voilèrent à travers la fumée qui s'élevait du feu, et ils s'assirent tous les quatre en se passant la bouteille. Au bout d'un moment, Mary et Tom commencèrent à faire les idiots. Elle avait pris une pleine gorgée de vin avant d'embrasser Tom, qui l'avait bue. Ger et Pat étaient assis de l'autre côté du feu. Tous les deux furent un peu gênés quand Tom et Mary se mirent à s'embrasser à pleine bouche. Cela n'avait pas d'importance, bien sûr, parce que les deux autres ne les remarquaient même pas.

Peu de temps après, Mary avait saisi la main de Tom et avait couru avec lui au loin dans les dunes. Ils avaient attrapé leur manteau et emporté la bouteille avec eux. Pat et Ger s'étaient retrouvés près du feu, les yeux levés vers les étoiles. Pat entendait la mer et sentait l'odeur goudronneuse du bois qui se consumait. Ger avait dit sans la regarder :

– Est-ce qu'on se marierait alors ?

CHAPITRE 28

La dernière chose que Cassie s'attendait à trouver en venant en Irlande, c'était une relation amoureuse. Pourtant, aujourd'hui, elle commençait à se demander si elle n'en avait pas une.

Shay Doyle buvait au bar quand elle l'avait rencontré pour la première fois en boîte. Elle l'avait remarqué à l'instant où elle était entrée, en partie parce qu'il était beau et en partie parce que, contrairement à la plupart des types là-bas, il dégageait un air d'autorité. Quand elle alla prendre un verre, il n'avait tenté aucune des tirades habituelles lancées par le gars-accoudé-seul-au-comptoir. En fait, elle n'avait pas réalisé qu'il était seul : elle avait supposé que sa compagne était aux toilettes.

Quand elle était partie seule passer la soirée dehors, les autres, au numéro 8, avaient eu l'air sceptiques. C'était plutôt mignon, en fait – comme si, à l'instar de Pat, ils appartenaient à une autre génération. En réponse, Cassie avait taquiné Aideen sur le fait que l'Irlande rurale n'avait pas rattrapé son retard en matière d'égalité des sexes, et elle plaisantait à moitié. Immédiatement, Bríd avait réagi avec agressivité.

– Nous ne sommes pas des *bogtrotters*¹, tu sais. Mais tu auras l'air plutôt triste à errer dans une boîte toute seule.

– Eh bien, j'espère que si quelqu'un le pense, il prendra la peine de me parler.

– Ou alors chaque solitaire tordu du coin va croire que tu cherches de la compagnie.

Aideen était intervenue, désireuse de maintenir un climat de paix.

– On pourrait tous y aller, non ?

Cassie vit que Conor, qui était arrivé en se disant exténué après sa journée à la ferme, se tenait prêt à quitter le canapé. Elle secoua la tête avec fermeté.

– Vous avez vos projets pour la soirée. Et d'ailleurs, ça me va tout à fait d'être seule et triste. Chez moi, on appelle ça « sortir et voir le monde ».

Bríd renifla de mépris.

– Si traîner avec des charlots dans Carrick est ta conception de voir le monde, je suis désolée pour toi.

Cassie s'était contentée de rire et de balancer son sac sur son épaule. Pourtant, quand elle s'était frayé un chemin en passant devant deux brutes

endormies, puis avait descendu bruyamment l'escalier en fer jusqu'à une entrée au sous-sol d'une ruelle sordide, elle s'était demandé si Bríd n'avait pas raison. Le site du club avait promis un « cadre détendu et raffiné, de la musique géniale et une ambiance conviviale en plein cœur de Carrick ». La réalité n'était pas à la hauteur du baratin.

Une fois arrivée là, pourtant, elle avait décidé de rester et de boire un verre. Tout ce qui clochait avec cet endroit, c'était l'éclairage bizarre. Et la sono. Et la clientèle : pour l'essentiel des groupes venus enterrer des vies de garçon et de jeune fille.

Après avoir parcouru la pièce à la recherche d'un siège qui ne se trouve pas sous une enceinte, elle s'était installée à une table dans un angle. L'ambiance lui rappelait les soirées-spectacles sur les bateaux de croisière : tout le monde était déterminé à en avoir pour son argent et à s'amuser. Au bout de dix minutes, Shay s'était approché et lui avait souri.

– Je vais commander un autre verre. Je t'en prends un aussi ?

Il était posé, aimable et aucun rancard n'avait surgi des toilettes, alors Cassie lui avait rendu son sourire.

– Volontiers. Je reprendrais bien la même chose.

Quand il revint avec les verres, il attendit debout qu'elle l'invite à s'asseoir. Ils ne parlèrent pas beaucoup. En fait, ils se contentèrent de clarifier le terme « *bogtrotter* » : ça ne désignait ni un habitant du Nouveau-Brunswick, ni quelqu'un qui adorait les gâteaux. Dès que Cassie avait évoqué le sujet, elle regretta de s'être donné ce mal. La musique était tellement assourdissante que Shay avait dû se pencher et lui hurler dessus.

– Quel est le rapport avec le Nouveau-Brunswick ?

– Au Canada, *bogtrotter* désigne une personne qui vit là-bas.

– Pourquoi ? Parce que ce sont des *culchies* ?

– Qu'est-ce qu'un *culchie* ?

– Un bouseux. Quelqu'un qui n'est pas de la ville.

– Ah, d'accord.

– Et c'est quoi le rapport avec les gâteaux ?

– *Matilda*.

– Quoi ?

– Le livre pour enfants de Roald Dahl. *Matilda*. Il y a un personnage

dedans qui s'appelle Bruce Bogtrotter...

La voix de Cassie commençait à se casser...

– QUI VOLAIT DES GÂTEAUX.

La conversation avait continué à peu près comme ça. Alors, quand elle lui avait dit au revoir, et l'avait quitté sans prendre un autre verre, elle n'avait pas imaginé le revoir un jour.

Et puis, elle l'avait recroisé au volant d'une voiture de patrouille, quand elle était à Carrick avec Pat.

Quelques jours plus tard, quand il lui avait fait signe de s'arrêter sur l'autoroute, elle ne l'avait pas reconnu. Son permis de conduire en main, elle était déjà prête à expliquer que la voiture appartenait à Pat. Elle avait baissé la fenêtre et levé les yeux. Quand leurs regards s'étaient croisés, il lui avait adressé un sourire et un clin d'œil.

– Tu sais quoi ? Je croyais ne jamais te retrouver.

– Pourquoi, tu en avais l'intention ?

– Je n'ai pas ton numéro de téléphone.

– Et c'est pour ça que tu m'as fait me garer ?

– Eh bien, si je ne l'avais pas fait, tu aurais continué ta route.

Il portait le même after-shave, une odeur légère et agréable qu'elle avait déjà remarquée dans la boîte de nuit.

– On vous laisse arrêter des gens à votre guise ?

– Eh bien, on nous entraîne à développer notre sens de l'initiative.

Au final, elle avait éclaté de rire et lui avait donné son numéro. Le lendemain, elle avait reçu un texto : une invitation à dîner à Carrick. Sans en parler aux autres habitants de la maison, elle avait accepté.

Contrairement à la boîte, il régnait une ambiance détendue et raffinée dans le restaurant, et Shay était de bonne compagnie. Il n'avait jamais été au Canada, mais il avait passé du temps aux États-Unis et même embarqué sur un bateau de croisière depuis Fort Lauderdale, en Floride, jusqu'aux Bahamas, pour un voyage de trois jours avec casino à bord.

Cassie avait expliqué que, pour elle, parcourir le monde consistait à découvrir la vie.

– C'est pour cette raison que j'ai choisi de devenir coiffeuse. Cette carrière me permet d'aller partout.

Apparemment, Shay était devenu gardien de la paix pour faire plaisir à ses parents. Son père était un officier de police à la retraite.

– Alors tu n’en avais pas spécialement envie ?

– Eh bien, c’est un bon boulot. Il y a des opportunités de promotion. Une bonne retraite. Le sentiment agréable de changer les choses.

– Tu n’es pas un peu jeune pour penser à la retraite ?

– Merci beaucoup. Je prends ça comme un compliment.

Selon elle, il avait la petite trentaine. Conor et Dan auraient l’air assez gauches à côté de lui, mais pas seulement parce qu’il était plus âgé qu’eux. Il avait grandi en ville, comme Cassie, et ils parlaient la même langue d’une manière assez subtile qu’elle ressentait plutôt qu’elle ne reconnaissait.

Quand l’addition arriva sur la table, et qu’elle suggéra de partager, il secoua la tête et haussa un sourcil en direction du serveur. Sa carte de crédit fut enlevée en un éclair. Le lendemain, elle l’avait appelé pour lui proposer un autre repas.

– Cette fois, c’est pour moi. Pour que ce soit équitable.

Ils se rendirent à Ballyfin et discutèrent tellement qu’ils avaient à peine fini de manger à la fermeture. Cassie s’était un peu attendue à ce qu’il l’embrasse en la déposant chez elle, mais il s’était juste penché pour l’enlacer.

Lors de leur rencontre suivante, il l’embrassa au cours d’une balade, sur une plage battue par le vent.

Ce n’était pas comme s’ils étaient collés l’un à l’autre en permanence. Shay travaillait durant de longs créneaux – parfois des week-ends entiers – et les journées de Cassie étaient bien remplies. Elle appréciait de passer du temps avec Pat et grâce à la voiture, elle partait seule explorer la péninsule. Lors des après-midi passés à coiffer les retraités au Centre de l’Ancien Couvent, elle engrangeait des tas de conseils d’endroits à visiter.

S’il n’y avait pas eu Maurice – un boulanger à la retraite qui préparait des gâteaux sur commande à *La Mercerie* –, elle n’aurait jamais déniché le petit pub à Ballyfin qui servait des sandwiches dans des petits pains couverts de farine appelés *blaas*. D’après Maurice, traditionnellement, on les faisait dans le comté de Waterford. Il y a deux générations, un boulanger de Waterford avait rencontré une fille de Finfarran et s’était « joint » au pub de ses parents à Ballyfin. Assis dans le fauteuil, emmailloté dans une serviette, il avait contemplé Cassie avec sérieux dans le miroir et lui avait dit où aller.

– C’est *La Vieille Ancre*, et n’allez pas confondre avec ce nouvel endroit-là, *L’Ancre et le Pavillon*. Vous devez tourner au magasin qui vend le matériel pour la pêche et descendre la rue au-delà de la jetée.

Elle avait suivi ses instructions à la lettre, en évitant le tout nouveau pub brillant à l’angle, et elle avait trouvé *La Vieille Ancre* au bout d’une rue pavée, toute tortueuse. Il y avait une cheminée ouverte au bar, et un groupe de pêcheurs âgés buvaient au comptoir. Quand elle avait annoncé au barman qu’elle venait de la part de Maurice, tout le monde avait voulu lui offrir un *blaa* ou un verre.

Le petit pain couvert de farine et garni de chair de crabe était délicieux. Lorsqu’elle s’exclama que le café était fort, un homme au comptoir lui expliqua que les pêcheurs de Ballyfin avaient toujours préféré le café au thé. Ils avaient pris cette habitude des Français, qui venaient jusqu’ici pour échanger des grains de café contre des homards.

– C’était à l’époque de mon grand-père, avant qu’ils ne découvrent qu’on pouvait se faire pas mal d’argent avec le homard ! Mais à ce moment-là, on avait pris goût au café noir avec beaucoup de sucre. C’est assez puissant pour lutter contre le froid quand on est en mer.

Une autre fois, la vieille Mme Reily, qu’elle avait coiffée la veille, était apparue près du portail de sa ferme et lui avait fait signe d’entrer. Sa fille, Nell, et elle étaient dentellières et avaient décidé que Cassie aimerait voir comment elles travaillaient. Leur ferme n’était plus en activité, mais la grande cuisine avec sa table récurée et ses chaises confortables près de la gazinière était charmante.

Nell expliqua qu’elle travaillait la dentelle délicate à partir de fuseaux posés sur un coussin, attaché aux genoux. Pour sa mère et elle, la dentelle était un passe-temps.

– Depuis que l’exposition du psautier a ouvert ses portes, nous vendons des initiales en dentelle dans la boutique de souvenirs. Nous nous sommes basées sur les lettres enluminées du psautier, et un jeune gars qui a un atelier dans le Centre de l’Ancien Couvent les encadre.

Elle déclara à Cassie que c’était très intéressant de faire du commerce : il fallait conclure des affaires avec l’encadreur et la boutique, voir quelles lettres se vendaient bien, et combien il en fallait.

– Et bien sûr, nous continuons toujours la dentelle pour les ventes d’œuvres d’art et pour la Fête de Noël. Même si je ne sais pas si on en voudra

pour le Festival de Noël.

Cassie lui avait répondu qu'ils en voudraient certainement.

– Comment ne pas avoir envie de vendre un si beau travail ?

– Je sais, ma chère. Et Phil nous a proposé un stand. Mais je ne sais pas si nous avons envie de mêler les affaires et la fête.

Nell avait pris un air préoccupé.

– Enfin, je ne veux pas dire la fête, puisque ça n'en sera pas une. Vous voyez ce que je veux dire. Noël est une affaire de don, n'est-ce pas ? Pas d'autopromotion, ou de réseau.

Cassie se dit que Phil – qu'elle prenait pour quelqu'un de sensé après l'avoir entendue à la première réunion – s'était comportée plutôt mal. Si la Fête de Noël existait bien avant le Festival d'hiver, n'était-ce pas un peu rustre de s'imposer et d'inquiéter des gens comme Nell ?

Alors que les deux dames lui disaient au revoir, Nell lui avait fourré un petit paquet dans la main. Plus tard, dans la voiture, elle l'avait déballé et avait découvert l'initiale « C » dans une dentelle magnifiquement ouvragée. Souriante, Cassie l'avait repliée et remise dans son papier de soie. Tout comme l'initiation aux *blaas* de Ballyfin et les sourires dans les rues animées de Lissbeg, c'était un autre geste silencieux d'intégration. En même temps que la douce chaleur qu'elle ressentait à l'idée de revoir Shay : un détail de plus qui lui faisait sentir que peut-être elle était chez elle.

1. Terme très insultant pour désigner un Irlandais issu de la classe populaire.

CHAPITRE 29

Pat était inquiète. Quand Ger montait à la cuisine dans la matinée pour prendre une tasse de thé avec un biscuit, il apportait en général un morceau de viande pour le dîner ou, s'ils étaient très occupés en bas, il le laissait sur la première marche à son intention. Quatre côtelettes peut-être ou deux jolis blancs de poulet.

Ils déjeunaient toujours vers treize heures les jours où Ger était à la maison. S'il était absent, Pat se préparait un sandwich ou faisait un saut au *Café du jardin* pour prendre un en-cas. On mangeait moins à son âge que plus jeune. En tout cas, c'était son cas. Ger avait toujours été un gros mangeur.

C'était une des raisons de son inquiétude. Dernièrement, il était devenu pointilleux avec la nourriture. Elle cuisinait la viande qu'il avait choisie, mais la moitié du temps, il n'en voulait pas. Il picorait un morceau avant de le repousser sur le bord de son assiette.

En fait, depuis leur retour du Canada, il se comportait d'une étrange façon. Dieu lui était témoin, il n'avait jamais été très loquace, mais depuis qu'ils étaient rentrés, on aurait dit qu'il cherchait à l'éviter. C'était une période de l'année très chargée, bien sûr, alors il était normal qu'il soit préoccupé. Mais ces derniers jours, soit il sortait à toute vitesse, soit il se prétendait fatigué et allait se coucher.

En vérité, ce voyage au Canada était peut-être une erreur. Et si c'était le cas, c'était entièrement sa faute. Elle était tellement focalisée sur le fait de voir ses petits-enfants et les garçons qu'elle n'avait pas réalisé qu'elle aggravait la situation. Dans un recoin de son esprit, elle savait que Sonny et Jim n'étaient pas restés loin d'eux uniquement parce qu'ils étaient débordés. Malgré tout, elle avait aussi cru que les choses changeraient s'ils se réunissaient tous. En terrain neutre, pour ainsi dire. Et que si les garçons voyaient que Ger et elle vieillissaient, ils se décideraient à mettre le passé derrière eux.

Pourtant, avant de partir pour Toronto, elle aurait dû faire asseoir Ger et l'amener à parler de son testament. Sonny et Jim avaient bien réussi, mais il n'en demeurerait pas moins que tous les deux s'étaient faits tout seuls, tandis que Frankie n'avait eu qu'à se glisser dans sa maison et dans l'exploitation familiale.

Pat avait toujours supposé que, quand Ger et elle partiraient, ils ne

laisseraient pas Frankie sans rien, mais que les autres garçons toucheraient aussi leur part de l'héritage. Peut-être aurait-il fallu décider tout ça des années plus tôt. Elle aurait dû s'en occuper au lieu de tricoter des bonnets et d'envoyer des cartes postales.

Quand ils revinrent du Canada, elle avait mentionné le testament à Ger, avec désinvolture, et il l'avait regardée comme si elle l'avait frappé au visage. Il avait toujours été comme ça, quand il s'agissait d'argent. Il était bon pour une chose dans la vie : en gagner. Si on le questionnait, il croyait qu'on ne lui faisait pas confiance.

Pat avait cru qu'il parlerait peut-être du futur avec les garçons quand il serait là-bas. Disons en buvant des pintes au club de golf de Sonny. Ou peut-être un soir au dîner, quand ils seraient tous réunis. Mais elle se voilait la face. Ger avait toujours été muet comme une tombe. La seule personne à qui il n'avait jamais parlé, c'était Tom.

Tout avait commencé pendant leur première année chez les frères, alors que leurs pupitres étaient côte à côte. Tom était déjà une star du football et Ger un avorton rachitique. Alors frère Hugh les surnomma « Le Guerrier » et « La Fouine ». C'était le genre de choses que les professeurs faisaient à cette époque-là, et on le leur permettait parce que personne ne remettait jamais en cause le pouvoir de l'Église. On était censés être reconnaissants qu'ils daignent vous donner de l'instruction. Il fallait rester dans leurs bonnes grâces. Nombreux étaient ceux qui n'auraient jamais accédé au secondaire si un curé de paroisse n'avait appelé les frères et n'avait plaidé en leurs faveurs.

À l'âge de douze ans, Ger était totalement sans défense, et il n'avait aucun moyen de rendre les coups. Le surnom lui colla à la peau, parce que frère Hugh ne cessait d'encourager les gamins à l'utiliser. Puis, un jour, alors que Pat et Mary discutaient près du mur du couvent, elles avaient vu Ger faire l'andouille, plus loin, près de l'abreuvoir. Il était rempli d'eau en ce temps-là, et non planté de fleurs comme aujourd'hui. Ger se pavanait le long du bord, comme un funambule. Nat Hughes le poussa dedans.

La foule riait et ricanait, et l'appelait « la Fouine mouillée », lorsque Tom surgit de nulle part et saisit Nat par le cou. Mary répéta toujours par la suite qu'elle avait dû arracher Nat des mains de Tom avant qu'il ne le noie, mais elle ne faisait que monter l'histoire en épingle. En réalité, Tom tint la tête de Nat dans l'abreuvoir jusqu'à ce qu'il commence à donner des coups de pied et à s'étrangler. Puis il le souleva et le laissa étendu sur la route.

C'était Tom tout craché. Quelque chose le poussait à protéger les autres. Pat savait ce qu'il avait éprouvé en mettant son bras autour des épaules mouillées de Ger. Il défiait le monde de lui chercher des noises. Personne ne cria plus « La Fouine », une fois qu'il en eut terminé avec Nat Hughes. À partir de ce jour-là, Ger ne fit confiance à personne d'autre qu'à Tom.

Selon Pat, personne ne se souvenait de ce qui s'était passé. Elle avait entendu dire que frère Hugh était décédé à cause de la boisson, et elle en était bien contente. Cela dit, quelques personnes en ville appelaient encore Ger « Fouini Fitz ». Mais elles ne pensaient pas à mal. C'était un surnom, comme on appelait Paddy Donovan « Cheval ».

Ger monta avec une belle tranche d'agneau à mijoter. Il semblait plutôt en forme aujourd'hui, et il fit une blague sur le fait de ne pas vouloir d'ail. Mais Pat n'en avait jamais cuisiné de sa vie. Il avait une belle allure aussi, dans le pull-over qu'elle lui avait acheté à Toronto.

Elle fit du thé et ils s'installèrent à table. Ger devait se rendre à Cork la semaine suivante, lui dit-il. Elle espérait que les routes seraient bonnes. On ne savait jamais à cette période de l'année et elle ne voulait pas qu'il traverse des eaux de crues. Elle devait aller à l'atelier d'écriture ce même après-midi, alors elle était plutôt contente de ne pas avoir à préparer le repas avant.

Quand il descendit l'escalier, et que le ragoût commença à mijoter, Pat se dit qu'elle ferait bien de s'intéresser à l'exercice de l'atelier. À la fin de la dernière séance, on voyait bien qu'Hanna avait décidé de rétablir l'ordre. On ne pouvait pas l'en blâmer, il fallait un peu les maîtriser, avec Darina Kelly qui s'égarait toujours sur Internet, et M. Maguire qui les ennuyait mortellement. Alors, on leur avait donné une tâche qui, selon Hanna, était censée les faire sortir d'eux-mêmes.

Tout le monde devait fermer les yeux, et mettre la main dans la boîte aux objets trouvés de la bibliothèque. Quel que soit l'objet qu'ils attrapaient, il devrait inspirer leur écrit. Pas plus d'un paragraphe.

Quelque chose qui fonctionnerait comme un début de roman. Il faut que ce soit captivant, évocateur, et que cela suggère le genre du livre. Hanna avait fait le tour avec la boîte, et tout le monde avait glissé une main et sorti quelque chose. Pat, qui était avant-dernière, avait hérité d'une vieille paire de lunettes. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pourrait écrire à leur propos, et elle n'avait pas réussi à en trouver une seule depuis.

En les posant sur la table, elle se dit qu'elles ressemblaient à la paire que

portait la mère de Ger l'année avant son décès. Elles étaient d'un rose un peu violet, la même que le vase, et la monture s'enroulait sur elle-même comme les pieds du vase. Les gens n'arboraient plus du tout cette forme de lunettes de nos jours. Elles devaient se trouver dans la boîte depuis des lustres. Même avant l'arrivée d'Hanna. Elles dataient peut-être du temps où la bibliothèque était une salle polyvalente de l'école.

Pat les souleva et plissa les yeux pour regarder son carnet. Mon Dieu, la correction était extrêmement forte, ce n'était pas des lunettes de lecture. La personne qui les avait perdues devait y voir à peine sans elles. Comment sortir de la bibliothèque quand on ne voit pas où l'on va ? Si la personne savait qu'elle avait laissé ses lunettes, pourquoi n'avait-elle pas fait demi-tour ?

Elle les reposa sur la table et remit les siennes. En haut de la page, elle avait griffonné les consignes d'Hanna.

1. Au lieu de regarder à l'intérieur de vous, regardez à l'extérieur.
2. Examinez l'objet et utilisez votre imagination. Laissez le paragraphe s'inspirer des images naissantes.

Pat fronça les sourcils et écrivit : « Des lunettes violettes ». Dieu seul savait ce que l'on pouvait dire de plus là-dessus.

Depuis son retour du Canada, elle avait l'impression d'avoir tourné en rond pendant des années, en s'aveuglant elle-même. Elle prit son stylo et dessina des losanges tout autour des mots « lunettes violettes ».

À dire vrai, la vie était plus facile quand on n'avait pas à regarder les situations en face. Pourtant, même s'il avait l'air bien aujourd'hui, dans son pull-over bleu, il était arrivé quelque chose à Ger. Elle l'avait connu toute sa vie et elle devinait quand il lui cachait quelque chose. Elle ne pouvait fermer les yeux là-dessus, mais elle ne savait pas quoi faire.

CHAPITRE 30

Quand Dan arriva dans le bureau de Phil, Fury O'Shea était appuyé contre le mur. Dan se trouvait à mi-chemin de Carrick quand un texto de trois mots l'avait appelé à Lissbeg. Lorsqu'il avait rappelé, comme d'habitude, Fury n'avait pas décroché.

Diablo était allongé sous le bureau, les pattes croisées et le museau enfoui dans un carton de dépliant. Phil s'affairait comme une mouche sous amphétamines : elle discutait au téléphone, parcourait des listes avec Bríd et lançait des ordres à Ferdia. Fury, complètement à l'aise, avait calé ses maigres épaules contre un organigramme.

– Tu as pris ton temps, mon garçon, pas vrai ?

Dan était dans l'encadrement de la porte, quand Fury s'adressa à lui. Ils s'interrompirent tous pour river leurs yeux sur lui. Sa remarque était sacrément agaçante, étant donné qu'il avait fait demi-tour à l'instant où il avait vu le texto. Malgré tout, se mettre en rogne contre Fury était une perte de temps, alors Dan ne se donna pas cette peine.

– Quoi de neuf ?

– Phil ici présente a un boulot pour toi.

Phil parut un peu surprise, ce qui arrivait fréquemment quand Fury débarquait. Néanmoins, elle demeura exceptionnellement silencieuse.

– Phil allait me demander de fabriquer des étals pour ce Festival d'hiver. Apparemment, le comité a décidé de jouer sur le thème du psautier de Carrick.

Deux membres du comité, qui se tenaient près du comptoir, prirent un air indigné et Phil bondit immédiatement.

– L'exposition du psautier a attiré beaucoup de touristes. Nous avons convenu qu'un thème médiéval était réellement emblématique de Lissbeg. Et rien n'évoque plus Noël que des arcs gothiques et des vitraux étincelants. Chaleur humaine ! Accueil ! L'éclat d'un feu ! Des petits chanteurs de Noël !

Phil planta ses mains sur le bureau, ce qui provoqua un grognement de Diablo.

– Alors j'ai proposé – et le comité a approuvé – de construire une devanture crénelée pour chaque étal.

L'une des dames marmonna que donner aux présidentes des voix

prédominantes était ridicule.

Fury haussa un sourcil vers Dan.

– Alors, voilà le plan. Je passerai deux ou trois coups de fil et j’achèterai les matériaux, et tu échafauderas à la hâte quelques remparts accueillants.

– Pourquoi moi ?

– Parce que je suis un ouvrier du bâtiment. Je ne fais pas dans les décors de spectacles.

– Moi non plus.

– Et parce que Phil a touché de l’argent du conseil municipal pour te payer la fabrication des remparts.

Phil intervint et déclara que le thème était le château médiéval.

Fury la calma d’un regard.

– Bon sang, femme, à quoi crois-tu que les créneaux servaient ? À protéger les archers quand ils envoyaient des flèches sur l’envahisseur. Les nantis là-haut repoussaient les pauvres.

– Eh bien, mais...

– Viens voir par ici, et arrête de m’agacer. Je sais très bien ce que tu cherches. Si tu crois que tu vas bâtir Disneyland avec trois panneaux de contreplaqué et une boîte de vis, tu te fais des illusions. Mais si tu veux des étais qui tiennent debout, alors Dan est ton homme.

Il retira ses épaules de l’organigramme et fit claquer sa langue à l’attention de Diablo.

– Je peux même t’avoir de la peinture grise pour un bon prix, si tu me donnes un jour ou deux. Des paillettes en spray aussi, si l’envie te prend.

Dan éleva la voix.

– Mais pourquoi *moi* ? Comment ça se fait que je me retrouve impliqué dans tout ça ?

Fury ignore Dan et toisa fixement Phil, tandis que Diablo retirait son museau du carton et sortait de sous le bureau en trotinant.

– Il me faudra du liquide pour les matériaux, cela dit, la même chose vaut pour Dan the Man. Et ne va pas imaginer que l’un de nous va émettre une facture.

– Non. D’accord, c’est très bien. On sortira les fonds de mon budget pour les travaux d’infrastructure du Centre. Vous pourrez juste m’envoyer la note

de ce que vous avez acheté.

– Nom d'un chien, femme, tu es sourde ou quoi ? Nous sommes tombés d'accord sur un prix, pas vrai ? Eh bien, ça vaut pour signature en ce qui me concerne.

La minute suivante, Dan longeait le couloir à grands pas et les griffes de Diablo cliquetaient sur le lino brillant un peu plus loin devant eux. Fury avança jusqu'à ce que tous trois soient dans le jardin. Puis, il s'arrêta et prit une cigarette roulée de derrière son oreille.

– Tu as un briquet ?

– Non, je n'ai pas de briquet. Est-ce que tu veux bien me dire à quoi ça rime tout ça ?

Après avoir repêché une allumette couverte de peluches dans la poche de sa veste, Fury la gratta contre le mur.

– C'est pas sorcier. Phil me paye pour le matériel et elle te paye pour le travail.

– Mais je n'ai pas besoin de ce travail.

– Peut-être pas, mon garçon, mais tu as besoin d'argent.

– Écoute, j'ai un investisseur pour mettre de l'argent dans mon affaire. Je n'ai pas besoin de petits boulots pourris dans ce genre.

– Ah, d'accord. Eh bien, dans ce cas, tu as l'argent pour me payer le bois de ta remise ?

– Oui, je l'ai.

Dan s'interrompit brusquement, dévasté.

– Eh bien... Je l'aurai. Bon sang, Fury, tu n'as aucune raison de douter de moi.

Un silence s'ensuivit pendant lequel Diablo s'en prit à un papier gras qui tourbillonnait dans le vent.

Fury recracha un nuage de fumée et lança un regard en coin à Dan.

– N'y vois rien de personnel, mon garçon. Je ne doute pas de toi. Je veux juste que mon argent provienne d'une source identifiée.

Il n'y avait rien à ajouter, et Dan partit dès qu'il le put. Parce que, bien que le compte commun ait été ouvert sans problème, les fonds de Dekko n'étaient pas encore arrivés. Et Dekko, lui, avait encore disparu. Il avait envoyé un texto à Dan une semaine plus tôt pour lui dire qu'il avait un problème

familial à régler, et qu'il serait de retour à Finfarran bientôt.

Dan avait examiné le compte chaque jour, en espérant que l'argent y serait. Mais ce n'était pas le cas. Aujourd'hui, avant de voir Fury, il avait presque décidé d'appeler Dekko. Pas pour lui mettre la pression, mais pour avoir une idée de l'échéance. Malgré tout, il n'était pas sûr de le faire.

Il venait à peine de quitter Fury que son téléphone sonna. Son cœur bondit quand il vit le nom sur l'écran.

– Dekko ! Comment ça va, mon pote ?

– Tout roule pour moi. Génial.

– Tu es où ?

– Installé dans l'arrière-salle du *Quinn's*. Je te paye une pinte ?

Le *Quinn's* était le pub où ils avaient déjeuné avec Conor et où Diablo avait dévoré les chips.

– Ben... Ouais. Je ne savais pas que tu étais de retour à Finfarran.

– Exact, mon pote, je suis arrivé tard, alors je n'ai pas téléphoné.

Le réseau se dégradait comme d'habitude lorsque Dan traversa Broad Street.

– Écoute, je saute dans la jeep et j'arrive, OK ?

– Pas de problème. Je vais dire au bonhomme de lancer ta pinte.

Sur l'autoroute, Dan colla le pied au plancher. Le soulagement déferlait dans ses veines. Ils pourraient régler quelques affaires maintenant, avant que tout le monde ne soit distrait par les fêtes de Noël. Et Fury pourrait effacer cet air entendu de son visage.

Malgré tout, ce n'était pas un mauvais plan de bosser un peu pour le Festival d'hiver. Un boulot honnête sur les étals leur donnerait un air classe, et Bríd serait contente. Aideen et elle estimaient que, si Lissbeg gagnait la compétition, cela donnerait un coup de pouce à l'épicerie. Elles étaient suspendues à la liste d'invitation de Phil. Des journalistes qui écrivaient sur la nourriture artisanale, le style rustique et des trucs comme ça. Une interview ou un article en couleur ferait des merveilles, et ce n'était pas souvent que des journaux de Dublin venaient dans ce trou perdu. C'était un marché énorme pour Bríd, qui ne cessait de s'inquiéter pour son affaire. Et Dan la comprenait.

À son arrivée, la pinte était posée sur la table, avec un whisky dans un verre à côté.

– Bon Dieu, Dekko, tu y vas fort. Ce n'est même pas l'heure du déjeuner.

Dekko sourit et déclara qu'il avait quelque chose à fêter.

– Vraiment ? Quoi ?

– Eh bien, selon moi, tu as senti que j'avais un problème de trésorerie.

– Et c'est le cas ?

Dan reposa sa pinte, parcouru d'un frisson.

Dekko se moqua de lui.

– J'« avais », j'ai dit, pas « j'ai ». Tout est arrangé.

Il avait travaillé avec son oncle sur une affaire d'importation, et c'était devenu épineux en quelque sorte. La paperasserie dans ce pays avait de quoi vous rendre dingue. On pourrait penser que si les producteurs artisanaux essayaient de gagner un revenu décent, et que les magasins étaient partants pour acheter et vendre leurs produits, alors on les aiderait. On pourrait imaginer que quelques lois seraient faites au Dáil, le parlement irlandais, pour laisser un homme ordinaire tranquille. Mais pas du tout. Et tous les maillons d'un bout à l'autre de la chaîne devaient avoir leur part. L'employé du fisc et les enfoirés de politiciens, et même le foutu gardien qui fait sa ronde. Et de pauvres types avec des marchandises à vendre ne pouvaient même pas les emporter jusqu'à un marché.

Dan avait un vague souvenir de Bríd disant la même chose sur des biscuits et des gâteaux. Il ne suffisait pas de les faire et de les vendre, il fallait se coltiner des inspecteurs qui venaient farfouiller dans votre cuisine.

– Bon, et voilà ! C'est ce que je dis.

Dekko siffla sa pinte.

– De toute façon, je connais une foule de gars en Espagne. Mon oncle et moi, on a des transactions en cours avec eux. Les types les plus gentils du monde. Ils fabriquent du brandy pour l'exportation. Une petite affaire familiale : le grand-père a transmis le procédé aux fils, la maman dans la cuisine fait les comptes. Ils sont là-dedans depuis des générations, et chaque parcelle de savoir-faire est engrangée là-haut.

Il se tapota le front du doigt avant de secouer la tête avec tristesse.

– Nous avons organisé le transport avec quelques gars jusqu'ici en Irlande. Et c'est un truc honnête, tu sais, Dan. Pas le tord-boyaux que l'on achète aux grosses boîtes.

Dan hocha la tête.

– Bon sang, quand on lit sur Internet les produits chimiques qu'ils mettent dans les produits commerciaux, y a de quoi flipper.

– Mais va dire ça aux politiciens qui plongent leurs groins dans l'auge des multinationales. Ils ne veulent pas savoir. Ou plus précisément, ils le savent très bien, mais ils s'en foutent.

– Alors, qu'est-ce qui va se passer avec tes gars en Espagne ? Est-ce qu'ils sont ruinés ?

– Non. Parce que je ne vais pas laisser faire, mon pote.

Dan le regarda avec admiration. Voilà un gars avec des problèmes de trésorerie, qui était toujours prêt à se battre pour les plus petits.

– Comment tu vas t'y prendre ?

– C'est chose faite. Signé, scellé et livré. J'ai les acheteurs au bout de la chaîne, ils sont prêts et ils attendent. Un cousin des gars en Espagne a un bateau. Et la nuit dernière, nous avons transporté la première cargaison jusqu'en Irlande.

– Quoi... ? Bloquée dans un bateau ?

– Chargée, ramenée, et que ces foutues autorités aillent se faire voir. Elle est d'autant plus en sécurité qu'elle se trouve dans ta remise.

CHAPITRE 31

« PAT A STUPIDE COURS D'INFOR OJOURD'8 DEJ AU CAFE
DU J JE PEUX JS VENIR A 13 H »

Hanna attendit le prochain texto. Il arriva quelques secondes après.

« VA LEUR DIRE DE NS GARDER 1 TABLE »

Suivi immédiatement par un troisième.

« ON GELE PRES DE LA PORTE »

Hanna s'était déjà acheté un sandwich qu'elle comptait manger à la bibliothèque. Elle avait vu sa mère deux fois ces deux dernières semaines. À une occasion, elle avait obéi à l'instruction d'inviter Brian « pour qu'il y ait une conversation décente ». De plus, comme Mary le savait, le *Café du jardin* ne prenait pas de réservations.

Mais inutile de lutter contre l'inéluctable. En expirant plus fort que nécessaire, Hanna tapota *OK* sur son téléphone, et lança un regard furieux à l'emoji avec les deux pouces en l'air qui lui répondit. Puis, elle lâcha un grognement et appela le café.

– Je sais que je ne peux pas réserver de table, mais si vous pouviez garder un œil sur... Je veux dire, c'est un peu idiot, mais... Nous serons là à treize heures. Pour trois. Merci. Merci mille fois. Merci.

À treize heures moins cinq, elle laissa Conor gérer la bibliothèque et traversa le jardin des nonnes. Le matin, elle s'était réveillée à l'aube, et le gel avait crissé sous ses pieds. À présent, les parterres d'herbes officinales et la fontaine étaient baignés d'une pâle lumière. Entre les amas de feuilles cramoisies qui voletaient au bas de la plante grimpante et qui s'étaient amoncelées sous les conifères, des plaques de gel scintillaient toujours sur la terre sombre.

À l'intérieur, le café était illuminé par les décorations de Noël et la présence hivernale du jardin derrière les baies vitrées rendait la chaleur et les odeurs encore plus accueillantes que d'habitude. Pat était déjà là, confortablement installée dans un coin à bonne distance de la porte. Hanna se faufila entre les tables bondées et l'étreignit avant de s'asseoir.

– Tu nous as obtenu une super table !

Pat sourit.

– Ah, eh bien, je suis venue un peu tôt. J’ai reçu un texto de Mary.

Hanna décida de ne pas s’engager sur cette voie et demanda à Pat comment elle allait.

– Tu vas venir à l’atelier d’écriture cet après-midi, pas vrai ?

– J’y serai, ma chérie, oui. Ger est parti à Cork aujourd’hui, alors je suis libre comme l’air. Mary affirme que je suis idiote de veiller à préparer son dîner, mais voilà, c’est comme ça. Quoi qu’il en soit. Je serai là, mais je ne pense pas que Cassie viendra.

Pat se pencha sur la table et baissa la voix :

– On déteste que les gens parlent de vous quand on est jeune, mais tu sais ce que c’est... je crois qu’elle s’est trouvé un petit copain.

– Eh bien, c’est une bonne nouvelle.

– Oui, et je suis ravie pour elle. Les jeunes vivent de super moments, pas vrai ? Ils vont partout.

– C’est gentil de ta part de lui prêter ta voiture.

– Ah, je ne voulais pas parler de ça. Je voulais parler de la façon dont ils voient la vie, comme dit Cassie. Bon sang, Hanna, quand ta mère et moi avions son âge, on n’a jamais pensé à décrocher des boulots qui nous conduiraient partout dans le monde.

– Ça t’aurait plu ?

– Tu sais quoi, peut-être. Je ne sais pas en ce qui concerne Mary. Regarde comme elle était féroceement opposée à ton départ pour Londres.

Hanna éclata de rire.

– Eh bien, elle a toujours dit que ce serait un désastre... Et l’avenir lui a donné raison.

– Pas du tout, ma chérie, ça dépend comment on voit les choses. Tu es peut-être divorcée, mais tu as une fille adorable. Et n’as-tu pas vu et fait toutes sortes de choses que tu n’aurais jamais connues à Lissbeg ? Et n’es-tu pas rentrée pour te bâtir une nouvelle vie ?

L’espace d’un instant, Hanna se raidit. Elle redoutait que Pat lui demande comment cela se passait avec Brian. Mais Pat n’avait jamais été ainsi. Elle lui sourit avec affection. En montrant un tableau noir encadré de guirlandes, elle dit qu’elle prendrait un sandwich à la dinde.

Mary arriva dans un tourbillon d’écharpe, avec un gilet en laine

supplémentaire, qu'elle ôta avant de s'asseoir.

– Je ne me plains pas hein, parce que c'est adorable et bien chauffé ici, pas vrai ? Mais ne croyez-vous pas qu'ils auraient pu se douter qu'on serait bien emmitouflés par un jour pareil ? Elle s'installa à côté de Pat et inspecta le menu. Je ne pourrai jamais aimer la soupe poireaux-pommes de terre. Ça ne coûte rien de faire cuire tous ces trucs dans une casserole. Ils jettent ça dans une tasse, avec un peu de pain complet, et ils vous en demandent six quatre-vingt-quinze ! Elle mit le menu de côté en reniflant, et tendit le cou vers les suggestions du jour sur le tableau noir. Et vous ne me verrez pas non plus manger de la dinde trois semaines avant Noël ! Est-ce qu'on n'en aura pas ras-le-bol très bientôt ?

Hanna avait dit à Conor qu'elle rentrerait d'ici une heure. Elle se leva donc pour passer les commandes. À son retour, Mary interrogeait Pat sur les jambons de Noël.

– J'espère que Ger se souvient qu'il m'en faut un pour quatre. Louisa, moi, Jazz et Hanna. Quoique, dis-moi un peu, Hanna, est-ce que tu penses amener Brian ? Quatre femmes autour d'une table de Noël, ça ne va pas être très amusant.

Hanna n'avait pas prévu d'avoir cette conversation en public. Elle n'était même pas prête à l'avoir du tout. Bien entendu, elle aurait dû l'être. À Lissbeg, on commandait toujours la dinde et le jambon à l'avance. Une virée de dernière minute au supermarché n'était pas concevable : tout au moins, pas pour les gens comme Mary Casey, qui proclamaient en permanence que les jambons emballés dans du plastique ne contenaient que de l'eau et de l'air.

Par chance, Mary n'attendait pas de réponse.

– Ger a dit qu'il choisirait un joli jambon et qu'il me le mettrait de côté. Avec quelques tranches de lard, bien sûr, parce qu'il n'y a pas d'autre façon d'empêcher le blanc de volaille de brûler. Il va te falloir une dinde de bonne taille cette année, Pat, si tu cuisines aussi pour Cassie ? Ou alors vous allez tous chez Frankie pour le dîner ?

Du coin de l'œil, Hanna vit que Pat restait sur la réserve. Peut-être que Cassie avait prévu de passer Noël avec son petit ami. Se remémorant sa situation personnelle, elle sentit ses lèvres tressaillir. La dernière chose à laquelle elle s'était attendue à son âge c'était de ressentir un élan de solidarité envers une jeune fille de vingt ans. Bien qu'en réalité il s'agisse davantage

d'un accès de jalousie. Si Cassie, avec sa frange effilée bleu canard, manquait le repas de Noël, il y avait de fortes chances que Pat lui pardonne avec gentillesse. Mais Dieu seul savait ce que Mary ferait à sa fille d'âge mûr si non seulement elle n'assistait pas au repas de fête, mais si en plus elle disparaissait avec le seul homme disponible.

Quelques heures plus tard, quand le groupe de l'atelier se réunit dans la bibliothèque, Cassie était absente. Et cette fois encore, Darina Kelly arriva avec dix minutes de retard. Elle s'installa sur un siège à côté d'Hanna, demanda à ce qu'on ne se dérange pas pour elle et laissa immédiatement tomber son sac par terre. Parmi les objets qui se renversèrent, il y avait une casquette d'homme à visière en tweed.

Tandis que les autres tâtonnaient à la recherche des babioles qui avaient roulé sous les chaises, Hanna ramassa la casquette et la lui tendit. Darina lui répondit par un éclat de rire qui résonna dans la pièce.

– Oh, ça alors, tu as cru qu'elle était à moi ? C'est ce que j'ai pioché dans la boîte !

Darina s'habillait avec une telle excentricité qu'Hanna l'avait pensé. Ou, plus précisément, elle n'avait pas pensé du tout, parce que son esprit était toujours accaparé par Noël.

Soudain, Darina se jeta sur un carnet vert.

– Là ! Pas besoin de chercher ce que j'ai écrit, ça se jette tout seul à mes pieds ! Est-ce que je lis en premier, Hanna ? Ça ne t'embête pas ? Sinon je vais encore perdre mon texte.

Hanna n'avait pas de raison de s'y opposer, alors elle déclara que c'était une bonne idée.

Darina ouvrit son carnet et s'éclaircit la gorge. À l'instant où elle avait vu la casquette, elle avait songé à John McGahern.

– Un écrivain incroyable, n'est-ce pas ? Si sombre, et dénué de crainte face à la nature riche et sexuelle de la vie rurale. J'ai jeté un œil à cette casquette grasseuse en tweed et j'ai réalisé où elle me conduisait. Dans des endroits viscéraux. C'est ce que j'ai ressenti. Cependant, dans mon cas, c'est une question de sensibilité féminine. Alors je ne savais pas quoi faire. J'ai pris conscience qu'il fallait que je me désexualise ! J'ai besoin de rejeter les limites de ma conception du genre et d'explorer les possibilités d'un pénis !

Par bonheur, elle avait respecté les règles et le paragraphe était bref.

Au cours du silence abasourdi qui suivit, M. Maguire se leva et sortit un tube de colle. Il était emballé dans un sac en papier provenant de la quincaillerie. La personne qui l'avait perdu avait dû y passer avant de venir à la bibliothèque.

Hanna lui adressa un sourire d'encouragement et lui demanda comment il allait continuer. C'était une erreur. Apparemment, M. Maguire n'arrivait pas à se connecter à l'exercice qu'elle leur avait donné.

– En fait, mademoiselle Casey, avec tout le respect que je vous dois, je ne suis pas certain qu'il soit adapté. Je veux dire, je ne suis pas sûr qu'il produise les résultats que vous escomptiez.

Hanna réprima son envie de lui donner raison et lui suggéra de lire son passage.

– Oh non, je me suis abstenu.

Il lui adressa un sourire déconcertant de malice et annonça que, s'il avait écrit un texte sur un tube de colle, il aurait assommé son auditoire.

– Et personne ne m'a jamais accusé d'une chose pareille !

Par chance, Saira Khan avait lu un paragraphe original à propos d'une trousse, qui, d'après son imagination, pouvait être le début d'un roman policier.

– Qui ressemblerait probablement plus à Alexander McCall Smith qu'à P. D. James.

Fatalement, Ferdia était resté dans le domaine de la science-fiction, mais son image d'ourson comme hôte d'une présence extraterrestre était efficace. Saira, qui n'avait jamais lu de science-fiction, voulut connaître la différence avec les histoires d'épouvante. Cette question provoqua une réponse très détaillée de la part de Ferdia. Pour lui, la réponse ne résidait pas dans le contenu, mais dans l'impact que l'auteur souhaitait produire sur le lecteur.

– Le problème, c'est que les éditeurs grand public ont réuni trois genres en un et ont désorienté le lectorat. L'horreur est destinée précisément à inspirer de la peur. Selon moi, dans la science-fiction, la peur n'est qu'un effet secondaire. Pour ma part, je vais utiliser la spéculation scientifique pour explorer les conséquences des idées.

– Comme J. K. Rowling ?

Darina, qui avait mis la casquette en tweed, inclina la tête et posa un regard sérieux sur Ferdia.

– Non. Pas comme J. K. Rowling. Le fantastique traite de la spéculation magique.

– Oui, mais c’est le même genre de chose, n’est-ce pas ?

– Non. Pour commencer, le fantastique est voué en général à émettre un commentaire moral sur la société.

– Eh bien, on pourrait dire ça de toute la littérature, n’est-ce pas ?

– Est-ce que vous le diriez de Dostoïevski ?

Dostoïevski figurait encore sur la liste des auteurs à lire par Darina. Cependant, jusqu’à la fin de l’heure, ils eurent une discussion animée sur les différents genres littéraires et sur le décor d’une scène – uniquement gâchée par une brève leçon dispensée par M. Maguire sur le début du *Journal d’un homme sans importance*. Hanna sentit que l’exercice n’avait pas été aussi vain qu’elle l’avait craint.

Apparemment, elle n’était pas la seule parce que, bien que M. Maguire n’ait pas changé d’avis, le reste du groupe demanda avec enthousiasme ce qu’ils allaient faire ensuite.

Elle éleva la voix pour couvrir le brouhaha du départ.

– D’accord. Alors, pour la prochaine séance, j’aimerais que vous observiez un animal. Passez du temps à regarder ses mouvements, sa couleur, la texture de sa peau, voyez si vous pouvez en déduire une personnalité... ou quelque chose d’intrinsèque à l’espèce que vous avez choisie. Fixez-vous la tâche de la décrire. Un portrait.

Aucune réaction.

– Contentez-vous de mettre sur papier ce que vous voyez.

Puis, elle les laissa empiler les chaises et enfiler leurs manteaux. Elle partit à la poursuite de Pat, qui était déjà sortie. Elle la rattrapa à la porte de la bibliothèque, et Pat la regarda avec inquiétude comme une jeune délinquante.

– Je sais. Je sais ce que tu vas dire et je suis vraiment désolée, Hanna. Tout comme à la séance précédente, chaque fois qu’on lui avait demandé de lire, elle avait refusé, tête baissée. Laisse les autres y aller et tu reviendras vers moi après.

Et en fin de compte, elle avait avoué n’avoir rien rédigé. Devant la mine de Pat, Hanna culpabilisa.

– Oh, Pat ! Tu n’as absolument pas besoin de t’excuser. Je suis désolée que tu n’aies pas passé un meilleur moment, et que tu n’aies pas profité du

groupe.

– Ce n'est pas le groupe qui est en cause, ma belle, c'est moi. Franchement, je ne sais pas comment ça se fait, mais je crois que je n'ai aucune imagination. Ou capacités d'analyse ou quoi que ce soit d'autre. Tu sais quoi, j'ai regardé ces lunettes violettes pendant une bonne demi-heure. Et pour te dire la vérité, mon esprit ne m'a conduite nulle part.

CHAPITRE 32

Au numéro 8, la moitié des conversations ces derniers jours portait sur la façon dont Phil s'activait devant le comité sans remporter l'adhésion. Malgré tout, il fallait admettre que cette femme obtenait des résultats.

Chaque fois que Dan allait travailler sur les stands au Centre de l'Ancien Couvent, il y avait plus de listes et d'annonces sur le tableau accroché au mur dans le bureau de Phil, et on produisait à tour de bras des mises à jour et des instructions. Sa dernière marotte était l'« attrait extérieur » et la prochaine, d'après Ferdia, serait le « flux subliminal ».

D'après Dan, c'étaient les guirlandes lumineuses. Le conseil municipal avait déjà fait installer le sapin de Noël de la ville près de l'abreuvoir sur Broad Street, mais Phil avait réussi à obtenir des fonds pour ajouter un tapis rouge, flanqué de lanternes, et des petites lumières dans tous les arbres un peu partout dans le jardin des nonnes. Le plan consistait à monter des stands de nourriture et de boissons, près de la fontaine, et des stands d'artisanat, de cadeaux et autres babioles à l'intérieur.

Les étals n'étaient en gros que des tables à tréteaux avec des découpes de château vissées sur le devant. Selon Bríd, cela ressemblerait à une rangée de théâtres de guignol, mais Dan lui donnait tort. Bien sûr, dans l'immédiat, ce n'étaient que des morceaux de contreplaqué avec un motif de pierres peint dessus, mais en pulvérisant des paillettes, et avec du houx et du lierre drapés tout autour des créneaux, ils feraient illusion. Il devait en terminer quelques-uns, alors il était un peu tard pour que Phil présente les plans au comité. Mais, même si ce dernier ne les approuvait pas, Dan serait payé. En fait, ce serait assez marrant de voir Phil passée sur le grill.

Bríd avait dit qu'elle était partante pour boire un verre après. Bon, ce n'était pas exactement ce qu'elle avait dit, mais elle serait présente à la réunion, alors il y avait des chances que la situation évolue dans le bon sens. Parfois, Dan souhaitait que Bríd et lui ressemblent davantage à Conor et Aideen. C'était génial d'avoir une relation informelle, mais ça avait aussi des inconvénients. Déjà, on ne savait jamais où on en était.

Il n'avait pas prévu que Cassie serait à la réunion. À en juger par l'expression de Bríd, assise à côté de Phil, elle non plus. La plupart des gens avaient déjà pris place au moment où Cassie était entrée, accompagnée de Nell Reily. Toutes les vieilles biques marmonnaient des compliments à

propos des cheveux de Nell, qui avaient changé de coiffure. Une tasse de café à la main, Cassie se coula sur un siège et lui adressa un grand geste de la main.

Dan s'aperçut que Bríd le prenait vraiment mal. Il n'avait pas découvert quel était le problème avec Cassie, et la seule fois qu'il l'avait mentionnée, elle lui avait lancé un regard assassin. C'était probablement des histoires de filles de toute façon, et il avait assez de problèmes comme ça.

Phil tapota son verre d'eau avec un stylo, et ramena le calme dans l'assistance.

– Une fois encore, c'est merveilleux de voir une table pleine ! L'énergie et l'implication qui portent ce projet sont remarquables. Je sais que la ville entière en tirera des bénéfices quand nous poserons nos mains sur ce trophée. À présent, comme de coutume, nous commencerons avec le compte-rendu de la présidente.

Elle ôta ses lunettes zèbre et jeta un regard circulaire aux membres assis autour de la table.

– Vous verrez sur votre ordre du jour que nous avons plusieurs comptes-rendus ce soir. Les dames du groupe de travail sur la tombola. Dan Cafferky, qui nous parlera de la conception de nos stands thématiques. Et Cassie Fitzgerald, qui a généreusement proposé d'ajouter un plus à notre programme. Ann Flood va nous donner des nouvelles – pas des remèdes sans ordonnances pour notre toux et nos rhumes hivernaux –, mais des choristes de Lissbeg, qui se joindront à nous lors du Festival d'hiver, en tant que chanteurs tout droit venus du Moyen Âge.

Les gens se tournèrent vers Ann Flood, qui avait pris place aux côtés de Dan sur un banc à l'écart. L'attention de Dan se portait toujours sur Bríd. Il ne lui avait pas dit qu'il serait présent à la réunion, et il se demandait s'il n'aurait pas dû. Elle parlait sans cesse de son espace personnel à préserver.

– *Néanmoins...*

Phil adressa un sourire radieux aux participants.

– Nous ne garderons pas les membres qui ne font pas partie du comité au-delà de leur point fixé à l'ordre du jour. Comme vous le voyez, les rapports ont été tous regroupés sur le dessus.

Elle adressa un signe de tête à Cassie et remit ses lunettes.

– En ce qui concerne mon propre compte-rendu, j'ai dit à peu près tout ce

que j'avais à dire. Alors je demanderai à Cassie Fitzgerald de commencer.

Il y eut une salve d'applaudissements initiée par deux ou trois retraités et Cassie se leva, l'air détendu.

– Vous applaudissez seulement parce que vous avez peur de ce que je ferais avec mes fers à friser, si vous ne le faisiez pas !

Tout le monde s'esclaffa, à part Bríd. Cassie sourit à la ronde.

– Écoutez, ce n'est pas grand-chose. J'ai seulement proposé que le Festival d'hiver investisse mon salon de coiffure. Il y a un fauteuil et un miroir, alors pourquoi ne pas faire de la peinture sur visage pour les enfants ? Ils auront l'impression d'être des grandes personnes, et ce sera excitant, comme de faire une virée dans un institut de beauté. Nous pourrions l'appeler le « Salon du Père Noël ».

Phil tapota à nouveau pour attirer l'attention de l'audience.

– Cassie s'est gentiment proposée de le tenir. Et elle a une formation d'esthéticienne, je crois que nous sommes très chanceux.

– Eh bien, je suis coiffeuse, pas esthéticienne. Ni maquilleuse. Mais, bon, ça ne doit pas être bien compliqué de faire un masque de chat à un enfant. Quoi qu'il en soit, si vous trouvez que l'idée est bonne, je serai heureuse de me lancer.

Puis, elle balança son sac sur l'épaule et déclara que, sur ces mots, elle devait y aller.

La porte n'était pas plus tôt refermée, que Phil demanda à Bríd d'inscrire les remerciements du comité envers Cassandra Fitzgerald dans le procès-verbal. Bríd jeta un regard autour d'elle comme si elle attendait d'autres commentaires ou des objections, mais tout le monde acquiesçait, si bien qu'elle en prit bonne note.

Surfant sur cette vague d'approbations, Phil tapota une nouvelle fois son verre.

– Maintenant, je vais demander à Dan Cafferky de nous parler de ses progrès en matière de stands. Les dessins figurent parmi vos documents, et avant que Dan ne prenne la parole, nous devrions lui adresser des applaudissements bien mérités.

Il était évident que la moitié de l'assistance n'avait pas jeté un seul coup d'œil aux documents. À présent, ils étaient coincés et ne savaient comment se comporter : zieuter rapidement les dessins ou applaudir. Désireux de ne

paraître ni mal préparés ni avares d'encouragement, la plupart d'entre eux applaudirent.

Dan se focalisa sur le fait de ne pas mentionner Fury. « Moins on en dit, mieux on se porte » était la devise du vieil homme, et il n'aurait pas apprécié que son nom apparaisse dans le procès-verbal d'une réunion. De toute façon, Phil intervint avant qu'il ait dit grand-chose. Elle fit bien d'ailleurs, parce que deux ou trois personnes louchaient déjà sur les dessins. On savait que si elles se mettaient à discuter, elles feraient tout revoir.

– L'implication de tant de jeunes est impressionnante. Pourrions-nous vérifier que nos remerciements figurent bien au procès-verbal ?

Elle ne fit pas allusion au paiement de Dan et personne ne posa de questions.

Bríd, qui savait ce qu'il avait obtenu et où ça le mènerait, loucha dans sa direction. Ce genre de regard faisait penser à Dan qu'elle serait partante pour le voir ce soir.

Dehors dans le hall, il tomba sur Cassie qui était au téléphone. Elle raccrocha au moment où il sortit, et lui demanda s'il avait envie d'une bière. Dan se dit que ce serait un bon moyen de patienter, alors il envoya un texto à Bríd pour l'avertir qu'il serait chez *Moran*.

Ils prirent leurs verres et s'installèrent à une table. Pour faire la conversation, Dan dit à Cassie qu'il aimait son idée.

– C'est une des retraités qui y a pensé. Je ne suis pas tout à fait sûre que j'aurais dû jouer le jeu.

– Pourquoi ?

– Ça va un peu trop loin, tu ne trouves pas ? La compétition, je veux dire. J'ai un peu de peine pour ceux qui font le compte-rendu de la tombola.

Apparemment, les vieilles bonnes femmes qui, d'habitude, collectaient des lots pour la tombola s'étaient heurtées à un mur. Cassie lui expliqua que, les autres années, elles obtenaient des gros lots dans les commerces environnants. Deux nuits dans un hôtel, par exemple, ou une télé à écran plat.

– Et pour avoir ça, il fallait aller à Ballyfin ou à Carrick, pas vrai ? Il n'y a pas de grand hôtel ici, à Lissbeg. C'est ce qu'elles ont fait. Et on leur a dit d'oublier. Carrick et Ballyfin ne les aideraient pas cette année, parce qu'ils voulaient gagner le trophée, eux aussi.

Dan haussa les épaules et but une gorgée : il trouvait ça logique. Cassie

passa une main dans sa frange.

– Pourquoi vouloir gagner à tout prix ?

– C’est facile pour toi, tu ne viens pas d’un endroit qui dépend autant du tourisme.

– Et alors... Quoi ? Tu remportes un trophée et le monde entier décide de venir visiter ta ville ?

– En quelque sorte. Bon, ça te donne un avantage.

– Je trouve ça nul que les dames de la tombola ne puissent pas trouver en vitesse un lot convenable. C’est un foyer pour sans-abris à Carrick, bon sang.

Dan fronça les sourcils.

– Mais tout l’argent gagné n’ira pas au foyer ?

– Tu crois ça ? Les stands vont vendre des produits fabriqués par des gens comme Bríd et Aideen. Pas des petits pains ou de la layette confectionnés gracieusement par des mamies. Si tu veux mon avis, le truc caritatif, c’est comme tes découpes médiévales.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Collées à une entreprise commerciale pour lui donner un vague esprit de Noël.

Cassie se leva et s’extirpa de sa place, derrière la table.

– Phil déplace de l’argent d’un budget à un autre, et je serai prête à parier que, quand les comptes seront faits, il ne restera pas grand-chose à donner aux sans-abris. En tout cas, ce ne sera pas le cas si tout provient des bénéfices d’une tombola toute riquiqui. Qui n’a même pas un lot correct.

Elle disparut en direction des toilettes et Dan se cala dans son siège, la pinte à la main. Gunther, un type qui fabriquait et vendait du fromage de chèvre, lui avait dit qu’il espérait un bon rendement du Festival d’hiver. Bríd avait parlé de faire des tourtes à la viande hachée dans un emballage spécial Noël et d’en obtenir des bons bénéfices, elle aussi. Parce que, bien sûr, aucun d’eux ne pouvait se permettre de faire don de ses produits.

Il en allait de même des artisans qui fabriquaient des objets et qui louaient un atelier dans le Centre du Couvent. Ces entreprises démarraient à peine : des tisserands, des potiers, des personnes qui essayaient de joindre les deux bouts. Maintenant qu’il y songeait, sur les affiches de Phil, il y avait seulement inscrit : « Tombola caritative ». Rien sur le foyer pour sans-abris de Carrick. Il se demanda s’il devait en parler à Bríd. Il y avait de grandes

chances qu'elle lui dise de ne pas s'en mêler. Surtout en sachant qu'il gagnait du liquide pour son boulot sur les stands.

Dan avala une grosse goulée de sa pinte. Il aurait aimé discuter avec Bríd aussi facilement qu'avec Cassie. Parce que Dekko venait tout juste de stocker une autre cargaison dans sa remise sur la jetée.

CHAPITRE 33

En jetant un coup d'œil par la fenêtre, Cassie aperçut le ciel gris ardoise. La température était plutôt agréable et, la nuit dernière, les prévisions météo avaient montré à peine une pellicule de neige.

Les Irlandais se comportaient étrangement avec la météo. Conor, qui était resté dormir la veille, avait quitté le numéro 8 tôt ce matin, pour déplacer un troupeau qui paissait sur les collines vers des champs plus près de la ferme. Quand, un peu plus tard, Bríd et Aideen étaient sorties, elles s'étaient emmitouflées comme si elles allaient affronter une tempête de neige.

Après le petit déjeuner, Cassie enfila un manteau, balança son sac à dos sur son épaule, et se mit en route pour Ballyfin. Elle n'appréciait pas de descendre l'autoroute en flèche, elle prévoyait plutôt de prendre les routes secondaires et de voir si elle pourrait longer la forêt et trouver un chemin vers le col de la haute montagne, au sud du Knockinver.

Bientôt, elle conduisit sur une route à une seule voie. Les arbres disparaissaient et réapparaissaient, tandis que son véhicule enchaînait les virages. À l'horizon, le ciel s'assombrissait avec constance, virant au gris étain. Soudain, venue de nulle part, une rafale de vent projeta une pluie de grêle contre son pare-brise. Elle alluma les essuie-glaces et se pencha en avant. Derrière le pare-brise, la route semblait pratiquement plongée dans l'obscurité, alors elle alluma les antibrouillards. Des grêlons frappaient la route comme des balles et rebondissaient dans l'air. En tripotant les commandes, Cassie tenta de savoir si elle ferait mieux de se fier aux phares avant, sans les antibrouillards, ou si elle aurait une meilleure visibilité en roulant toutes lumières éteintes.

Tandis qu'elle descendait la route centimètre par centimètre, le poids des grêlons semblait dépasser la capacité des essuie-glaces, alors elle poussa leur vitesse au maximum. La manœuvre fit brièvement une différence. Jusqu'à ce qu'un balai s'arrête brusquement à la verticale, avant de flotter de gauche à droite sans plus aucune efficacité.

Au loin, Cassie aperçut un carrefour en T. En tournant, elle repéra une aire de croisement dix mètres plus loin, où elle pourrait se ranger près de l'orée de la forêt. Maintenant, pour distinguer quelque chose, elle devait se pencher et regarder du côté passager, où l'unique essuie-glace fonctionnait encore. Parcourir la courte distance jusqu'à l'aire de croisement fut horrible. Elle

allongea le pied vers l'accélérateur et prit conscience que ses automatismes correspondaient à une conduite à gauche.

Dès qu'elle se fut rangée, et qu'elle eut éteint les essuie-glaces, le pare-brise se couvrit d'une croûte de glace. En ouvrant la portière, elle mit un pied dans le froid mordant et plissa les yeux vers le ciel. Les nuages lourds étaient toujours aussi sombres que de l'étain et les grêlons qui fouettaient son visage faisaient l'effet de minuscules éclats de verre. Elle allait retourner dans la voiture pour appeler un garage quand une camionnette rouge complètement déglinguée fit son apparition et vint à sa rencontre. Le véhicule se rangea à côté de sa voiture. Fury O'Shea se pencha vers elle pour crier à la fenêtre :

– Tu as des ennuis ?

– L'un de mes essuie-glaces est cassé.

Fury descendit de la cabine et marcha vers sa voiture à grands pas.

– Tu es la petite-fille de Ger et Pat Fitzgerald, pas vrai ?

– C'est moi-même. Cassie. C'est la voiture de Pat, mais je suppose qu'elle n'a pas installé des essuie-glaces d'hiver.

Fury gratta la couche de grêlons sur le pare-brise.

– On ne sait jamais à quoi s'attendre avec la météo par chez nous, jeune fille. Il n'y a pas de saisons.

Il portait la même veste surdimensionnée qu'elle lui avait vue plus tôt, et il avait enfoncé le bas de son pantalon en velours côtelé dans des bottes en plastique. Il se frotta les mains pour les réchauffer et désigna la camionnette d'un signe de tête.

– J'ai peut-être de quoi réparer cet essuie-glace dans la remise. Ma maison est juste en bas de la route. Je te servirai une tasse de thé en attendant que la grêle se dissipe, puis on pourra revenir ici et réparer.

Il ordonna au petit Jack Russell terrier de remonter à l'arrière de la camionnette, et Cassie se hissa sur le siège passager. Dans la cabine, le chauffage marchait à plein régime, et il y régnait une odeur d'huile de lin, de sciure et de bonbons à la menthe forte.

Tandis qu'ils s'éloignaient dans un grand bruit de ferraille, Cassie essaya de le remercier.

– Ben, je ne pouvais pas te laisser au bord de la route, pas vrai ? Tu ne serais pas morte gelée, cela dit, mais même avec ce superbe manteau en papier alu, tu aurais eu frisquet.

– J’étais en route pour Ballyfin. Pat a dit que je pourrais prendre l’ancienne route par le col de la montagne si je longeais la forêt.

– Eh bien, si tu t’orientais à l’œil nu, tu n’étais pas si mal.

Il donna un coup de volant et la camionnette descendit une allée de gravier dans un crissement. La maison se trouvait en retrait dans la forêt. Elle était construite de biais par rapport à la route, de sorte que les arbres se dressaient sur ses trois côtés, et Cassie aperçut une niche et plusieurs remises à l’arrière.

Fury la conduisit dans une grande pièce, la cuisine se trouvait à une extrémité, une table et des chaises trônaient au milieu, et un fauteuil faisait face à un téléviseur posé sur un gros réfrigérateur-congélateur.

– C’est vraiment gentil. Je suis désolée de vous déranger.

Fury grogna et alla remplir la bouilloire électrique. Diablo, qui était entré en trotinant derrière eux, bondit sur une des chaises et posa son museau sur la table.

– C’est ici que vous avez grandi ?

Fury secoua la tête.

– Non, pas dans cette maison, non. Je l’ai construite. L’endroit où j’ai grandi est tombé en ruine. Il se trouvait plus bas sur la route.

Il rassembla des tasses, du lait et du sucre sur un coin de table. La majorité de la surface était recouverte d’une housse de protection en coton. Il y avait des copeaux de bois éparpillés par terre, sous la chaise de Diablo.

– Vous êtes sculpteur ?

Fury la dévisagea avec attention.

– Tu n’es pas du genre indiscret ?

– Je me demandais, seulement.

– J’ai été élevé pour être forestier, si tu veux tout savoir.

– C’est ce que faisait votre père ?

– Et son père avant lui. Depuis des générations. La forêt a été vendue.

Alors que Fury allait mettre l’eau dans la théière, Cassie s’assit près de Diablo. Lorsqu’il lui tendit une tasse fumante, elle l’enveloppa de ses mains glacées avec reconnaissance.

– Qui a liquidé la forêt ?

En baissant son nez crochu dans sa tasse, il lui lança un regard perçant.

– Qu’est-ce que tu fais, toi, comme métier ?

– Je suis coiffeuse.

– Ah, d'accord. Je croyais que tu étais journaliste d'investigation.

Malgré tout, il ne paraissait pas fâché. Cassie passa une main dans sa frange et la remit en place d'un geste.

– Je suppose que les Irlandais n'aiment pas les questions directes.

– Tu l'as remarqué, alors ?

– Eh bien, ouais. Depuis que je suis ici.

– J'parie que tu as grandi en pensant que tu étais Irlandaise.

Cassie s'esclaffa.

– Eh bien, à moitié Irlandaise. Ma mère est Québécoise.

– Tu veux des biscuits ?

– Parce que ma mère est Québécoise ?

– Parce que j'ai jamais rencontré de femme qui ne prenait pas de biscuit avec son thé.

– Oh. OK. En fait, je ne dirais pas non.

– Je te fais confiance.

D'un placard, il sortit une boîte en fer contenant des biscuits fourrés à la figue et toisa Diablo d'un air sévère.

– Ce gars ici présent est pareil que toi, bien sûr, et maintenant il va vouloir une coupelle lui aussi.

Diablo était assis à côté de Cassie, il se mit à laper son thé et à croquer un biscuit à la figue. La jeune fille adopta un autre angle.

– Comment se fait-il que vous ayez voulu devenir entrepreneur dans le bâtiment et pas forestier ?

– Je n'ai pas dit que c'est ce que j'ai voulu.

Renvoyée dans les cordes, elle reporta son attention sur son thé. Fury garda le silence une minute. Avant d'éclater de rire.

– Eh bien, tu peux connaître toute l'histoire, ce n'est pas un secret. Autant l'entendre de ma propre bouche. Je suis parti, comme ton père et ton oncle Jim, pour l'Angleterre, en ce qui me concerne, travailler sur des chantiers. Mon frère plus âgé a reçu la maison et la terre en héritage, ici. Et le temps qu'il meure à cause de l'alcool, il avait laissé la maison en ruine et liquidé la majeure partie de la forêt.

C'étaient plus d'informations que Cassie en attendait. En levant les yeux, elle surprit l'expression amusée de Fury.

– Voilà, tu l'as eue. Une réponse directe à une question directe. Est-ce qu'on changerait de sujet ?

Il tendit la main et souleva la housse de protection. Sur des feuilles de papier journal, parmi les copeaux, se trouvaient divers ciseaux à bois, plusieurs morceaux de bois et un ensemble de figurines sculptées.

Cassie poussa une exclamation ravie :

– Vous êtes bien sculpteur !

– Ben, je connais bien mes arbres, ça, je te le garantis.

Elle prit une des figurines. C'était un âne. On pouvait voir chaque poil de son épaisse crinière. Réunis sur la table, il y avait aussi trois moutons à demi sculptés. Ils étaient taillés dans un bois plus clair que l'âne. Près d'eux se trouvait un homme appuyé sur un bâton. Il portait une veste et un pantalon rêche, et il était pieds nus.

Cassie prit en main une autre figurine, vêtue à l'identique, à l'exception d'une peau de mouton nouée autour de ses épaules, jetée par-dessus sa veste. Il arborait une casquette ajustée et tenait un petit agneau dans les bras.

Les hommes mesuraient environ dix à quinze centimètres. Sur la table, calée contre une petite pile de sciure, se tenait une figurine à moitié sculptée : elle figurait un bébé enveloppé dans une couverture. Le tissu était épais. L'enfant, emmailloté très serré, dormait d'un profond sommeil.

Cassie reposa le berger sur la table et souleva une autre sculpture.

– Vous préparez une crèche.

– On appellerait ça des « santons » par ici.

– Et voilà le bœuf.

Elle fit tourner la pièce dans ses mains et en admira les cornes recourbées. On distinguait les marques des différents outils, qui avaient modelé les plis de son fanon et les poils frisés de sa tête.

– Vous allez les peindre ?

– Nom de Dieu, ma fille, tu es nunuche ou quoi ?

Fury fit claquer sa tasse contre la table, et gêné par les particules de sciure, Diablo éternua.

– Pourquoi crois-tu qu'un sculpteur choisisse des essences de bois

différentes ?

Cassie n'y avait pas pensé.

– Parce qu'elles sont faciles à travailler ? Ou parce que vous les avez à disposition ?

Fury tamponna les éclaboussures de thé avec un coin de la housse.

– Eh bien, oui, ça aussi. Mais parce qu'elles donnent des nuances différentes. On n'a pas envie de saturer son travail avec des couches de peinture. Les arbres donnent des couleurs différentes. L'aubier et le duramen apportent aussi des subtilités. Si on connaît ses arbres, on peut choisir.

– Ils viennent tous de la forêt ?

Fury secoua la tête.

– Le petit gars est en aubier de cerisier. Tout comme les agneaux. Je connais un type qui a un verger. Il y a du pin et du frêne qui proviennent de la forêt. Et le bœuf est en chêne rouge.

– Comment savez-vous à quoi ressemblaient les animaux à cette époque ? Est-ce qu'ils n'étaient pas différents ? Je veux dire, de races différentes ?

– Je ne sais pas, jeune fille. Tu as peut-être raison.

Fury désigna une petite sculpture si sombre qu'elle était presque noire.

– C'est un border collie, avec un épais collier de poils touffus et un museau pointu. Il n'y avait probablement pas de chiens de troupeau comme celui-là à Bethléem non plus. Mais c'est ce que l'on voit par ici.

La veille, Conor avait dit à Cassie qu'Hanna tournait une page du psautier toutes les semaines pendant toute la période avant Noël. Cassie y avait jeté un coup d'œil. Elle n'avait pas cherché le sens du texte, mais avait été fascinée par une petite illustration en marge de la page de gauche : un troupeau de moutons éparpillés dans un champ verdoyant, le soleil se couchant derrière des montagnes lointaines. Elle ressemblait exactement à une photo qu'elle avait prise une semaine plus tôt.

En regardant les sculptures de Fury, elle prit conscience qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit que les artistes façonnaient un langage avec des images, et qu'ils pouvaient choisir de le rendre étranger ou natif, de tisser l'un dans l'autre, de créer un effet.

Quand elle l'exprima à voix haute, Fury acquiesça.

– Eh bien, si tu as remarqué ça, tu as remarqué bien plus que la plupart des

gens. Et je vais te dire une chose, ma fille. La plupart des gens demeurent figés la majeure partie de leur existence et ne voient les choses que d'un seul point de vue.

CHAPITRE 34

Assise près de la fenêtre de la cuisine, avec son carnet, Pat se dit qu'elle était encore incapable de réaliser le nouvel exercice : observer un animal et écrire ce qu'elle voyait. Hanna avait appelé ça un « exercice », Pat trouvait ça amusant parce que, de nos jours, on pensait plutôt aux exercices physiques, comme de soulever les jambes.

Pat avait grandi dans une maison qui ressemblait à un cottage anglais à la périphérie de Ballyfin, avec un jardin sur le devant et à l'arrière, avec quelques pommiers. Rien à voir avec une ferme. Ils n'avaient jamais eu d'animaux de compagnie non plus. Pas même un chien. Quand elle avait épousé Ger, ils avaient toujours eu deux ou trois chats de passage. À l'époque, Ger l'empêchait de les nourrir pour qu'ils s'occupent des rats.

Fuzzy, leur chat actuel, évoquait davantage un animal de compagnie. C'était un beau chat, mais il ne venait pas à l'intérieur. La plupart du temps, on le voyait à peine, à moins qu'il prenne le soleil sur le toit de la remise. Pat était allée dans l'ancienne chambre des garçons qui donnait sur la cour pour le contempler. La journée était froide, alors il n'était pas là-bas.

Sœur Benignus avait l'habitude de nommer les cahiers d'écriture « cahiers d'exercices ». Sur la quatrième de couverture figuraient des images de tours rondes et de lévriers irlandais. Ou peut-être que c'était sur le devant. Quoi qu'il en soit, le lévrier irlandais était un gros chien haut sur pattes, avec de longues pattes recouvertes de poils rappelant des plumes, comme la frange effilée de Cassie. Malgré tout, l'exercice d'Hanna consistait à regarder un animal réel, pas une image. À l'époque, on pouvait voir toutes sortes d'animaux dans la rue. Avant la construction du nouveau marché dans les années 1960, il y avait des jours de foire ici à Lissbeg. Broad Street était envahie de troupeaux, de fermiers et de marchands, et chaque tête de bétail était menée à pied jusqu'en ville. La mère de Pat la conduisait à la foire aux bestiaux.

Elle se rappelait les bovins et les moutons qui se tenaient aux coins des rues, et les chiens aux poils hirsutes qui les surveillaient d'un œil vigilant. On voyait les chiens courir ventre à terre, oreilles dressées, quand une bête s'échappait. Ils slalomaient entre les autres troupeaux jusqu'à ce qu'ils aient arrêté leur bouvillon ou leur vache, et qu'ils le ramènent dans la rue. On aurait presque dit que le troupeau était reconnaissant, quand le chien les

retrouvait. Enfant, Pat avait ressenti la même chose, quand elle avait lâché la main de sa mère un jour et s'était perdue parmi les jambes et les queues d'animaux qui bruissaient dans l'air.

Aujourd'hui, l'abreuvoir de Broad Street demeurait le seul vestige de la foire, et on voyait rarement un chien dans la rue autrement que tenu en laisse.

Quand il était fermier, le père de Ger avait l'habitude de conduire son troupeau sur vingt-quatre kilomètres. Elle n'avait jamais demandé à Ger s'il l'emmenait. On voyait des petits gars dans les rues en train de courir porter des messages à leurs pères ou tenir un cheval ou un âne pour quelques pence.

À cette époque-là, les cousins de sa mère, venus de la campagne, avaient tendance à effrayer légèrement Pat. Les femmes sentaient la fumée de tourbe et les bonbons au clou de girofle, et les hommes crachaient dans la rue. Certains garçons qui tenaient les brides des chevaux faisaient probablement partie de sa famille élargie, mais à cette époque, elle restait éloignée d'eux, parce qu'elle n'était pas habituée à la vie à la ferme.

Ce qui changea après son mariage, évidemment. Pourtant, puisque Ger tenait le magasin et Miyah possédait la ferme, elle n'était allée là-bas que pour rendre visite à sa belle-mère. Les femmes élevaient la volaille, mais elles ne s'occupaient pas beaucoup des animaux de la ferme. Ger partait pour le marché avec Miyah et leur père – comme il le faisait toujours aujourd'hui, mais seul – et Pat emmenait les garçons s'asseoir dans la cuisine. Souvent, ils passaient l'après-midi à laver des œufs avec la mère de Ger.

Les yeux rivés sur Broad Street, Pat posa carnet et stylo sur le rebord de la fenêtre. Elle regrettait d'avoir parlé de Ger à Frankie l'autre jour. Il n'y avait pas meilleur fils que Frankie. Il faisait toujours attention à elle, par exemple il lui avait acheté une voiture. Ger n'avait jamais apprécié qu'elle conduise, mais il n'avait pas fait d'histoire, parce que le cadeau venait de Frankie, qui l'avait toujours mené par le bout du nez.

La seule raison pour laquelle elle en avait touché un mot à Frankie, c'était que, ces derniers temps, elle s'inquiétait de plus en plus. Récemment, son époux avait déménagé dans l'ancienne chambre de Sonny et Jim. Avant cela, elle s'était éveillée une ou deux fois, et l'avait retrouvé planté à la fenêtre, penché au-dehors. Il lui annonça qu'il allait changer de chambre. Il dormait mal et ne voulait pas la réveiller à toute heure. Elle voyait bien que ça continuait dans la chambre des garçons, où elle faisait le lit. Il entassait trois oreillers les uns sur les autres, comme s'il était resté assis la moitié de la nuit.

Selon Pat, il s'inquiétait peut-être à propos des affaires. Alors, quand elle était tombée sur Frankie dans la rue l'autre jour, elle lui avait proposé un café. Ger s'était levé au point du jour, il avait passé son beau costume avant de filer à Cork. Frankie était en ville pour acheter quelque chose pour sa femme. Néanmoins, il avait le temps pour un café, et avait emmené Pat dans un pub.

Ils s'étaient installés dans un bar lounge où l'on servait du café de la marque Rombouts, avec le filtre directement posé sur la tasse. Les filtres étaient des choses affreusement délicates, et Pat était si préoccupée qu'elle avait à peine bu une gorgée. Au final, elle n'avait pas tergiversé et avait avoué son inquiétude. Quelque chose aurait-il pu le tourmenter ? Mais la réaction de Frankie ne l'avait guère avancée. Il lui avait offert un gâteau à la crème, comme si elle était une enfant, et lui avait déballé un tas de banalités, l'œil rivé sur sa montre.

Par ailleurs, ce n'était peut-être pas la bonne personne. Pour commencer, s'il savait quelque chose, il ne lui dirait certainement pas, de peur de l'inquiéter. Peut-être était-il gêné par sa question. Pour le reste de la ville, Frankie était l'associé de son père, mais elle s'était souvent dit qu'il n'en savait pas plus qu'elle sur les transactions menées par son père.

Quoi qu'il en soit, elle n'avait retiré aucun bénéfice de cette conversation, et elle espérait de tout cœur que Frankie n'irait pas raconter à Ger qu'elle l'avait interrogé. Il y avait de grandes chances qu'il ne le fasse pas, parce que Frankie n'était pas du genre à semer la zizanie. Depuis son plus jeune âge, il avait appris que, pour rester en bons termes avec Ger, il fallait éviter les conflits. Il était malin aussi, comme son père, quand il était question d'argent. Un autre homme que Frankie aurait pu déplorer que son père ne passe pas la main, mais tant que Ger travaillait, c'était un salaire de directeur en moins. Frankie ne laissait jamais passer une occasion, ce qui expliquait pourquoi il n'avait pas du tout été embêté par le départ de ses frères : il n'y avait aucun travail pour eux. Lui avait fait une bonne pioche et menait une vie tranquille à la maison.

Elle s'était souvent demandé pourquoi Ger avait fini boucher. Il détestait la vue du sang. Quand il était gamin, il avait l'habitude de s'enfuir en courant quand son père s'occupait de l'abattage. Il n'y avait pas d'abattage légal dans les fermes, à cette époque-là, chaque famille tuait elle-même sa viande.

D'après Pat, de nombreux enfants étaient probablement effrayés par la vue

du sang et les cris, mais apparemment, Ger l'avait vécu plus durement que la plupart d'entre eux, parce que son père l'avait considéré comme un lâche. Un jour, Ger avait environ sept ans, son père l'avait traîné à l'intérieur alors qu'il tuait le cochon, et l'avait obligé à porter un seau pour le sang. Pat connaissait cette anecdote parce que sa belle-mère la lui avait racontée. Il avait couru vers sa mère en hurlant, et elle avait nettoyé le sang de son visage et de ses vêtements sous le robinet de la cour.

À sa manière de raconter l'histoire, on devinait que sa mère s'était inquiétée et regrettait de ne pas avoir interrompu le père. Mais comment aurait-elle pu ? Le pauvre homme pensait faire au mieux.

Pat se demandait aussi si Ger n'avait pas hérité de la boutique parce que c'était la moins pire des options. Manipuler des carcasses n'était peut-être pas aussi dur que de s'occuper de bêtes en souffrance. Pat savait que Ger détestait se trouver à la ferme quand le vétérinaire venait. Même le beuglement d'une vache le contrariait. D'après Miyah, qui avait trouvé cela tordant, Ger avait vomi sur ses bottes quand il avait dû enfoncer un tournevis dans un mouton qui avait des ballonnements.

À quatorze heures, Cassie passa la voir et elles traversèrent la rue pour rejoindre l'atelier d'écriture. Pat lut rapidement son passage : quelques lignes qui décrivaient Fuzzy. Le reste du groupe applaudit, parce que c'était la première fois qu'elle leur lisait quelque chose. Hanna dit qu'elle avait dû travailler très dur, et Pat eut un peu honte.

Puis, Saira Khan lut un fragment sur un écureuil aperçu dans le jardin des nonnes ; et il ressortit que M. Maguire élevait des poules. Il dressa une liste des différences qui existent entre les Dorking et les Araucana.

Ferdia et les autres partagèrent également leurs textes, mais Pat ne les entendit pas. Elle se souvenait du jour où elle avait lâché la main de sa mère et s'était perdue à la foire.

Il avait plu et Broad Street était bondée. Les pavés étaient recouverts de boue et ses chaussures aussi. Elle ne devait pas avoir plus de sept ans, parce que l'arrière-train des vaches la dépassait de beaucoup. Les queues qui se balançaient lui giflaient les joues. Puis, un chien approcha et tourna en rond derrière elle, l'isolant ainsi des vaches. Il avait une tête noire et pointue, ponctuée de taches blanches, comme des sourcils, et de la fourrure blanche sur le museau, avec des moustaches noires et raides de chaque côté. L'intérieur de ses oreilles était gris, comme du saule blanc. Il n'aboya pas ni

ne bondit. Il se contenta de décrire des cercles autour d'elle et de la repousser loin des vaches. Ses pattes étaient maculées de boue, et il avait des plaques de poils emmêlés d'un brun rouille, comme un manteau jeté sur ses épaules. Il n'approcha pas vraiment d'elle, mais il la repoussa du regard.

En une minute ou deux, il avait réussi à l'écarter du troupeau, mais il ne l'abandonna pas en pleurs au milieu de la rue. Des hurlements d'animaux, des cris, des sifflements, et des injures résonnaient tout autour d'eux. Elle voyait les oreilles du chien bouger d'avant en arrière. Puis, il tourna le museau, et elle regarda autour d'elle et entendit sa mère l'appeler. Il attendit que Pat traverse la foule avant de retourner à ses vaches.

CHAPITRE 35

La mouette tourna la tête et regarda droit dans l'objectif de Cassie, ses plumes grises et blanches, ainsi que son bec d'un pâle doré rappelaient le lichen, jaune crémeux, accroché aux roches grises du sommet de la falaise. Cassie allait appuyer sur l'obturateur quand une violente rafale de vent lui fouetta l'épaule, la poussa de côté et éjecta l'oiseau de son perchoir.

– Merde !

Elle examina son appareil photo, qui lui avait été arraché des mains et qui pendouillait de son poignet au bout de sa bride. Il n'avait rien, mais elle décida de ne pas prendre plus de risques. Elle le glissa dans son étui et prit le chemin de sa voiture. Elle allait rouler jusqu'au café internet de Couneen et charger les photos prises ces derniers jours. Sa famille n'avait pas montré un grand intérêt pour les clichés postés sur Instagram, mais les amis qu'elle s'était faits sur les bateaux de croisière trouvaient l'Irlande cool.

Quand elle entra dans la boutique de Couneen, le café avait l'air fermé. Il n'y avait personne derrière le comptoir. Néanmoins, alors qu'elle hésitait sur le pas de la porte, Dan descendit l'escalier avec fracas.

– *Hello*, puis-je vous aider... Oh, salut, Cassie.

– Je voulais un accès internet et boire un café, mais...

Dan lui fit signe d'entrer.

– Pas de problème, je mets une bouilloire en marche.

– Mais si vous n'êtes pas ouvert...

– C'est toujours un sujet de discussion à cette période de l'année. Franchement, pas de souci. Je vais te préparer une tasse et tu pourras te mettre au travail.

Le temps qu'elle charge les photos, il lui avait apporté un café avec un cookie.

– Tu n'étais quand même pas dehors avec un appareil photo par ce temps ?

– Ben, si.

Il regarda son écran et lâcha un petit rire.

– Tu ferais peut-être mieux de passer aux photos d'intérieur.

– Je pense que je vais laisser tomber. Tu vas faire quoi aujourd'hui ?

– Mes parents sont partis faire la fête, alors je garde le café. Pour servir les

rares clients. Pour traîner des sacs de noix jusqu'en haut pour les moutons.

– Alors ta famille a une ferme ?

– Pas exactement. Juste quelques moutons, et ma mère élève des poules. L'endroit a toujours été meilleur pour la pêche que pour l'élevage.

– Et ta famille a toujours vécu ici ?

– Yep. Depuis la nuit des temps. La remise, derrière la boutique, c'était la maison de mes grands-parents. C'est difficile de dater les maisons du coin, mais elle a pu être construite il y a quelques centaines d'années.

– Trop cool !

– Tu sais quoi ?

Dan s'éloigna de la table et enfila une veste.

– Tu veux monter et je te montre l'intérieur ? La cheminée dans la maison de mon grand-père est quasiment une pièce de musée.

Il ferma la boutique à clé et ils grimpèrent un sentier escarpé en direction de la vieille maison, qui avait des murs blanchis à la chaux et un toit en tôle ondulée.

Les fenêtres étaient grossièrement condamnées : il y avait de vastes espaces entre les planches. La porte, en PVC-U blanc, avait manifestement démarré sa vie sur une terrasse en banlieue. Le panneau était méchamment bosselé, mais il avait toujours une petite imposte incrustée et un heurtoir qui était une imitation de l'époque géorgienne.

– La porte fermière d'origine a rendu l'âme il y a quelques années. On n'en a pas vraiment besoin, mais ça empêche les poules d'entrer. Je l'ai trouvée dans une benne à ordures.

Dan fit entrer Cassie dans la pièce principale, encombrée de piles d'outils et de gros sacs remplis de nourriture pour animaux. Les rayons de soleil qui perçaient à travers les fenêtres condamnées dessinaient de larges rayures sur le sol, mais les extrémités de la pièce demeuraient dans l'ombre. Il pinça les lèvres.

– Je ne suis pas sûr que tu tires grand-chose d'une photo avec cette lumière.

Oubliant la photographie, Cassie était déjà près du foyer. La cheminée se trouvait dans le mur à pignon de la maison, un haut manteau avec des interstices entre les pierres pour créer de petites niches de rangement. Dans une, il y avait une boîte à thé en fer-blanc terni, et dans une autre, une boîte

d'allumettes en décomposition. Une crémaillère en fer décorée de crochets tenait toujours à la verticale près de l'âtre, et dessous, rongée par la rouille, il y avait une roue qui actionnait autrefois un soufflet. Les proportions du manteau fuselé étaient superbes, et par-dessus le linteau en pierre, une étagère en bois supportait un chandelier et une photo encadrée altérée par le temps.

– C'est tellement incroyable. Ils cuisinaient au feu de cheminée ?

– Si ma grand-mère avait vécu, elle aurait fait installer une gazinière, tout comme l'électricité et l'eau courante. Mais elle est morte jeune et mon grand-père était content de laisser les choses en l'état. Il mangeait en bas, à la boutique, avec nous, et presque tous les soirs, il était au pub avec ses copains. Quoi qu'il en soit, la moitié du temps, il était en mer pour pêcher.

– Tu le connaissais bien ?

– Pour sûr. J'étais toujours en mer avec lui sur son bateau. C'était un prof génial.

Cassie soupira, reposa la boîte à thé et épousseta le couvercle.

– Tu sais, je t'envie. Je parie qu'il t'a raconté des tas d'histoires sur sa jeunesse. Des trucs qui t'ont fait te sentir enraciné.

– Je suppose que oui. Je n'ai jamais eu envie de vivre ailleurs, de toute façon.

– Mais tu as été en Australie.

– C'était juste pour le plaisir. Ou peut-être que j'avais l'idée de faire fortune. Dan haussa les épaules. Ça n'aurait pas marché de toute manière, parce que ma place est ici.

Cassie s'accroupit près de l'âtre pour regarder à l'intérieur de la cheminée. Les murs de pierre étaient recouverts d'une croûte de suie carbonisée et elle voyait directement le ciel au-dessus de sa tête.

Dan se baissa à côté d'elle.

– La nuit, tu peux regarder à côté du feu et voir les étoiles.

Cassie se rembrunit.

– Mon père a grandi dans l'appartement où Pat et Ger vivent toujours. Je suppose que mon oncle Jim et lui sont partis au Canada pour faire fortune. Mais ils ne sont jamais revenus, et ils n'évoquent jamais le passé.

– Ils ne leur ont jamais rendu visite ?

– Non. Je suis la seule qui semble en avoir eu envie.

– Mais, pour sûr, tu es une grande voyageuse, pas vrai ?

– Ouais, j’aime voyager. Mais cette fois, c’est différent. Je ne suis pas comme toi. Je ne sais pas où est ma place. Je me suis toujours demandé si ça pouvait être ici.

– Et c’est le cas ?

Cassie lâcha un éclat de rire.

– Je ne sais pas. J’aurais aimé être ici avec mon père pour qu’il m’apprenne des trucs. Comme ton grand-père et toi.

– Ton père a été élevé en fermier ?

– Je ne sais même pas ça !

Cassie se releva, en colère, et essuya la poussière sur ses mains.

– Tu ne peux pas demander à ta grand-mère ?

– Je ne pense pas. C’est un amour, mais elle est... un peu fragile émotionnellement. C’est comme s’il y avait des terrains minés. Et d’après ce que je vois, mon grand-père ne parle jamais.

En dévisageant Dan, elle se demanda si elle ne lui donnait pas trop de détails. Après tout, elle le connaissait à peine. Et elle n’avait jamais parlé comme ça à Shay. C’était étrange. Tout ce qu’elle avait exprimé semblait s’être cristallisé depuis son arrivée en Irlande, et Shay jouait un grand rôle dans ce sentiment nouveau d’intégration. Pourtant, d’une certaine manière, Dan paraissait plus à même de comprendre.

Il avait l’air légèrement gêné, mais elle ressentait sa compassion. Puis, il se leva, s’éloigna d’elle et se mit à tracter un sac de nourriture en direction de la porte.

– Ger est fort pour lâcher des ordres, mais il n’a aucune conversation. Ses clients ont du mal à lui soutirer un mot, quand il sert à la boutique.

Cassie alla poser le chandelier en étain sur le rebord de la fenêtre. Elle sortit son appareil photo, essaya de cadrer pour capter les traits de lumière qui filtraient à travers les planches.

Dan s’appuya au chambranle de la porte et la regarda.

– Et la famille de ta mère ? Tu es proche d’elle ?

Cassie secoua la tête. Sa mère était fille unique et ses deux parents étaient décédés. Bien que sa grand-mère ait vécu assez âgée, elle avait eu Alzheimer pendant des lustres. Elle lui avait rendu quelquefois visite au foyer d’accueil

pour seniors, mais la plupart du temps, ces visites avaient été soit embarrassantes, soit éprouvantes. Au bout d'un certain temps, on n'emmena plus Cassie ni ses sœurs.

À travers l'objectif, elle regarda le chandelier sur le rebord de la fenêtre et se concentra sur le reste d'une bougie presque entièrement consumée. Cependant, la photo qu'elle prit ne ressembla pas à grand-chose, et elle préféra la supprimer.

Puis, elle leva les yeux et réalisa que Dan l'attendait pour partir.

– Oh, désolée. Il faut que tu t'occupes des moutons.

– Ils ne vont pas mourir de faim.

Il s'approcha et la rejoignit à la fenêtre. Il fit pivoter le chandelier et d'un coup d'ongle fit sauter des morceaux de cire accrochés.

Cassie eut l'impression que s'il en avait l'occasion, il se mettrait lui aussi à lui faire des confidences. Elle n'était pas certaine d'en avoir envie. Dan était gentil, et attirant sans aucun doute, mais ce n'était pas son problème. S'il avait besoin de parler à quelqu'un, il avait Bríd.

En levant les yeux, elle perçut une lueur étrange dans son regard. L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait tenter une approche. Mais il se détourna et se passa une main dans les cheveux. C'était un geste curieusement désespéré, et, avant qu'elle n'ait su quoi en penser, il était retourné sur le seuil et hissait le sac sur son épaule.

La voiture de Dan était garée sur le côté du bâtiment ; une remorque accrochée à l'arrière. Alors qu'elle redescendait pour rejoindre sa voiture, il lui fit un signe d'au revoir en s'éloignant au volant.

Sur le trajet de retour à Lissbeg, Cassie se demanda si les Fitzgerald aussi avaient une maison en ruine qui était autrefois une propriété familiale. La maison de standing d'oncle Frankie avait été construite à côté de l'ancienne ferme. La maison d'enfance de Ger n'aurait pas ressemblé à celle du grand-père de Dan, qui faisait penser à un musée. Elle se demanda néanmoins de quoi elle avait l'air.

Son père et ses oncles devaient certainement y être allés quand ils étaient gamins. Peut-être avaient-ils traîné dans la cuisine avec leur grand-mère. Peut-être avaient-ils transporté la nourriture pour les animaux jusqu'aux champs, comme Dan. Elle se demanda si la maison avait une gazinière, pareille à celle de Pat, et si elle tenait toujours debout, si les fenêtres étaient

condamnées, comme celles des Cafferky, et les pièces vides, refuges pour la poussière et les souvenirs, et des rayons de soleil qui tombaient à l'oblique.

Si une telle maison existait, à qui appartenait-elle ? Est-ce qu'elle attendait le retour de son père et d'oncle Jim ? D'après Jazz Turner, Hanna avait hérité de la maison où elle vivait d'une vieille tante. Elle la lui avait léguée alors qu'elle n'était qu'une enfant, puis Hanna avait grandi et émigré en Angleterre. À son retour en Irlande, elle était pratiquement en ruine. Malgré tout, Hanna l'avait retapée et s'y était installée.

Cassie se projeta dans une cinquantaine d'années. Une voyageuse, une fois ses pérégrinations terminées, revenant chez elle dans un repaire escarpé, au beau milieu d'un champ verdoyant. Sa présence apporterait-elle de la chaleur au sein de la communauté, comme Min l'Entremetteuse ou Pat ? Ou serait-elle plutôt grognonne et taciturne à l'image de Ger ? Impossible de dire ce qui va arriver dans la vie. Il n'y a qu'à voir la pauvre grand-mère avec son Alzheimer. Alors peut-être valait-il mieux vivre au jour le jour et laisser le futur se faire tout seul.

CHAPITRE 36

Bríd commençait à souffrir de claustrophobie. Curieusement, ce n'était pas la présence de Cassie dans la maison qui la dérangeait, ces derniers temps. Mais celle de Dan. Il était venu au numéro 8 bien plus souvent qu'avant. Depuis qu'il avait commencé son travail au Centre de l'Ancien Couvent, il avait pris l'habitude de traverser la rue en vitesse pour prendre un sandwich à l'heure du déjeuner. Il n'y avait aucun mal à cela, bien sûr, mais les dernières fois où il était venu, il avait l'air de vouloir discuter et, avec la file d'attente du déjeuner, c'était tout simplement inconcevable.

Elle craquait toujours pour lui. Carrément. Bien que, dernièrement, elle se soit demandé si ce n'était pas un peu rustre de sauter dans un lit avec lui pour ensuite le maintenir à distance. L'argument ultime était qu'ils ne formaient pas un couple. Il le savait très bien, parce qu'ils l'avaient assez souvent répété. Quand on s'engageait, comme Aideen et Conor, la majeure partie de sa vie privée semblait disparaître. Dan serait pire que Conor, en plus. Il avait un côté vulnérable tapi sous son agressivité et sa malheureuse épouse passerait la moitié de sa vie à le soutenir.

Alors Bríd n'allait pas se précipiter. Elle avait une affaire à bâtir à moyen et long termes. Et à court terme, Aideen et elle étaient complètement débordées par les préparatifs du Festival d'hiver. Tout en conservant leurs produits habituels, elles avaient prévu d'ajouter des mets de saison : des cookies et des mini-puddings de Noël, ainsi que des bûches en chocolat. Si la presse débarquait en force, leurs produits ne devaient pas seulement avoir bon goût, il fallait qu'ils aient l'air spectaculaire. Elle avait pris contact avec leurs fournisseurs locaux, nombre d'entre eux avaient également réservé des stands. Il fallait indiquer que *La Mercerie* utilisait des fromages et d'autres produits locaux.

Tout cela prenait du temps à organiser, et pour dire la vérité, la présence de Cassie à la maison tombait bien... pour préparer le dîner.

Bríd ouvrit la porte du numéro 8 et son regard suivit le couloir jusqu'à la cuisine, où Aideen mettait la table et Cassie, vêtue d'un tablier, s'affairait aux fourneaux. Cette dernière se pencha en arrière et fit un geste de la main.

– Boulettes de viande et pâtes, encore. Mais cette fois, j'ai été inspirée et j'ai ajouté de l'aubergine.

Bríd balança son manteau sur le portemanteau derrière la porte et demanda

si elle avait le temps de prendre une douche.

– Pas de problème. Ce sera prêt dans dix minutes. On te sert un verre ?

Quinze minutes plus tard, vêtue de son pyjama et de sa robe de chambre, elle avalait sa première gorgée de vin, avec gratitude, et les rejoignait à la table de la cuisine, heureuse de se détendre.

Aideen sortit du four un paquet enveloppé dans de l'aluminium et déballa un pain à l'ail hyper parfumé.

– Surdose de glucides... mais Cassie estime que c'est mérité.

– Ben, oui, parfaitement. Vous avez travaillé comme des dingues.

Bríd ressentit une pointe d'agacement. Tout le monde ne pouvait pas se permettre de prendre des mois de congé, comme Cassie. Les gens qui travaillaient dur n'avaient pas forcément besoin d'être dorlotés. En détachant un morceau de pain, elle s'exhorta à ne pas faire sa grincheuse. L'habitude de Cassie de toujours parler détente lui tapait sur les nerfs.

Quoi qu'il en soit, les pâtes étaient délicieuses. L'équilibre entre origan et thym était parfait, et la pointe de paprika faisait toute la différence. Bríd était sur le point de s'enquérir des proportions, lorsque Aideen prit la parole.

– Tu connais cet adage qui dit de faire attention à ce que l'on souhaite vraiment ? Eh bien, je n'y avais jamais bien réfléchi jusqu'à ce soir.

– Comment ça se fait que tu y penses maintenant ?

– Ben, Cassie et moi, on discutait. Tu sais, sur le fait de gagner de l'argent, et de travailler, et d'économiser comme Conor et moi.

– Et ?

– Et, je ne sais pas. J'ai eu ce rêve de travailler comme une malade et d'économiser en vue d'un énorme mariage. Et ensuite Conor s'est focalisé sur la reprise de la ferme et sur moi en épouse de fermier.

Cassie était adossée à sa chaise, toute souriante. Elle dégageait une sorte d'assurance décontractée, qui lui venait probablement d'une journée entière de paresse.

Aideen avala une fourchette de pâtes et ficha ses coudes sur la table.

– Mais, tu sais, d'après Cassie, je mets peut-être un peu trop la pression à Conor pour qu'il devienne fermier. Pas ouvertement, tu vois. Mais d'une manière implicite.

C'était exactement ce que Bríd avait pensé, alors la vague d'agacement qui

la submergea n'avait aucun sens. Mais comment Cassie osait-elle débarquer et donner des conseils à Aideen ? Cassie, qui avait surgi de nulle part et qui, sans aucun doute, disparaîtrait pour un oui ou pour un non. Elle n'avait pas réfléchi à qui devrait faire face si elle avait tort !

Cependant, inutile de faire toute une histoire à la table du dîner. Et surtout, inutile de déclencher une dispute, alors qu'elle était du même avis que Cassie. Ce qui était sacrément ironique. Bien décidée à réprimer toute réaction, Bríd prit une autre gorgée de vin, tandis que Aideen continuait à radoter :

– Il faut que je contacte Conor et que je lui dise que je n'ai rien contre son métier de bibliothécaire. Je veux dire, le plus important, c'est que nous soyons heureux. Et dans un mariage, un partenaire ne doit pas stresser l'autre.

Cassie hocha la tête.

– Je sais que ça ne me concerne pas du tout, mais si j'étais toi, je prendrais le temps de réfléchir. J'essaierais de saisir les différentes options. D'être vraiment sûre de ce que je veux, moi, avant de m'asseoir pour discuter.

Aideen la contempla avec sérieux.

– Tu as complètement raison. Il faut que je prenne mon temps et que je choisisse mon moment. Bon sang, Cassie, je te suis vraiment, *vraiment* reconnaissante. Du vin, des pâtes et des leçons de vie, tout ça le même soir !

Agacée, Bríd serrait les dents et, en même temps, une partie d'elle trouvait ça drôle. Même si l'ironie était bien jolie, il était important que les autres ne la perçoivent pas. Avoir de l'autodérision était une chose. Donner à Cassie l'occasion de rire à ses dépens en était une autre.

Durant le reste du repas, elle y parvint. La conversation se porta sur d'autres sujets, même si, de temps à autre, Aideen exprimait à nouveau sa gratitude. À un certain moment, elle déclara que Cassie ferait une bonne conseillère conjugale.

– Tu arrives à discerner l'important du secondaire !

Cassie éclata de rire. Elle cita un visagiste pour qui le fauteuil du coiffeur était l'équivalent du canapé d'un psy.

– Quoi qu'il en soit, j'ai toujours mis mon nez partout. J'ai des gènes d'entremetteuse !

Bríd, dont les dents étaient pratiquement soudées, ne pipa mot.

Après le dîner, Aideen décida qu'elle irait à l'étage se doucher et enfiler une robe de chambre. Elle ferait bien de se mettre à l'aise, comme Bríd, si

elles devaient parcourir d'autres listes en vue du Festival d'hiver.

Cassie, qui avait des projets de sortie, déclara qu'elle ferait la vaisselle si Bríd voulait bien essuyer. Bríd se serait bien passée d'un papotage entre filles près de l'évier, mais déjà Cassie empilait des assiettes et faisait tinter couteaux et fourchettes.

– Pas de problème, j'ai une demi-heure devant moi. Et à deux, on expédiera tout ça en quatrième vitesse.

N'ayant nul autre choix, Bríd sourit et alla chercher un torchon.

Au début, tout se passa bien. Elle félicita à nouveau Cassie pour ses pâtes, et la questionna sur le paprika et les herbes aromatiques. Elles lavèrent et séchèrent les assiettes, avant de poser les couverts sur l'égouttoir. Puis, quand elles passèrent aux casseroles et aux poêles, Cassie fit allusion au verre qu'elle avait pris l'autre soir avec Dan.

– La fois où lui et moi sommes allés chez *Moran* après la réunion du comité.

Dès que Bríd était entrée, Dan avait bondi sur ses pieds pour aller lui chercher un verre. Plus tôt, lors de la réunion, leurs regards s'étaient croisés au-dessus de la table. C'était un de leurs regards intimes, qui lui donnaient très envie de se retrouver seule avec lui, et elle avait su qu'il resterait avec elle cette nuit-là. L'avoir échangé sous les yeux de ces têtes de vache du comité avait rendu le moment marrant et encore plus sexy. Elle était donc arrivée au pub d'excellente humeur.

Ils avaient passé une bonne soirée. Elle était même contente que Cassie soit là, parce que la conversation était restée générale. C'était une soirée simple et décontractée, suivie par une nuit géniale. Aucune des émotions intenses, qu'elle fuyait consciencieusement.

Cassie repoussa sa frange avec un avant-bras recouvert de savon.

– Est-ce que Dan va bien ?

Bríd étrécit les yeux.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Eh bien, j'ai pensé qu'un truc le tracassait peut-être. Il ne l'a pas dit, mais je me demandais si c'était le cas ? Ce n'était pas juste cette soirée chez *Moran*. Je l'ai revu hier, et il semblait encore un peu perturbé.

À cet instant, quelque chose se brisa net en Bríd. Horrifiée, elle entendit sa voix résonner beaucoup trop fort sur un ton prétentieux.

– Tu sais quoi, Cassie ? Il faudrait vraiment que tu te mêles de tes affaires.

– Quoi ?

– Tu as très bien entendu. Tu n’as peut-être pas remarqué, mais tu n’es pas conseillère conjugale. Tu es coiffeuse. Et tu n’es pas d’ici, tu ne fais que passer. Alors ne va pas t’imaginer que nous allons tous nous asseoir en attendant que quelqu’un règle nos affaires. Tout va bien pour nous. Je n’ai pas besoin de tes conseils, ni Aideen. Et encore moins Dan... au cas où tu te ferais des plans.

Cassie parut plus amusée qu’en colère.

– Faire des plans ? Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Prends-le comme ça te chante. Je ne fais que t’avertir. De l’air.

– Oh, mince, tu crois qu’il me plaît !

– Je n’ai jamais dit ça.

– C’est ce que tu veux dire.

– En fait, non.

Bríd était seulement furieuse contre Dan. Qu’est-ce qu’il fabriquait ? À cause de son comportement, des étrangers pensaient qu’elle le négligeait ? Cela revenait à ça. Il avait dit quelque chose à Cassie – ou bien il n’avait rien dit, mais il avait tourné en rond avec cet air de chien battu qu’il ne cessait d’adopter dernièrement – et maintenant Cassie l’accusait, elle, de ne pas avoir de compassion. Ou d’être insensible. Ou les deux. Et elle *savait* qu’elle ne montrait pas de compassion. Elle n’avait pas besoin qu’une coiffeuse canadienne pleine d’assurance lui pointe du doigt.

Bríd fit claquer le torchon sur la surface de travail. Elle réalisa soudain qu’elle était rongée par la culpabilité. Son ressentiment prenait tellement de place qu’elle ne s’était pas demandé pourquoi. En fait, elle aimait certainement ce fichu Dan Cafferky. À présent, elle devait en gérer les conséquences.

Malgré tout, mieux valait que Cassie croie qu’elle avait des soupçons, plutôt qu’elle sache qu’elle avait touché une corde sensible.

– Eh bien, en tout cas... tu perds ton temps si tu imagines avoir tes chances avec Dan.

D’un calme olympien, Cassie inspecta la cuisine autour d’elle avant de croiser le regard de Bríd.

– Tu sais quoi, Bríd ? Tu as raison. Ce *serait* une perte de temps. Parce que je suis parfaitement bien avec mon mec. Et lui, c’est un adulte.

CHAPITRE 37

« CHERCHE À FAIRE DES SCONES PEUX-TU APPO % TER CONFITURE »

Attablée dans sa cuisine, Mary Casey envoya son texto dans les limbes avec un bruit métallique et en saisit immédiatement un autre :

« PAS DE RHUBARBE »

Elle reposa le téléphone et lorgna les scones qui refroidissaient sur la grille à pâtisserie. Après avoir préparé des scones durant des années, on aurait pu croire qu'elle saurait quelle quantité obtenir avec sa recette. Pourtant, neuf attendaient encore d'être mangés. Louisa aimait bien prendre un bon scone aux fruits secs avec une tasse de thé l'après-midi, mais elle était maigre comme un clou et elle n'en reprenait jamais un second.

Si Pat venait prendre un petit café ce matin, cela en éliminerait quelques-uns. Pat n'avait jamais été très douée pour la pâtisserie. Elle préparait une confiture convenable, tant que ce n'était pas de la rhubarbe. Sa manie d'ajouter du gingembre à la confiture de rhubarbe était tout simplement dramatique.

Ceci dit, même si elle n'avait pas le coup de main pour les scones, Pat avait toujours été douée en couture. Meilleure que Mary, même s'il valait mieux ne pas l'admettre, parce que si vous donniez un doigt à Pat, elle vous prenait le bras. Bien entendu, elle n'avait jamais eu la silhouette de Mary. Quand elles étaient à l'école, Pat était plate comme une planche à repasser, jusqu'à leur examen de fin d'étude. Elle était bonne pour coudre vite des robes qui mettaient ses atouts en valeur. Non que cela ait fait une grande différence à la fin. Ger Fitzgerald n'était pas franchement un beau parti.

Quand elles étaient jeunes filles, Pat et elle passaient leurs week-ends entiers à couper du tissu et à coudre. Mary avait eu une machine à coudre à pédale. Elle avait un pied en bois et une base composée de ferronneries incurvées. Sur le côté se trouvait une longue boîte où ranger les bobines et les petites bricoles que l'on accrochait au pied-de-biche pour faire des choses qu'elle n'avait jamais vraiment comprises. La machine était vendue avec un manuel qui fournissait des explications. Pat avait bien sûr maîtrisé toutes ces subtilités, mais ce n'était pas étonnant pour quelqu'un qui devait s'habiller avec autant de précautions qu'elle.

Mary se leva de table et alla chercher un chiffon sur l'évier. Peu importe la manière dont vous disposiez les scones, ils faisaient toujours des miettes sur la table. Elle souleva la grille par le bord en fil de fer et, d'un geste précautionneux, elle ramassa les miettes et les replia dans son torchon. Après avoir reposé la grille, elle les secoua dans l'évier et fit couler l'eau pour les nettoyer.

Tom n'avait jamais beaucoup aimé les scones aux fruits. La première fois qu'elle l'avait vu, elle avait su qu'ils se marieraient. Il avait toujours dit qu'il avait ressenti la même chose. Pat et elle étaient allées voir un match, et il jouait avant-centre. Elle l'avait déjà croisé auparavant à Crossarra, où un vieux cousin à lui, connu pour son mauvais caractère, avait tenu le bureau de poste, mais il ne restait pas dans les parages de Lissbeg, sauf après l'école.

Le lendemain du match, il traînait autour de l'abreuvoir avec un groupe de copains qui fréquentaient l'école des frères. Pat ne voulait pas traverser la route en sortant du portail du couvent, au cas où on les verrait. Mary se moquait de la vieille Benignus comme d'une guigne. Il n'y avait aucun mal à discuter avec un groupe de copains au beau milieu de Broad Street. De toute manière, elle avait toujours été la chouchou des nonnes, et l'évêque était l'oncle de sa mère.

À ce moment-là, Tom sortait avec Nuala Devane. Ils n'avaient pas une relation sérieuse... ou si c'était le cas, elle se termina plutôt vite fait. Le père de Nuala tenait le dancing sur Sheep Street et sa mère vendait des tickets à l'entrée. Nuala vendait, elle aussi, de la *red lemonade* au guichet au fond du hall. Elle avait les yeux rivés sur Tom, quand Mary et lui dansaient. Toutes les filles contemplaient Tom, même s'il donnait l'impression de ne jamais les remarquer. Cela ne dérangeait pas Mary, même pas quand elle remarqua que Pat faisait pareil. Que pouvait-elle faire d'autre, à part envier ce que Mary avait ?

Tom était différent des autres gars, avec ses manières calmes et douces. Il allait toujours faire des petits boulots pour sa tante Maggie : planter des pommes de terre, lui faire les courses, et lui tenir compagnie dans sa bicoque. Cette maison au beau milieu d'un champ en pente donnait des frissons à Mary. Elle était atrocement vieillotte. Quant à Maggie Casey, c'était une vieille rombière avec à peine un sou en poche. Alors Tom n'allait pas là-bas pour lui soutirer quelque chose. Il disait qu'elle était seule.

La première fois où Mary s'était plaint du temps qu'il y passait, elle avait

cru le faire filer droit immédiatement. Quand elle avait découvert qu'il ne céderait pas, elle eut le choc de sa vie. Elle avait certes perdu une bataille, mais elle savait préférable de ne pas se lancer dans une guerre. À la place, elle avait attendu son heure et, quand Hanna fut assez grande, elle l'avait envoyée chez Maggie lui donner un coup de main. C'était ainsi que la vieille tante avait fini par léguer la maison et le champ à Hanna, et les gens pensaient probablement que c'étaient là les intentions de Mary dès le départ. En vérité, elle n'avait aucun intérêt pour une vieille bicoque sur la falaise, ou pour qui la recevrait en héritage. Si Tom n'avait plus besoin d'aller chez Maggie, il resterait s'occuper de sa femme.

C'était la même chose avec Ger Fitz.

Tom avait des tas d'amis. C'étaient les garçons de la Gaelic Athletic Association et la bande avec laquelle il avait traîné à l'école. Mary avait toujours apprécié sa popularité. Les gens ne l'enviaient pas seulement à cause de l'apparence de Tom ou de la manière dont il la traitait : c'était un homme bon, et tout le monde le savait, et Mary était fière qu'il l'ait choisie, elle. Elle le lui avait dit avant qu'il ne meure, parce qu'elle avait voulu qu'il le sache. Dans l'ambulance, pendant la terrible précipitation jusqu'à l'hôpital. Elle n'était pas certaine qu'il l'ait entendue, parce qu'il souffrait tellement.

Quoi qu'il en soit, Ger Fitz était le seul ami sur lequel elle avait des doutes. En fait, c'était un autre Maggie Casey, qui avait besoin d'attention et qui accaparait Tom. L'essentiel du temps, il ne prononçait pas un mot, mais il avait toujours parlé à Tom. En le dévisageant parfois, quand Tom ne regardait pas, on devinait à quel point il dépendait de lui, parce qu'il n'avait personne d'autre.

Dès le départ, elle avait vu comment la situation évoluerait après leur mariage. Ger allait se pointer à longueur de temps pour obtenir un coup de main ou les conseils de Tom. Pour aggraver la situation, elle savait que Ger avait en quelque sorte le béguin pour elle. En fait, Pat, Ger, Tom et elle formaient un quatuor.

Même s'ils s'amusaient bien ensemble, à la fin, la situation était devenue délicate.

Mary redressa la grille en fil de fer, légèrement recourbée. En la déplaçant, elle fit deux ou trois taches de farine sur la table. Elle se lécha le bout du doigt, les ramassa avec, et se frotta les mains.

Après sa rencontre avec Tom, Mary avait su qu'elle ne voudrait jamais

d'un autre compagnon, mais à cette époque-là, c'était étrange de penser que les dés étaient jetés. Elle n'avait pas cherché à faire du plat à Ger Fitzgerald. Elle l'avait à peine regardé, en réalité. Pourtant, elle avait su qu'il la lorgnait. Et quel mal y avait-il à cela ?

Ce qu'elle ne savait pas en revanche, c'était si Tom ou Pat l'avait remarqué. Et si c'était le cas, quelle différence cela faisait-il ? Les garçons avaient toujours lorgné sur elle. Même aujourd'hui, si elle le voulait vraiment, elle savait qu'elle ferait tourner des têtes. Non qu'elle ait besoin d'un homme à son âge. Cela serait tout bonnement indécent. Ces derniers temps, elle s'était arrangée pour avoir un peu de compagnie avec Louisa et Pat. Malgré tout, personne sur cette Terre ne remplacerait Tom.

Elle espérait plus que tout au monde que Tom n'ait pas remarqué la manière dont Ger la regardait. Elle songeait à ce genre de chose, quand elle était allongée, toute seule, dans son lit.

D'une certaine manière, c'était bien que Ger l'ait aimée, parce que sinon, il n'aurait jamais épousé Pat. Mary n'avait pas arrangé leur mariage, bien sûr. Comment aurait-elle pu ? Pourtant, elle avait su que c'était ce qui arriverait à l'instant où elle dirait oui à Tom. Et elle en était heureuse. C'était faire d'une pierre deux coups. Pat n'allait pas rester sur le carreau, alors que Tom et elle étaient mariés. Et une fois Ger marié, il y avait moins de chances qu'il traîne autour du pauvre Tom.

Leur histoire avait fonctionné ainsi. Cela dit, il semblerait que Ger se soit retranché en lui-même. Personne ne pouvait le qualifier de mauvais époux, mais Pat ne devait pas s'amuser beaucoup avec lui. Il était toujours assis dans un coin comme une enclume. Par ailleurs, qu'est-ce que Ger Fitz aurait à dire ? Et n'était-elle pas là, comme toujours, si Pat avait envie de discuter ?

CHAPITRE 38

Comme Carrick était bâti sur une échelle plus petite que celle dont Cassie avait l'habitude, elle trouva la ville charmante. Shay l'emmena dans quelques restaurants vraiment sympas. Par ailleurs, deux de ses collègues jouaient de la musique traditionnelle irlandaise et connaissaient tous les pubs où les propriétaires appréciaient qu'on fasse un bœuf. Quand Cassie y fit allusion au numéro 8, Bríd qualifia cette musique d'affreuse. Pour elle, on n'en jouait que dans les pièges à touristes. Cassie l'aimait bien, malgré tout. Un des amis de Shay était particulièrement doué et il jouait d'un super accordéon. L'autre avait expliqué à Cassie que pour jouer du bodhrán, un instrument à percussion, il fallait seulement avoir le sens du rythme. Il devint plutôt évident que ce n'était pas vrai. Malgré tout, si on était bien installé et qu'il y avait assez de musiciens autour de la table, pour rire, discuter et jouer, on passait une bonne soirée.

Peu importe où ils allaient, tout était marrant avec Shay. Ils avaient vu une pièce terriblement ennuyeuse, mais les blagues qu'il lui avait murmurées à l'oreille avaient failli la faire éclater de rire. Il lui avait trouvé une appli, qui recensait des tonnes d'informations sur l'histoire de Finfarran. Il l'avait emmenée au cinéma dans un *Omniplex*, et à l'Aqua Dome, et il lui avait appris à nager le papillon d'une manière qu'elle n'avait jamais vue avant.

Deux ou trois fois, ils roulèrent sur plusieurs kilomètres le long des routes à l'est de Carrick, où des nuées de bernaches du Canada broutaient dans les champs marécageux. La première fois qu'ils s'y rendirent, ils découvrirent un pub qui donnait l'impression de ne pas avoir bougé depuis les années 1950. Dans un petit salon à l'arrière, il y avait une belle flambée. Là trônaient des fauteuils recouverts de chintz et une table ronde en chêne. Shay commanda des whiskys chauds avec du sucre roux, du citron et des clous de girofle.

La fois suivante, ils y retournèrent à l'heure du déjeuner, et ils s'assirent dans ce même salon pour déguster du bacon et du chou. Cassie avait plissé le nez quand Shay avait passé la commande. Pourtant, c'étaient des tranches ultrafines d'un délicieux jambon alternées avec des feuilles de chou tendres au bon goût de beurre, le tout accompagné de pommes de terre au four, tellement bonnes qu'ils ne cessèrent d'en redemander. À la fin, la patronne s'était moquée d'eux et leur avait conseillé de garder de la place pour un dessert. C'était un gâteau au citron servi avec une crème fraîche épaisse ainsi

qu'une crème dessert. Après, ils avaient marché lourdement sur des kilomètres dans les marécages glaciaux, battus par les vents, avant de faire le trajet retour jusqu'à Carrick, assoiffés de thé.

Shay paraissait toujours avoir la meilleure table au restaurant, et des digestifs offerts par la maison faisaient souvent leur apparition à la fin des repas. Il rit lorsque Cassie y fit allusion, et il déclara qu'être gardien de la paix avait ses bons côtés. Les gens savaient qui vous étiez à la longue, même sans être du coin, et oui, il y avait des avantages en nature, mais un bon maintien de l'ordre impliquait de bien connaître la communauté.

– Alors tu n'es pas d'ici ?

– Nous avons beaucoup déménagé quand j'étais enfant à cause du travail de mon père. Mes parents vivent à Limerick maintenant.

Il ne savait pas précisément où il travaillerait, mais il avait élaboré un plan de carrière, parce que c'était le seul moyen de réussir.

– C'est difficile d'avoir une promotion ?

– La compétition est démente. L'astuce consiste à mener toi-même les entretiens en notant les bonnes informations sur ta candidature.

– Et comment tu sais ce qu'il faut indiquer ?

– Je demande à mon père.

Shay arbora un large sourire.

– Non, c'est pas vrai. C'est assez simple. Mais je ne vais pas t'ennuyer avec ça.

En réalité, il avait continué un bon moment sur le sujet. D'après son père, la clé d'une candidature réussie consistait à se concentrer sur le Contexte, l'Action et le Résultat.

– Résume un problème que tu as rencontré dans ton emploi actuel. La manière dont tu l'as résolu. Le résultat. Mets-le sur papier. Reste concis. Adhère à ton plan quand tu es interrogé. Veille à leur donner ce qu'ils veulent.

– Ouah. Tu parles d'être concentré, toi. Tu vas finir commissaire divisionnaire ou un truc du genre.

– Pas moi. Je ne suis pas carriériste. Juste un type qui veut avancer.

Cassie appréciait cet aspect de sa personnalité. Il avait des projets pour l'avenir, mais il n'était pas obsédé par la réussite. Et il ne lui racontait pas son

travail dans les menus détails. Le type au bodhrán l'avait accaparée dans le pub une fois et lui avait exposé les crimes les plus fréquents en Irlande rurale. Heureusement, Shay était venu à son secours. Il lui avait soufflé au creux de la nuque et avait embrassé son tatouage avant de dire à son copain de la fermer.

– Cassie ne s'intéresse pas aux vols d'équipement agricole ni de diesel. Elle n'a pas envie d'entendre l'histoire de nos existences ennuyeuses et laborieuses.

Mais lorsqu'ils s'étaient retrouvés en tête à tête, il lui avait raconté quelque chose d'assez excitant. Il avait rejoint une équipe qui surveillait de près une bande de criminels.

- Pourquoi ne pas les arrêter ?
- Parce que ce n'est pas le moment.
- Tu n'essaies pas de paraître mystérieux.
- OK. Si c'est ce que tu veux croire.

Shay la toisa, sourcils froncés.

– C'est une grosse affaire. Le bon truc dans lequel s'investir si tu veux laisser une empreinte.

Cassie avait plissé le front.

- Et tu peux me raconter ça ?
- Nope. Mais tu ne vas pas le répéter, je le sais.

Elle avait apprécié cette marque de confiance. Bien que, plus tard, elle ait réalisé qu'elle avait vraiment aimé en fait sa volonté à lui de l'impressionner.

Plus tard encore, elle s'était demandé pourquoi elle n'avait pas trouvé pathétique qu'un homme de son âge et de sa position ait besoin de frimer de la sorte. Mais c'était après leur rendez-vous au *Royal Victoria Hotel*.

C'était la fin d'après-midi. Elle avait conduit jusqu'à Carrick et garé sa voiture près de la bibliothèque du comté. En marchant vers le centre-ville, elle avait vu Shay venir à sa rencontre. Ils avaient prévu de se retrouver dans un café, sa journée terminée. Il la prit par les épaules et désigna un point de l'autre côté de la rue.

- Tu es déjà entrée au *Royal Vic* ?

Il la guida à travers la circulation. Puis ils montèrent les marches d'un hôtel où de doubles portes s'ouvraient sur un hall de réception victorien,

regorgeant de tissu d'ameublement en velours et de fauteuils sombres sculptés.

Le bar lounge était sombre lui aussi. On avait fermé les stores à demi et d'énormes ventilateurs en cuivre étaient suspendus au plafond. Il y avait des vases en laiton remplis de houx sur de hauts pieds en acajou, enveloppés de guirlandes. Des décorations lumineuses scintillaient discrètement parmi les bouteilles ou les étagères, recouvertes de miroirs à l'arrière. Tandis que Cassie et Shay franchissaient la porte drapée de lourds rideaux cramoisis, un barman fit son apparition et les mena jusqu'à une table.

Cassie s'assit et regarda autour d'elle, riant à moitié, mais impressionnée tout de même.

– Est-ce que c'est réel ?

– Complètement, j'ai pensé que tu aimerais.

– Eh bien, oui. C'est assurément... pittoresque.

– Ils font un merveilleux gin tonic.

– À cette heure-ci ? Je ne pense pas en commander un.

– Oh, allez. C'est presque Noël. Ce n'est pas pour la boisson, de toute façon. PJ, le barman, fait une incroyable danse.

Il leva la main et le barman, qui tournait autour d'eux, s'approcha à nouveau de la table. Shay fit les présentations et commanda deux gin tonics avec de la glace.

PJ, qui portait une veste blanche et un nœud papillon en tissu écossais, avait une mèche rabattue et huilée qui donna des démangeaisons aux doigts de Cassie. Les yeux de PJ d'un bleu aqueux exprimaient une grande gentillesse. Dans un recoin de son esprit, elle aurait aimé que Shay ne se montre pas si chaleureux. Il y avait une pointe de condescendance dans sa voix, quand il fit les présentations, et Cassie eut l'impression que PJ en avait conscience aussi. Ou bien sa fréquentation des retraités la rendait-elle trop sensible. Quoi qu'il en soit, si PJ était réellement affecté, il n'en montra rien. Comme Shay l'avait prédit, il se mit à faire une sorte de danse.

D'un geste rapide, il passa la serviette d'un blanc immaculé, qui pendait à son bras, sur la surface de la table. Des olives et des amandes apparurent comme par magie dans de petites coupelles et PJ s'éloigna d'une glissade pour aller préparer les boissons derrière le comptoir.

De la glace, du gin, du tonic et des citrons verts surgirent, furent mesurés,

versés et coupés avec autant de précision que si chacun de ses mouvements était chorégraphié, et quand il réapparut à leur table, le plateau avec ses deux grands verres était maintenu en équilibre, l'épaule bien haute, sur les doigts écartés d'une seule main.

Cassie réfréna une envie d'applaudir et le remercia. Puis, alors qu'il repartait avec la légèreté d'un oiseau, elle se retourna vers Shay.

– Eh bien, c'était impressionnant.

– Je sais.

Il leva son verre.

– À nous.

– À nous.

Cassie sirota son gin tonic préparé à la perfection, se laissa aller dans son fauteuil et se détendit. En dépit de son cadre, le *Royal Victoria* avait succombé à la musique d'ambiance, et en arrière-plan elle entendait Shane MacGowan et Kirsty MacColl chanter *Fairytale of New York*, qui, à en juger par le nombre de fois où elle passait à la radio dans sa voiture, semblait être, malgré ses paroles assourdissantes, la chanson de Noël préférée des Irlandais. La radio irlandaise ne paraissait pas très fan du *Petit Renne au nez rouge* ni de *Petit Papa Noël*. Elle était davantage portée sur la mamie aux cheveux argentés qui nous manquait et les pleurs dans sa bière.

Depuis qu'elle avait discuté avec Fury O'Shea, elle avait réfléchi à son père et son oncle Jim qui s'étaient envolés pour le Canada. Pourquoi son oncle Frankie n'était pas parti aussi ? Cela ne la regardait pas vraiment, mais depuis son arrivée, l'Irlande lui faisait de plus en plus l'effet d'un chez-soi. Ce pays ne manquait-il pas à son père ? Et si c'était le cas, pourquoi ne venait-il jamais ?

Elle dévisagea Shay.

– As-tu déjà songé à émigrer ?

– Pas moi. Je suis fils unique. Ils ne m'auraient jamais laissé partir !

Il lui prit la main.

– Tu sais ce que j'aime le plus chez toi ? Le fait que tu sois sans attache, libre comme l'air et que tu prennes la vie comme elle vient.

Cassie descendit son gin tonic.

– En réalité, je pensais justement à quel point je me sentais chez moi à

Finfarran.

Elle était sur le point de poursuivre la conversation, mais Shay la regarda dans les yeux et poursuivit :

– Voilà mon idée en cet instant. Que dirais-tu d'en recommander deux autres, de prendre une chambre pour deux ou trois heures, et de se dire au revoir avec style ?

Cassie cligna des yeux, doutant d'avoir bien entendu.

– Au revoir ?

– Eh bien, je serai parti à Noël, et tu as dit que tu ne serais dans le coin que pour deux semaines.

Elle recula pour bien le regarder.

– J'ai dit que c'est ce que je pensais. Je n'ai pas encore planifié mon départ.

Elle n'avait pas saisi le fait qu'il serait absent pour Noël. Mais c'était logique, bien entendu. Il rentrerait chez ses parents le jour de Noël. Malgré tout, elle avait supposé qu'il passerait du temps avec elle, après. Quand ils auraient peut-être couché ensemble, ce qu'ils n'avaient pas encore fait. Peut-être l'inviterait-il à Limerick, disons pour le Jour de l'An. Ou pour ce que les Irlandais appelaient « Stephens's Day ».

Elle n'avait jamais songé qu'ils passeraient leur vie ensemble. Mais elle trouvait limite l'idée de l'emmener dans une chambre d'hôtel avant de disparaître.

– Alors, c'est ce qu'on fait au *Royal Victoria* ? Réserver une chambre et s'envoyer en l'air une heure ou deux ?

– Oh, allez, Cassie. Non, pas du tout. Il se trouve que je connais le responsable de l'hôtel.

Il tendit la main et lui souleva le menton de l'index.

– Je n'emmènerais pas quelqu'un comme toi quelque part pour ça. Fais-moi un peu confiance en matière de style.

Cassie s'éloigna brusquement de lui.

– Oh ? OK. Vingt sur vingt en matière de style, Shay. Zéro en matière de classe. Finir dans un lit n'est pas la manière que je choisis en règle générale pour dire au revoir aux gens. La plupart du temps, je me contente d'une poignée de main.

Elle le vit rougir légèrement, tandis qu'il reposait son verre sur la table, et il haussa les épaules, irrité.

– Très bien. OK. Pardonne-moi d'avoir mal interprété les signaux.

– Et comment exactement t'ai-je signalé que j'en avais envie ?

– En voyageant pour découvrir la vie. C'est ce que tu as dit.

Il avait recouvert son sang-froid, et s'était radossé à son fauteuil. Une centaine de répliques jaillirent dans l'esprit de Cassie, mais du coin de l'œil, elle vit que le barman les observait discrètement.

Elle se leva et attrapa son manteau.

– Eh bien, en ce qui me concerne, j'ai vu tout ce que je voulais voir, alors je crois que je vais partir.

Shay ne bougea pas un seul muscle et elle avait presque quitté la table quand elle s'arrêta et jeta un regard en arrière.

– Tu es marié, n'est-ce pas ?

L'idée ne la frappa qu'en cet instant et des douzaines de petits indices se mirent en place, tandis qu'elle enfilait son manteau.

– Non.

Shay croisa son regard accusateur avec impassibilité et, l'espace d'une seconde, Cassie fut sur le point de s'excuser. Puis, il leva son verre dans sa direction.

– J'ai une fiancée à Limerick. Bien détecté.

Elle s'éloigna, consciente de ses efforts pour garder une démarche désinvolte. Quand elle atteignit les rideaux à l'entrée du bar lounge, PJ apparut à ses côtés.

– Est-ce que tout va bien, mademoiselle ?

– Très bien, PJ. Merci. Les boissons étaient parfaites.

– J'espère que nous vous reverrons à une autre occasion. Nous sommes vieux jeu, vous savez, et nous avons une haute estime de nos clients.

Cassie eut les larmes aux yeux et elle espéra que PJ ne le remarque pas.

– Merci. Oui. Peut-être que je reviendrai une autre fois. Vous pourrez me préparer un Old Fashioned.

– Je serais ravi d'avoir votre avis. Je privilégie toujours le whisky canadien pour son côté rye.

– C'est le préféré de mon père.

PJ esquissa un sourire.

– Eh bien, j’espère avoir l’opportunité de lui en préparer un à lui aussi, s’il revient faire un séjour chez lui.

En voyant la surprise de Cassie, il inclina sa mèche rabattue et baissa la voix avec discrétion.

– Vous êtes la petite-fille de Pat et Ger Fitzgerald, n’est-ce pas ?

Cassie garda son sérieux jusqu’à ce qu’elle gagne le trottoir. Puis, alors qu’elle se tamponnait les yeux et qu’elle se mouchait, elle se retrouva en train de glousser. Carrick était peut-être plus grand que Lissbeg, mais manifestement, cela ne faisait aucune différence pour le téléphone arabe. Qu’est-ce que PJ aurait fait si Shay avait essayé d’emmener la petite-fille de Pat et Ger Fitzgerald dans une chambre d’hôtel ? Il se serait jeté sur lui, l’aurait plaqué comme au rugby et se serait battu avec lui sur le sol ?

Cassie balança son sac à dos sur l’épaule et refit le trajet jusqu’au parking. Dans l’immédiat, elle était encore sous le choc et bouleversée, mais elle imaginait que, avec le temps, elle raconterait toute cette histoire sur le ton de la plaisanterie pour se moquer d’elle-même. Pas tout de suite, néanmoins. Et surtout pas si Bríd était dans l’assistance.

CHAPITRE 39

Conor se demandait pourquoi le présentoir de Noël était toujours si prévisible. Chaque année, on l'envoyait descendre le carton de décorations qui se trouvait sur l'étagère du haut dans la kitchenette, et Mlle Casey installait un support près du bureau avec un choix de livres sous l'écriteau : « TITRES DE NOËL ». Elle mettait les ouvrages sur le présentoir, il les entourait de guirlandes de perles argentées. Une fois encore, les gens seraient accueillis par *Un conte de Noël* de Charles Dickens, *Les Quatre Filles du Dr March* de Louisa May Alcott, et un éventail de romans qui pour Mlle Casey provenaient de « L'Âge d'or des romans policiers », à savoir *Tied Up in Tinsel* de Ngaio Marsh et *Murder for Christmas* de Francis Duncan.

De l'autre côté, dans le Coin des enfants, un autre présentoir – cette fois sans guirlandes de perles de crainte que l'un d'eux n'en avale une – exposerait des exemplaires du *Pôle Express*, du *Tailleur de Gloucester* et du *Grincheux qui voulait gâcher Noël*.

Il comprenait cette prévisibilité. D'après Mlle Casey, il ne servait à rien de proposer d'autres titres. Les gens aimaient relire leurs vieux classiques pour Noël et c'était tout. Comme la fréquentation augmentait, on pouvait glisser *Les Papiers posthumes du Pickwick Club* pour les adultes ou peut-être l'édition classique de *La Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins* d'Alcott, avec l'image d'une jeune patineuse sur la couverture. Mais sinon, on prenait les mêmes et on recommençait.

Une année, Mlle Casey avait ajouté à sa sélection un livre intitulé *Christmas at Candleshoe*, qui n'avait rien à voir avec Noël, mais dont un des personnages s'appelait Gerard Christmas. Enfer et damnation. Manifestement, le fait que l'auteur, un type nommé Michael Innes, écrive des romans policiers appréciés par de nombreuses personnes à Lissbeg ne faisait qu'aggraver la situation. Son célèbre inspecteur John Appleby n'apparaissait pas dans ce roman et bien que, l'année suivante, Mlle Casey ait proposé une autre histoire, intitulée *There Came Both Mist and Snow*, qui se déroulait à Noël et qui mettait bien en scène l'inspecteur Appleby, elle jura que plusieurs lecteurs n'avaient pas oublié, ou ne lui avaient pas pardonné.

Le temps passant, Conor prit conscience du caractère sacré des lectures de Noël. En particulier concernant les livres pour enfants. Aujourd'hui, alors qu'il conduisait la bibliothèque volante au sud de la péninsule, il transportait

trois exemplaires du *Grincheux qui voulait gâcher Noël*, quatre de *Rover Saves Christmas* écrit par Roddy Doyle, et plusieurs de *La Reine des neiges* par Andersen dans la section jeunesse, et une flopée d'Agatha Christie, dont *Le Noël d'Hercule Poirot*, *Star Over Bethlehem* et *Christmas Pudding*. Il avait également reçu un tas de demandes pour des livres de cuisine de Noël écrits par des célébrités ou des titres *lifestyle* sur comment créer son papier cadeau de fête et transformer sa vieille maison de tous les jours en un monde de magie et de paillettes.

À travers le pare-brise, le monde était gris et sans relief. Des fines gouttelettes en abondance et aucune trace de neige. Malgré tout, une foule d'enfants jouaient dans la cour de récréation, tandis qu'il roulait tranquillement vers un village de bord de mer. Au-delà de la cour se trouvaient une petite jetée et une anse étroite où des mouettes et des fous de Bassan planaient au-dessus de vagues grises et agitées. Conor se rangea près du portail de l'école, les enfants formèrent une file désordonnée, et l'auxiliaire de classe, qui surveillait leur jeu, vint le saluer.

C'était une école primaire de deux pièces, exactement comme celle qu'il avait fréquentée enfant. Deux entrées menaient au hall, sur le linteau au-dessus de l'une d'elles, il était écrit « Filles », et sur l'autre « Garçons ». D'après sa mère, la porte des garçons se trouvait en général à droite, parce que l'Église disait que la place de l'homme était à la droite de Dieu, et la femme à sa gauche. À son époque, tout le monde pouvait emprunter n'importe quelle porte, et la seconde ici, bloquée par deux poubelles à roulettes, ne servait manifestement jamais.

Conor s'occupa de la file d'attente, il tendit des livres et récupéra les retours tendus par des mains gantées ou recouvertes de mitaines, puis il aida Marian, l'auxiliaire de classe, à transporter un carton d'exemplaires de *La Nuit avant Noël* à travers le vestibule. Plusieurs enfants les escortèrent en courant. Ils expliquèrent que leur dernière semaine serait une débauche d'art et d'artisanat, de pièces de théâtre et d'écriture, autour du poème de Clement Clarke Moore.

Une petite fille avec une goutte sur le nez annonça à Conor d'un air solennel qu'il s'intitulait en réalité *Une visite de St Nicholas*, parce que c'était le nom de Santa Claus autrefois. Chaque boucle de ses cheveux roux était touchée par une gouttelette d'humidité. Ses yeux bleus se plissaient sous l'effort déployé pour communiquer. Conor s'accroupit et hocha la tête en

signe d'encouragement. Quand Aideen était encore une écolière, elle devait être exactement comme elle.

– Le nom de Santa Claus vient de St Nicholas, parce qu'autrefois, ils ne savaient pas le prononcer. Les personnages du livre ont une souris dans leur maison, et je vais le mettre dans un dessin.

Il laissa Marian déballer le carton de livres, entourés des enfants tout excités, et il retourna à la camionnette où une nouvelle queue s'était formée, composée cette fois d'adultes. Une personne demanda s'il avait vu les préparatifs pour le Festival d'hiver de Ballyfin. L'*Hôtel du port* avait un jardin d'hiver vitré qui donnait sur l'océan, et le directeur avait pris des dispositions pour qu'on lui envoie des décorations de Dublin.

– Ils vont tout décorer en argenté et blanc, et faire venir un orchestre de jazz des années 1920.

Conor ne voyait pas ce qu'un orchestre de jazz des années 1920 avait à voir avec Noël, mais d'après les gens dans la file d'attente, Ballyfin allait choisir le thème du bar clandestin. Leur Reine des neiges serait habillée en garçonne, et entièrement recouverte de duvet de cygne.

L'une des femmes, à qui il tendait un Agatha Christie, haussa les épaules avec dédain.

– C'est forcément du synthétique et elle va finir par se gratter de partout. Mais pour sûr, ceux de Ballyfin mettraient leur grand-mère en string si cela leur permettait de poser leurs pattes sur ce trophée. Conor savait-il que l'hôtel allait distribuer des cocktails gratuits ?

– Ils les appellent les « Brise-glace de Ballyfin » et en gros, il s'agit uniquement de tonnes de sucre arrosé vite fait de curaçao bleu.

Elle le savait parce que son neveu, qui travaillait à l'*Hôtel du port*, les avait inventés.

Conor quitta le village côtier au volant de la camionnette, en se disant que ce n'était pas étonnant que les gens de Lissbeg ne parviennent pas à obtenir de gros lot pour leur tombola. La péninsule entière semblait perdre les pédales, et personne n'allait donner de coup de main pour grimper sur l'échelle du Festival d'hiver.

Les derniers jours de mobilité, il avait emporté un déjeuner à manger dans la camionnette. Pour Noël, il voulait offrir un pendentif à Aideen, et il avait calculé qu'en économisant ses repas au pub, il pourrait quasiment acheter le

bijou. Un peu plus loin, après le bar de *Finnegan*, là où il prenait en général sa pause déjeuner, se trouvait une petite aire de repos où les touristes s'arrêtaient pour prendre des photos : c'était un bon endroit pour stationner. Alors, l'esprit focalisé sur ses sandwiches au beurre de cacahuète, Conor passa à toute allure devant le pub et descendit comme une flèche jusqu'à ce qu'il y parvienne.

Il venait à peine d'ouvrir sa boîte à sandwich qu'on tapa à la portière et qu'un visage s'encadra dans la fenêtre.

– Bon sang, Conor, tu traites ce machin comme une voiture de course !

Son frère Joe fit le tour du véhicule d'un pas lourd et grimpa dans la cabine à côté de lui.

– Je t'attendais sur le parking de *Finnegan*.

– Pourquoi ?

– Parce que je voulais te dire un mot.

– Et tu ne pouvais pas me dire un mot à la maison ?

Le regard fuyant, Joe lui piqua un sandwich.

– Ben, non. Je voulais te soumettre une idée avant d'en discuter avec les parents. Nous allons avoir besoin de convoquer une réunion familiale.

C'était gonflé de la part de M. Ne-dis-rien-tu-vas-contrarier-les-parents, mais Conor se maîtrisa.

Ayant fauché un autre sandwich, il fallut à Joe environ dix minutes pour s'expliquer, et Conor, qui du temps s'était rabattu sur un KitKat, en fut estomaqué.

– Tu vas te *marier* ?

– Ouais.

– Avec Eileen Dawson ?

– Ouais.

– Je ne t'ai jamais vu sortir avec elle.

– Ouais. Ben, je ne bondis pas sur les bureaux en clamant mes sentiments comme toi.

En réalité, Conor n'avait pas eu l'intention de sauter sur un bureau pour faire sa déclaration à Aideen. C'était juste arrivé comme ça, et ce ne fut que plus tard qu'il s'était rendu compte qu'il n'avait pas fini d'en entendre parler. Surtout par Joe. Il mordit dans son KitKat, les yeux rivés sur son frère. Le

père d'Eileen Dawson possédait une grosse affaire qui vendait des équipements agricoles et des filiales dans trois pays.

– Et Dawson t'a proposé un boulot ?

– À temps plein avec un salaire important. Mais il veut me baser à Cork.

– Mais...

– Non, attends. Je lui ai dit que ça ne marcherait pas sans ton accord. Et il ne faut pas que tu te mettes la pression. Mais... si tu pouvais t'impliquer à cent pour cent dans la ferme, je participerais financièrement en te donnant le salaire d'un ouvrier agricole. Comme ça, tu ne bosserais pas seul. Et je pourrais investir un peu.

– Comme dans du matériel agricole ?

– Eh bien, oui. Dawson serait partant. Et, Conor, ce ne serait pas pour toujours.

– Quoi... Ton mariage avec Eileen ?

Joe lui donna une tape derrière la tête.

– Non, espèce d'idiot ! L'arrangement pour la ferme. Je veux dire, à un certain moment, si tu voulais faire ton truc de bibliothécaire, on pourrait engager un chef d'exploitation.

Conor plia soigneusement l'emballage du chocolat sur son genou. Ses orteils étaient recroquevillés sous l'effet de l'excitation. Ça pouvait marcher.

Joe le dévisageait avec inquiétude.

– Franchement, Conor, je ne veux pas que tu te sentes sous pression.

– Mon Dieu, non. Ça serait plutôt l'effet inverse. Je veux dire, ça me donnerait un peu d'air. Si Aideen et moi, on se mariait l'année prochaine, disons. Et que je restais à la ferme quelques années. Si j'avais un homme avec moi, et que j'y travaillais à temps plein et que tu investissais un peu...

– Eileen parle aussi de l'année prochaine. On pourrait organiser un double mariage.

– T'es sérieux ?

– Pourquoi pas ? Si elle est partante, son père le sera aussi. C'est un vieux croûton honnête, le Dawson. Selon moi, il cassera sa tirelire pour faire un mariage d'enfer.

Conor battit des paupières.

– Je ne sais pas ce qu'Aideen va en penser.

– On devrait y aller étape par étape et demander l’opinion des filles. Mais je suis certain qu’Eileen va l’adorer et je parie qu’elle s’entendra bien avec Eileen. Du moins je l’espère, si elles finissent belles-sœurs.

Tout allait un peu trop vite pour Conor. Deux choses étaient claires, néanmoins. S’il y travaillait à temps plein et que Joe les aidait financièrement, la ferme serait remise sur les rails et peut-être Paddy aussi. Même si Conor devait pour ça mettre de côté sa carrière de bibliothécaire, il serait capable de combler le rêve d’Aideen et faire d’elle l’épouse d’un fermier.

CHAPITRE 40

Hanna leva les yeux lorsque Jazz entra, apportant un souffle d'air glacial avec elle. Ses cheveux sombres étaient ramenés vers l'arrière en queue-de-cheval et elle avait relevé le col en fourrure de son manteau. Hanna l'embrassa et s'exclama au contact de sa joue froide :

- Tu n'as pas marché jusqu'ici, quand même ?
- Non, mais le vent est gelé. C'est agréable, ton feu.
- Viens t'asseoir.

Elle suspendit son manteau et fit signe à Jazz d'approcher et de prendre une chaise.

– Je brûle du bois flotté. Brian et moi, on en a ramassé un plein sac sur la plage la semaine dernière.

Elle l'avait fait sécher dans la remise avant de le rentrer, et maintenant, les grains de sel de mer incrustés dans le bois projetaient des flammes bleues au milieu de l'éclat doré.

Jazz s'enfonça dans le fauteuil près du feu et s'étira avec délice.

– Tu te souviens du cottage de Norfolk en hiver ? Je trouve que c'est deux fois plus charmant ici.

Hanna éclata de rire.

– Et environ cinq fois plus petit. Peut-être plus.

– Je ne sais pas pourquoi on appelait ça « cottage ». Ça ressemblait plus à un manoir.

– C'est un truc anglais, je suppose. Tout au moins, ça l'est dans le monde de ton père. Un refuge à la campagne, c'est un « cottage », indépendamment de sa taille.

– Tu as toujours appelé cet endroit une « maison ».

– Comme Maggie le faisait. Et quand j'y pense, c'est en ces termes. Pratique et tout à fait adapté. Pommes de terre dans le champ et pas de roses autour de la porte.

– Le paradis comparé à une boîte à sardines à Lissbeg.

– Oh, mon ange, tu n'es pas bien installée ? Hanna s'inquiéta. Ça m'embête de ne pas avoir de chambre d'amis pour te loger.

– Bon sang, maman, je suis parfaitement bien chez moi ! C'est un studio

avec tout ce dont j'ai besoin. Et, en plus, il est à deux pas de mon travail.

Jazz se moqua d'elle.

– Quoi qu'il en soit, tu devrais savoir mieux que personne qu'habiter dans la chambre d'amis de sa mère n'est pas le meilleur des choix.

– Il existe une légère différence entre ta grand-mère et moi !

Jazz lâcha un petit rire.

– Tu sais, c'est incroyable à quel point elles s'entendent bien, grand-mère Lou et elle.

– Elle peut se montrer charmante quand elle veut.

– Louisa ?

– Non, que tu es bête. Mary.

– Ben, on dirait qu'elles sont arrivées au meilleur arrangement possible en termes d'espace vital. Je ne suis pas certaine que mamie adore Les Essentiels du Bout du monde.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Oh, parce que ce n'est pas elle qui tient les rênes ! Voire parce qu'elle n'est même pas impliquée.

Jazz retira ses bottines et agita ses orteils devant le feu.

– Elle pense qu'on perd notre temps en s'éternisant autour de déjeuners d'affaires. En réalité, c'est un travail de titans.

– Ça ne te plaît pas ?

– J'adore ça ! Tout se met en place tellement rapidement, et Saira Khan fait du super boulot en recherche et développement. On a fait le choix idéal en termes de managers. Et Louisa trône au milieu comme un roc. Tout se passe bien !

Jazz était sincère : même si elle avait l'air fatiguée, son entrain n'avait rien de factice. Malgré tout, Hanna s'inquiéta de nouveau au sujet de Noël. Il était très clair que Louisa et Jazz formaient une équipe, et Mary s'en sentait exclue. Alors il y avait de grandes chances que le dîner de Noël soit servi sous une pluie de remarques acerbes. La langue de Mary Casey était aiguisée partout, mais sur son propre territoire, elle pouvait se révéler mortelle. Était-il juste de laisser Jazz et Louisa supporter ça toutes seules ?

D'un geste nerveux, elle tressa les franges de son châle. Elle se remémora que la période des fêtes était réputée pour les querelles familiales. Jazz allait

peut-être passer un Noël affreux ? Et si, à peine quelques mois après son emménagement, Louisa et Mary se disputaient ?

– J’ai déniché des biscuits, d’accord ?

Jazz tira la caisse qui faisait à la fois office de table et de repose-pied et posa un plateau avant de retourner chercher la théière. En la plaçant sur le foyer, elle remarqua la mine d’Hanna.

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Rien. Prenons le thé.

Jazz s’accroupit sur les talons et la dévisagea avec tristesse.

– Oh, *maman* ! Tu as une idée à quel point ça peut être pénible que je ne puisse pas dire un mot sans que tu paniques ?

– Je ne suis pas...

– Si, tu paniques. Je fais allusion au fait que mamie est vexée et maintenant, tu es assise là en train d’imaginer la Troisième Guerre mondiale.

– En fait... Je m’interrogeais à propos de Noël.

Jazz la toisa d’un œil sévère.

– Et ?

– Rien. Je me disais que c’était tout aussi bien que je sois au pavillon, si Mary devait faire une de ses crises.

Jazz avait versé deux tasses de thé, ajouté du lait et du sucre. Elle en tendit une à Hanna, puis regagna son fauteuil.

– Tu avais d’autres projets, pas vrai ? Tu allais passer Noël quelque part avec Brian.

– Eh bien, on y avait pensé. Mais...

– Et maintenant, tu songes à faire marche arrière à cause de moi.

– Pas seulement pour toi. Il y a Louisa...

– Pour qui tout ira bien. Elle apprécie mamie. En réalité, je pense qu’elle est un peu désolée pour elle. Contrairement à toi, elle sera tout à fait capable de gérer le fait qu’elle fasse l’andouille. Tout comme moi, entre parenthèses.

Jazz s’adossa à son siège, l’image même de la confiance en soi.

– Je suis autant ta fille que celle de papa, tu sais. Ça a ses bons côtés, parfois.

Hanna ne savait pas si elle devait en rire ou pleurer. À l’instant, avec son

café et son regard calme – sans parler de la résurgence soudaine de son accent anglais –, Jazz était en effet la copie conforme de Malcolm.

– Écoute, maman, j’adore mamie, tu le sais. Mais je ne suis pas toi et elle ne va pas dominer ma vie. Le fait est que c’est un monstre, et plus on lui donne, plus elle essaie de prendre. Ce qui ne fait du bien à aucune des personnes impliquées. Ni même à elle. Et le plus triste, c’est qu’elle le sait, mais qu’elle ne peut pas s’en empêcher. Ou peut-être que le courage lui manque pour affronter ses actes. Quoi qu’il en soit, ça n’aide pas de l’encourager dans cette voie.

Les yeux de Jazz se mirent brusquement à scintiller, et elle éclata de rire.

– Je te raconte mes projets pour le jour de Noël ? Une matinée relax dans ma cage à lapins tout confort. Un déjeuner avec mamie et Louisa au pavillon – qui d’ailleurs promet d’être délicieux parce que la cuisine de mamie l’est toujours. Ensuite, Saira Khan et moi, nous allons passer l’après-midi à Carrick.

– À Carrick ?

– Faire du bénévolat au foyer pour sans-abris. On met des produits d’hygiène dans des sacs pour les offrir aux SDF. Le vingt-cinq décembre est un jour ordinaire pour Saira, parce qu’elle est musulmane, mais elle fait partie d’un groupe de soutien à Carrick qui aide les sans-abris. C’est pour ça qu’elle y va. Et tu sais pourquoi j’y vais, maman ? Parce que j’en ai envie.

– Mais est-ce que Louisa ne va pas se sentir...

– Obligée de divertir mamie ? Non, pas du tout. Louisa est celle qui nous a transmis ses gènes, à papa et moi. Je l’ai observée en pleine action dans des réunions d’affaires. Je le sais.

Hanna décida que le temps était venu de réaffirmer sa propre autorité. Elle laissa le châte glisser de ses épaules et prit sa tasse de thé.

– Bon, tu as organisé ta journée, mais ça ne veut pas dire que tu peux planifier la mienne.

– Et Brian alors ?

– Brian ? Maintenant, tu suggères que j’organise mon Noël autour de lui ?

Hanna nota le sourire admiratif de Jazz et lui sourit à son tour.

– Ce n’est qu’une simple suggestion bien sûr, mais tu pourrais réfléchir au fait que ton égoïsme provienne de mamie.

– Et qu’il a sauté une génération en ce qui te concerne ?

– Je peux être aussi déterminée que n’importe quel Turner si je veux.

Jazz haussa les épaules avant de plisser les yeux vers le foyer.

– Franchement, maman, ça ne peut pas continuer toute ta vie.

L’espace d’un instant, elles se retrouvèrent dans une impasse, puis par un accord tacite, elles changèrent de sujet.

Plus tard, lorsque Hanna aida Jazz à enfiler son manteau et à remonter son col, sa fille l’étreignit avec force.

– Réfléchis à ce que je t’ai dit. Promis ? Et franchement, maman, tu n’as aucune raison de t’inquiéter pour Louisa. Elle passera certainement l’après-midi de Noël sur le canapé de mamie, à boire des martinis, coiffée d’un chapeau pointu.

L’air glacial qui pénétra dans la maison au départ de Jazz était plus mordant que tout à l’heure. Hanna referma vivement la porte et ranima le feu avant de se mettre à la vaisselle. Grâce aux rideaux tirés et aux murs de cinquante centimètres d’épaisseur, la pièce se réchauffa très vite. Hanna mit un peu d’ordre et se prépara à aller se coucher. Elle eut l’impression qu’autour d’elle la maison s’adaptait comme une coquille d’escargot.

D’une certaine manière, l’ancienne maison de sa tante était devenue une sorte de sanctuaire : l’endroit où, sans l’anticiper, elle s’était imaginé vivre de façon autonome et en y trouvant une satisfaction accrue. Pourtant, à présent, alors qu’elle faisait glisser son kimono et se pelotonnait sous la couette, elle se demanda si la coquille d’escargot n’était pas devenue trop serrée. La peur d’aller de l’avant la faisait-elle se cramponner à ce qu’elle avait créé ?

Elle tendit la main pour éteindre la lumière et se demanda brusquement ce que Mary avait ressenti en scindant le pavillon en deux. Jazz avait raison : Mary manquait de courage pour faire une introspection honnête. Toutefois, d’autres défis exigeaient tout autant de courage, des défis que Jazz était trop jeune pour comprendre.

Le lendemain matin, Hanna eut une panne de réveil après une nuit perturbée par l’inquiétude. Elle fronçait les sourcils devant le miroir de la salle de bains et réfléchissait aux grandes vérités contenues dans *J’ai un problème avec mon cou* de Nora Ephron. Soudain, elle prit conscience qu’aujourd’hui était le dernier jour où elle allait tourner une page du psautier avant Noël. Avec un grognement, elle abandonna toute velléité de petit-déjeuner et se contenta d’un café.

Malgré tout, elle se mit en route pour Lissbeg bien avant l'horaire d'ouverture et une fois qu'elle eut sécurisé la porte extérieure, elle déverrouilla la vitrine qui abritait le psautier.

Comme d'habitude, les merveilles du petit livre éclipsèrent tous ses soucis. Les yeux fermés, elle ouvrit une page au hasard et découvrit une illustration qui, à l'exception d'un texte en forme de losange au centre de chaque page, s'étalait sur une double page. De chaque côté du texte, quatre icebergs aux arêtes découpées se faisaient face, leur taille immense suggérée par des groupes de minuscules silhouettes. Le fond était d'un bleu indigo foncé, ponctué d'étoiles vertes, et les icebergs, représentés en bleu pâle, étaient touchés par une lumière argentée étincelante. Un motif gracieux et délié remplissait les marges extérieures. Il évoquait des flots qui descendaient en cascade le long des pages pour former un lac aux eaux dorées.

Les peintures dorée, argentée et colorée surprenaient par leur éclat. Si – comme Charles Aukin l'avait imaginé – l'un des moines qui avaient réalisé le psautier avait vu, ou entendu parler, d'un exemplaire du Coran, alors le créateur de cette illustration avait dû avoir vu, ou entendu, des histoires de glaciers. Et même d'aurores boréales.

Et pourquoi pas ? Au Moyen Âge, l'un des ouvrages les plus célèbres dans les bibliothèques européennes était *Le Voyage de saint Brendan*, une histoire irlandaise qui, traduite en plusieurs langues, équivalait à un best-seller. Certaines des aventures qu'il rapportait en détail étaient manifestement imaginaires, mais Hanna savait que les moines irlandais avaient effectivement entrepris de longs voyages sur les océans dans des embarcations en peau. Ils testaient délibérément leur foi et leur courage en choisissant de braver l'inconnu.

On dit que certains avaient gagné Terre-Neuve, et il y avait des vestiges de cabanes ruches, qu'ils avaient construites sur Heimaey, une île d'Islande. Chaque losange de texte contenait un seul vers du psautier. L'illustration et ses connaissances rudimentaires du latin se rappelèrent à Hanna. Elle se remémora un concert auquel Malcolm et elle avaient assisté à Londres. « *Il donne la neige comme de la laine. Il répand la gelée... Il lance sa glace par morceaux...* » Puis il y avait un passage à propos du vent qui dissipe le froid. « *Et puis... Il envoie sa parole et les fait fondre ; Il fait souffler son vent, et les eaux coulent...* »

Un instant, Hanna fixa le livre avec intensité, sa pensée se focalisa sur la

beauté du lac doré qui s'étendait. Puis, elle remarqua une petite image enchâssée dans la lettre capitale au début du texte. Assis à cheval sur des escargots géants sellés et bridés comme des chevaux, deux chats en armures et portant des lances étaient figés dans un affrontement, leurs épaules penchées en avant de manière grotesque.

Hanna s'éloigna et tendit la main pour atteindre son téléphone.

– C'est moi, Hanna.

– Je le vois bien. L'identité du correspondant s'affiche toujours.

– Jazz dit que nous devrions faire passer notre relation à l'étape supérieure.

– Elle a dit ça ? Quelle horrible expression !

– Je sais. Abominable. Mais elle a raison, Brian.

– OK.

– Je crois que j'ai eu une peur bleue. Mais c'est idiot.

– Yep.

– Parce que, en fait, être indépendante signifie être capable d'affronter les changements.

– Exact.

– Alors faisons-le. Allons passer Noël ensemble dans un hôtel de glace.

Une éternité plus tard, il prit enfin la parole.

– Est-ce que c'est un hôtel glace ou un hôtel classe ?

– Oh, la ferme, Brian.

– OK, d'ac.

– Et arrête de parler par monosyllabes ou je vais devoir t'assassiner.

CHAPITRE 41

Bien qu'elle ne l'ait jamais dit, Pat avait toujours pensé que Mary et Ger se ressemblaient. Il avait les mêmes manières brutales que Mary. Tous deux étaient aussi pathétiques en quelque sorte, à cause de leur insatisfaction chronique. La différence entre eux résidait dans le fait que Mary s'arrogeait constamment tous les droits, tandis que Ger ne le faisait pas, et cela le mettait intérieurement en colère.

Quand Mary lui avait fait du gringue, Pat l'avait su immédiatement. Avec n'importe qui d'autre, Mary aurait flirté ouvertement, mais avec Ger, il fallait que ce soit secret. Parce que, même si Tom avait su qu'elle n'y accordait pas d'importance, il aurait été en colère s'il avait vu que cela blessait Ger.

Mary avait toujours plu à Ger. Pat le savait depuis le début. Il aurait même risqué de perdre l'amitié de Tom, s'il avait pensé qu'il avait des chances avec elle. On pouvait penser que Mary aurait su que, si elle n'était pas ouverte, comme elle l'était toujours, Ger aurait peut-être cru qu'elle était sérieuse. On aurait pu penser qu'elle ne l'aurait pas laissé se tourmenter alors qu'il n'avait aucune chance. Si on le pensait, on perdait son temps. Nul ne va contre sa nature.

Parfois, Pat se demandait comment les choses auraient tourné si elle n'avait pas épousé Ger, mais qu'elle était montée dans un train le jour où Tom s'était marié et qu'elle avait quitté Lissbeg pour toujours. Qu'aurait fait le pauvre Ger, avec Mary qui essayait de l'affaiblir et Tom tiraillé entre les deux ? Et elle, qu'aurait-elle fait si elle n'avait pas eu Mary pour meilleure amie ?

Sous la théâtralité et le tempérament capricieux, Mary était un roc. Pat se souvint de la nuit où elle était sur le point d'accoucher de Frankie. Mary était montée à l'appartement et avait dit à Ger de ne pas aller chercher la sage-femme. Ils avaient besoin d'une ambulance vite et il n'y avait pas une seconde à perdre. Plus tard, le médecin avait dit à Pat que si elle n'était pas allée à l'hôpital, elle aurait perdu le bébé. Aux dires de Mary, n'importe quel abruti aurait vu qu'elle avait besoin d'aide.

Ce fut la même chose après la naissance de Jim, lorsque Pat avait sombré dans la dépression. Ils lui avaient dit qu'elle ne pourrait pas avoir d'autres enfants, parce qu'elle devait subir une hystérectomie. Elle avait signé le document, bien entendu, mais ils ne lui avaient pas demandé de le lire, et elle

n'avait jamais cru qu'ils l'opéreraient pendant son sommeil.

Après coup, tout le monde répétait sans cesse qu'elle avait de la chance d'avoir trois merveilleux garçons. Seule Mary savait à quel point Pat voulait une fille. Pat n'en avait jamais dit un mot, mais Mary savait. Elle était arrivée le lendemain avec une boîte de chocolats, et les avait tous renversés sur le lit d'hôpital. Puis elle avait forcé Pat à manger tous ceux fourrés à l'orange.

– Ne me dis pas que tu les détestes, parce que je le sais. Mais tu peux te les enfiler sans avoir de haut-le-cœur, ma fille, ce qui est au-dessus de mes forces. Voilà, moi, je prendrai ceux fourrés à la fraise, et ils sont tout aussi mauvais. Ensuite, quand on aura liquidé tout ça, on mangera ceux qui ne sont pas mauvais.

– Pourquoi ne pas laisser ceux qui sont fourrés ?

– Bon sang, Pat Fitz, tu n'as pas vu cette sœur qui fait la grimace ? Assise là-bas en attendant les départs, avec la langue qui pend de sa bouche. Pour sûr, je ne lui laisserai même pas les papiers d'emballage à celle-là.

– Ben, tu ne peux pas remporter ceux à l'orange chez toi ?

– Tu me prends pour quoi ? Un cheval de bât ? Descends-moi ces chocolats et ne discute pas. Viens par là, on va faire la course.

En se forçant à avaler les chocolats sous le regard glacial de la sœur, Pat gloussa. C'était comme de retourner à l'école et faire l'andouille au fond de la classe. Puis, quand elles étaient passées aux autres chocolats, Mary avait sorti une enveloppe de son sac.

– Hanna t'a fait un dessin.

Hanna n'avait alors que six ans, mais le coloriage était adorable. Dès que Mary aperçut les larmes dans les yeux de Pat, elle lui tendit un tourbillon aux noisettes.

– Elle a de la chance de t'avoir pour marraine, tu sais. Dieu sait à quel point je ne suis pas douée pour le boulot de mère.

Après cela, elles s'étaient contentées de manger et n'avaient pas beaucoup parlé. Quand Mary découvrit que les infirmières avaient dit à Pat qu'elle ne pourrait pas allaiter, elle avait sauté au plafond. Pat avait parfaitement le droit de se transformer en vache à lait, si elle le souhaitait, et aucun Hitler hospitalier ne devait lui dire quoi faire. C'était épuisant d'être allongée dans un lit avec Mary qui enrageait et qui exigeait de voir le chef de service. Pourtant, par la suite, quand les infirmières aidèrent Pat à allaiter Jim, elle en

fut heureuse.

Plus tard, cette nuit-là, une fois les lumières éteintes, elle avait ouvert un paquet que Mary avait laissé sur le petit meuble. C'était un modèle de tricot pour une veste de fille, des aiguilles et de la laine rose. Dans un sens, Mary Casey, qui n'avait jamais appris à tricoter, trouvait quelqu'un à qui refiler le boulot. Et si elle avait cru que Pat allait se mettre à tricoter, elle avait raté son coup. Mais en réalité, le fait de faire l'imbécile, de nourrir Jim et de se remémorer Hanna avait fait une différence. Personne à part Mary n'aurait pu savoir que ça en ferait une.

Par conséquent, c'était terrible de ne pas pouvoir parler à Mary aujourd'hui, alors qu'elle en avait besoin.

Ger avait encore disparu et Pat était vraiment inquiète. Pendant des semaines, elle avait fermé les yeux sur les signaux. Il n'y avait aucune raison qu'il n'aille pas à Cork vêtu de son nouveau chandail bleu. Il avait un col en V et des rayures au niveau des poignets, ce qui n'était pas du tout son style.

Elle ne pouvait continuer à se leurrer. Il ne s'agissait pas uniquement du pull-over. En temps normal, il ne descendait au marché de Cork qu'une fois par mois. Une fois de temps en temps, il avait une réunion là-bas, mais jamais à cette période de l'année. Il restait toujours en bas au magasin. La semaine avant Noël, le travail était sans fin, et la nuit dernière, il avait grimpé l'escalier, mort de fatigue. Pourtant, il avait encore disparu aujourd'hui en disant qu'il rentrerait tard.

Il avait perdu du poids aussi. Pat l'avait remarqué. Elle l'avait surpris en train de regarder son reflet dans le miroir. Et puis, bien sûr, il y avait le truc du lit. Il passait toujours ses nuits dans l'ancienne chambre de Sonny et Jim.

Elle était assise à la table de la cuisine, quand la vérité lui sauta au visage. Ger devait avoir rencontré une jeunette à Cork.

Dès qu'elle eut résolu l'énigme, elle mourut d'envie d'en discuter avec Mary. Pour commencer, elle n'avait personne d'autre à qui en parler. Et surtout, Mary garderait son calme. On pouvait compter sur elle pour ne pas faire tout un drame d'une brouille. Si quelque chose clochait vraiment, elle aurait des paroles sensées.

Mais pas cette fois. Pas au sujet de Ger. Pas maintenant que Tom était décédé. Mary n'avait jamais pardonné au destin, ou à Dieu, ou à quiconque, d'avoir laissé Ger à Pat et de lui avoir ravi Tom. C'est pourquoi, aujourd'hui, elle ne ressentirait qu'un triomphe. Elle essaierait de le dissimuler, bien sûr,

mais Pat le saurait.

Telle était Mary, et Pat ne lui en voulait pas. Il était vain de demander à quelqu'un plus qu'il ne pouvait donner. Au final, toutes deux seraient blessées. Par ailleurs, elle savait qu'une fois Ger parti, Mary serait son pilier. C'est à ce moment-là qu'elle aurait le plus besoin d'elle.

Il partirait, lui aussi. Parce que n'importe quelle jeunette le voudrait pour son argent, alors le plan serait de l'épouser et de le conduire jusqu'à sa tombe en dansant. Cela semblait stupide, mais non. Au Canada, Pat avait regardé des heures et des heures de *Judge Judy*. La moitié des affaires montrées dans ce programme ne portaient-elles pas sur des vieux bonhommes qui se ridiculisaient ? Et l'autre moitié sur des épouses aveugles ?

CHAPITRE 42

La plupart des retraités de la péninsule voulaient changer de coiffure pour Noël, on aurait dit. Cassie, qui avait teint ses cheveux en vert et l'extrémité de sa frange en argenté pour l'ambiance festive, eut de grosses difficultés à dissuader Ann Flood d'essayer la même chose. Ses autres clients critiquaient le fait qu'Ann se fasse couper les cheveux au Centre de l'Ancien Couvent. D'après les radicaux, elle n'en avait pas le droit parce qu'elle travaillait encore à temps plein. Malgré tout, la ville entière pensait que le seul moyen de la sortir de sa boutique serait un cercueil, et si l'âge était le critère déterminant, alors on pouvait sans aucun doute la considérer comme une retraitée. Certaines personnes lui accordaient le bénéfice du doute. Malgré tout, tout le monde pensait qu'elle ferait mieux de faire profil bas et de ne pas accaparer le temps de Cassie avec des requêtes ridicules.

Cassie avait ajouté une séance matinale en plus de sa séance habituelle de l'après-midi. Même ainsi, elle eut l'impression de travailler sur un tapis roulant, avec beaucoup trop à faire et pas assez de temps pour discuter. Le principal sujet de conversation cette semaine apparaissait clairement : tout le monde en avait ras le bol parce qu'on n'avait pas encore trouvé de gros lot pour la tombola. De surcroît, Phil ne paraissait pas le remarquer, voire s'en soucier.

Assise dans le fauteuil de Cassie, la tête emmaillotée dans une serviette, Nell Reily la dévisageait dans le miroir d'un air anxieux.

– Les autres années, on avait vendu la moitié des tickets avant l'événement, Cassie. Mais comment y arriver sans connaître le gros lot ? Des gens viennent me voir dans la rue pour me questionner, et je reste là, à faire la grimace, sans savoir quoi dire. C'est une honte.

Cassie hocha la tête en signe de compassion. Elle avait entendu cette même plainte une demi-douzaine de fois. De plus, les retraités se rendaient compte que la publicité faite par Phil ne mentionnait jamais le foyer pour sans-abris de Carrick.

Maurice, le boulanger à la retraite, avait baissé la voix : Phil estimait que le problème des sans-abris n'était pas sexy.

– Elle craint que l'idée des SDF ne chasse les instances du tourisme. Tu sais, le public qui juge le Festival d'hiver.

En l'occurrence, Cassie savait qu'il avait raison. D'après Bríd, le sujet était

venu sur le tapis après la dernière réunion du comité. Phil appelait leur *debrief* une « séance d'analyse rétrospective avec Ferdia », et Bríd y prenait des notes. Phil avait décidé de minimiser l'importance du foyer. Pourquoi la ville de Lissbeg aurait-elle envie d'être rattachée à l'aspect le plus négatif de l'un de ses concurrents les plus forts ? C'était le problème de Carrick et Carrick pouvait se le garder. Puis, elle avait déclaré à Bríd que puisque aucune action n'était requise, le point n'était pas à inscrire au compte-rendu.

Il n'appartenait pas à Cassie de le dire à Maurice ou à quiconque. Bríd n'aurait pas souhaité qu'elle répète une info entendue par hasard au numéro 8. Lors de son premier emploi, le patron de Cassie lui avait dit que le fauteuil de la coiffeuse était l'équivalent du confessionnal d'un prêtre : on écoutait, on ne donnait pas son avis, et on ne répétait rien. À l'époque, elle avait trouvé que c'était une bonne règle, même si elle provenait de la bouche d'un type considéré comme le pire colporteur de ragots au monde.

Maurice se leva de son fauteuil et secoua sa tête bien coiffée.

– Dieu seul sait, peut-être que Phil a raison. Mais on ne peut pas tourner le dos à des gens dans le besoin. Si le problème existe, c'est à nous tous de faire quelque chose pour le résoudre.

Lorsqu'elle eut terminé de s'occuper de ses clients de la matinée, Cassie décida de prendre un sandwich au café avant de passer chercher Pat pour l'atelier d'écriture. Sur le trajet vers la sortie, elle rencontra Dan qui surgissait du bureau de Phil. Il avait une tache écarlate sur le front à l'endroit où il avait repoussé ses cheveux d'une main maculée de peinture. Cassie lui demanda de ses nouvelles.

Dan leva les pouces en l'air.

– Les stands sont bel et bien terminés. Phil vient juste de me payer.

– Beau travail. Alors les boissons sont pour toi ?

– Au sens propre comme au figuré.

Il avait l'air tellement content de sa blague qu'elle lui demanda ce qu'il voulait dire.

– Eh bien, tu sais que ceux de Ballyfin ont distribué des cocktails gratuits ?

– « À titre gracieux ». Mais quelqu'un a dit qu'ils avaient orthographié « graisseux » sur les programmes.

– Ah ouais ? Eh bien, il paraît que leur événement était d'enfer. Alors Phil court partout comme l'Antéchrist pour trouver un moyen de les surpasser. Et

tu sais ce qui s'est passé ce matin ?

– Quoi ?

– Dekko vient juste de nous faire don d'une caisse de brandy. Alors Phil projette de servir un punch épicé dans des gobelets inspirés du Moyen Âge.

Cassie battit des paupières.

– C'est quoi un gobelet inspiré du Moyen Âge ?

– Je ne sais pas. Des trucs bosselés en poterie, je suppose. Ou peut-être des tasses en carton avec un truc collé autour. Quoi qu'il en soit, Lissbeg est sur le point de distribuer des « Boissons réchauffantes ».

– Qu'est-ce qui se passe s'il y a foule et qu'on se retrouve à court de punch ?

– Phil dit que ça n'a pas d'importance. Elle a rôdé à Carrick et Ballyfin... Les juges sont apparus environ une demi-heure après le début et ne sont restés que vingt minutes. Alors on va rationner le punch jusqu'à leur départ et ensuite ça sera chacun pour soi.

– Mais ceux qui restent ne vont pas se sentir un peu abusés ?

– Peut-être. Mais voilà la touche de génie. Phil va installer un panneau « gratuit pour tous » au-dessus du stand de boisson. Si ça se termine en mêlée, personne ne pourra dire qu'on a menti.

La dernière partie parut peu vraisemblable à Cassie. Il devait s'agir d'une plaisanterie. De Phil ou peut-être de Dan. Quoi qu'il en soit, cette compétitivité croissante l'embêtait depuis longtemps déjà.

Elle sourit à Dan et déclara que c'était généreux de la part de Dekko de faire un don. Dan acquiesça avec enthousiasme. Son geste montrait que les hommes d'affaires ordinaires, qui travaillaient dur, étaient bien moins cupides que les personnes haut placées. Plus honnêtes aussi, au final. C'était génial d'être soutenu par quelqu'un comme ça.

Cassie le quitta en souriant et pénétra dans le jardin des nonnes. La température était remontée après une vague de gel et c'était une journée grise et froide, mais très sèche. Les guirlandes lumineuses de Phil avaient déjà été entortillées autour des branches nues des arbres, qui bordaient les parterres d'herbes aromatiques, et accrochées entre les sapins, près du mur de l'ancien couvent. Les parterres d'herbes étaient, quant à eux, en grande partie recouverts d'un compost de feuilles, en prévision des plantations de l'année suivante, mais les petites haies de romarin et de laurier avaient toujours leurs

feuilles d'un gris mat et d'un vert foncé ciré. La sarriette vivace et le cerfeuil fleurissaient dans des coins abrités.

Chaque plante s'accompagnait d'une étiquette attachée à des petits tuteurs que Cassie avait remarqués le premier jour de sa venue au jardin. Tandis qu'elle marchait le long du sentier de graviers, elle aperçut Saira Khan agenouillée sur un coussin en plastique. Elle redressait une étiquette et retirait un détritux emmêlé au thym.

Cassie s'arrêta et s'accroupit à côté d'elle pour maintenir ouvert le sac dans lequel Saira regroupait les ordures. Cette dernière laissa tomber une poignée d'emballages de chewing-gum et des mégots de cigarette dans le sac et la remercia d'un sourire.

– Il n'y a pas grand-chose à faire dans un jardin aromatique en hiver. Mais apparemment, on doit s'attendre à un autre changement de temps, alors il vaut mieux ranger tant qu'on le peut encore.

Cassie regarda autour d'elle.

– Ça a l'air bien.

En été, les plantes en fleur adoucissaient probablement les lignes du jardin, mais en cette saison, on voyait distinctement l'agencement des parterres et des sentiers. Tout partait de saint Francis, qui trônait au centre de la fontaine. La statue faisait face aux vitraux du mur haut, contre lequel les rangées de stèles étaient encloses par des rambardes en fer forgé. Dans le jardin hivernal, là où les guirlandes de Phil n'avaient pas encore été allumées, les vitraux présentaient de grandes striures de couleur atténuée. Les lacis en plomb faisaient écho au motif entrelacé de plantes grimpantes et de brindilles. De là, les feuilles de vigne vierge cramoisies étaient tombées et avaient flotté dans l'air avant de s'amonceler au sol.

Au début, Cassie eut l'impression que le verre coloré et les feuilles mortes étaient les seules taches vives dans le décor gris-vert. Puis son œil fut attiré par un reflet, là où une plaque en cuivre au dos d'un banc attrapait les rayons de soleil de l'après-midi.

– C'est le banc installé en hommage à la nonne qui travaillait dans le jardin ? Celle qui est enterrée là-bas ?

Saira acquiesça.

– Sœur Michael. Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais je me sers de son ouvrage sur les plantes. Celui qu'Hanna a dans sa bibliothèque.

– Est-ce que sœur Michael l’a écrit ?

– Je ne pense pas. Elle travaillait seulement au jardin et à la cuisine. Ils le lui ont donné, je pense. Comme ça, elle savait utiliser les herbes.

Saira secoua les ordures pour qu’elles tombent au fond du sac.

– Tu viens à l’atelier d’écriture cet après-midi ?

Comme c’était la dernière séance avant Noël, Hanna leur avait demandé d’apporter un livre qu’ils aimaient, et de lire leur passage préféré. Cassie avait fourré un exemplaire de *The Waiting Land* de Dervla Murphy dans son sac à dos : elle l’avait découvert la semaine précédente sur une étagère du numéro 8. Le nom de Bridge, la tante d’Aideen, était écrit à l’intérieur. Comme c’était un livre de voyage, elle avait mis le nez dedans et maintenant elle était captivée. Elle n’en était qu’à la moitié, mais il regorgeait de descriptions incroyables, alors elle ne devrait pas avoir de mal à choisir un passage. Elle le sortit de son sac et le montra à Saira. Pat avait aussi choisi quelque chose.

– Peut-être qu’elle est plus disposée à lire les mots de quelqu’un d’autre plutôt que d’écrire les siens.

Cassie acquiesça en se demandant s’ils allaient écouter du Keats.

Saira lui expliqua qu’elle s’était décidée pour un passage extrait du livre sur les plantes de sœur Michael.

– Les noms de fleurs et de plantes évoquent des poèmes.

Cela lui parut étrange sur le moment, mais un peu plus tard, quand ils furent tous assis en cercle dans la salle de lecture, Cassie lui donna raison.

– Mûre, souci, camomille, Gaillet gratteron, consoude, pissenlit, sureau...

Saira lança un regard aux membres du groupe assis en cercle autour d’elle, avant de revenir à son livre.

– ... fenouil, hydraste du Canada, *Grindelia squarrosa*, aubépine, armoise, guimauve officinale, ortie, menthe poivrée, scutellaire casquée, centranthe rouge. Écorce de saule. Achillée millefeuille. Patience crépue.

Lorsque tout le monde applaudit, elle parut contente, et on s’extasia sur le livre. Sa voix basse à l’accent chantant avait rendu poétique ce qui n’était à peine plus qu’un mode d’emploi.

Puis, une fois que Ferdia eut lu un passage extrait d’une comédie satirique grecque du II^e siècle, qu’il déclara être le premier livre de science-fiction, M. Maguire leur livra un passage d’une intensité inattendue de *Madame*

Bovary, dans lequel Emma, toute jeune mariée, découvre dans leur chambre à coucher le bouquet séché de mariée qui avait appartenu à l'épouse décédée de son époux.

Darina était absente, car elle était allée à Carrick acheter des cadeaux de Noël. Comme Cassie avait déjà lu, Hanna se tourna vers Pat.

Quand Cassie était passée la prendre après le déjeuner, Pat lui avait paru un brin déprimée. À présent, elle ressemblait à une gamine qui attendait une récompense. Elle sortit un livre hérissé de marque-pages et dévisagea Hanna d'un air sérieux.

– Je n'ai pas choisi d'extrait. J'ai sélectionné de brefs passages tout au long du livre.

M. Maguire était sur le point de souligner que ce n'était pas l'exercice demandé, mais Hanna précisa à la hâte que c'était une bonne idée.

Le livre ressemblait à un album pour enfants. Pat commença par la première page qui décrivait une maison si basse et tellement couverte de chaume que personne ne l'aurait vue si elle n'avait été blanchie à la chaux. Puis il y eut des passages sur des chanteurs de ballades irlandaises qui se rendent à la foire, des pièces d'or dissimulées dans une théière, et un camp de bohémiens. Après quelques phrases, elle tournait les pages jusqu'au marque-page suivant, et une autre petite série d'images surgissait comme peintes sur des timbres-poste. Alors qu'elle approchait de la fin, elle expliqua qu'à un moment de l'histoire, un chaudron magique fabrique toute la nourriture souhaitée.

– Et que choisit Eileen, la petite fille ? Du boudin blanc et des tomates.

Pat sourit à Cassie.

– J'ai trouvé ce passage génial.

Elle parcourut le texte jusqu'au repère suivant et lut une description de la maison, au moment du réveillon de Noël.

– Une bougie brûlait à une fenêtre sans rideaux, les photos étaient encadrées de houx, et l'odeur des épices et des herbes aromatiques flottait dans l'air. L'enfant reçut un livre en cadeau et cela lui fit beaucoup d'effet. Il l'attira dans des aventures, avant de la ramener chez elle à la fin. Et c'est tout l'objet du livre. Les enfants savent que leur mère et leur père seraient au désespoir s'ils ne rentraient jamais à la maison.

Pat se radossa à son siège, un peu essoufflée, et Saira déclara que le livre

paraissait magnifique.

– Quel est le titre ?

Pat se tourna vers Cassie.

– Eh bien, Cassie connaît la réponse, n'est-ce pas ?

Cassie secoua la tête.

– Non, pas moi. Je ne l'ai jamais lu. Dis-nous.

Un silence étrange s'ensuivit et Pat serra le livre contre sa poitrine. L'espace d'un instant, elle fit une grimace. Puis, son visage devint vide. Cassie n'était pas certaine que quelqu'un d'autre ait remarqué ces changements. Son regard se focalisa sur le titre du livre, visible entre les doigts cramponnés de Pat. C'était *Longues-Oreilles et ses amis*.

Atterrée, elle se souvint de la conversation qu'elles avaient eue à Toronto. C'était le livre que Pat lui avait envoyé avec tendresse pour son treizième anniversaire. Le livre qu'elle avait prétendu adorer alors qu'en réalité elle ne l'avait jamais ouvert. À présent, Pat la dévisageait comme si elle venait de la gifler.

CHAPITRE 43

Il neigea dans la nuit. Lorsque Cassie se leva pour ramener sa première tasse de thé au lit, des flocons blancs tourbillonnaient devant la fenêtre de la cuisine. Un peu plus tard, ayant pris son petit déjeuner, elle fut tentée de ramper à nouveau sous la couette. Néanmoins, elle avait promis de ramasser du houx et du lierre pour le Festival d'hiver. Bien que cet événement la laisse de plus en plus de marbre, elle ne pouvait se désengager.

Le temps qu'elle sorte de la maison, le ciel s'était éclairci. Même si cela n'avait rien à voir avec une chute de neige au Canada, le tapis neigeux mesurait dix bons centimètres d'épaisseur avec une croûte glacée qui crissait sous les pas.

Dès qu'elle eut gagné les routes secondaires, elle ne reconnut pas le paysage. La couleur argentée des pics enneigés du Knockinver se détachait sur le ciel. Les fossés qui s'alignaient le long des routes étaient d'un blanc scintillant. Les oiseaux et les petits animaux laissaient des empreintes dans les champs nus. En quelques endroits, du bétail était rassemblé autour du portail qui menait à un champ, mais pour la majorité, les seuls animaux de ferme encore dehors étaient des moutons regroupés sous des haies. Leur toison d'un blanc-gris se démarquait sur la neige.

Pendant la nuit, elle s'était réveillée à plusieurs reprises, pétrie de remords. Comme il lui était impossible de se rendormir, elle avait allumé sa lampe de chevet et avait lu un autre chapitre de *The Waiting Land*. Au moins, quand on lisait, on ne pensait pas au reste. Au bout d'un moment, elle s'assoupissait une heure ou deux, avant de se réveiller, en proie à la culpabilité. Puis, après avoir retapé son oreiller pour la millionième fois, elle s'était souvenue de son sentiment de rejet et de son humiliation, quand sa mère n'avait pas apprécié le pendentif rapporté de la Barbade. Comment, année après année, la pauvre Pat avait-elle surmonté le fait que ses cadeaux soient restés complètement ignorés ?

Immédiatement après la séance à la bibliothèque, Pat s'était glissée dehors. Cassie lui avait laissé quelques minutes d'avance avant de traverser la route à sa poursuite. En réalité, elle avait envie de s'enfuir à toutes jambes, mais puisque sa lâcheté était à l'origine de ce bazar, elle ne devait pas la laisser s'exprimer encore une fois.

Pat était debout, le dos tourné à la porte de la cuisine, et elle mit la

bouilloire à chauffer. Le livre *Longues-Oreilles et ses amis* était posé sur la table. Cassie vit que c'était un exemplaire de la bibliothèque. Parce que, bien entendu, l'exemplaire de Pat était à des milliers de kilomètres de là, probablement fourré dans le fond d'un placard ou, pire encore, jeté aux ordures au fin fond d'une décharge.

Pat s'était montrée si indulgente, cela rendait son mensonge encore plus affreux. Cassie balbutia, écrasée par la culpabilité. Elle avait essayé de s'expliquer, mais Pat lui avait répondu gentiment que tout allait bien.

– Ne t'inquiète pas, ma belle, je sais ce qui s'est passé. Tu essayais seulement de ne pas me blesser... et ça a marché. Tout est ma faute, au départ. Tu étais certainement bien trop âgée pour ce livre quand je te l'ai envoyé.

– Mais je t'ai menti, Pat, et je suis tellement désolée. Je n'aurais pas dû.

– Eh bien non, mais ne va pas en faire tout un plat. Je me suis trompée.

– J'adore la carte de Noël. Je l'ai gardée pendant des années.

Pat sourit tristement et Cassie faillit fondre en larmes.

– Vraiment. C'est pour cette raison que je suis ici maintenant. Franchement, Pat. Si tu ne l'avais pas envoyée, je n'aurais jamais trouvé le chemin jusqu'ici. Et maintenant que je suis ici, je m'y sens comme chez moi. Et c'est grâce à toi.

Pat avait préparé du thé, au grand soulagement de Cassie qui se sentait toujours tremblante et au bord des larmes. Elles s'assirent à la table de la cuisine et s'accrochèrent à leurs tasses fumantes comme à des cordes de sauvetage. Elles discutèrent pour que tout revienne à la normale.

Au bout d'un moment, Cassie dit qu'elle adorait lire *Longues-Oreilles et ses amis*. Pat sourit et lui dit qu'elle devrait l'emprunter à la bibliothèque.

– Ou tu pourrais le lire pendant les vacances de Noël. Je n'ai pas à le rendre avant dix jours.

La tasse toujours serrée dans une main, Cassie avait tendu l'autre.

– J'avais envie de te demander : ce serait possible de passer Noël ici ?

Pat rougit de plaisir.

– Vraiment ? Évidemment que tu es plus que la bienvenue ! J'avais pensé que tu irais peut-être quelque part avec Shay.

Cassie lui fit part de son manque de discernement, en ayant l'impression de

faire pénitence pour son mensonge. Elle expliqua qu'elle l'avait cru aussi, mais que Shay était en réalité un menteur.

Pat posa sa tasse de thé et saisit fermement la main de Cassie.

– Oh, bon sang, ma belle, les femmes ne sont-elles pas toutes des idiotes ? Avec notre façon de ne pas voir ce qui est sous nos yeux !

Surprise par sa véhémence, Cassie avait essayé de dédramatiser.

– Eh bien, ce n'est pas comme si j'avais tout misé sur ce garçon. Je serai bien mieux ici avec Ger et toi. Nous aurons un vrai Noël en famille et nous lèverons nos verres aux vraies relations.

Pat hocha la tête avec insistance. Pourtant ses lèvres avaient tremblé et, l'espace d'un instant, elle avait eu l'air si âgée et fragile que Cassie se maudit intérieurement de l'avoir bouleversée.

En traversant le paysage enneigé, elle se dit qu'au moins elle avait eu le bon sens de ne pas lui demander à nouveau pardon. Elle s'était contentée de porter *Longues-Oreilles et ses amis* jusqu'au placard et de le placer sur l'étagère à côté du vase. Elle le lirait près de la gazinière le jour de Noël.

Des sentiers accédaient à la forêt en partant de la route. Conor lui avait dit que, quelques années auparavant, des garçons de Carrick étaient venus dans des camionnettes pour dépouiller les arbres et vendre le houx, mais Fury et Diablo les avaient pris sur le fait avant de les chasser. Apparemment, Fury jouait toujours au propriétaire de la forêt, même si sa famille ne la possédait plus. D'après Conor, elle appartenait à un type qui vivait à l'étranger.

Cassie se fraya un chemin à travers la neige compacte, elle quitta la route goudronnée et descendit un sentier plein d'ornières. La surface ici était aussi dure que le métal et des cristaux de glace scintillaient dans les sillons. Quand on s'enfonçait dans la forêt, les sapins et les pins pointus cédaient la place à des chênes et à de petits arbres à feuilles caduques. De temps à autre, un geai ou un étourneau piquait devant elle avec ses plumes toutes gonflées contre le froid.

En regardant entre les troncs et les branches givrées près du sentier, Cassie aperçut un éclat écarlate. Trois arbustes de houx poussaient rapprochés dans une petite clairière, là où la lumière avait favorisé leur croissance. Deux étaient chargés de baies et le troisième avait seulement des feuilles brillantes couvertes d'épines. Elle avait apporté un taille-haie à long manche, que lui avait déniché Aideen dans la remise du numéro 8, et une grande bâche en plastique, qu'elle hissa sur ses épaules en sortant de la voiture.

Elle n'eut pas à s'enfoncer bien loin pour atteindre le houx. Des branches d'un autre arbre à proximité pendaient de longues vrilles de vigne. Certaines étaient presque aussi fines que du fil et d'autres avaient des grappes de baies noires nichées dans des feuilles vertes aux extrémités dorées. Elle étendit la bâche et se mit au travail avec méthode. Elle empila des branches de houx couvertes de baies sur le plastique, et ajouta les traînes de lierre les plus longues qu'elle puisse atteindre. Quand elle en eut autant qu'elle pouvait en porter, elle confectionna un sac en ramenant les quatre coins de la bâche vers le centre. Elle grimaça lorsque les feuilles pointues lui piquèrent les poignets.

Elle était sur le point de hisser le chargement sur son dos quand un petit terrier à poils courts se propulsa dans la clairière en aboyant, tous crocs dehors. Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, une branche morte craqua comme un coup de feu et Fury O'Shea surgit de derrière un arbre. Il fit claquer ses dents tout en avançant vers elle à grandes enjambées, mais le chien avait déjà roulé sur le dos au pied de Cassie.

– On lui a appris à mordre les intrus.

Fury baissa les yeux, écœuré, en voyant la manière dont Diablo se tortillait pour s'attirer les faveurs de Cassie. La jeune fille gratta le poitrail de Diablo du bout de sa chaussure.

– Il pense peut-être que j'ai fait une intrusion pour la bonne cause.

– C'est le cas ?

– Eh bien, je n'en suis pas certaine, en fait.

– Elle remonta la bâche pleine sur son dos. Ce lot-là est pour le Festival d'hiver.

Fury plaça une main gantée sous le chargement pour bien le maintenir et ils firent ensemble le trajet jusqu'à la voiture de Cassie.

Une fois le chargement rangé dans le coffre, Cassie réalisa qu'elle avait les mains gelées. Elle souffla dessus en vain et déclara qu'il valait mieux qu'elle continue. Fury claqua des doigts en direction de Diablo, qui urinait consciencieusement sur les quatre roues de la voiture.

– Dirais-tu qu'une tasse de thé t'aiderait à rétablir ta circulation sanguine ?

Elle regarda autour d'elle et se demanda si un salon de thé se trouvait à proximité et Fury gloussa.

– Qu'est-il arrivé à ton sens de l'orientation ? Ma maison est là-bas, derrière les arbres.

Cassie laissa sa voiture garée près du sentier et suivit le chemin à travers la forêt en marchant dans ses pas, comme si elle était le page du bon roi Wenceslas. Derrière eux, Diablo rebondissait comme une balle en caoutchouc en évitant les ornières et les racines, grimpait aux ronces et crachait d'indignation quand son museau s'enfonçait dans la neige.

La grande pièce était fidèle à son souvenir, avec en plus un feu de bois ardent dans l'âtre. Fury retira le garde-feu et suspendit ses chaussettes. Il traîna les pieds jusqu'à une vieille paire de pantoufles et alla préparer du thé.

Cassie accrocha son manteau au dossier d'une chaise et lui demanda si ses bottes prenaient l'eau.

– Pourquoi ?

– Eh bien, parce que vous faites sécher vos chaussettes.

– Bon sang, ma fille, si tu dois absolument tout savoir, tu devrais éviter de tirer des conclusions hâtives. Je les réchauffe, je ne les sèche pas. Cela te convient ?

– Mais vous n'avez pas froid aux pieds sans chaussettes ?

– Non.

Il désigna la table d'un signe de tête. Diablo y était déjà installé. Dans l'expectative.

– Que penses-tu du produit fini ?

Les santons étaient alignés sur le papier journal. Ils étaient tous terminés et apparemment polis avec un morceau de chiffon trempé dans l'huile. Le lustrage avait fait ressortir le grain et les teintes des différentes essences. L'enfant Jésus gisait dans une mangeoire remplie de foin, dont les herbes se répandaient par-dessus les bords. Elles formaient des détails complexes.

Cassie le prit dans les mains, et Fury fit un brusque mouvement de tête dans sa direction.

– C'est du bois de houx. Magnifique à travailler.

Cassie contempla la figurine de Joseph : c'était un jeune homme, accroupi, le front appuyé sur ses bras croisés, eux-mêmes posés sur ses genoux. La Vierge sculptée était allongée sur le côté, une couverture ramenée sur son corps, un coude replié et la tête posée sur sa main. Les plis de la couverture et ses cheveux ébouriffés étaient aussi délicatement rendus que le foin qui débordait de la mangeoire, mais on pouvait sentir que le tissu était rugueux, comme la couverture qui emmaillotait l'enfant Jésus.

– Est-ce que d’habitude on ne représente pas ces deux-là à genoux en train de vénérer l’enfant Jésus ?

Fury disposa une coupelle de thé devant Diablo.

– Oui, mais bon, tu serais plutôt épuisé si tu errais dans les rues pendant des heures avec une femme enceinte à la recherche d’un abri. Et tu ne serais probablement pas agenouillée en adoration si tu venais d’accoucher.

Cassie installa les deux figurines de chaque côté de l’enfant Jésus, dans la mangeoire. Le bœuf en chêne rouge et le chien sombre étaient alignés derrière eux tout comme le mouton, l’âne, les bergers et les Rois mages dans leurs robes fluides, avec leur traîneau débordant de présents et de fourrures empilées. Elle accepta une tasse de thé et leva les yeux vers Fury.

– Quand vous étiez en Angleterre, pourquoi n’aviez-vous pas envie de rentrer ?

Il se pencha pour verser du lait dans le thé de Diablo.

– Je crois comprendre que tu as entendu des histoires à propos de ta famille ?

– Non, pas du tout, c’est justement la question. Mon père et mon oncle Jim sont partis et ils ne sont jamais revenus. Jamais. Je n’y avais pas songé avant de venir ici, mais c’est bizarre.

– Eh ben, peut-être que c’est leurs oignons, pas les tiens.

Cassie plissa le nez et se sentit à nouveau rembarée. Elle se retourna vers les santons. Dans une boutique, ils coûteraient une fortune. Alors, elle eut une idée.

– Vous allez vous en servir comme décorations de Noël ?

Fury lâcha un grognement.

– Pas du tout, ma fille. J’les collerais probablement au fin fond de la remise. Je les ai fabriqués pour passer le temps, quand il n’y avait rien à la télé.

– Je peux les avoir ?

Elle rougit lorsqu’il leva un sourcil dans sa direction.

– Désolée. Je ne veux pas me montrer insistante. Ce n’est pas pour moi. Les gens de Lissbeg n’ont pas de gros lot pour leur tombola. Et les pauvres mamies sont vraiment bouleversées. Je veux dire, les retraitées...

Elle s’interrompt en réalisant que Fury devait être lui-même retraité. Il ne

parut pas offensé, malgré tout, alors elle se hâta de poursuivre :

– ... et la tombola sert à aider un foyer de sans-abris, alors ça serait approprié en quelque sorte. Vous savez, des gens qui errent dans les rues sans savoir où aller.

En guise de réponse, il alla chercher une pile de vieux journaux dans un carton posé près de l'âtre.

– Emballe-les correctement. Cela dit, tu ferais tout aussi bien de prendre le chiffon et de leur donner un coup quand tu les ressortiras.

Quand elle regagna la porte, il la prit par le coude.

– Mon père a tout légué à mon frère Paudie, parce que Paudie était l'aîné. J'ai pensé qu'il n'avait pas fait le bon choix. En fait, je le savais, parce que Paudie était un foutu bon à rien. Ma mère, qui aurait pu faire entendre raison à mon père, était décédée et c'était un homme qui ne parlait à personne.

Il s'interrompit un instant, puis haussa les épaules avant de continuer :

– Je ne crois pas en avoir voulu à Paudie, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour pardonner à mon père, qui n'a pas eu le cran de remettre en question les règles stupides avec lesquelles il avait grandi. C'est une vieille histoire, et je dirais que la même chose a mis la pagaille dans pas mal de familles, partout dans le monde.

Diablo, qui avait passé le museau entre Fury et le montant de la porte, se mit à gigoter pour essayer de sortir dans la neige. Son maître glissa un pied sous son ventre et le ramena à l'intérieur. Puis, Fury relâcha le coude de Cassie.

– Je te dirai deux choses que j'ai apprises depuis mon retour à Finfarran, ma fille. Il vaut mieux faire la paix avec le passé tant que les gens sont toujours de ce monde. Et il n'est jamais trop tard pour rentrer chez soi.

CHAPITRE 44

Une semaine à peine s'était écoulée depuis que Joe avait lâché sa bombe. La situation avait évolué à une vitesse vertigineuse, aux yeux de Conor.

Joe était rentré à la maison ce soir-là et avait parlé à Paddy. Le lendemain, ils s'étaient réunis tous les quatre dans la cuisine et avaient élaboré un plan sur cinq ans. D'après la réaction de Paddy, on aurait dit qu'il mourait d'envie de lancer la conversation. Au début, Conor était vexé. Quand Joe n'avait aucune raison personnelle de faire avancer la situation, il prônait tellement le *statu quo*. Maintenant qu'il s'agissait de son mariage et pas de celui de son frère, il progressait à la vitesse de la lumière.

Malgré tout, tout cela était positif. Conor le voyait bien. Et à en juger par le visage de sa mère, c'était un grand soulagement pour elle. Pourtant, dans un souci d'équité, elle se tourna d'abord vers Conor.

– Tu n'as aucun doute, Conor ? Il faut que ça te convienne aussi. Il ne s'agit pas que de Joe.

Joe n'avait pas beaucoup apprécié, mais Una n'allait pas le laisser tout diriger au détriment de Conor. Paddy était aussi équitable vis-à-vis de lui. Malgré tout, quand il posa la même question, on pressentait clairement la réponse qu'il attendait.

– Tu es certain, mon garçon ? Parce qu'on ne peut pas se lancer de manière irréfléchie.

Una avait posé une main sur son bras.

– Il faut aussi penser à Aideen.

Paddy eut l'air chagriné.

– Personne ne dit qu'elle ne pourra pas avoir le fichu mariage qu'elle souhaite.

– Ah, ce n'est pas seulement de mariage dont il est question, Paddy, et tu le sais. Si Conor décide de s'engager dans la ferme, ça fera une différence pour Aideen, aussi bien que pour lui.

Cela n'avait pas de sens pour Paddy, qui fit saillir ses mâchoires, car il n'aimait pas être contrecarré. Conor n'était pas inquiet. Aideen serait complètement favorable au plan de Joe.

La discussion familiale s'éternisa ce soir-là : ils envisagèrent des solutions et ressortirent des cartes de la ferme. Puis, ils avaient consulté un notaire,

examiné comment organiser les actes notariés et régler la question de l'argent, notamment des impôts. Deux ou trois fois, Una avait demandé s'il avait parlé à Aideen, mais Conor avait décidé de se taire jusqu'à ce qu'il soit certain de la tournure de la situation. À cause de sa dépression, Paddy était devenu borné. Il fallait s'assurer qu'il valide les propos du notaire. Et il fallait aussi penser à Una. Elle pouvait aussi avoir un avis sur l'emménagement d'Aideen.

Conor accapara Una un soir, alors qu'elle enfermait les poules. Bid, le chien de berger, décrivait des cercles autour d'elle, comme si les poules n'avaient pas l'habitude d'être rentrées à la nuit tombante. Conor tira le verrou de la remise, et claqua des doigts pour ordonner au chien d'approcher. Sa mère s'adossa contre le mur et lui sourit.

– Bon, qu'y a-t-il ?

Impossible de duper Una. Conor cala ses épaules contre le mur à côté d'elle.

– Je me demandais juste... Comment vas-tu vivre la présence d'Aideen à la maison ? Je veux dire, elle va peut-être s'emballer un peu. Elle n'a pas l'habitude de la ferme.

Una lui donna un coup d'épaule.

– Bon, il n'y aura pas de sang versé, si c'est ce qui t'inquiète ! Aideen est un amour, Conor. Je vois ce que tu veux dire. Mais ce ne sera pas un problème. Nous nous entendrons bien. Et ne va-t-elle pas tous les jours gérer son affaire à elle ?

– Ben, je ne sais pas...

– Non. Et tu n'en sauras rien tant que tu ne lui auras pas parlé. Je comprends pourquoi tu n'as rien dit encore, mais maintenant, il faut que tu t'asseyes à une table avec elle. Elle doit participer pour que les choses fonctionnent.

Par conséquent, aujourd'hui, Conor avait décidé qu'il le ferait. Dès qu'il aurait terminé avec les vaches, et après sa douche, il conviendrait d'un rendez-vous avec Aideen.

La neige était encore blanche dans les champs en hauteur, mais dans ceux plus bas, où se trouvait le bétail, elle s'était transformée en une nappe un peu huileuse. Conor souleva le dernier ballot de fourrage du tracteur, et déchira le plastique d'un coup de couteau. Le sol gelé autour de la mangeoire en fer

galvanisé était déjà devenu boueux, et les vaches impatientes s’y frayaient un chemin jusqu’à leur nourriture.

En pataugeant jusqu’à l’abreuvoir verglacé, Conor tortilla le tuyau en caoutchouc gelé pour libérer l’eau du puits dans le champ situé au-dessus. À cause du temps, il fallait être en haut et en bas avec les vaches en permanence : si ce n’était pas pour les nourrir, c’était pour s’assurer qu’elles aient de l’eau. Si l’on ne gardait pas un œil sur les tuyaux, ils se bouchaient ou éclataient. Le conseil se plaindrait si les routes se couvraient de verglas.

Une fois son travail achevé, Conor décida de rouler en Vespa jusqu’à Lissbeg. À trois jours à peine de Noël, les gens en virée shopping à Carrick encombraient l’autoroute, alors en slalomant entre les voitures, il gagnerait une bonne demi-heure.

Il laissa la Vespa sur le parking de Broad Street et passa en vitesse par la cour de la bibliothèque – le chemin le plus rapide jusqu’au café. Aujourd’hui, c’était le dernier jour de travail de Mlle Casey, et il espérait qu’elle ne l’alpaguerait pas pour lui donner des instructions en plus : pour empêcher l’endroit d’être ravagé par les flammes, d’exploser ou de se faire fracturer. Il les avait supportées déjà la veille, et il n’avait pas envie d’une deuxième session, pas alors qu’Aideen l’attendait. Aucune voix ne l’appela, alors il traversa jusqu’au jardin des nonnes, où dans les allées, deux types du conseil manipulaient des sapins de Noël, plantés dans des fûts.

Au dernier moment, Phil avait décidé que le jardin n’avait pas l’air assez festif. À l’allure où elle allait, Conor se dit qu’elle ajouterait bientôt un château gonflable et des pingouins lumineux. Hier, elle avait fait irruption dans la bibliothèque : elle trouvait infiniment médiéval que les chanteurs de Noël entourent le psautier, au passage des juges. Lorsque Mlle Casey lui avait demandé les chants qu’elle avait en tête, elle avait répondu « des chants qu’ils avaient déjà répétés », mais comme *Feliz Navidad* était en latin, cela devrait faire l’affaire.

Après coup, Mlle Casey avait fait les cent pas pendant des heures, parce que, apparemment, *Feliz Navidad* avait été écrit en espagnol en 1970. Au-dessus de l’entrée du *Café du jardin*, une arche en contreplaqué indiquait « Gâteaux et bière » sur un parchemin tenu par deux moines en carton. Quand Conor entra, Aideen était assise à une table dans un coin. Comme d’habitude, son cœur vacilla quand il l’aperçut. Elle portait une doudoune couleur lie-de-vin qui s’harmonisait à merveille avec sa chevelure rousse.

Quand il prit place, elle lui parut anxieuse.

– Pourquoi tu m’envoies un texto à onze heures du matin ? Tout va bien ?

– À merveille. Je voulais seulement discuter.

Il prit une profonde inspiration, puis Aideen hocha la tête et se mit à parler à toute vitesse.

– Je me disais la même chose. Et j’essayais tout le temps de trouver le bon moment. Mais ce n’est pas facile. Cassie et Bríd me répètent d’arrêter de tergiverser. En fait, Cassie le dit... Enfin, non, elle ne le dit pas, en fait, parce qu’elle dit que je dois d’abord être intimement certaine...

Elle se pencha en avant et prit un air sérieux.

– Mais je suis sûre, Conor. J’y ai bien réfléchi, et je sais que c’est la bonne chose à faire. Pour nous deux. À long terme. Et ce n’est pas toi. Sincèrement. C’est moi.

Conor en resta bouche bée. Nul besoin de passer sa vie à lire des romans pour filles pour savoir ce que « ce n’est pas toi, c’est moi » signifiait. Alors, il était là, plein de projets pour le futur. Et Aideen en était là : en train de le larguer. Au beau milieu du *Café du jardin*.

Il entendit sa voix résonner bizarrement. Il entendit aussi Aideen l’interrompre. L’essentiel était de ne pas la laisser finir. Parce que si elle le disait à haute voix, alors ce serait terminé.

– Écoute-moi, Aideen, non tais-toi je veux juste te dire...

– Écoute, je veux te dire....

– Non, mais le truc c’est que...

– Je sais que j’ai été très égoïste de ne pas te parler franchement.

– J’aurais pu te dire ça il y a une semaine, mais je gardais tout pour moi, je voulais m’assurer que la solution était parfaite...

– Je veux que tu suives ton cœur et que tu deviennes bibliothécaire.

– Je veux plaquer mon boulot à la bibliothèque et m’impliquer complètement dans la ferme.

Ils s’interrompirent tous les deux, ayant parlé en chœur. Puis, le téléphone de Conor bourdonna brusquement, et il faillit sauter au plafond.

– Merde alors !

Il extirpa le téléphone de sa poche arrière et contempla furieusement un texto envoyé par Joe :

« Est-elle OK pour le mariage dbl ? »

En face de lui, Aideen avait les yeux grands ouverts d'étonnement.

– Tu viens de dire que tu voulais t'engager dans la ferme ?

– *Tu* viens de dire que tu voulais que je devienne bibliothécaire ?

– Oui, mais non.

– Alors pourquoi tu l'as dit, nom d'un chien ?

Les yeux bleus d'Aideen se remplirent de larmes.

– Conor, je veux que nous soyons *heureux*.

– D'accord. Garde cette pensée.

Conor fourra son téléphone dans sa poche arrière et se rua vers le comptoir avant de revenir avec deux tasses de thé. Il fallait tout reprendre avec méthode. Bríd pouvait bien attendre. Et si Joe voulait des réponses, il ferait la queue, lui aussi.

Une demi-heure plus tard, il remontait sur sa Vespa dans un état de béatitude. Il avait neigé pendant qu'il se trouvait à l'intérieur et les routes, qui plus tôt étaient grises à cause de la neige fondue, s'étaient couvertes d'une nouvelle épaisseur d'un blanc scintillant, pareil au glaçage d'un gâteau. Quelques flocons légers comme des plumes continuaient de tourbillonner dans le vent glacial, mais le soleil était suspendu dans le ciel, disque d'un pâle doré.

Tout était réglé. Aideen viendrait à la ferme pour le dîner de Noël, et l'Eileen de Joe pour le thé. Ils auraient l'occasion de discuter et de faire connaissance. Ils commenceraient tous l'année sur de nouvelles bases.

Alors qu'il filait à toute allure entre les hauts fossés, une voiture surgit du virage devant lui, et le dépassa à toute vitesse. Le conducteur était Dekko, le copain de Dan Cafferky, mais c'était trop tard pour le saluer, et de toute façon, il roulait si vite que Conor avait instinctivement resserré sa prise sur le guidon. Il prit le même tournant, se pencha, et balança la Vespa vers la gauche en évitant délibérément les traces de pneus de Dekko pour le plaisir de tracer sa propre courbe sur la neige étincelante.

Il se redressa, accéléra, et aperçut une bûche ou un sac d'ordures devant lui sur la route. En plissant les yeux derrière ses lunettes de protection, il approcha et prit conscience que ce n'était ni une bûche ni un sac-poubelle, mais un corps vêtu d'un manteau sombre, recroquevillé sur le bord de la route.

Il freina si fort que la Vespa dérapa. Il bondit de son siège, repoussa ses lunettes sur le front et courut vers la femme âgée étendue au sol. Il s'agenouilla près d'elle : c'était Nell Reily. Elle avait encore des couleurs et même si ses lèvres étaient pâles, elle ne paraissait pas gelée. Par conséquent, elle n'était pas là depuis longtemps. Conor lui passa un bras sous les épaules et la souleva à demi. Avant qu'il ne la bouge davantage, elle lui prit la main.

– Vas-y doucement. Ma cheville est cassée, je pense. Peut-être que le poignet de ce côté aussi.

– Mince, Nell, on vous a renversée, que s'est-il passé ?

– Une voiture m'a dépassée trop vite et j'ai perdu l'équilibre.

Elle rit faiblement et fit un geste vers deux ou trois enveloppes tombées à côté d'elle dans la neige.

– Les cartes de vœux ne rendent-elles pas fou, Conor ? Nous en avons reçu deux au courrier ce matin envoyées par des personnes à qui je n'en avais pas écrit. Alors, j'ai dit à ma mère que je descendais à pied jusqu'à la boîte, à la croix. Comme si je ne savais pas qu'elles n'arriveraient jamais à temps pour Noël !

Elle fut secouée de forts tremblements et Conor regarda autour de lui, paniqué. Il ne pouvait pas soulever une vieille dame avec des fractures et la mettre sur la Vespa. Même s'il l'emmitouflait dans sa veste, elle ne devait pas rester dans le froid pendant qu'il appelait des secours. Puis, avec un soupir de soulagement, il vit une voiture approcher. Quand elle s'arrêta à leur hauteur, Cassie se pencha au-dehors et demanda ce qui se passait.

CHAPITRE 45

Le service des urgences à l'hôpital Marie-Mère-de-Dieu de Carrick était bondé, mais Nell, qui y avait travaillé comme infirmière dans le passé, était philosophe. Une fois que les patients étaient triés, on les mettait sur une liste, et enfin on s'en occupait.

– Je suis dans la liste d'attente pour faire une radio et, vu le nombre de personnes avant moi, je vais patienter un moment.

Parmi les groupes et les individus qui attendaient, de nombreuses personnes semblaient être imprégnées de boissons, rapport aux fêtes de Noël. D'autres, comme Nell, étaient victimes des conditions météo inhabituellement glaciales. Au milieu, des gamins silencieux étaient accompagnés par des mères angoissées. Un gros homme vêtu d'un déguisement de renne était assis, la tête entre les genoux, ses bois pendaient de sa main.

Nell incitait Cassie à rentrer chez elle. Conor avait appelé son neveu, Paul, qui habitait à Ballyfin. Il viendrait la chercher une fois qu'ils en sauraient plus. Il devait être chez Nell à l'heure actuelle pour veiller sur sa mère. Nell lui ferait signe en temps voulu.

Cassie ne voulait pas la laisser tomber. Elle resta une heure environ, allant chercher un café après l'autre à la machine. Nell s'inquiétait de plus en plus à l'idée que Cassie rentre chez elle dans la neige.

– Il fait nuit atrocement tôt, ces jours-ci, et je n'aimerais pas qu'à cause de moi tu batailles sur l'autoroute. Tu n'es pas habituée à conduire à gauche.

C'était à peine le milieu de l'après-midi, mais on avait allumé les lumières dans la salle d'attente. Derrière les baies vitrées, les nuages bas, aussi sombres que du plomb, étaient menaçants. Alors, un œil rivé à la fenêtre, et l'autre sur les prévisions météo de la télé, Cassie décida que Nell avait raison.

Dès que Cassie lui fit part de sa décision, Nell se détendit. Avant le départ de la jeune fille, elle lui demanda d'aller lui chercher un magazine. Il valait mieux qu'elle s'habitue à la lecture, car elle ne ferait pas de dentelles d'ici un bon bout de temps.

– Noël aura lieu chez mon neveu cette année, je suppose, mais le plus important c'est que je ne me suis pas rompu le cou !

Cassie la laissa confortablement installée avec un exemplaire de *Woman's*

Way, et quitta l'accueil surpeuplé à la recherche des toilettes avant de reprendre le volant. Elle émergea des toilettes, après avoir passé ses mains sous le sèche-mains le plus puissant du monde, et elle se dit avec ironie que si le service radiologie était aussi ultra technologique, Nell irait bien.

À l'extérieur des toilettes, un panneau indiquait la direction de la cafétéria. Avec de la chance, ils serviraient un meilleur breuvage que le truc atroce de la machine, et Cassie se rendit compte qu'elle mourait de faim. La nuit ne tomberait pas d'ici au moins une heure, alors en suivant le marquage au sol, elle longea un couloir pour attraper un café et un en-cas.

Très bientôt, les traits disparurent sous les éraflures des roues de chariots. Cassie réalisa qu'elle avait tourné au mauvais endroit. Agacée, elle revint sur ses pas en jetant un œil de temps à autre par des portes ouvertes. Des rangées de personnes à l'air las ou inquiet étaient avachies sur des chaises en plastique inconfortables ou bien se levaient en toute hâte dès qu'on appelait leurs noms.

Les écriteaux au-dessus des portes indiquaient « Troubles musculo-squelettiques », « Santé sexuelle, sans rendez-vous » et « Orthopédie, consultation externe ». En passant, Cassie constata que tous les patients avaient l'air très élégant.

Avec un large sourire, elle se souvint des avertissements que l'on donnait aux enfants : « Ne sortez pas avec un maillot de corps troué, car si vous vous retrouvez à l'hôpital, on le découvrira. » Manifestement, le même principe s'appliquait dans les centres de traitement ambulatoire. Contrairement aux patients des urgences, les gens savaient qu'ils finiraient en sous-vêtements, ou devant un inconnu hautain en train de regarder leurs pieds.

Pensant avoir retrouvé son chemin, elle accéléra. Soudain, du coin de l'œil, elle aperçut une nuance de bleu qui lui était familière. À son grand étonnement, Ger émergea d'une salle, un bout de papier à la main. Il avait l'air tout petit et ratatiné sous l'éclairage cru de l'hôpital, et il portait le pull-over bleu, que Pat et elle avaient acheté au centre commercial.

Cassie se dit d'abord que ce n'était pas ses oignons. Elle ne s'était pas attendue à rencontrer son grand-père ici, mais ce n'était pas surprenant. Après tout, elle ne l'avait pratiquement pas croisé depuis son arrivée en Irlande, alors elle ne savait pas ce qu'il fabriquait.

L'ayant aperçue, Ger se figea brusquement et se mit à paniquer. Au début, on aurait dit qu'il allait se précipiter dehors. Puis, il fourra le morceau de

papier dans sa poche, traversa le couloir au pas de course et la repoussa dans un coin, comme pour s'assurer qu'on ne les voyait pas. Puis, une fois là, il parut incapable de parler.

Sentant qu'elle pouvait rester coincée à vie entre son grand-père et un extincteur, Cassie demanda s'il avait envie de s'asseoir. Elle n'avait aucune raison de penser qu'il le souhaitait, mais elle devait improviser. Au bout d'un moment, il hocha la tête et lui montra le chemin de la cafétéria.

Lorsqu'elle prit place en face de lui, avec une autre tasse de cet horrible liquide brunâtre, Cassie ne sut absolument pas quoi dire. Puis, comme s'il montrait des preuves à un tribunal, Ger sortit le morceau de papier et l'aplatit sur la table. Il n'avait pas beaucoup de temps pour discuter, parce qu'il devait aller faire des Analyses de sang.

Cassie lui montra un intérêt poli. Ger replia le papier et le remit dans sa poche.

– Ils vous donnent le formulaire à la clinique et on l'apporte au service des Analyses de sang.

– D'accord. Ben, je suppose qu'il faut bien un système.

– Oh, ils sont sacrément organisés, c'est sûr. On ne pourrait pas faire mieux.

Un silence s'ensuivit. Cassie essaya de visualiser le panneau au-dessus de la porte d'où il avait émergé. Soit elle ne l'avait pas vu, soit elle n'y avait pas prêté attention. En prenant une profonde inspiration, et quasiment certaine que ce n'était pas « Santé sexuelle, sans rendez-vous », elle lui demanda dans quel service on le soignait.

– Celui pour le cœur.

– Oh.

– C'est l'âge. Ils ont diagnostiqué une espèce d'insuffisance cardiaque.

– Ouah. Je suis désolée.

– Après notre retour du Canada, j'ai dû faire des tests à Cork. Une chose et une autre, tu sais, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'origine du problème. Et maintenant, je dois venir ici jusqu'à ce qu'ils décident d'un médicament.

– Et tout se passe... bien, hein ?

– Bon sang, oui. Aucun désagrément. Ils équilibrent, tu vois, jusqu'à ce qu'ils trouvent la bonne formule. « Optimisation », ils appellent ça. Deux pilules roses et trois pilules jaunes, disons. Le matin ou le soir, selon ce qui

marche le mieux. Puis, ils s'y tiendront. Ils me surveillent de près.

Comme Cassie avait à peine échangé six mots avec lui en tout et pour tout, elle trouvait étrange de discuter de son traitement.

Ger tapota la poche dans laquelle il avait fourré le formulaire.

– Même si on n'aime pas les seringues ni le type là-dedans qui tient l'aiguille, je dois bien admettre qu'ils font du super boulot au service des Analyses de sang.

Puis, Ger se pencha en avant et baissa la voix avec un air de conspirateur

– Le truc c'est que je n'ai pas mentionné mon vieux cœur à ta grand-mère. Je ne voulais pas l'inquiéter.

Cassie acquiesça avec compassion quand, soudain, elle se rappela une conversation avec Pat. Elle s'était déroulée après le désastre de *Longues-Oreilles et ses amis*. Elles étaient à table. Elle venait de dire à Pat que Shay était un menteur. Pat avait dit que les femmes ne voyaient pas ce qui était sous leurs yeux. Cassie écarquilla les siens. Pat s'était montrée tellement véhémence. Et tellement triste... Elle battit des paupières, horrifiée, mais Ger ne sembla pas le remarquer.

À la place, il baissa encore la voix.

– Non, tu vois, je ne voudrais pas que Pat se fasse du souci. Pas avant Noël. Elle s'inquiéterait.

Cassie choisit ses mots avec précaution :

– Le fait de ne rien dire à Pat ne serait-il pas pire ? Je veux dire, si elle ne sait pas où tu vas, elle s'imagine peut-être toutes sortes de choses.

Ger fronça les sourcils.

– Comme quoi ?

– Eh bien, je ne sais pas. Que tu as une bonne raison de disparaître à Cork. Puis, en voyant son expression perplexe, elle oublia toute prudence.

– Écoute, c'est aussi bien que tu le saches. Elle croit que tu as une liaison.

Durant un silence étonné, Ger ne montra aucune expression.

Du coin de l'œil, Cassie aperçut une femme à la table voisine, essayant d'écouter leur conversation. Elle baissa la voix et se pencha vers son grand-père. Immanquablement, la femme tendit le cou, et Cassie mit sa main en coupe autour de sa bouche.

– Je n'invente rien. Vraiment. L'autre jour, on discutait et... Ger, je sais

que j'ai raison.

L'espace d'un instant, Ger prit l'air indigné. Puis, pendant qu'il dévisageait Cassie, elle vit la consternation poindre dans son regard.

– Mais qu'est-ce qui lui fait croire une chose pareille, pour l'amour de Dieu ?

Il parut un peu dingue de mentionner le *Judge Judy*. De toute façon, ce n'était pas une raison suffisante. Il devait y en avoir une autre, en rapport avec leur couple. Peut-être que Ger lui avait fait une infidélité, et que Pat l'avait ignorée durant la moitié de sa vie. Mais malgré sa nature curieuse, Cassie n'allait pas interroger son grand-père sur son mariage. Quoi qu'il ait eu lieu dans le passé, il ne s'était pas levé ce matin et n'avait pas mis son pull-over bleu pour aller flirter.

Cassie jeta un regard glacial à l'espionne d'à côté et tendit la main pour saisir celle de Ger.

– Je ne sais pas pourquoi Pat le croit. Mais elle le croit, Ger. Et il faut que tu la rassures. Tu dois lui raconter ce qu'il se passe vraiment.

CHAPITRE 46

Le réveillon de Noël dans le bureau de Phil démarra sur une note hystérique. L'atelier de poteries qui avait promis de fournir les gobelets pour les « Boissons réchauffantes » n'avait pas livré.

Quand Bríd jeta un œil dans le bureau à la recherche d'étiquettes, elle découvrit Phil en train de crier comme un putois au téléphone, et Ferdia en arrière-plan, l'air résigné.

– Je repasse plus tard ?

Il lui lança un regard impassible.

– Ce sont les gars de *Jolis Pots*, ils sont à quelques kilomètres après Carrick. Leur camionnette a un pneu à plat.

Au départ, l'idée était de se fournir à la potière qui travaillait dans le Centre du Couvent, mais comme Phil n'avait rien trouvé à son goût, alors elle était allée chercher plus loin.

Elle raccrocha et se prit la tête dans les mains.

– Que faire quand les gens ne tiennent pas parole ?

– Écoute, laisse-nous faire Aideen et moi. On va trouver quelque chose. Aideen servira le punch. On le gardera jusqu'à la dernière minute.

Phil se passa une main dans les cheveux et rajusta ses lunettes zèbre.

– Tu ferais ça, Bríd ? Merci ! Et oui, ne le sortez pas avant l'arrivée des juges.

Les journalistes et les reporters viendraient ensemble et Ferdia les regrouperait et leur présenterait des dossiers de presse.

– En fait, gardez le punch jusqu'à ce que je vous donne le signal. Je ne veux pas que le stand soit pris d'assaut avant qu'ils aient un verre.

Bríd trouvait que c'était exagéré, jusqu'à ce qu'elle sorte dans le jardin et découvre que les « Boissons réchauffantes » étaient le clou du spectacle. Le stand était la première chose que la presse et les juges verraient en descendant le tapis rouge. Comme elle le dit à Aideen plus tard, c'était tout aussi bien qu'ils n'aient pas de gobelets fabriqués à cinquante kilomètres de là, étant donné que le tapis lui-même était sponsorisé par une société de Cork.

– Je ne sais pas si elle pense mettre les juges en colère au point qu'ils ne le remarquent pas, mais c'est dingue de les accueillir avec des trucs qui n'ont

aucun lien avec Lissbeg.

– Eh bien, Dekko a fourni le brandy pour le punch.

– Justement ! Le brandy est espagnol et Dekko est un Dublinois qui n’habite même pas ici.

– Malgré tout, c’était gentil de sa part d’en faire don.

– Hum.

Bríd regarda l’affiche de la tombola, reléguée dans un coin du jardin, quand le stand du punch avait été monté.

– Et qu’en est-il des santons donnés par Fury O’Shea ?

Aideen allait s’emballer sur le fait que c’était Cassie qui les lui avait demandés, mais elle s’interrompt au cas où elle dirait un truc qu’il ne fallait pas. Bríd lui fit la grimace.

– Je *peux* reconnaître les bonnes actions d’une personne, tu sais. C’est un lot de tombola génial. Mais il n’est pas mis en avant, pas vrai ? Et je sais qu’ils n’ont pratiquement pas vendu de tickets.

Le jardin était charmant. Les arbres et les parterres d’herbes scintillaient, et sur les sentiers recouverts de graviers, on avait déblayé la neige, de sorte que les gens avancement sans gêne. Les autres stands à l’extérieur, surmontés par les crêneaux de Dan, étaient ornés de houx et de tiges de lierre, et déjà dressés avec de la nourriture et des boissons. D’après les prévisions météorologiques, il fallait s’attendre à une journée froide, mais ensoleillée et sèche, sans risque de chutes de neige avant la tombée de la nuit.

À l’intérieur du Centre de l’Ancien Couvent, tous les bureaux et les ateliers étaient décorés de houx et de lierre. Plusieurs créateurs et artistes avaient résisté à la thématique médiévale lancée par Phil. Ils avaient préféré fabriquer leurs propres décorations de Noël, somptueuses par ailleurs, qui présentaient des paysages d’hiver, du bois poli, et des bijoux faits main sur des miroirs recouverts de givre. De riches senteurs de cire et de miel s’échappaient de l’atelier d’un fabricant de bougies, et des savonnettes de romarin et de lavande étaient empilées à l’accueil des Essentiels du Bout du monde. L’équipe de recherche et développement des Turner se préparait à recueillir des commentaires sur le design de leur emballage.

D’autres stands étaient installés dans l’ancienne cantine, où les choristes de Lissbeg étaient censés entonner des chants de Noël pendant l’après-midi. Eux aussi avaient campé sur leurs positions et les habits de moines, achetés par

Phil, avaient été tranquillement mis au rancart, remplacés par leur pantalon noir habituel et leur chemise lie-de-vin. La plupart des bénévoles les avaient imités et avaient enfilé leurs vêtements habituels en y ajoutant des badges officiels, une paire d'oreilles d'elfe ou des bois de renne étincelants.

La peinture sur visage de Cassie faisait partie des activités organisées pour les enfants et, à la surprise de tous, Charles Aukin s'était proposé de se déguiser en Père Noël, affublé de bottes cirées et d'une longue barbe argentée.

En fait, deux événements distincts semblaient se dérouler au même moment : le projet de compétition de Phil, qui réquisitionnait l'attention, et une version légèrement plus high-tech que d'habitude de la Fête de Noël habituelle.

Au milieu de tout cela, Cassie était partout et apportait des réponses aux multiples problèmes de dernière minute.

Même si Bríd appréciait le lot de la tombola, elle n'avait pas changé d'avis sur Cassie. Elle l'avait même trouvée encore plus agaçante ces derniers temps. La tombola, par exemple. Quand on y pensait : entrer chez quelqu'un et exiger un lot, c'était le pompon. Difficile d'imaginer pourquoi Fury s'était montré si arrangeant.

En vérité, Fury ressemblait un peu à Cassie, ils avaient cette même assurance. Alors peut-être était-ce pour cette raison qu'ils étaient de mèche. Ils étaient assurément copains comme cochons : Fury demandait à Dan de lui donner un marteau, des clous et un escabeau, et Cassie donnait des ordres en matière de décorations. Comme s'il n'y avait rien ni personne que Cassie ne voulait diriger.

Fury était arrivé avec Diablo sur les talons et un sac de gui. Dès que Phil l'avait repéré, elle s'était précipitée vers lui, pleine d'enthousiasme, et l'avait pratiquement embrassé sur les deux joues.

– Vous êtes une telle vedette ! Et c'est tellement médiéval ! Enfin, ancien, en fait. Druidique. Du gui en provenance des sombres profondeurs de notre forêt. Qui a poussé sur la branche noueuse d'un chêne ancestral.

Fury grogna.

– Bon sang, n'y a-t-il aucune limite à votre ignorance ? Cette plante ne pousse absolument pas dans la forêt, elle se plaît mieux dans les endroits dégagés. Ce qu'elle aime, ce sont les habitats créés par la main de l'homme, et un hôte tel qu'un noisetier ou un pommier. Toute cette histoire de chêne

druidique a été inventée par un opportuniste qui y connaissait que dalle en druides et en arbres.

Ensuite, il s'était éloigné d'un pas traînant avant que Phil ne prononce un autre mot.

L'horaire officiel d'ouverture était midi. D'après l'enquête de Phil, l'heure probable d'arrivée des juges se situait aux environs de midi et demi. Mais on ne pouvait être sûr de rien : le temps qu'ils arrivent à Carrick, par exemple, la vedette de la télé qui s'était fait payer une fortune pour couper le ruban était rentrée chez elle.

Par conséquent, Phil avait éludé la cérémonie d'ouverture. L'événement de Lissbeg devait battre son plein vers midi et demi, sans se soucier en apparence de l'arrivée des juges. En arrière-plan, armée d'un talkie-walkie, elle bossait l'emploi du temps. Elle avait exhorté tous les autres à adopter un air nonchalant et décontracté.

Mme Draper, l'ancienne présidente de la Fête de Noël, dit à Bríd en tête à tête qu'elle ne supportait pas tout ça. Phil ferait mieux de se ressaisir avant que la ville entière ne se moque d'elle. Si ce n'était pas déjà le cas.

Bríd, qui disposait des cookies de Noël et des pots de condiment sur le stand de *La Mercerie*, était sur le point d'acquiescer quand Phil fit son apparition.

– Nous sommes à dix minutes du coup d'envoi et vous n'allez pas croire ce qui s'est passé ! Le prêtre a donné des directives nouvelles concernant les chants. La moitié des choristes ne connaît pas les airs, et l'autre moitié ne sait pas les paroles !

– Est-ce qu'ils ne peuvent pas refuser et s'en tenir à ce qu'ils avaient préparé ?

– Eh bien, on pourrait le *penser*, n'est-ce pas ? Mais ils sont comme des lapins pris dans des phares. Et maintenant il dit qu'ils se sont mal placés et qu'ils doivent changer de place.

Songeant qu'il était temps d'intervenir, Mme Draper s'écarta du stand, ignore Phil et se tourna majestueusement vers Bríd.

– Je suppose que je ferais mieux d'aller à l'intérieur et de lui inculquer les bonnes manières. Mets-moi de côté une douzaine de *mince pies*¹ sous ton étal, Bríd, et une bûche au chocolat. Je viendrai les chercher une fois que j'aurai remis de l'ordre.

Dix minutes plus tard, la foule se rassemblait dans le jardin des nonnes même si la plupart des gens étaient passés par le portail de la cour. Phil avait décrété que le tapis rouge était interdit d'accès jusqu'à ce que Ferdia – posté stratégiquement sur le toit – signale l'approche des juges.

Aideen avait commencé à réchauffer le punch et Dan, un marteau passé dans sa ceinture, se tenait prêt à côté du stand des « Boissons réchauffantes ». Une planche sur le devant indiquait « OUVERTURE IMMINENTE », et Phil lui avait donné l'instruction de l'enlever dès qu'elle lui ferait passer la consigne.

Le stand de *La Mercerie* se trouvait de l'autre côté du jardin. Les vitraux derrière lui, et la lumière du réfectoire projetaient des ombres colorées sur la neige. Les produits de Noël confectionnés par Bríd se vendaient déjà comme des petits pains. Ses plus belles ventes concernaient des confitures de cranberry, enveloppées dans de la gaze et nouées de rubans dorés, et des biscuits d'avoine vendus dans des boîtes peintes à la main pour servir avec le fromage. Les clients décidaient au dernier moment qu'une tante ou un cousin apprécierait des roulés au saumon ou un mini-pudding de Noël.

Le pâle soleil d'hiver se perdait presque dans la profusion d'illuminations. Tout autour du jardin, les arbres scintillaient, la lumière coulait à flots depuis les fenêtres du café et, de chaque côté du tapis rouge, les rangées de lanternes étaient éclairées. La foule qui arpentait les sentiers de graviers entraînait à l'intérieur, et chaque minute, elle devenait plus dense.

Derrière elle, Bríd entendit les choristes entonner une chanson dans le réfectoire. Tout le monde paraissait chanter en chœur avec assurance. Apparemment, Mme Draper avait remis le prêtre dans le droit chemin.

Sans aucune aide, parce qu'Aideen se trouvait sur l'autre stand, Bríd avait à peine une seconde pour lever la tête. Mais lorsqu'elle tendit la monnaie à un client, elle remarqua un groupe agglutiné sur le tapis rouge. Phil se tenait au milieu, dans tous ses états, et, au grand agacement de Bríd, Cassie s'y trouvait, elle aussi. Ce n'était pas elle tout craché : se mettre comme ça en avant en attendant les juges ? C'était agaçant comme tout.

Puis, quelques secondes après, le groupe du tapis rouge se déplaça et Bríd se rendit compte qu'il ne s'agissait pas de l'arrivée des juges. À moins qu'ils ne soient accompagnés d'une escorte policière. Elle écarquilla les yeux. Les deux silhouettes derrière Phil et Cassie étaient un couple de gardiens de la paix en uniforme. Ils n'étaient pas d'humeur festive. L'un d'eux, le calepin à

la main, interrogeait Dan.

1. Tartelettes aux fruits secs préparées pour les fêtes de Noël.

CHAPITRE 47

Cassie allait commencer sa peinture sur visage, quand elle aperçut Phil : elle demandait à Dan de venir. Puis, lorsqu'une femme accompagnée d'un bambin s'écarta du passage, elle vit les uniformes de police. Le plus âgé des deux policiers, qui était petit et un peu costaud, elle le connaissait de vue. C'était un sergent posté à Lissbeg. Le plus grand, et le plus jeune des deux, tenait un carnet et c'était Shay.

Son premier instinct fut de traverser le jardin pour découvrir ce qui se passait. Puis, elle se demanda si elle devait trouver Bríd en premier lieu. Alors qu'elle hésitait, Shay, l'air très sûr de lui et menaçant dans son uniforme, fit un pas vers Dan. Reculant instinctivement, Dan se retrouva acculé par le sergent, dont la placidité parut à Cassie encore plus menaçante. Au bout d'une épaisse laisse en cuir, il tenait un chien tout frémissant.

Subitement, Cassie comprit exactement ce qui se passait. Alors qu'elle restait plantée là, consternée, Fury et Diablo surgirent à côté d'elle. Manifestement résolu à allumer une roulée, Fury lui lança un regard en coin.

– Quoi de neuf ?

– Je pense que c'est la douane. Ça doit être pour le brandy de Dan. Je sais qu'ils allaient procéder à des arrestations.

– Et comment sais-tu ça ? Non, attends, tu me le diras plus tard.

D'une pichenette, Fury envoya son allumette dans un parterre d'herbes où elle grésilla dans la neige.

– Vas-y et occupe-les. Je vais me débarrasser du brandy.

– Quoi ? Une minute. De quoi je vais leur parler ?

Mais il était déjà parti, avec Diablo sur ses talons. Elle traversa le jardin sans avoir la moindre idée de ce qu'elle allait leur dire.

Sur le tapis rouge, Phil paraissait à deux doigts de la crise de nerfs. Cassie décida que son meilleur coup consistait à jouer l'étrangère stupide. Alors elle tapota l'épaule de Phil et lui demanda où avaient disparu les peintures pour visage.

– Comment ?

– Les peintures. Pour peindre les visages.

Elle se retourna vers Dan, comme si elle n'avait pas remarqué la présence des gardiens de la paix.

– Tu ne les as pas vues, pas vrai, Dan ? Puis elle se retourna à nouveau vers Phil, l'air bougon. Je les ai commandées spécialement sur Internet. Je sais que je suis bénévole et que tout est fait pour les œuvres caritatives, mais je les ai payées de ma poche, Phil, et maintenant, elles ont disparu.

Phil la dévisagea avec des yeux ronds. Shay, qui ne s'attendait pas à voir Cassie, parut à la fois en colère et tout crispé. Le sergent, qui s'appelait Mossy Connor, la prit par le coude.

– Si cela ne vous dérange pas, mademoiselle, nous posons quelques questions.

– Oh, je suis désolée. Bien sûr. C'est juste que mon panneau indique que la peinture sur visage débute à midi et demi. C'est aussi dans le programme. Et nous ne pouvons pas décevoir les enfants, n'est-ce pas ? Pas à Noël.

Elle vit que Shay commençait à se méfier.

À côté d'elle, Phil regardait frénétiquement sa montre.

– Oh, mon Dieu, est-ce qu'il est vraiment cette heure-là ? Les juges...

Cassie adressa un énorme sourire au sergent.

– Pas de vrais juges, vous savez. Juste ceux du Festival d'hiver. Ils seront ici dans un instant. Nous sommes tous très excités.

Apercevant le chien, elle se baissa pour le caresser.

– Quel magnifique compagnon ! Comment il s'appelle ?

Le chien, un épagneul aux poils soyeux, la toisa d'un air sévère.

– Oh, je ne devrais pas le caresser, n'est-ce pas ? Pas alors qu'il est en service. Ou est-ce valable uniquement pour les chiens d'aveugle ? Je ne sais jamais.

Le sergent répondit que l'épagneul se nommait Bullseye.

– C'est une sorte de plaisanterie littéraire, vous voyez, mademoiselle. Le chien Bullseye dans le roman de Dickens, *Oliver Twist*, appartient à un criminel. Tandis que ce Bullseye est membre des forces de l'ordre. Cela dit, nous avons d'autres possibilités littéraires. Le cocker épagneul d'Elizabeth Barrett Browning, Flush, par exemple. Ou Montmorency, dans *Trois hommes dans un bateau*.

Cassie n'avait pas la moindre idée de ce qu'il racontait, mais en captant le mot « littéraire », elle demanda s'il avait déjà réfléchi à l'éventualité de rejoindre un atelier d'écriture.

– Il y en a un ici à la bibliothèque et c’est vraiment animé. Je veux dire, ça libère tellement de talents et de potentialités cachés. Sans parler de la chance de rencontrer de nouveaux amis intéressants.

Shay l’interrompit et se tourna vers Phil.

– D’accord. M. Cafferky va devoir nous accompagner. Et nous devons fouiller les lieux.

– Les lieux ?

– Toute la zone. Le jardin. Les bâtiments. Les annexes, si vous en avez.

– Mais c’est impossible. Les juges vont arriver. Et – oh, mon Dieu ! – la presse. Les journalistes. La télévision ! Je ne peux pas vous laisser envahir l’endroit avec des chiens de détection.

– Je suis désolé, mais vous n’avez pas le choix.

Shay mit une main sur l’épaule de Dan. Cassie se trituraient les méninges pour savoir quoi dire, lorsqu’elle entendit la voix de Fury. Elle regarda autour d’elle et le vit approcher, sa roulée coincée derrière l’oreille, et Diablo dans son sillage.

– Comment ça va, Mossy ? Prêt pour Noël ?

Le sergent acquiesça avec calme.

– À merveille, Fury. Et toi, comment ça va ?

Ayant repéré l’épagneul, Diablo découvrit ses crocs d’un air féroce. Fury le souleva pour le carrer sur sa hanche.

– On ne peut mieux, Moss, mon garçon. Quoi de neuf ?

Le sergent désigna Shay de la tête.

– Une rumeur de la part de nos collègues, comme quoi un stock de contrebande avait été découvert sur la jetée de Couneen.

– Bon sang de Dieu !

– Dans la remise du jeune Cafferky.

– Regardez-moi ça !

Fury se tourna vers Dan.

– Quelqu’un a dû entrer par effraction et l’utiliser pendant ton absence.

Bullseye dévisagea Diablo, et le sergent examina Dan.

– Vous êtes parti ?

– Pas du tout, mon vieux. Il est resté ici jour et nuit pour travailler avec

moi. Bon, je dis un mensonge. Pour Phil. Mais tu n'es pas allé sur la jetée, pas vrai, Dan ?

Cassie vit Dan baisser les cils, puis les relever immédiatement pour saisir la perche lancée par Fury.

– Non.

Fury secoua la tête.

– Mon Dieu, Mossy. S'introduire par effraction dans la remise de ce pauvre garçon, et s'en servir pour ça.

Le sergent acquiesça avec flegme, mais Shay redressa ses épaules et referma son carnet d'une chiquenaude.

– Ceci ne vous mènera nulle part, monsieur Cafferky. Nous avons arrêté Declan Donovan. Et son oncle. Et ses associés espagnols. M. Donovan qui, je crois, est votre associé ?

– Non. Eh bien, je veux dire...

– Avez-vous l'intention de fournir la preuve qu'il n'est pas votre associé ? Parce que vous partagez un compte professionnel.

– Mais il n'y a rien dessus !

Dan se tourna vers Fury.

– Il n'arrêtait pas de dire qu'il allait mettre de l'argent, mais il ne l'a jamais fait. Et je n'ai pas du tout d'argent. On n'a *fait* aucune affaire.

Il s'interrompit brusquement, bouchée bée.

– Ah, merde. Il y a de l'argent dessus. Mais c'est ce que Phil m'a donné pour le boulot que j'ai fait ici.

Il contempla le sergent avec désespoir.

– Il a dit qu'il investirait dans mon affaire. Mais je n'ai pas vu un seul centime, je le jure.

Fury maîtrisa Diablo qui se tortillait dans tous les sens pour descendre.

– Eh bien, nous y voilà, Mossy.

Il repère un benêt avec une remise sur une jetée isolée. Et c'est trop facile de le duper.

Apaisé par une lueur dans le regard de Fury, Dan se contrôla, alors que le sergent hochait sombrement la tête, comme s'il désespérait des maux du monde entier.

L'espace d'un instant, Cassie crut que la police allait gober l'histoire de

Fury, mais Shay se retourna vers Phil d'un air menaçant.

– D'accord. Eh bien, je crois que nous allons commencer par goûter ces « Boissons réchauffantes ». Après quoi, madame, vous aurez peut-être envie de nous expliquer où vous vous êtes procuré les ingrédients.

Cassie prit conscience que, depuis son arrivée, Fury avait orienté le groupe de sorte que Shay et Mossy, avec Dan entre eux, faisaient face à l'entrée sur Broad Street, tandis que les autres, elle y compris, regardaient en direction du stand des « Boissons réchauffantes ». À l'insu des gardiens, Bríd et Aideen s'étaient démenées comme des diables. En cet instant, l'écriteau « OUVERTURE IMMINENTE » avait été retiré, et une file d'attente se formait.

Descendant le tapis rouge à grandes enjambées, suivi des autres, Shay atteignit le devant de la queue pour exiger un verre. Aideen lui adressa un sourire poli et, en trempant une louche dans la casserole fumante, elle remplit une tasse d'un liquide brun sombre. Elle ajouta des zestes d'orange et saupoudra généreusement de cannelle et de noix de muscade.

Du coin de l'œil, Cassie vit un couple, qui venait d'acheter des verres, faire des grimaces. La femme renversa discrètement le contenu du sien dans un parterre.

Appuyé contre le stand, Shay saisit le verre des mains d'Aideen et en prit une gorgée. Son visage devint aussitôt écarlate et il s'étrangla.

– Doux Jésus, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Le sergent renifla son verre.

– Je dirais que c'est à base de rooibos. Peut-être une pointe d'hibiscus. Du piment de cayenne ?

– Du piment ?

– Quelque chose qui réchauffe. Pas de brandy en tout cas.

Fury rit.

– Ah, bon sang, mon vieux, un peu de bon sens. Est-ce qu'elle servirait du brandy espagnol dans des gobelets en carton ?

Shay fit brusquement volte-face et le toisa.

– Qui a dit que le brandy était espagnol ?

Tous les regards pivotèrent vers Fury, qui inclina la tête vers Shay.

– Eh bien, *vous*, pas vrai ? Du moins, c'est ce que j'en ai conclu. Quand

vous avez dit que les associés de votre homme venaient d'Espagne.

Il fit un clin d'œil au sergent.

– Cela dit, je pensais que c'était le genre de détail que vous, les gars, n'étiez pas censés déballer.

Le sergent émit un bruit admiratif et Shay tapota le stand du bout du doigt.

– Votre publicité indique que les boissons sont gratuites pour tous.

– Et c'est ce qui est distribué. Des tisanes chaudes, épicées et sans alcool.

– Sur les affiches, il est écrit punch.

– Bon Dieu, pour un homme de votre métier, vous n'êtes pas très observateur. Il y a un écriteau là-bas qui indique « Gâteaux et bière » et ils servent des quiches et des cafés crème. N'avez-vous pas remarqué le thème médiéval de Phil ?

Shay fit saillir sa mâchoire et se tourna vers Phil.

– D'accord, nous allons passer les lieux au peigne fin.

Avant que Phil ne puisse lui répondre, son talkie-walkie brailla.

– Oh, mon Dieu, c'est Ferdia. La presse arrive !

Elle appuya sur un bouton et l'écouta une minute. Toute couleur déserta son visage.

– Et il a repéré les juges !

Fury regarda le sergent.

– Ce que nous voulons ici, Mossy, c'est un peu de discrétion. Il n'y a aucune raison de laisser tomber Lissbeg. Je garderai un œil sur Dan the Man, et vous deux vous irez à l'intérieur avec Phil pour fouiller. Même si vous ne trouverez pas la moindre odeur de brandy. Tu peux me croire sur parole.

Le sergent acquiesça et dit qu'il se doutait que ce serait le cas.

– Hé, bon, tu as raison, mais pour sûr, il est préférable de mériter son salaire.

Dans tous ses états, Phil pivota sur ses talons.

– Mais les vœux de fin d'année, les dossiers de presse...

Fury la poussa légèrement.

– Laissez-nous faire, Cassie et moi. Maintenez juste les forces de l'ordre hors de vue.

Les vingt minutes suivantes furent un véritable cirque. Propulsée par Fury,

Cassie descendit le tapis rouge au galop jusqu'aux juges, légèrement perplexes d'être accueillis par un épouvantail en veste imperméable déchirée, un Diablo indigné et une Canadienne expansive au nez retroussé, affublée d'une chevelure vert et argenté. Souriante, serrant des mains et tendant des dossiers de presse, elle aperçut Bríd qui décampait vers le stand de *La Mercerie*. Aideen continuait de distribuer à la louche des boissons aux gens, qui grimaçaient et crachaient dès qu'ils les goûtaient.

Une fois les présentations faites, Fury et Diablo s'évaporèrent et laissèrent Cassie conduire le groupe dans le jardin. En déterrant des faits découus, puisés dans des conversations à moitié oubliées, elle dressa un bref aperçu de l'origine du Centre de l'Ancien Couvent et de la découverte du traité sur les plantes de sœur Michael. Elle expliqua comment la détermination de Lissbeg à s'accrocher à sa bibliothèque avait influencé la régénération de la ville.

– C'est vraiment incroyable qu'un livre ait fait une telle différence...

Elle les conduisit le long d'un sentier vers la porte de l'ancien couvent, lorsqu'elle vit Bullseye traîner Shay le long d'un couloir, avec Mossy et Phil qui fermaient la marche. Brusquement, elle fit une embardée sur la gauche et dirigea son groupe vers la cour de la bibliothèque.

– ... et pas un seul livre non plus. Bien évidemment, vous avez entendu parler du célèbre psautier de Carrick...

Tandis qu'elle leur faisait grimper les marches de la bibliothèque, elle s'aperçut qu'un juge âgé était à bout de souffle. Une fonctionnaire attachée au Tourisme, portant de fausses chaussures Manolo, s'était tordu la cheville lors du brusque virage à gauche et boitillait à présent. Un photographe demanda s'ils auraient le temps de prendre des photos.

– Bien sûr. Absolument. Une séance photo a été organisée.

Sans savoir s'il y en avait une, Cassie les entraîna dans l'espace d'exposition.

– L'aménagement est, bien sûr, ultramoderne. Et le psautier, qui est euh... médiéval, est unique et assurément local. Réalisé localement. Assurément. Des artisans peintres s'impliquèrent. Et ce fut un don fait à la ville, bien entendu...

Le juge âgé, qui avait retrouvé son souffle, parut impressionné.

– Dieu du ciel, c'est remarquable. Qui est le donateur ?

Cassie paniqua, incapable de se souvenir de son nom.

– Euh, eh bien, il s’agit d’un gentleman d’un certain âge plutôt solitaire. Un philanthrope. Je ne suis pas certaine qu’il apprécierait forcément que je dise...

À cet instant, les juges et la presse se retrouvèrent bouche bée : une silhouette apparut derrière la vitrine du psautier et tendit une main amicale. Elle portait une longue barbe argentée, de hautes bottes noires extrêmement bien cirées, un costume écarlate bordé d’hermine, et un bonnet écarlate avec un pompon blanc, juché sur le côté de sa tête.

– Non, non, je suis très heureux de vous rencontrer tous, et plus que ravi de parler de ceci. En fait...

Il afficha un visage rayonnant à la ronde.

– ... le don de ce présent si particulier a peut-être été le plus grand plaisir de toute ma vie.

CHAPITRE 48

Phil ne resta pas pour superviser le rangement. Le temps que les juges, la presse et le public partent, elle avait contracté une migraine carabinée, si bien que Cassie et Bríd lui avaient proposé de rentrer chez elle.

Le sentiment que deux événements distincts se déroulaient en parallèle avait persisté jusqu'à la fin de la journée. Tandis que Cassie conduisait la presse et les juges le long des couloirs, les faisait entrer et sortir des ateliers, Phil pressait Shay, Bullseye et le sergent devant eux. Fury, quant à lui, esquivait agilement les deux groupes. Chaque fois que Cassie tournait à un angle, sa silhouette de cigogne lui envoyait un discret signal. En réponse, elle faisait effectuer des demi-tours précipités à ses protégés. À un certain moment, elle les avait fait entrer brusquement dans une pièce près de la cuisine, où Maurice, le boulanger à la retraite, était assis avec M. Maguire. Ils se gavaient de *mince pies*. Son improvisation hâtive à propos du contrôle qualité avait déconcerté Maurice tout autant que les juges.

Entre-temps, les exposants, le public et les bénévoles avaient poursuivi leurs ventes ou leurs achats, expliqué les équipements du centre et s'étaient entassés dans l'ancien réfectoire, où les choristes de Lissbeg beuglaient leurs chants à tue-tête.

Il y eut un moment de tension au milieu d'*O Little Town of Bethlehem*, quand Bullseye se mit à s'agiter et que l'on demanda à Darina Kelly d'ouvrir son sac. Il apparut qu'un flacon de fleurs de Bach avait alerté le chien, et Darina fut renvoyée à sa partie contralto sans subir aucun interrogatoire.

Ce fut une anecdote parmi d'autres que Cassie entendit après coup. Ils s'étaient débarrassés de Phil. Ils lui avaient promis qu'ils fermeraient tout à clé. Ils avaient jeté les ordures, et les stands du jardin avaient été démontés et empilés dans le réfectoire. Cassie, Conor et Aideen récupéraient de leurs efforts dans le centre de jour pour retraités avec Dan et Bríd.

Aideen, qui avait géré la réaction de la presse face aux « Boissons réchauffantes » sans alcool, était allongée sur une pile de tapis de yoga.

Cassie était arrivée après les autres, ayant dit au revoir aux bénévoles, y compris à Pat.

Conor était avachi dans un fauteuil et se demandait ce que Mlle Casey dirait en voyant le gros titre qu'un reporter avait tapé sur sa tablette : « UN TRÉSOR NATIONAL PRÉSENTÉ À LA BIBLIOTHÈQUE PAR PAPA

NOËL ». Ce n'était probablement pas l'histoire qu'elle avait espéré trouver à son retour. Avec un peu de chance, le journal la sortirait avant son retour.

Dan et Bríd étaient assis côte à côte sur une table, en état de choc. Quand Cassie les rejoignit, Bríd glissa de la table et déclara qu'elle allait faire du thé.

– Ou un chocolat chaud. Nous avons épuisé la réserve de thé des retraités pour la mettre dans la tisane de Fury.

Cassie la suivit dans la cuisine, qui ressemblait à une zone de bombardement.

– Combien de boîtes avez-vous mises ?

– Je sais pas. Des douzaines. Il y avait un sacré stock de menthe poivrée et de camomille. Ensuite, on a balancé de l'Irish Breakfast, ce qui était peut-être de trop.

– Je crois que c'était la touche de génie. La couleur a conduit Shay jusqu'au sentier du jardin.

Elle l'avait vu sortir à grandes enjambées, l'air furieux. En arrière-plan, le sergent bavardait aimablement avec Fury, et Diablo prit sur lui de voir Bullseye quitter les lieux. Shay se trouvait deux mètres devant eux, quand Cassie s'était engagée sur le sentier.

– Je suppose que tu auras un rapport à écrire avant de partir pour Limerick. Probablement pas un rapport que tu auras envie de mentionner la prochaine fois que tu viseras une promotion. Dommage.

En se rappelant la lueur dans son regard, elle éprouva de la joie. Ajouter l'insulte à la blessure n'était probablement pas l'attitude la plus mature qui soit, mais ça faisait vraiment du bien.

Bríd, qui remplissait une poubelle de cartons vides, leva brusquement les yeux.

– Écoute, je veux te dire une chose. Je te dois une fière chandelle. Merci.

– Pas de problème.

Cassie se pencha dans la poubelle et pesa de tout son poids sur les cartons, pour qu'ils s'écrasent et prennent moins de place.

– Alors, ça veut dire ce que je crois que ça veut dire ?

– Quoi ?

– Que Dan et toi, vous êtes un couple ?

Bríd se raidit comme Diablo apercevant Bullseye. Puis, elle éclata de rire

et haussa les épaules.

– Je suppose. Oui, je suppose que oui. Dan a besoin de quelqu'un pour le garder hors de prison. Dan et elle avaient discuté, et en janvier elle allait jeter un œil à son business plan. Et quand je dis « jeter un œil », ça veut certainement dire « rédiger une première version ». Je ne pense pas qu'il ait mis quoi que ce soit sur papier. Et il n'a aucune idée de comment obtenir des conseils ou des subventions.

– OK. C'est logique. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

Bríd lui jeta un regard sinistre et claqua le couvercle sur la poubelle à ordures.

– Tu n'es toujours pas conseillère conjugale, Cassie, OK ? Alors lâche-moi la grappe.

Cassie afficha un large sourire.

– Désolée, apparemment, je ne peux pas m'en empêcher. C'est le gène de la marieuse.

Bríd marcha jusqu'à l'endroit où la bouilloire chauffait et elle prit un plateau pour les tasses.

– Toute aide avec ce chocolat sera bienvenue, si tu es partante.

– OK.

– Merci.

– De rien.

Elles apportèrent les bols de chocolat aux autres et trouvèrent Fury perché sur la table voisine de celle de Dan. Diablo, qui était allongé sur le ventre d'Aideen, se leva d'un bond et les rejoignit. Il lapa du chocolat dans une coupelle, les pattes avant posées sur la table : le fait qu'il n'y ait pas de lait, et que tout le sucre soit passé dans les sachets de thé ne parut pas l'ennuyer le moins du monde.

Fury mit la main dans la poche carnier de sa veste et en sortit une petite bouteille marron. Les yeux de Dan s'arrondirent.

– Mon Dieu, Fury, je croyais que tu t'en étais débarrassé.

– C'est ce que j'ai fait. La caisse entière, à part ça.

Il retira le bouchon et versa une lampée de brandy dans chaque tasse. Il en ajouta une larme dans la coupelle de Diablo. Cassie prit une gorgée et sentit la chaleur descendre le long de sa gorge. Le léger frisson qu'elle avait senti

depuis qu'ils avaient rentré les stands du jardin la quitta tout à fait, et son sentiment d'épuisement déclina. Dan avala sa tasse en une seule gorgée.

– Où est le reste ?

– Tu me prends pour quelle sorte d'idiot exactement ? Tu es peut-être un homme libre à présent, mais ils pourraient venir te chercher pour t'interroger après Noël. Je n'ai que Mossy pour lâcher du lest, parce que quelqu'un de plus haut placé a gelé votre compte professionnel. Il a saisi mon point de vue, quand j'ai dit que tu n'avais pas de liquide pour te faire la malle.

Bríd lança un regard furieux à Fury.

– Même s'ils l'embarquent, ils n'ont rien contre lui.

– Et aussi longtemps qu'il n'a rien à leur dire, ils n'auront rien contre moi.

Il fit un clin d'œil à Dan.

– Je ne suis pas en train de dire que tu ouvrirais ton bec exprès. Ou que Mossy Connor essaierait de me balancer. Ce sont des gars de Carrick dont je me méfie. Alors, ne le prends pas mal, Dan, mais je garderai pour moi le destin du brandy.

Il enfouit son nez dans sa tasse avant d'en émerger pour demander qui avait gagné la tombola. Cassie, qui avait enfermé les recettes à clé dans le bureau, sur les instructions de Phil, déclara que la vieille Mme Reily avait tiré le ticket gagnant.

– Et elle a décidé de donner le lot au centre de soins de jour.

– Très bien. Ça a rapporté quelques euros ?

Cassie regarda Fury avec remords.

– Rien en comparaison avec ce que ça aurait dû. Je suis vraiment désolée. Et vous en auriez eu un bon prix, si vous l'aviez vendu au lieu de nous en faire don.

Phil avait relégué le panneau dans un coin du jardin, où on le voyait à peine. Et, bien sûr, ils n'avaient pratiquement pas vendu de tickets à l'avance.

En descendant le reste de son chocolat, Fury fouilla dans la poche de son pantalon en velours tout miteux, et en extirpa une grosse liasse de billets.

– Eh bien, on devrait monter au bureau de Phil et mettre ça en ordre.

Dan retrouva sa voix avant les autres.

– Bon Dieu, tu es allé vendre le brandy !

– Je t'ai déjà dit, mon garçon, que tu n'as pas besoin de savoir ce que j'ai

fabriqué.

Puis, se radoucissant, il donna un coup de coude dans les côtes de Dan. Quoi qu'il en soit, à cette heure-ci, la preuve devrait se trouver à plus de trois cents kilomètres d'ici, sous un chargement de bois à l'arrière d'une camionnette.

En faisant défiler les billets entre le pouce et l'index, Fury fit un clin d'œil à Cassie.

– Ce n'est que justice que ceci aille au refuge pour les sans-abris de Carrick. Alors montons ça dans le bureau avant que je ne change d'avis.

Ils grimpèrent les marches en troupeau, et Diablo trottnait derrière eux. Fury ajouta trois cents euros dans la boîte que Cassie avait étiquetée « Recettes de la tombola ». En voyant la somme, Cassie le dévisagea avec vivacité.

– Vous ne pouvez pas avoir gagné autant pour une caisse de brandy de contrebande, à laquelle manquait une bouteille.

– Ah ouais ? Eh bien, votre homme ne savait peut-être pas qu'une bouteille manquait à l'appel.

– Même.

En enfonçant un doigt dans le creux des reins de Cassie, Fury la poussa vers la porte d'entrée.

– Bon sang, tu n'arrêtes donc jamais de fourrer ton nez partout ? Si j'ai fait un petit extra sur le deal du bois de charpente, en quoi ça te regarde ?

– Eh bien, j'espère que l'argent de la tombola remontera le moral de Phil quand elle le verra, parce qu'on dirait que Lissbeg n'a pas la plus petite chance de gagner le trophée.

Elle expliqua à Fury qu'un barman de Moran avait envoyé un texto disant qu'il avait surpris une conversation entre les juges. Le truc entier était un coup monté. Apparemment, quelqu'un de haut placé au gouvernement avait un neveu qui avait organisé un Festival d'hiver à Dublin. Le neveu était destiné à être l'heureux gagnant depuis le départ.

Fury lâcha un grognement appréciatif. Puis, dès que Cassie eut refermé la porte du bureau, il la poussa le long du couloir et annonça qu'ils allaient tous monter sur le toit pour dire « Joyeux Noël » à la lune.

Cassie ne savait pas que le toit était accessible, mais, après une longue marche dans les couloirs, avoir grimpé des escaliers, et traversé des pièces

vides et inquiétantes dans la partie supérieure et non réhabilitée de l'ancien couvent, ils émergèrent dans l'air nocturne. L'obscurité était complètement tombée, pendant qu'ils avaient tout débarrassé. Loin au-dessus d'eux, des nuages lourds de neige s'étaient élevés depuis l'océan, poussés par un vent du nord-est. Au milieu, le croissant de lune était un éclat argenté et, dans le ciel d'un bleu noir, les étoiles scintillaient.

Un espace derrière le parapet faisait le tour du toit, et en marchant avec précaution, Cassie le traversa et contempla Lissbeg en contrebas. Au-dessous d'elle se trouvait une vue plongeante sur les petites boutiques à l'autre bout de Broad Street, avec leurs toits brillants de neige. Et là, au milieu de la rue trônait le long abreuvoir où Pat s'était autrefois assise pour faire téter son bébé, les yeux rivés sur les étoiles. Des guirlandes de lumières colorées se balançaient entre le bâtiment du couvent, les boutiques et les sociétés de l'autre côté, reculant tandis que Broad Street rétrécissait et s'incurvait après la place du marché.

Elle aperçut le gel briller aux rebords des fenêtres et des pas-de-porte, comme les paillettes qui scintillaient sur la carte de vœux qu'elle avait gardée en marque-page pendant des années. Elle sentait le froid du parapet sous ses coudes, et elle voyait le carré de lumière dorée s'échapper de la fenêtre au-dessus de la boucherie.

À l'exception des illuminations de Noël et de la fenêtre éclairée, l'ensemble était composé de nuances argentées et bleues, la lumière des étoiles sur les toits d'ardoises en pente raide avec leurs lucarnes en chien-assis et le bleu pâle et glacé de la neige ; les formes arrondies des montagnes dans le lointain et le ciel gigantesque comme un bol sombre et scintillant. Des flocons commencèrent à voltiger dans le vent. Appuyée contre le parapet gelé, Cassie éclata de rire. C'était la carte de vœux qui prenait vie et tout comme elle l'avait imaginé, quand elle avait pensé venir ici pour la première fois, elle évoluait à l'intérieur : le gui, les paillettes, la totale.

CHAPITRE 49

Quand Pat était sortie du Centre de l'Ancien Couvent, Cassie l'avait rattrapée, avec un sachet en papier dans la main. C'étaient quelques *mince pies* préparées par les filles de *La Mercerie*. Puis elle avait serré Pat dans ses bras avant de s'éloigner à la hâte.

Ger n'avait jamais été un adepte du sucré et, dernièrement, Pat n'avait pas eu beaucoup d'appétit. Elle avait préparé un superbe repas de Noël tout de même, parce que Cassie venait manger avec eux. Si les *mince pies* n'étaient pas mangées le lendemain, ils pourraient toujours les emporter chez Frankie, pour le thé de Stephens's Day.

Pat avait traversé la route depuis le centre, et avait constaté que Ger avait déjà fermé la boutique. Fut un temps où tous deux avaient l'habitude de travailler jusqu'à pas d'heure, la veille de Noël, pour s'occuper des retardataires qui avaient oublié les tranches de lard pour la dinde, la chair à saucisse pour la farce, ou le pot de graisse d'oie pour faire rôtir les pommes de terre. Ces derniers temps, les gens se procuraient toutes ces bricoles dans les supermarchés de Carrick, en même temps que les piles des jouets pour leurs gamins. C'était la première année où Pat n'avait pas envoyé de cadeaux au Canada. Elle s'était trompée sur toute la ligne, et d'ailleurs, le cœur n'y était plus. Elle avait transféré un mandat à chacun des garçons et leur avait dit de s'acheter quelque chose qui leur ferait plaisir ainsi que des cadeaux pour les petits-enfants. Une fois que la date d'envoi était passée, elle s'était sentie coupable et avait regretté de ne pas avoir acheté de cadeaux. Mais c'était trop tard pour changer d'avis.

Quand elle entra dans la boutique, elle était sombre et très bien rangée. Ger laissait toujours les étalages et le comptoir impeccables ; et parce qu'il n'avait jamais accroché de décorations, l'endroit était le même la veille de Noël que les autres jours.

Avant de monter l'escalier, Pat s'assit sur la chaise au dossier droit, à côté de la porte. La boucherie de Ger était la seule boutique de Lissbeg à avoir gardé sa clientèle. La même chaise était là depuis l'époque du père de son mari. Une moulure décrivait une boucle au niveau du dossier, usée à force d'être lustrée, et les pieds de devant étaient sculptés en forme de pattes de lion. Les clients les plus âgés en étaient très contents, bien que les jeunes la remarquent à peine. Ils bougeaient tellement vite de nos jours que l'on

n'arrivait pas à les suivre.

Elle avait déjà décidé que si Ger avait prévu de la quitter, elle l'obligerait à rédiger un testament d'abord. De cette façon, quoi qu'il se passe, les garçons auraient ce qui leur revenait de droit. Ger n'abuserait jamais volontiers sa propre chair et son sang, mais si une jeunette de Cork l'avait harponné avec ses griffes, impossible de savoir s'il garderait les idées claires.

Il avait peut-être planifié de partir juste après Noël. Pat sentait qu'elle devrait se confronter à lui sur-le-champ. Pourtant, cela pourrait gâcher le repas du lendemain avec Cassie. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait rester assise ici dans le noir, à contempler les illuminations de Noël qui clignotaient dans la rue. Alors, le sachet de *mince pies* à la main, elle grimpa les marches jusqu'à l'appartement.

La première chose qu'elle vit fut que Ger avait fait un feu qui ronflait dans la gazinière et la porte de devant était ouverte de sorte que l'on voyait bondir les flammes. Sur le buffet, la lampe était allumée et celle suspendue au-dessus de la table de la cuisine ne l'était pas. Le vase brillant de sa mère était posé sur le manteau de la cheminée, rempli de gui, les baies brillantes détonnant avec le vernis rose et violet.

Ger était assis près de la gazinière avec une tasse de thé, vêtu de son pull-over bleu. À son air, Pat devina qu'il rassemblait son courage, alors peut-être s'était-il décidé à parler.

Elle ressentit un vide dans son ventre, quand elle posa le sachet en papier sur la table et qu'elle retira son manteau et son chapeau.

– Dieu tout-puissant, femme, qu'est-ce que tu t'es fait ?

Le rugissement de Ger la fit sursauter, parce que, avec toute l'animation du Festival d'hiver et ses inquiétudes, elle avait complètement oublié que Cassie lui avait coupé les cheveux. Elles s'étaient croisées dans un couloir avant l'ouverture du Festival et avant qu'elle ne puisse s'y opposer, Cassie l'avait harcelée jusqu'à ce qu'elle enfile le peignoir... et à vrai dire, quand elle s'était regardée dans le miroir après coup, elle avait jugé le résultat plutôt bon.

À présent, elle rabattit les petits cheveux courts et dégradés sur le devant, comme Cassie le lui avait montré, et elle coinça les mèches des côtés derrière les oreilles.

– Tu n'aimes pas ?

Ger ne répondit pas, il lui versa une tasse de thé et Pat prit place à la table.

– Tu aimes le houx que j’ai mis dans le vase ?

Il avait dû décider de décorer un peu en l’honneur de Cassie, et c’était gentil.

– Bien sûr. Où l’as-tu trouvé ?

– Cassie l’a déposé. Elle a dit qu’elle en avait trop.

Ger se pencha en avant.

– Elle m’a dit quelque chose aussi l’autre jour, quand je l’ai rencontrée à Carrick.

Cassie n’avait rien dit sur sa rencontre avec Ger à Carrick, alors c’était la dernière chose à laquelle Pat s’était attendue. Il lui fallut plusieurs minutes pour réaliser ce qu’il essayait de lui dire. Et quand elle eut bien saisi, elle ne sut quoi dire.

Les mains coincées entre les genoux, Ger la regardait avec anxiété.

– Tu vois pourquoi je n’ai rien dit, pas vrai ? Je ne voulais pas t’inquiéter. Je n’ai jamais pensé que tu te ferais des idées stupides.

– Alors il n’y a pas de jeunette à Cork ?

– Ah, écoute-moi, ma fille, veux-tu avoir un brin de bon sens ? Qui voudrait de moi ?

Pat ne dit rien jusqu’à ce qu’elle fronce les sourcils.

– Alors l’hôpital a dit que tu avais quelque chose au cœur ?

– Une insuffisance cardiaque. Ils ont fait tous les tests et ils sont en train d’optimiser le traitement.

– Et ça la soignera ?

– Eh bien, non.

Ger avait à moitié tendu la main. Puis il la recoinça entre ses genoux et secoua la tête.

– C’est justement ce que j’ai dit à Cassie. Non.

– Il n’y a pas de remède ?

– Non. Et la façon dont mon cœur... À mon âge, c’est compliqué. Il y a des choses qu’ils peuvent faire pour certaines personnes. Mais pas pour moi.

Elle plaqua ses deux mains sur sa bouche et le contempla. Au bout d’un moment, elle se leva et alla allumer la bouilloire. Puis elle se retourna et lui

demanda combien de temps ils avaient dit qu'il lui restait.

– Des mois. Peut-être un an. Pour sûr, je suis solide, Pat, tu ne devines pas à quel point. Est-ce que nous ne vivons pas tous en sursis de toute façon ? Tu pourrais très bien partir avant que ça ne me rattrape.

C'était vrai et c'était Ger tout craché de le dire.

Il lui lança un regard oblique et lui dit que sa coiffure était superbe.

Pat se déplaça de droite à gauche dans la cuisine, prépara du thé et tendit automatiquement la main vers les *mince pies*. Quand elle ouvrit le sachet, elles étaient là, emballées dans un Tupperware. Au-dessus de la boîte était posée une petite branche de gui.

Pat détourna le visage, traversa la pièce et alla baisser le store. Des années auparavant, avant que les gens aient le double vitrage, les vitres étaient étoilées de gel. Elle se souvint que sa mère réchauffait un dé à coudre et la laissait faire des motifs, des petits cercles sur la vitre gelée à travers laquelle on pouvait voir le monde étincelant. Maintenant, à l'extérieur de la fenêtre de sa cuisine, les lumières de Noël pulsaient et des taches vertes et pourpres se joignaient à la lumière dorée du feu qui dansait sur les murs.

Elle se souvint brusquement de la sensation du sable qui glissait sous ses pieds la nuit où Mary et elle avaient escaladé les dunes à la recherche de combustible pour le feu. Le bruit de la mer résonnait fort dans ses oreilles et elle avait tenu l'ourlet de sa jupe entre ses dents tandis qu'elle grimpait en vitesse sachant que Tom était en dessous sur la plage derrière elle. Un brin d'herbe lui avait entaillé la paume et il lui avait semblé que le sang avait un goût de sel quand elle avait essayé de l'arrêter.

Laissant le store où il était, la pièce nimbée d'une lumière palpitante, elle se retourna vers Ger avec le thé. Il avait l'air affreusement pâle et anxieux dans son pull-over bleu et la main qu'il tendait avait une tache de suie, qu'il s'était faite en bataillant avec la gazinière. Il vit la tache et la frotta en vain avant de prendre sa tasse.

Pat s'assit en face de lui, heureuse de sentir la chaleur du feu. Elle avait une envie terrible d'appeler Mary, mais cela aurait été stupide. Elle baissa les yeux sur ses doigts, serrés autour de sa tasse de thé. Soudain, elle s'entendit dire qu'elle était désolée que Tom soit mort.

– Pourquoi ?

Ses doigts se resserrèrent encore davantage autour de la tasse jusqu'à ce

que ses articulations blanchissent.

– S’il était vivant tu serais là-bas en train de discuter avec lui.

Ger posa sa tasse sur la gazinière et se pencha vers elle.

– Est-ce que je ne t’ai pas toi, pour discuter ?

Cela arrêta Pat dans son élan et elle leva les yeux vers lui.

Le visage de Ger se tordit dans une espèce de sourire triste.

– Et d’après Cassie, j’aurais dû le faire plus tôt. Mais comment aurais-je pu savoir que tu étais si bête ?

Pat posa sa tasse de thé à côté de la sienne. Elle n’avait pas envie de pleurer. Elle avait la sensation de s’étrangler. Toutes ces années, où elle s’était tournée vers Mary et lui vers Tom. Tous ces souvenirs, qu’ils auraient pu se construire, qui n’avaient jamais eu lieu. À ce stade, peu importait pourquoi ou comment : l’important, c’est qu’ils avaient encore du temps.

Ger se leva et traversa la pièce jusqu’à la fenêtre. Puis, le dos tourné vers elle, il lui demanda ce qu’il y avait dans le sachet en papier.

Pat se retourna, perplexe, puis elle saisit.

– Des *mince pies*. Cassie me les a données. J’ai pensé qu’on pourrait les emporter chez Frankie pour Stephens’s Day.

– Est-ce qu’on ne pourrait pas, toi et moi, en manger une près du feu ?

Pat plissa le front.

– Tu crois que c’est raisonnable ?

– Nom de Dieu, femme, je suis cardiaque, je ne souffre pas d’obésité ! C’est le réveillon de Noël, est-ce que je peux avoir une *mince pie* ?

Pat ne se souvenait d’aucune année où ils se seraient assis près du feu, la veille de Noël, avec des *mince pies*. C’était tout l’intérêt, et n’était-ce pas étrange que Ger le voie ? À présent, il était temps de commencer à se forger de nouveaux souvenirs... ensemble.

Elle alla à la table et ouvrit la boîte de *mince pies*. Les disques dorés étaient saupoudrés de sucre glace. Ici et là, la délicieuse garniture foncée était remontée à la surface sous les couvercles de pâte. Quelques instants plus tôt, elle avait la gorge sèche et douloureuse, mais maintenant, elle était avide de leur goût sucré, de la même manière qu’elle ressentait un appétit nouveau pour la moindre miette de vie que Ger et elle allaient partager.

Tandis qu’elle empilait les *mince pies* sur une assiette, son attention fut

attirée par le brin de gui offert par Cassie. Chaque paire de feuilles en forme de goutte gris pâle prenait la forme d'un os de souhait. Chaque baie parcourue de veinules était si translucide que l'on apercevait la graine chargée d'espoir nichée en son cœur.

Ger était retourné s'asseoir dans son fauteuil près du feu. Le gui dans une main et l'assiette dans l'autre, Pat traversa la pièce et posa les *mince pies* sur la gazinière pour les réchauffer. Puis elle tint la branche de gui au-dessus de la tête de Ger et se pencha pour l'embrasser.

Épilogue

En arrière-plan, Cassie entendait les autres rire et boire le brandy, ainsi que les aboiements retentissants de Diablo qui se débattait dans les bras de Fury. Puis les voix se perdirent tandis qu'ils s'éloignaient à la recherche de nouveaux panoramas. Cassie demeura où elle se trouvait et sortit son portable. Quand son père répondit, elle devina qu'il était installé dans sa tanière.

– Coucou, ma chérie, qu'y a-t-il ?

– J'appelais juste pour faire un coucou parce que c'est le réveillon de Noël. Elle brandit son téléphone pour lui montrer les flocons de neige.

– Regarde !

– Il ne neige jamais à Noël en Irlande !

– Eh bien, si, à l'instant.

Elle bougea le téléphone pour lui montrer la vue sur Broad Street.

– Tu vois ? Exactement comme sur une carte de vœux.

– Oh, mon Dieu ! Où est-ce que tu te trouves ?

– Sur le toit de l'ancien couvent.

– Où ça ?

– Beaucoup de choses ont changé ici, papa. Il faut que tu viennes voir ça de tes propres yeux.

Elle déplaça le téléphone pour qu'il voie Broad Street décrire un coude dans le lointain.

– Tu te souviens de PJ, le barman du *Royal Vic* à Carrick ?

– PJ ? Il est toujours vivant ? Que lui arrive-t-il ?

– Il dit qu’il te préparera un Old Fashioned quand tu viendras faire un séjour à la maison. Avec un véritable whisky canadien.

Elle l’entendit rire et elle retourna le téléphone pour cadrer la boucherie.

– Tu vois la fenêtre éclairée ? C’est là que je serai demain. Pour manger de la dinde, du jambon et du pudding de Noël avec papi et mamie. Tu nous appelleras ? Franchement, papa, je ne fais pas ma Min l’Entremetteuse. Je sais qu’ils adoreraient ça.

En observant le visage de son père, elle faillit retenir sa respiration et prier. Elle ne savait pas ce qui avait mal tourné dans le passé, et Fury avait probablement raison, ce n’était pas ses oignons. Pourtant, elle avait vu comment son père avait réagi quand elle l’avait appelé de l’appartement. Pat avait pensé qu’elle ne l’avait pas remarqué, mais il était évident qu’il avait détesté la vision du foyer dans lequel il avait grandi. Peut-être que, depuis lors, il en était venu à voir la situation tout comme Fury : il vaut mieux faire la paix avec le passé tant que les gens que vous aimez sont toujours là. Quoi qu’il en soit, il lui adressa un sourire en coin et dit que c’était OK, qu’il appellerait.

– Vraiment ?

– Si tu y tiens.

– Oui, j’y tiens.

– Alors je le ferai.

– Bien. On attendra ton coup de fil.

Cassie entendait les voix à l’autre bout du toit crier « Joyeux Noël » à la lune. Quand elle raccrocha, elle reposa les coudes sur le parapet gelé et contempla l’autre côté de la rue et, en contrebas, le carré de lumière mordorée.

Remerciements

Des sincères remerciements à mon éditrice Ciara Doorley, à la relectrice Hazel Orme, à Breda Purdue et à toute l'équipe de Hachette Books Ireland.

Ainsi qu'à mon époux Wilf et comme toujours à mon agent Gaia Banks chez Sheil Land Associates UK.

Sans oublier Gráinne à Castlegregory, qui a lu *La Petite Bibliothèque du bonheur* et qui m'a dit qu'il fallait une coiffeuse à Lissbeg.